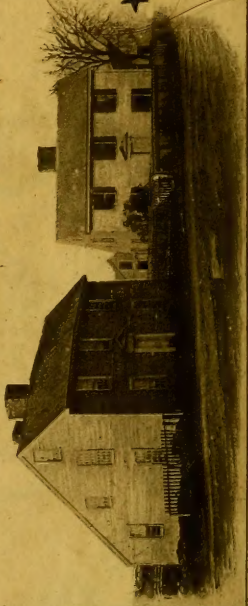




# John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No.

★ ADAMS

214.7

5.1





6-8

313.11



# HISTOIRE IMPARTIALE

DES

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES

ET POLITIQUES

DE LA DERNIERE GUERRE,

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

PAR M. DE L.

TOME PREMIER.

---

*Parcere subjectis, & debellare superbos.*

Virgil. Eneid. l. 6.

---



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,  
rue Saint-Jacques.

---

1785.







# HISTOIRE

## IMPARTIALE

*Des Événemens militaires & politiques de la dernière Guerre, dans les quatre Parties du Monde.*

---

### DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

---

L'AFFRANCHISSEMENT des Colonies Angloises est sans contredit l'événement le plus mémorable du dix-huitième siècle. Cette révolution peut donner une face nouvelle à toute l'Amérique, y faire naître le bonheur sous les auspices de la liberté, affermir l'héroïsme & la vertu dans ces contrées, où la tyrannie a si long-tems établi son empire sur l'abrutissement de l'humanité, y développer les talens & les

lumieres étouffés jusqu'ici par le despotisme européen; montrer enfin à l'univers surpris tous les arts de l'Europe empressés de regner sur le nouveau continent, de s'y faire une seconde patrie, d'y briller sur un plus vaste théâtre, & de partager ainsi leurs bienfaits entre les deux mondes.

Il se passera encore bien des siècles, & l'on verra se renouveler bien des scènes de désolation, avant que l'indépendance des Treize Etats-Unis amène l'indépendance de toute l'Amérique: C'est du conflit des guerres entre les deux continents, que peut naître cette scission générale qui la rendra peut-être assez redoutable pour nous intimider un jour dans nos propres foyers. Les fureurs & les dévastations des Européens en Amérique y produiront enfin une seconde révolution beaucoup plus décisive, & dont l'affranchissement de l'Amérique septentrionale n'est que le prélude. Heureuse la première nation libre qui, faisant chérir son gouvernement aux indigènes, leur fera quitter leurs retraites pour concourir à l'accroissement de la population du



Nouveau Monde , & partager la gloire de son affranchissement général ! Puiffe l'Europe voir cette révolution fans jalousie , puiffe-t-elle en favoriser les progrès , en facrifiant des prétentions que lui donna la force , & que la force peut lui ôter dans un avenir plus ou moins éloigné ! Puiffe une noble émulation de commerce & d'industrie , refferrer entre les Américains & la France des liens indissolubles , quoique toujours libres , d'amitié , de reconnoissance & de services mutuels ! Qu'ils n'oublient jamais qu'ils nous font redevables du premier pas que l'Amérique a fait vers la liberté.

Tels peuvent être un jour les effets de cette révolution nécessitée par les fautes de l'Angleterre , par les méprises de sa politique , & sur-tout par l'avidité de son ambition , dont les excès briserent enfin le ressort de sa puissance , déjà affoiblie à force de s'étendre. Le traité de Versailles , si avantageux en apparence , lui porta sans doute un coup terrible ; par ce traité , la Grande-Bretagne abusant trop de ses avantages , hâta

peut-être d'un siècle l'époque de sa décadence ; la France ne pouvoit faire à sa rivale un présent plus funeste. Mylord Chatam, cet implacable ennemi des François, ramené enfin aux vues d'une politique moins inconfidérée (1), prédit dans cette circonstance que la cession du Canada feroit perdre l'Amérique aux Anglois ; c'étoit annoncer la ruine de leur commerce, & l'anéantissement de leur prépondérance maritime. Un Anglois (2), non moins judicieux que Chatam, avoit écrit, longtems avant cette époque : *Le Canada est la garde de nos Colonies ;*

---

(1) Dans les premières ouvertures de paix, Mylord Chatam avoit insisté sur l'abandon général du Canada qu'il se vantoit d'avoir pris en Allemagne. Ce changement dans ses principes n'est-il pas un aveu que sa conduite fut longtems pernicieuse à sa patrie ?

(2) L'Auteur anonyme des Lettres imprimées sous le nom de *Montcalm*, & fausement attribuées à ce Général. Quoique publiées pour la première fois en 1777, elles avoient été composées dès 1757. C'est le premier ouvrage où l'on trouve la révolution actuelle de l'Amérique, prédite d'un ton ferme, & ses causes clairement énoncées.



*pourquoi notre ministère cherche-t-il à le conquérir?* En effet cette contrée une fois soumise à la domination Britannique, les autres Colonies Angloises devoient s'accoutumer à ne plus considérer les François comme leurs ennemis, & délivrées de la nécessité de recourir aux forces de la métropole pour se garantir de leurs attaques, songer à s'affranchir d'une autre oppression, secouer enfin le joug tyrannique d'une prétendue mere-patrie, dans laquelle elles ne voyoient plus qu'une injuste marâtre. Et ce fut dans cette conjoncture que, pour mieux accabler les Colons Anglo-Américains, la Grande-Bretagne essaya de les charger arbitrairement du fardeau d'une dette énorme contractée à leur insçu ! C'en étoit assez pour ouvrir aux bons spéculateurs, le grand livre de l'avenir; dès ce moment, l'affranchissement des Colonies fut annoncé comme une révolution nécessaire; mais elle étoit probable & même indiquée longtems auparavant. A l'époque où les lumieres & la philosophie commencerent à pénétrer dans l'Amérique septentrio-

nale, l'Angleterre dut être préparée à cette grande catastrophe. Je fais quels maux les arts & les sciences peuvent entraîner après eux ; je fais qu'ils sont trop souvent l'aliment du luxe, cette source féconde de corruption & de désordres ; mais dans un siècle philosophique, où les progrès de l'esprit se font par-tout sentir, les lumières sont nécessaires, même à une République naissante, & il ne lui est pas impossible de jouir de leurs bienfaits, sans en éprouver les abus. D'ailleurs les Américains ont l'exemple de l'Europe, & nos dépravations, nos malheurs, le vice de nos constitutions & de nos loix ne seront pas, sans doute, une leçon infructueuse pour l'Amérique.

Quoi qu'il en soit, la liberté est le premier besoin des Nations éclairées, & les inventions de Franklin, ses productions & son génie, pouvoient annoncer à des observateurs attentifs un événement déjà prévu depuis nombre d'années. On a voulu faire honneur de cette prédiction à un philosophe de nos jours (1) ;

---

(1) L'Abbé Raynal.



mais, comme on l'a dit, elle se trouve clairement prononcée dans les Lettres de Montcalm, dont la composition est antérieure de plusieurs années à la publication de l'Histoire Philosophique du Commerce des deux Indes. D'ailleurs il y a près de quatre-vingts ans que l'Abbé du Bos observoit dans un ouvrage (1) regardé comme un chef-d'œuvre, que l'Angleterre ne pouvant empêcher une infinité de contraventions à l'acte de navigation, relativement au commerce exclusif de ses Colonies, la guerre étoit un moyen bien périlleux de le faire respecter. Voici dans quels termes il s'exprime à ce sujet. » Les tentatives qu'il nous faudra faire dans la suite, pour réduire ces Colonies à la juste obéissance qu'elles doivent à l'état qui les a établies, n'aboutiront peut-être qu'à les faire soulever, quand elles auront

---

(1) Les Intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente. ( de la succession ) 2<sup>e</sup> édit. Amsterdam 1704. pag. 73.

» appris qu'elles peuvent se passer  
» de nous ».

Rien ne justifie mieux l'interprétation donnée à ce passage, que les frayeurs des Anglois eux-mêmes, à une époque assez voisine de la publication de l'ouvrage de l'Abbé du Bos. Ils craignoient dès-lors une révolution dans l'Amérique septentrionale, & ils proposèrent au Parlement, comme un moyen de la prévenir, de faire un bill, pour révoquer les chartes de la province de Massachusset. « Si on ne met pas, » disoit-on alors publiquement, les » Colonies dans la dépendance immédiate de la Couronne, elles deviendront avec le tems si puissantes, qu'elles secoueront le joug de l'autorité ».

Quelqu'importance qu'on veuille donner à ces prédictions, la véritable gloire n'est pas d'avoir prévu la révolution de l'Amérique; mais d'avoir hâté l'instant de cette révolution, & d'en avoir affermi l'édifice sur une base solide & durable. Cette gloire n'appartient guère moins à la France qu'à l'Amérique elle-même. Il est beau, sans doute,



de lever l'étendard de la liberté, & de s'affranchir des vexations du despotisme (1); mais il est dangereux

---

(1) Dans les principes d'un gouvernement purement monarchique, cette proposition seroit téméraire & séditieuse, parce qu'avant de l'établir, il eût fallu démontrer que c'est au Peuple qu'appartient le droit de juger des desseins secrets du Souverain, de ses manœuvres & de ses usurpations; ensuite, que des desseins, des manœuvres, des usurpations même démontrées fussent pour opérer un changement dans la constitution; & enfin, que, pour en venir à une telle extrémité, la tyrannie confirmée par la violence & par les plus grands excès d'un Despote, peut priver ses Successeurs d'une Couronne héréditaire; mais chez un Peuple qui partage la Souveraineté avec ses Rois, chez un Peuple, dont l'histoire offre une lutte continuelle de la liberté avec le pouvoir suprême, où l'on compte les victoires que l'indépendance a remportées sur l'autorité; chez un Peuple enfin qui, ayant supprimé les pouvoirs intermédiaires, tomberoit, comme dit Montesquieu, dans le plus dur esclavage, s'il perdoit sa liberté; une telle proposition n'a rien de révoltant, & la déclaration du Congrès, dont elle est le résumé, fut un acte légitime, ouvertement ou tacitement approuvé de toutes les Nations de l'Europe, & en particulier de la France, qui, sans cela, n'eût pas été la première

de l'entreprendre, à moins qu'un sentiment intime de confiance, fondé sur la justice des réclamations, n'exalte dans l'esprit du Peuple le besoin d'une révolution préparée secrètement par la politique sage & réfléchie des chefs qui la méditent. Alors cette effervescence devenant générale, on tenteroit en vain d'en étouffer les principes, & de soumettre un tel Peuple aux loix de l'ancien gouvernement qu'il veut abjurer. Tel est le point de vue sous lequel on doit considérer la cause de l'Amérique, & le peu de succès des armes Britanniques dans cette partie du monde. Mais que de tems, de massacres & de travaux n'eût-il pas fallu pour consommer son affranchissement, sans la coopération de la France ! Si la sagesse du Congrès, l'habileté de Washington, & le patriotisme courageux des Américains étoient de sûrs garans de leur persévérance dans ce noble projet, au moins est-il probable que, sans l'entremise de l'Europe,

---

à reconnoître l'indépendance de l'Amérique.



la génération présente n'eût pas joui du grand spectacle de la liberté triomphante en Amérique. D'ailleurs, quelque effrayant que soit le tableau des désastres de la dernière guerre, ils ne sont rien, sans doute, en comparaison de ceux qu'eût entraîné l'interminable débat de la liberté & de la tyrannie abandonnées à elles-mêmes dans cette longue & sanglante querelle. De sorte qu'envisagée sous le point de vue de l'humanité, la participation de la France fut un bonheur pour l'un & l'autre continent; elle a sans doute épargné bien du sang aux deux Puissances défunies.

Cette considération suffiroit pour justifier la conduite du Ministère François aux yeux des personnes instruites de la prérogative, dont nos Rois se sont toujours montrés si jaloux dans les différentes périodes de la Monarchie. Le titre de protecteur, de vengeur, & d'ami des Souverains outragés ou méconnus par leurs Sujets, & des Sujets tyrannisés par leurs Souverains, titre si justement acquis à nos Mo-

marques, autorisoit Louis XVI, leur auguste successeur, à s'établir arbitre dans la fameuse querelle des Anglois & des Américains. D'ailleurs nous avions à venger, contre l'Angleterre, l'abus de ses derniers triomphes (1); il nous falloit réparer des pertes, réclamer des usurpations, reprendre cet ascendant, dont nous paroissions nous être défistés un moment; en un mot, l'équité, la politique, & le vœu des autres Puissances, appelloient Louis XVI à l'auguste mission qu'il vient de remplir avec tant de gloire. Cependant un intérêt plus cher balançoit dans son cœur paternel les sollicitations du Congrès Américain, & le suffrage des Nations qui les appuyoient plus ou moins ouvertement. La France, dont le bonheur lui étoit spécialement confié, n'auroit-elle point à souffrir du commun avantage de l'Europe & de l'Amérique, & de-

---

(1) Le Traité de 1763 enflâmera toujours le ressentiment de tout bon François, il étoit accablant, & le courroux s'augmente lorsque l'on compare ce Traité à ceux que Louis XIV, au milieu de sa gloire, imposoit à ses Ennemis.



voit-il sacrifier à des espérances, sinon incertaines du moins encore éloignées, la tranquillité d'un Peuple chéri, dont la félicité suffisoit à son ambition? Nos Provinces saignoient encore des plaies de la dernière guerre, & nos finances épuisées ne se réparoient que lentement. Quels frais énormes n'alloit pas occasionner l'accroissement nécessaire de la Marine François, si l'on se replongeoit dans une guerre maritime avec la Puissance navale la plus redoutable de l'Univers? A peine remis des longs désastres de leur dernière querelle avec la Grande-Bretagne, les François supporteront-ils, sans en être accablés, les triomphes mêmes, dont la circonstance est un assuré présage? Cette incertitude arrêta dans les mains de Louis XVI les coups de la vengeance, & malgré le vœu de la Nation, plus jalouse de la gloire du Monarque que de son propre bonheur, malgré les invitations répétées de l'Amérique insurgente, & celles des Puissances liguées secrètement contre les prétentions injurieuses de l'Angleterre à la sou-

veraineté des mers, les dispositions pacifiques de S. M. T. C. prévalurent dans le Conseil de Versailles. Ses premières résolutions furent de garder la neutralité entre les deux Nations désunies. Mais ce parti n'obligeoit point Louis XVI à désapprouver la conduite des Américains. Treize Provinces séparées de la Métropole par une étendue de quinze à dix-huit cents lieues de mer, gouvernées par des Chefs de leur choix & d'une vertu éprouvé, soumises à toutes les loix des Peuples civilisés, confédérées pour le maintien de ces loix & de leurs privilèges respectifs, lui parurent, quoiqu'affranchies de la domination Européenne, une Nation respectable, dont l'alliance & l'amitié ne devoient point être dédaignées. La France en accepta l'offre à des conditions, dont les Anglois n'avoient pas droit de s'offenser. Elle étoit résolue de s'en tenir à des liaisons de commerce avec l'Amérique septentrionale, lorsque des hostilités, de la part de l'Angleterre, forcèrent le Ministère François à demander satisfaction à la Cour de Londres.



Elle s'y refusa sous de vains prétextes, & cette agression manifestée par des actes répétés sur toutes les mers, ne laissa plus au Monarque François le choix de la modération. Il fallut entrer en guerre ouverte avec la Grande Bretagne, & dès ce moment, sa querelle avec les Américains parut décidée en faveur de ces derniers.

On a de la peine à concevoir l'aveuglement qui la précipita dans cette démarche téméraire. Elle ne pouvoit se dissimuler qu'elle avoit besoin de toutes ses forces pour faire tête à l'enthousiasme républicain des Provinces nouvellement dégagées de ses fers. Ses Ministres n'ignoroient pas les dispositions pacifiques du Roi de France ; & le vain prétexte des hostilités qu'ils nous imputoient, n'imposoit à personne ; mais ils vouloient une guerre avec la France, sans songer que cette guerre seroit un obstacle à leurs succès en Amérique, & sans prévoir qu'elle entraîneroit une rupture avec l'Espagne. Le pacte de famille entre les différentes branches

de la Maison de Bourbon, ne laissoit point à la Cour de Madrid le choix des partis dans cette circonstance, & la conduite des Anglois prouva bien qu'ils ne comptoient pas sur la neutralité des Espagnols. Ils les provoquerent par des entreprises faites pour décider Sa Majesté Catholique, quand bien même elle eût pu balancer un moment à se montrer en cette occasion, la fidelle alliée de sa Majesté Très-Chrétienne. De toutes les Puissances de l'Europe, la Hollande étoit la seule qui fît des vœux sinceres pour la Grande-Bretagne. Des intérêts particuliers auroient maintenu les Provinces-Unies dans ces dispositions favorables aux Anglois; mais elles refusoient de prendre part à cette guerre nécessairement désastreuse; & dans l'unique vue de les précipiter avec elle dans l'abyme, dont elle commençoit à reconnoître la profondeur, après de vaines prieres & des négociations infructueuses, l'Angleterre eut recours aux voies de fait, aux violences, aux outrages, & d'une Puissance disposée à

la secourir secrètement, se fit une ennemie déclarée, & l'une des plus intéressées à sa ruine.

Depuis longtems un esprit de vertige & d'illusion dirigeoit la politique Angloise. Au lieu de s'affurer dans l'Inde l'alliance des Nations Européennes, la confiance & l'amitié des Nababs, son despotisme avoit aliéné les uns & les autres, sans excepter le fameux Ayder-Ali-Khan (1), dont le génie, la

---

(1) Tous les papiers publics écrivent *Hyder* au lieu d'*Ayder* qui est le vrai nom du Nabab. Nous avons cru devoir préférer cette dernière orthographe qui est celle de M. de Buffon, comme on peut s'en assurer en consultant ses Mémoires. Ce Général ayant demeuré plusieurs années à *Ayder-Abad*, n'a pu se tromper sur ce nom, non plus que ceux qui ont servi dans l'armée d'*Ayder-Ali*, où la réponse au qui vive, fut toujours *Ayder-Ali-Khan*, *Nabab-Bahader*. Ce qui a induit les Gazetiers en erreur, c'est qu'ils copient les Anglois, qui ne peuvent dire *Ay* dans leur langue, qu'en écrivant *Hy*. Pour conserver aux noms le même son que dans la langue originale, les Anglois se croient obligés d'en changer l'orthographe. Ils ont raison; l'écriture est l'art de



bravoure & les talens militaires ont effacé tout ce qu'il y eut jamais de Guerriers Indiens , & peut-être égalé les plus illustres de l'Europe. Depuis la paix de 1763, la tyrannie Angloise s'étoit particulièrement signalée contre les François transplantés dans l'Inde. La ruine de Pondicheri en avoit réduit un grand nombre à la misere, & plusieurs d'entr'eux n'ayant pas d'autres moyens de subsister, étoient allés servir dans les troupes d'Ayder-Ali. Malheur à ceux qui tomboient entre les mains des Anglois ; les cachots étoient la moindre peine qu'on leur faisoit subir, jusqu'à ce que le désespoir les eût enrôlés dans l'armée Britannique. Un autre excès de ce despotisme étoit de nous interdire toute espece de liaison avec les Souverains de l'Inde, & tandis que les Anglois se permettoient avec eux le commerce même des munitions de guerre, & que les sept huitièmes des armes d'Ayder étoient tirés des

---

peindre la parole. En ce point nos Traducteurs devroient imiter les Traducteurs Anglois.

arsénaux d'Angleterre, ils nous faisoient un crime de vendre quelques fusils aux Indiens, & se conduisoient avec nous en conséquence de ces infractions prétendues.

Tant de vexations n'avoient pu déterminer le Gouvernement François à prendre parti dans la guerre que leur fit bientôt Ayder - Ali - Khan. Quoique ce Prince nous invitât, au nom de la reconnoissance, à lui fournir secretement des secours qu'il nous avoit prodigués ouvertement en d'autres circonstances, le Gouverneur de Pondicheri, fidele aux ordres qui lui défendoient de se commettre avec ces fiers insulaires, écrivit au Nabab qu'il lui souhaitoit toutes sortes de prospérités dans la guerre prête à s'allumer sur la côte de Coromandel, & qu'il ne manqueroit pas de lui envoyer une ambassade pour le complimenter, mais qu'il ne pouvoit disposer d'aucunes forces contre les Anglois, avec lesquels il n'osoit rompre la paix, sans un ordre précis du Roi son Maître. Pour peu que nous eussions soutenu Ayder - Ali dans cette conjoncture, les événemens qui arrêterent les

progrès de ce Conquérant n'auroient point eu lieu, il eût continué la guerre, & fait valoir à cette époque, les justes prétentions de son fils à la Nababie d'Arcate. Mais le Gouverneur François donna avis aux Ministres de l'invasion prochaine de la côte de Coromandel, en des termes faits pour intimider notre Compagnie des Indes; il leur communiqua ses craintes sur les événemens de cette guerre. Un exposé des faits moins timide & plus exact, eût sans doute inspiré des résolutions funestes à l'Empire Britannique dans cette contrée de l'Asie; trop de modération nous fut préjudiciable, & les Anglois continuèrent de nous molester impunément dans l'Inde jusqu'en 1778, que des hostilités ouvertes commencèrent entre les deux Nations Européennes.

Ayder-Ali-Khan, notre allié toujours fidele, étoit alors occupé sur la côte Malabare de la guerre contre les Marattes; il se hâta de revoler à notre secours, après avoir conclu une treve de six ans avec cette Nation, qui lui laissa toutes ses conquêtes; mais le grand éloi-



gnement ne permit point au Nabab d'arriver à tems , pour empêcher la prise de Pondicheri, qui se rendit au mois d'Octobre de cette année. Le Souba Nizam-Daulla devoit se joindre à lui contre les Anglois, les attaquer dans le nord de Mazulipatnam, & rentrer, s'il étoit possible, dans les quatre Provinces qu'ils lui avoient extorquées; mais soit pusillanimité de la part de ce Prince Indien, soit intrigues de la part des ennemis d'Ayder, Nizam le laissa courir seul les hasards de la guerre, & le Nabab ne partagea avec aucun autre Souverain, la gloire d'être le libérateur de l'Inde.

Tout ce qu'on peut assurer de cette guerre, c'est qu'elle fut ruineuse pour les Anglois. Quant aux détails des opérations militaires, il en est peu qu'on ose garantir: la plupart des relations parvenues en Europe ont été fabriquées sur la côte de Coromandel, par des Anglois intéressés à tromper le Gouvernement d'Angleterre, encore les a-t-on souvent arrangées à Londres, suivant les circonstances & le

besoin d'en imposer à la Nation. C'est donc avec la plus grande retenue & des précautions scrupuleuses qu'on fera usage des mémoires relatifs à la guerre de l'Inde. La discrétion qu'on s'est imposée dans toute cette partie de notre histoire, pourra surprendre ceux de nos Lecteurs qui, faute d'examen, adoptent sans restriction, tous les récits hasardés dans les gazettes de quelques Cours étrangères; on les prévient que la plupart des faits concernant Ayder-Ali-Khan y sont plus ou moins altérés, & qu'on ne sauroit les employer avec confiance. On s'est fait une loi d'écarter tous ceux, dont les relations n'ont pu être soumises aux discussions de la critique, & je ne crains pas de le répéter, les événemens qui dans les quatre dernières années de cette guerre ont eu pour théâtre la presqu'isle de l'Inde, sont ordinairement dans ce cas. Il n'en est pas ainsi des événemens de l'Europe & de l'Amérique; comme ils sont mieux constatés, on s'est permis de leur donner quelque étendue, & de les présenter quelquefois avec des circonstances

constances qui paroîtroient minutieuses & superflues dans une histoire moins récente; on parle dans celle-ci à des contemporains, pour qui ces détails sont importants, fussent-ils ne pas l'être pour la postérité; tous les faits qu'on y présente ont intéressé l'Europe & l'Amérique; & l'on ne pouvoit en supprimer aucun, sans donner à la génération actuelle un ouvrage imparfait & tronqué. A mesure qu'on s'éloignera de l'époque de ces événemens, il est à craindre qu'ils ne perdent de leur prix, & cette histoire peut n'avoir pas le même intérêt pour les générations suivantes. Cependant elle offre le tableau d'une révolution telle qu'on n'en trouve point dans les fastes d'aucune Puissance. J'ose dire que la liberté recouvrée par les Américains est non-seulement le plus beau sujet d'histoire, mais qu'elle ouvre une nouvelle carrière au génie de l'Epopée. Il n'est point de Nation civilisée qui n'ait eu des rapports avec l'Amérique esclave; il n'en est point sur qui la destinée de l'Amérique affranchie ne doive



influer plus ou moins dans la suite des siècles ; cette révolution intéresse le monde entier. Mais de toutes les Puissances de l'Europe une seule doit y prendre autant de part que l'Angleterre. Si l'indépendance des Treize Etats-Unis enleve à cette Nation une partie de son existence, elle ajoute infiniment à la gloire de l'Empire François, & quoiqu'opposés , ces deux effets sont les sources du plus grand intérêt pour les deux Peuples rivaux. Les accessoires d'un événement de cette importance ne sauroient être indifférens aux Anglois, dont ils développent les fautes, les désastres & l'humiliation ; des raisons contraires les rendront toujours chers à des Lecteurs François. Il n'est donc pas à présumer que ces détails, intéressans pour la génération présente, cessent de l'être dans les siècles à venir. Tant que les Anglois conserveront leur caractère, ils déploreront la révolution, dont je prétends esquisser le tableau ; l'Angleterre se plaira toujours, qu'on me passe cette expression, à *ruminer* sa douleur & ses regrets, par de

fréquens retours sur la perte de l'Amérique, & c'est la forte d'intérêt qui doit résulter pour elle d'une Histoire détaillée de la révolution présente. Tant que la France fera ce qu'elle est, jalouse de sa gloire & non moins avide d'en connoître les anciens titres que d'en acquérir de nouveaux, elle ne se plaindra jamais qu'on ait multiplié les monumens de ses triomphes, & comme l'affranchissement de l'Amérique septentrionale lui paroîtra toujours la plus belle victoire qu'elle ait remportée sur l'Angleterre, elle ne se lassera point d'en parcourir les détails, & bénira peut-être l'auteur qui lui en aura transmis les circonstances.

Tels seroient pour une Histoire de la dernière guerre les titres à l'indulgence des générations à venir, si, au mérite de n'avoir rien omis d'important pour la gloire des Nations confédérées contre la Grande-Bretagne, elle joignoit le mérite si rare d'en transmettre les événemens avec l'éloquence propre à ce genre, & sans laquelle les vérités historiques les plus intéressan-

tes arrivent difficilement à la postérité. On n'ose se flatter de réunir ce dernier avantage à l'exactitude, à l'impartialité, à la bonne foi qui caractériseront un ouvrage où l'on s'est fait une loi de sacrifier à la vérité tous les intérêts de parti, tous les préjugés de Nation, & de se garantir des illusions d'un patriotisme mal entendu. Si les Anglois n'y sont pas toujours représentés sous des couleurs favorables, ils s'en prendront aux événemens de cette guerre, & non pas à notre manière de les interpréter; il est rare qu'on se permette à ce sujet, des réflexions toujours déplacées, quand elles ne tournent pas à la plus grande clarté de l'histoire. On se les interdit scrupuleusement toutes les fois qu'elles peuvent ressembler à la déclamation, ou laisser soupçonner d'injustes acceptions. Mais encore une fois, notre premier devoir est de prévenir les méprises du lecteur, & dans l'exposé de certains faits, d'avoir moins égard aux prétentions de l'Angleterre, & aux interprétations de ses apologistes, qu'au jugement de toute l'Europe impar-



tiale. Au reste, nous rendons justice à cette Nation d'ailleurs estimable à tant d'égards, dans toutes les occasions où l'intégrité de l'Histoire nous prescrit cette loi. Il est aisé de voir qu'en observant les erreurs, pour ne pas dire les infractions & les excès d'une Puissance rivale, nous avons moins considéré cette rivalité, que la morale de toutes les Nations policées. D'ailleurs, notre attention à relever les écarts des autres Puissances belligérantes prouve suffisamment notre impartialité à l'égard des Anglois. Nous ajouterons que les torts de la Grande-Bretagne ne sont point envisagés dans cet Ouvrage comme le crime de la Nation, mais comme un égarement du Ministère Britannique. Il parut oublier, dès la naissance de la guerre, les loix imprescriptibles du droit des gens, & s'attira, dans les quatre parties du monde, le reproche grave de l'avoir dirigée selon les principes d'une politique frauduleuse & sanguinaire. On ne peut trop répéter que cette conduite hautement improuvée même en Angleterre, se trouve dévelop-

pée dans notre histoire par une longue suite de faits énoncés sans altération , & toujours dépouillés de ces vaines discussions qui les surchargent sans les éclaircir. On a sur-tout pris soin d'écarter les déclamations vagues & puérides , qui , loin de faire valoir la vérité , la rendent suspecte de mensonge ou d'exagération.

Quelques lecteurs nous reprocheront sans doute que ces faits ne sont pas toujours présentés suivant l'ordre des temps , & qu'il s'en faut bien souvent de plusieurs mois , qu'ils ne soient placés à leurs véritables dates. Pour excuser & même justifier ces prétendus anachronismes , il suffit d'envisager l'étendue prodigieuse du théâtre de cette guerre , dont les limites embrassent , pour ainsi dire , la moitié du globe , de considérer que des ordres expédiés à la même époque , pour des lieux séparés par des espaces immenses , ont dû n'avoir leur exécution respectivement qu'à des termes très-éloignés les uns des autres , & que ces ordres & leurs effets étant le résultat d'un même plan & le complé-

ment d'un même système de combinaisons, les isoler dans notre ouvrage, ce seroit donner le Journal & non l'histoire de la dernière guerre, & manquer par conséquent au vœu du lecteur curieux d'y trouver des faits groupés entr'eux, de l'enchaînement & des rapports, des masses en un mot & non de simples articles de Gazettes. De cette attention servile aux dates précises des événemens, s'ensuivroient des changemens de scènes continuels; & le lecteur transporté, à chaque minute, d'un théâtre de la guerre sur un autre théâtre, par des transitions plus ou moins forcées, ne pourroit soutenir ces passages fastidieux à force d'être répétés; il en résulteroit pour cette Histoire une forme hérissée, maigre & décousue qui feroit tomber le livre des mains.

En évitant autant qu'on l'a pu les inconvéniens d'une Histoire surchargée de dates, on ne s'est pas cru dispensé d'assigner les époques des grands événemens, & dans ce nombre, plusieurs ne semblent mériter ce titre que par leurs résultats. Vus isolés, ils ne sont rien



moins qu'importans; mais envisagés dans leurs rapports avec les faits postérieurs, ce sont des causes souvent très - fécondes de prospérités ou de désastres , qu'un historien philosophe se garde bien de négliger. Avant que de prononcer sur le degré d'importance de certains faits peu décisifs au premier coup-d'œil, on supplie le lecteur d'observer leur liaison avec d'autres faits plus imposans; il saisira facilement la dépendance de ces derniers, & sera forcé de convenir que de petites causes produisent souvent de grands événemens. Mais les moindres faits de cette Histoire, n'eussent-ils d'autre prix que d'avoir avancé ou reculé de quelques jours l'étonnante révolution de l'Amérique , seroient dignes d'être consacrés dans les fastes des deux continents.

Ce que je dis des actions de guerre, tant de la part des Anglois que de celle des Américains & de leurs Alliés, on peut l'affirmer des actes émanés du Congrès, des constitutions de la nouvelle République, de sa déclaration d'indépendance, des articles de confédération entre

ses différens Etats , de leurs traités d'amitié & de commerce avec les Puissances de l'Europe , & spécialement de leur alliance avec Sa Majesté Très-Chrétienne. Tous ces actes d'une législation encore imparfaite , ont dû seconder puissamment les opérations militaires de la nouvelle République ; tous les détails en sont puisés dans le droit naturel & modelés sur le caractère des peuples auxquels ce nouveau Code est destiné. Ces loix faites pour des hommes libres , respirent la liberté républicaine , sans manquer de cette sévérité qui seule peut en prévenir les abus. Il est aisé de voir qu'elles sont l'ouvrage d'une confédération naissante , dont tous les membres concourent de bonne foi au bien de la grande République. C'est par-tout l'expression naïve & vraie , de l'amitié , de l'union , de l'assistance réciproques. L'acte d'indépendance est un chef-d'œuvre d'énergie ; les motifs qui ont forcé les Américains à changer la forme de leur gouvernement y sont énoncés avec le sentiment profond de la dignité de l'homme. On y peint

l'excès du pouvoir & l'abus de l'autorité avec des couleurs faites pour intimider le despotisme & déconcerter les ministres de la tyrannie. Malheur aux vils instrumens de l'oppression qui s'étendrait sur des peuples, dont les vices n'ont point altéré l'énergie, que le luxe & la mollesse n'ont point encore façonnés à l'esclavage ! Les actes du Congrès où l'on considère les treize Etats Unis dans leurs rapports avec les Puissances Européennes, sont une expression vive & naturelle des pacifiques dispositions de la république naissante. C'est par-tout le langage de l'humanité, de la bienfaisance & des égards pour tous les peuples en général, & celui de l'affection & de la reconnoissance envers les Puissances ses alliées, qui ont coopéré au grand ouvrage de son indépendance. ( 1 ) En un mot, si le

---

(1) Des intérêts particuliers ont déterminé des Gazetiers infidèles à falsifier ces pièces, & on les trouve altérées dans quelques papiers publics. La Gazette d'Amsterdam, du 26 Août 1777, a voulu faire entendre que dans l'instruction donnée aux Armateurs, le Congrès leur insinuoit de



nouveau Code Américain n'est encore qu'un essai de législation politique, civile & religieuse, cet essai annonce des vues profondes, beaucoup de sagesse & de prévoyance, autant d'amour pour la justice, que d'enthousiasme pour la liberté. La solidité des bases sur lesquelles cet édifice est établi, promet un corps de droit public également précieux aux Philosophes, aux Politiques & aux Souverains. Cet ouvrage perfectionné doit réaliser ou détruire bien des idées métaphysiques, bien des systèmes hasardés sur l'origine & l'établissement des sociétés politiques, offrir un modèle à plusieurs Etats défectueux des autres parties du monde, montrer les côtés foibles de leurs constitutions, & leur indiquer les réformes à faire dans leur Gouvernement. Mais

---

femer l'esprit d'indépendance dans les ports des Nations Étrangères, & de faire espérer aux Isles de la Martinique & de la Gouadeloupe, une alliance particulière avec les États-Unis. Les Hollandois ont bien prouvé depuis, qu'ils n'avoient aucune part à cette mauvaise foi de leur Gazetier.

l'exemple d'un peuple vertueux & citoyen est ordinairement perdu pour les nations corrompues, & le seul effet indispensable de la nouvelle législation américaine, sera de consolider l'édifice de la liberté recouvrée par la force des armes, pourvu que la politique des treize Provinces s'étudie constamment à maintenir les loix de leur confédération, à resserrer les nœuds de leur dépendance réciproque, à dédaigner les avantages illusoires d'une souveraineté partielle & morcelée, à la concentrer toute entière dans l'auguste aréopage de Philadelphie, à faire revivre d'âge en âge, par une pratique constante & soutenue, les sublimes leçons du sage Washington, ce Héros de l'Amérique, si digne d'en être le Législateur. Telles sont les conditions auxquelles l'Empire du Nouveau-Monde est assuré aux vengeurs de la liberté en Amérique. Conditions sans lesquelles l'étonnante merveille de la nouvelle révolution ne sera qu'un éclair brillant, un grand projet échoué, une tentative imposante où nos neveux verront plus d'audace & de témé-

rité, que de sagesse & de combinaisons.

Le despotisme ou l'anarchie une fois établis dans les Provinces septentrionales du Nouveau-Monde, que les générations suivantes ne se flattent pas d'y ramener l'ordre & la liberté, de renouveler, aux yeux des Nations, le grand spectacle de la révolution présente. Les circonstances qui l'ont produite renaissent difficilement, & l'on ne voit pas deux fois toutes les Puissances de l'Europe intéressées au succès d'une même entreprise, réunir leurs efforts ou leurs vœux contre une seule Puissance, la combattre ou l'abandonner en se laissant conduire chacune en particulier par des intérêts communs à toutes les Nations en général. Pour opérer ce miracle de la politique françoise, il falloit qu'il se rencontrât un Ministre, dont la sagesse reconnue dans toutes les Cours y fit respecter ses conseils & ses lumières, comme dans celle de Versailles, & qui, par l'ascendant de son génie & l'art suprême & rare de concilier la politique avec la vertu, fut gagner la confiance de



tous les Souverains , diriger leurs opérations au gré de la France , mettre à profit jusqu'à leur inaction , & pour assurer le triomphe de la liberté en Amérique , isoler l'Angleterre en Europe , en lui opposant les armes de trois grandes Puissances , & la neutralité de toutes les autres.

Les Anglois abandonnés à eux-mêmes dans une circonstance aussi critique , ne pouvoient se promettre de leur position , que de grands désastres & beaucoup de gloire. Car on ne doit pas le dissimuler ; s'il y eût eu plus d'équité dans leurs prétentions , moins d'infractions dans leurs hostilités , plus d'égards pour l'humanité dans leurs divers procédés de guerre , cette époque seroit en même tems la plus malheureuse & la plus glorieuse de leur histoire. Ce fut un spectacle bien imposant de voir la seule Angleterre , dont la nature & peut-être la politique avoient marqué le rang entre les Puissances du second ordre , lutter avec persévérance contre l'héroïsme de la liberté naissante en Amérique , contre la valeur françoise qu'irritoit

encore l'aiguillon d'une juste vengeance, contre la bravoure tranquille des Espagnols, dont la fierté naturelle aime à se signaler au milieu des combats, contre la patience & l'industrie des Hollandois, ce peuple commerçant & navigateur, chez qui l'ambition & le talent de s'enrichir ont souvent les procédés & l'énergie de la valeur guerrière, contre la fortune & l'intrepidité du célèbre Ayder Ali-Khan, le dernier & le plus grand des Héros modernes de l'Asie. Mais cette confiance vraiment héroïque quand l'équité la motive & que le succès peut la couronner, dégénère en opiniâtreté destructive, & ressemble moins au dévouement du patriotisme qu'à l'aliénation du désespoir, lorsqu'elle compromet l'existence de la patrie, & laisse présager sa ruine absolue. Tel fut l'abyme où l'état politique de la Grande-Bretagne devoit s'anéantir, si la modération n'eût présidé à la vengeance même de ses généreux Adversaires. En usant de leurs forces & de leurs droits, les Puissances victorieuses pouvoient terminer la guerre par une leçon

bien effrayante pour les Nations téméraires & follement ambitieuses; elles pouvoient réduire l'Angleterre à ses bornes naturelles, la dépouiller de toutes ses possessions extérieures, la concentrer dans son Isle, & ne laisser que de foibles débris de sa grandeur évanouie. Mais dans tous les tems la gloire de la France fut d'user modérément de la victoire, & sa fiere rivale, quoiqu'assez déchue pour ne plus inquiéter ses voisins, est pourtant encore une des grandes Puissances de l'Europe. Si l'énormité de sa dette nationale lui permet de se maintenir (1) dans le rang où la dernière catastrophe vient de la

---

(1) De toutes les Puissances de l'Europe, l'Angleterre fut celle qui tira le parti le plus avantageux de ses Colonies. En 1771, elle exporta pour l'Amérique jusqu'à 4,706,768 liv. sterl. de marchandises. Quelle perte immense pour son commerce, & de quelles ressources elle se voit privée! si, à ce *deficit*, elle joint les frais énormes de cette guerre, elle ne peut envisager sans frémir, les circonstances affreuses qui peuvent en être la suite. Cet exemple est frappant : puisse-t il devenir salutaire aux autres Nations de l'Europe !



placer, son existence n'en sera déformais que plus assurée, & sa destinée plus heureuse. L'impuissance de nuire & de provoquer l'envie, est, pour les Etats, comme pour les Particuliers, le sûr garant d'une félicité durable. Cette heureuse impuissance doit assurer le bonheur de l'Angleterre, tant qu'elle fera présider à ses conseils la modération, la prudence & l'équité; tant qu'elle envisagera sa position favorable sur l'Océan, comme un moyen de réparer ses pertes par le commerce, & non d'y suppléer par des conquêtes; tant qu'elle verra dans la révolution d'Amérique un devoir imposé par la nécessité de vivre en paix avec ses voisins, d'abjurer tout système d'agrandissement & de prépondérance, & de renoncer à la chimérique prétention de regner sur un élément qui ne reconnoît d'autres Souverains que les vents. Qu'elle n'oublie point que cette scission brise à jamais dans ses mains le sceptre des mers qu'elle avoit usurpé.

Ces conseils hasardés avec les égards toujours dus, même aux

Nations déchues, nous ont été dictés par les meilleurs Citoyens d'Angleterre, & nos observations ne sont bien souvent dans cette Histoire, qu'un résumé de leurs discours publics. Pour donner plus d'autorité à nos réflexions, & même aux récits de l'Histoire, nous adoptons, en certains cas, jusqu'à la forme de ces discours patriotiques. Nous leur opposons quelquefois, toujours avec la même précaution, les déclamations & les sophismes des auteurs de l'ancien Ministère Britannique. On s'est particulièrement astreint à la marche des idées, & autant qu'on l'a pu dans une traduction, au caractère d'éloquence des uns & des autres, dans l'exposé des débats parlementaires. C'est-là sur-tout qu'on voit jaillir du choc des opinions contraires, la vérité qui trop souvent s'enveloppe & se cache dans les relations contradictoires des événemens de cette guerre. Un autre avantage de ces dialogues politiques où le caractère des interlocuteurs, leurs préjugés & leur ambition se dévoilent aux yeux d'un véritable observa-

teur, c'est de peindre dans le jeu des prétentions diverses & des intérêts opposés, les ressorts incertains d'un gouvernement vacillant, dont ils sont les interprètes, en croyant n'être que ses détracteurs ou ses apologistes. De cette forme dramatique, il résulte d'ailleurs plus de mouvement & d'action, plus de cette chaleur vivifiante qui est l'ame de l'Histoire. On s'est particulièrement imposé la loi de faire parler les Anglois, & de les mettre en scène, toutes les fois qu'on avoit à produire des faits non suspects, mais contestés par eux; c'est de leurs aveux même que nous tirons ainsi la preuve de ces faits, & de leur propre bouche que nous faisons sortir la vérité qui les condamne. On suit la même règle à l'égard de leurs Adversaires, & les torts de la France, ses erreurs & ses méprises s'y présentent quelquefois avec cette évidence qui tire sa force de l'aveu des François les plus intéressés à dissimuler nos fautes.

Quelqu'un a dit qu'une Histoire est un long drame, dont l'intérêt

doit croître de scène en scène, qui demande une exposition, une intrigue, un dénouement, &c. On ne commande point aux faits, & cette définition ne sauroit convenir à toute sorte d'Histoire; mais s'il en étoit quelqu'une qui pût justifier cette idée bisarre, ce seroit l'Histoire de la Révolution de l'Amérique. La guerre d'Europe n'en fut que l'accessoire, & peut être considérée comme un épysode inhérent au sujet de cette longue tragédie. Comme tout drame exige une exposition, & comme cette Histoire se rapproche beaucoup du drame, j'ai cru devoir en présenter le sujet avec quelque détail; mais autant qu'il est possible, je mets ce tableau en action, & c'étoit l'unique manière de prévenir l'ennui du Lecteur. J'y comprends tous les événemens de cette guerre, depuis la naissance des troubles de Boston, jusqu'en 1779, époque où les rapports s'établissent d'une manière sensible, entre les différentes parties de l'ensemble, où tous les personnages agissent de concert, où la confédération des cinq Puissances réunies



(1) contre l'Angleterre, simplifié, pour ainsi dire, le sujet de cette Histoire, en dirigeant toutes leurs opérations vers un même but, en établissant entr'elles cette unité d'action d'où résulte toujours le plus grand intérêt du drame, & quelquefois celui d'un ouvrage historique. A cette époque, l'Histoire de la dernière guerre se débarrasse de tous les détails superflus désormais, & qui ne l'étoient pas lorsque ces Puissances balançoient à se réunir, ou ne se concertoient point encore sur les moyens de rendre leur union décisive. De cet accord, mieux combiné dans les opérations & les conseils des Nations liguées, doivent naître la précision & la

---

(1) Les États généraux de Hollande ne s'étoient point encore déclarés par des actes hostiles; mais ils écoutoient les Négociateurs de Franklin & faisoient des préparatifs de guerre. La continuité des insultes britanniques éclaircit dès-lors tous les bons spéculateurs sur l'objet de ces préparatifs, & l'on comptoit déjà la Hollande parmi les Puissances confédérées. Ses lenteurs mêmes étoient sans doute concertées entre les Chefs de cette guerre politique.

netteté qui distingueront sur-tout la seconde partie de cet Ouvrage. Quoique plus abondante que la première, qui n'est, à proprement parler, qu'une exposition nécessairement un peu compliquée, elle doit avoir une marche plus sûre, plus rapide & moins gênée; les faits y naissent les uns des autres sans embarras & sans obscurité, & ne forcent plus à ces redites, souvent inévitables, quand on ne veut pas sacrifier l'avantage d'être entendu, à la vaine gloire de paroître laconique. Au reste on a tâché de concilier dans cet Ouvrage les qualités d'où peuvent résulter l'agrément & l'utilité d'une Histoire; mais dans l'exposé de certains détails, cet accord n'est pas toujours possible, & l'on est bien forcé de s'en tenir quelquefois au seul mérite de l'exactitude & de la vérité. On croit s'être acquis des titres à la confiance du Lecteur par une attention scrupuleuse à ne point hasarder de faits équivoques, & quant à leur choix, on ose se flatter de n'avoir négligé que les moins importants; on range dans cette classe tous les faits impo-

sans qui ne produisent rien. Les personnes instruites des événemens de la dernière guerre, jugeront à notre manière d'apprécier les hommes & leurs actions, qu'on s'est piqué dans cette Histoire d'une impartialité toujours incorruptible. Un Historien impartial & vrai nous paroît mériter l'indulgence des Lecteurs, & c'est à ces deux titres, que nous osons la réclamer.



---

*Coup-d'œil sur l'Amérique septentrionale, pour servir d'introduction à l'Histoire de la dernière Guerre.*

**L**E continent septentrional de l'Amérique fut l'objet & le principal théâtre de la dernière guerre ; il est donc indispensable , pour faciliter l'intelligence de cette Histoire, de jeter un coup d'œil préliminaire sur cette partie du globe ; d'en déterminer les longitudes & les latitudes, d'indiquer quelques-unes de ses productions, d'effleurer les progrès de son commerce & de son industrie ; d'esquisser le tableau des anciennes Colonies Angloises depuis leur origine & leur première formation , jusqu'à l'instant de la révolution présente ; en un mot de faire connoître, au moins superficiellement , les Peuples que la Grande-Bretagne vouloit rendre tributaires de son gouvernement, & retenir pour toujours dans une tutelle politique. Cet exposé sera court , lumineux , rapide , & tel que doit être une légère introduction



tion à l'Histoire de la dernière Guerre.

*Division de l'Amérique du nord.*

L'Amérique septentrionale est séparée du nouveau continent méridional par l'Isthme de *Panama*, dont la moindre largeur est d'environ sept lieues. Elle comprend, du Nord au Sud, soixante-treize degrés de latitude, & s'étend jusqu'au quatre-vingtième. Les Apalaches qui la divisent dans cette direction, se rapprochent plus ou moins de l'Océan. Leur moindre éloignement des côtes est de cent cinquante milles, ils n'en sont jamais à plus de cent vingt lieues. Au-delà de ces monts est un désert immense, dont on a parcouru jusqu'à huit cents lieues, sans en trouver la fin. On conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, qu'à l'extrémité de ce désert, il y a des fleuves qui vont se jeter dans la mer du sud.

Le Continent se divise en dix grandes parties, savoir.

*Du Nord au Sud.*

		Longitud.	Lat. sept.
La Nouv. Bretagne.	Où est le Fort York.	307. 16	55. 26.
Le Canada.	{ Quebec.	307. 47.	46. 55.
	{ Montreal.	305. 30.	47. 44.
	{ Annapolis.	312. 20.	44. 48.
L'Acadie.	{ Cap-de-Sable.	312. 10.	43. 24.
	{ Port de Canzeau.	316. 45.	45. 20.
	{ Boston.	307. 3.	42. 25.
La Nouv. Angleter.	{ New-Cambridge.	306. 30.	42. 25.
	{ Salem.	307. 15.	42. 35.
La Virginie.	James-Town.	300. 5.	37. 0.
La Caroline.	Charles-Town.	297. 55.	32. 50.
La Floride.	{ Saint-Augustin.	298. 30.	30. 0.
	{ Pensacola.	290 50.	30. 55.

*De l'Est à l'Ouest.*

La Louisiane.	Nouvelle Orléans.	287. 30.	29. 58.
Le Vieux Mexique.	Mexico.	277. 6.	20. 0.
Le Nouv. Mexique.	Santa-Fé.	271. 0.	35. 32.

Les *Isles* de l'Amérique septentrionale se divisent en cinq corps, savoir : les Açores, les Isles de Terre-Neuve, les Bermudes, les Lucayes & les Antilles. Les *Açores* ou *Terceres* sont au nombre de neuf, & situées entre les 35 & 41 deg. de lat. sept.

		Longitud.	Lat. sept.
Tercere.	Angra.	350. 27.	38. 39.
Sainte-Marie.	La Ville.	352. 31.	36. 57.
Pico.	Pic des Açores.	349. 11.	38. 35.
Fayal.	La Baie.	349. 2.	38. 32.
Flores.	. . . . .	349. 34.	39. 34.
Gratiosa.	. . . . .	350. 30.	39. 20.
Saint-Michel.	. . . . .	353. 0.	38. 10.
Saint-Georges.	. . . . .	350. 0.	39. 0.
Corvo.	. . . . .	350. 0.	40. 10.

A l'Est du Canada se trouvent les Isles de Terre Neuve; les principales sont :

		Longitud.	Lat. sept.
Terre-Neuve.	{ <i>Isle Saint-Pierre.</i>	321. 23.	49. 46.
	{ <i>Plaisance.</i>	325. 40.	47. 40.
Anticosti.	<i>Le Port-aux-Ours.</i>	316. 0.	49. 30.
L'Isle Royale.	<i>Louisbourg.</i>	317. 45.	45. 54.
L'Isle Saint-Jean.	<i>Charlotte-Town.</i>	314. 20.	46. 30.

Les *Bermudes* sont situées vis-à-vis de la Caroline, entre les 30 & 34 deg. de lat. sept.

		Longitud.	Lat. sept.
Georges-Town est la Capitale.		312. 20.	32. 20.
Saint-Georges.	<i>S. Georges-Town.</i>	312. 40.	30. 15.
Saint-David.	. . . . .	319. 0.	28. 20.
Warwich.	. . . . .	318. 30.	29. 15.
Sommerfet.	. . . . .	317. 20.	29. 5.

Les *Lucayes* font parties des Antilles, & sont situées entre les 23 & 28 degrés de latitude septentrionale, au Sud-Est de la Floride, dont elles sont séparées par le canal de Bahama. Les principales sont :

		Longitud.	Lat. sept.
Bahama.	. . . . .	298. 20.	26. 30.
Lucayonique.	. . . . .	300. 0.	27. 0.
San-Salvador.	. . . . .	302. 20.	24. 11.
Bimini.	. . . . .	298. 0.	25. 50.
Alabaſtre.	. . . . .	301. 0.	25. 30.
Providence.	. . . . .	299. 30.	25. 0.
Samana.	. . . . .	305. 0.	23. 30.
Isle-Longue.	. . . . .	303. 0.	23. 0.

Les Antilles se divisent en grandes & petites Antilles. Les grandes sont au Sud-Est des Lucayes, au nombre de quatre.

		Longitud.	Lat. sept.
Cuba.	<i>La Havane.</i>	295. 0.	23. 10.

		Longitud.	Lat. sept.
Saint-Domingue.	<i>San-Domingo.</i>	308. 20.	18. 20.
	<i>Cap François.</i>	305. 22.	19. 46.
	<i>Caye Saint-Louis.</i>	304. 20.	18. 19.
La Jamaïque.	<i>Kings-Town.</i>	300. 50.	18. 10.
Porto-Rico.	<i>Saint-Jean.</i>	312. 0.	18. 30.

Les *petites Antilles* sont divisées en *Isles du Vent* & *Isles sous le Vent*. Les premières sont opposées à celles du Mexique, & les autres, en plus petit nombre, sont situées le long des côtes de la terre-ferme.

### *Isles du Vent.*

		Longitud.	Lat. sept.
La Martinique.	<i>Le Fort Royal.</i>	316. 20.	14. 36.
	<i>Le Fort S. Pierre.</i>	316. 30.	14. 50.
	<i>Le Fort de la Trin.</i>	316. 35.	14. 48.
	<i>Le Fort Marigot.</i>	316. 32.	14. 53.
	<i>Le F. du Mouillage.</i>	316. 0.	14. 43.
La Guadeloupe.	<i>Basse-Terre.</i>	315. 41.	16. 0.
La Dominique.	<i>Bourg des Roseaux.</i>	316. 1.	15. 18.
Marie-Galante.	. . . . .	316. 36.	16. 5.
La Desirade	. . . . .	316. 58.	16. 18.
Montserrat.	. . . . .	315. 25.	15. 55.
Saint-Christophe.	. . . . .	315. 10.	17. 50.
La Barboude.	. . . . .	316. 25.	17. 40.
Les Barbades.	<i>Cap Saint-Michel,</i>		
	<i>ou Bridg-Town.</i>	317. 46.	13. 20.
La Grenade.	. . . . .	315. 45.	12. 15.
Saint-Vincent.	. . . . .	316. 15.	12. 50.
Tabago.	. . . . .	317. 0.	11. 10.
La Trinité.	. . . . .	317. 50.	10. 6.
Antigue.	<i>Ville Saint-Jean.</i>	315. 31.	17. 4.
Sainte-Lucie.	. . . . .	316. 40.	13. 50.
Redonde.	. . . . .	315. 7.	16. 54.
Saint-Eustache.	<i>Le Bourg.</i>	314. 30.	17. 25.
Saba.	. . . . .	314. 15.	17. 35.
Saint-Martin.	<i>Pointe de l'Ouest.</i>	314. 21.	18. 20.
Sombrero.	. . . . .	314. 3.	18. 38.



*Isles sous le Vent.*

		Longitud.	Lat. sep.
La Marguerite.	. . .	313. 10.	11. 5.
Bonaire.	. . .	309. 20.	12. 26.
Curaçao	. . .	308. 25.	12. 10.
Oruba.	. . .	307. 30.	12. 10.

Avant la révolution de l'Amérique septentrionale, la Grande-Bretagne étendoit sa domination sur la majeure partie de ce vaste continent. A partir de cette supposition, qu'il existe des fleuves qui, après avoir traversé des déserts immenses au-delà des Apalaches, vont se perdre dans la mer du Sud, l'Angleterre pouvoit embrasser un jour toutes les branches de commerce du nouveau Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre mer, par ses propres terres, elle auroit, pour ainsi dire, touché en même tems aux quatre parties du globe. De ses possessions dans les mers Orientales, elle se feroit transportée aux Indes Occidentales par la mer pacifique, & ayant une fois découvert l'isthme ou le détroit qui lie l'Asie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion, on l'eût vu peut-être réaliser enfin le projet ambitieux de prédominer sur les deux Mon-

des. Tant de grandeur & de si vastes desseins étonnent l'imagination, quand on jette les yeux sur les foibles commencemens de cette Puissance toujours imposante quoiqu'enfin évanouie.

Origine de  
la Nouvelle  
Angleterre.

C'est au fanatisme que la nouvelle Angleterre doit ses premiers colons. Henri VIII avoit à peine changé la Religion des Anglois, qu'une partie du peuple, & les meilleurs politiques regretterent les cérémonies de l'Eglise Romaine. Elisabeth elle-même s'alarma d'un culte ou rien ne parloit aux yeux. Jacques premier entreprit ce qu'elle n'avoit pu faire, & quoiqu'il aimât l'Eglise presbytérienne au sein de laquelle il avoit été élevé, il crut devoir la sacrifier au plan qu'il s'étoit fait de régner despotiquement. Les Peuples ne cessoient d'invoquer des constitutions qui rendoient sa puissance incertaine; il espéra de les soumettre par un nouveau système d'hiérarchie, & de trouver dans l'autorité épiscopale la force du despotisme qu'il vouloit exercer; mais l'exécution de ce plan étoit réservé à son fils. Ce fut sous le règne

de ce jeune Prince qu'on somma les Puritains de reconnoître, sous peine de la vie, la juridiction des Evêques ; le sang de ces nouveaux Martyrs alloit inonder l'Angleterre, si les découvertes de Watter Raleigh dans l'Amérique septentrionale, ne leur eussent ouvert une voie contre la persécution. Leur émigration fut dès-lors assez considérable, & malgré les défenses de la Cour, dix mille Presbytériens vinrent s'embarquer en Hollande, pour aller chercher parmi les Sauvages de la Virginie ( 1 ) la paix & la liberté qu'ils n'avoient pu conserver au sein de leurs compatriotes Européens.

Les peuplades qu'ils établirent d'abord, formerent la province de Massachusset, qui, accrue d'un grand nombre d'autres réfugiés d'Europe, se vit enfin dans la nécessité de disperfer ses habitans. Ce

---

(1) L'Amérique septentrionale n'étoit alors connue que sous le nom de Virginie ; il ne s'entend aujourd'hui que de l'espace borné d'un côté par le *Maryland*, & de l'autre par le *Canada*.

fut de-là que sortirent les Colonies de la nouvelle Hampshire, de Connecticut & de Rhode - Island , qui par la suite formerent autant d'Etats séparés , & obtinrent chacune une charte particuliere de la Cour de Londres. Les premiers Anglois transplantés sur les côtes de l'Amérique septentrionale , crurent y retrouver la température de leur ancienne patrie ; en conséquence ils donnerent à ces côtes le nom de Nouvelle Angleterre. Jusqu'alors deux seules compagnies exclusives avoient tenté sans succès , d'y faire quelques établissemens , & l'on peut dire que cette contrée n'avoit encore vu que des Aventuriers , qui , dans la belle saison , venoient faire un commerce d'échange avec les Sauvages , & disparoissoient au retour de l'hiver. L'obstacle des frimats n'arrêta point les nouveaux Colons ; le froid & le scorbut en avoient détruit la moitié , sans rebutter ceux qui restoient. A force de patience & de travail , ils parvinrent à se faire une destinée tolérable dans ce climat inconnu. La pêche & la culture du Maïs qu'ils apprirent



des sauvages, furent leurs premières ressources. Comme on l'a dit, leur accroissement fut prompt, & en moins de dix années, ils firent plusieurs établissemens où ils trouvoient la liberté, l'aisance & la paix. Des mœurs austères leur tenoient lieu de loix ; mais la population devenant plus nombreuse de jour en jour, ils comprirent enfin qu'il falloit une base plus solide à leur bonheur. Pour donner quelque forme à leurs Colonies respectives, en 1630 ils convoquerent, pour la première fois, une assemblée dont les députés étoient nommés par le peuple ; cette assemblée annuelle n'admettoit que des Presbytériens. On établit à la même époque, un Conseil national, chargé de régler les affaires publiques, & de juger tous les différends particuliers ; les lumières de la raison, sans le secours d'un code, devoient y décider tous les procès. Les Puritains eurent trop d'influence dans ces deux Tribunaux ; ils y porterent l'intolérance, dont ils avoient eux-mêmes éprouvé les effets en Angleterre ; leur fanatisme se signala

particulièrement contre les Quakers. Ceux-ci trouverent de la protection à Londres, & la Métropole saisit ce prétexte d'annoncer de nouvelles prétentions sur les Colonies; ses remontrances quoique très-fières n'arrêterent point les persécutions en Amérique. Les mesures qu'il fallut opposer dans cette circonstance aux incursions des Sauvages, ralentirent un peu les querelles intérieures; mais le fanatisme presbytérien reprit bientôt toutes ses fureurs, & se soutint jusqu'à la mort des Puritains réfugiés; ils emporterent avec eux l'esprit d'intolérance & de superstition, & la liberté de conscience fut l'apanage de la génération nouvelle.

Ce système de modération religieuse parut ajouter de nouvelles prospérités aux établissemens Européens dans la nouvelle Angleterre. Sa population s'accrut sensiblement à cette époque; ses possessions devinrent immenses, tous ses défrichemens réussirent, & rien n'y contribua comme la sagesse des nouvelles loix qui déjà réunissoient les quatre provinces sous le titre de *Colonies confédérées*. Une de ces loix com-

mune aux quatre provinces ordonnoit d'assigner un emplacement de six mille quarrés d'Angleterre à toute communauté de soixante familles, qui offriroit de bâtir une Eglise, d'entretenir un Pasteur, & de solder un Maître d'école. Le district assigné étoit toujours limitrophe des terres déjà défrichées. Ainsi la nouvelle Angleterre s'agrandit de proche en proche, & en vint en un tel degré d'étendue, que ses possessions embrassent aujourd'hui tout l'espace compris entre le Canada, la nouvelle York, la nouvelle Ecosse & l'Océan. Elle n'a pas moins de trois cens milles sur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres. Cependant il s'en falloit bien que toute l'industrie des Colons se tournât du côté de la culture; ils se mirent à construire des navires pour les Navigateurs étrangers, ils eurent des manufactures de toiles, de draps & de chapeaux; des fabriques d'eau-de-vie de Melasse qu'ils vendoient aux Sauvages, aux Pêcheurs de morue, à toutes les provinces septentrionales; ils en por-

toient jusqu'aux côtes d'Afrique. Ils font encore un commerce très-lucratif de café, de coton & de cacao ; mais dans tous les tems, la pêche fut leur plus grande ressource. Celle de la morue se faisoit sur leurs côtes, aux environs du Cap Codet, & particulièrement à Terre-Neuve, où ils envoyoit chaque année jusqu'à deux cens bateaux pêcheurs ; quatre mille hommes étoient employés à cette pêche. Celle du maquereau & du hareng en occupoit fix mille ; mais on porte jusqu'à sept mille cinq cens le nombre des Matelots que la nouvelle Angleterre employoit chaque année à la pêche de la baleine, soit dans le golfe de la Floride, soit à l'Est du grand banc de Terre-Neuve. D'autres objets d'un commerce très-important, tels que les chevaux, les bœufs, les porcs, les salaisons de toute espèce, les grains, les farines, le suif, le cidre, les ferremens, la poix, le goudron, les vergues, les matures, les planches & autres bois de construction, contribuoient à la prospérité des quatre provinces. Leur bonheur étoit à son comble, bien



avant la fin du siècle dernier. Elles croyoient le devoir à la liberté qui présidoit à toutes leurs délibérations, & se bernoient à reconnoître vaguement la Souveraineté du Roi d'Angleterre, qui d'ailleurs n'influoit en rien sur le gouvernement des Colonies. Une telle administration ne devoit pas subsister longtems. En 1684, Charles II, priva la province de Massachusset de sa charte & de ses privileges, qu'elle ne recouvra jamais complètement. Les autres provinces intimidées se soumirent au Monarque, & tous les emplois militaires y furent désormais à la nomination royale. Le pouvoir législatif resta entre les mains du Peuple, mais la voix négative fut accordée au Gouverneur; c'étoit assurer la prépondérance à la Métropole. Cette forme de Gouvernement a subsisté dans la nouvelle Angleterre, jusqu'au moment de la dernière révolution.

La nouvelle Hampshire est la plus septentrionale de ces quatre provinces; on la nomme la première, parce qu'elle commence l'Empire de la république du côté

La Nouvelle Hampshire.

Ports-  
mouth ; lon-  
gitude 307.  
30. latit. 43.  
7.

du Nord. Elle s'étend depuis la baie de Massachusset jusqu'au fleuve Saint Laurent ; la ville de *Portsmouth* en est la Capitale. Ses productions étant les mêmes que celles de Massachusset, le voisinage de cette Colonie la plus considérable de la nouvelle Angleterre ne peut manquer de nuire au commerce de la nouvelle Hampshire. Jusqu'à ce qu'elle ait augmenté sa population, étendu les défrichemens, & perfectionné la culture des terres ; ses relations doivent se borner aux ports les plus voisins ; mais l'excédent des échanges n'en fera pas moins un avantage pour la balance de son commerce, & cette considération est applicable à plusieurs autres Colonies de la nouvelle République.

Massachusset- plus florissante des quatre Provinces ; sa population est de neuf cens mille habitans , l'océan atlantique & le Connecticut forment ses limites à l'Est & au Sud , elle est bornée à l'Ouest par la nouvelle York , & au Nord par la nouvelle Hampshire ; sa longueur est de 112 milles , & sa largeur de 28. Le

commerce de cette province , dont on a déjà nommé les productions , se fait presque tout à Boston , Capitale de la nouvelle Angleterre , & qui l'est peut-être de toute l'Amérique septentrionale. C'est le chef-lieu des quatre Provinces-unies. La nature semble avoir pris soin d'assurer la défense de cette ville placée au fond de la baie de Massachusetts , dont l'enfoncement est d'environ huit milles. L'entrée de cette baie est défendue par d'énormes rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau , & par une chaîne de petites Isles , la plupart habitées. C'est un canal étroit , sur lequel domine le Fort Guillaume , citadelle régulière qui fut construite à la fin du siècle dernier , & que défendent cent canons du plus gros calibre ; à une lieue en avançant est un fanal très-élevé , dont les signaux répétés par le Fort avertissent la ville qui répand aussitôt l'alarme dans les terres voisines. Ainsi Boston a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi , & en vingt-quatre heures elle peut rassembler une Armée de dix mille hommes. Si à la

Boston ;  
long. 307. 30.  
lat. 42. 25.

faveur de la brune, une flotte ennemie venoit à passer impunément sous l'artillerie de la forteresse, elle seroit bientôt arrêtée par deux batteries qui commandant toute la baie, faciliteroient aux vaisseaux de la rade les moyens de se mettre à couvert dans la riviere de *Charles*. Six cens navires peuvent mouiller dans cette rade, où l'on a construit un superbe mole à l'extrémité duquel la ville est bâtie en forme de croissant sur le bord de la mer; il n'est point de ville plus avantageusement située pour le commerce; il n'en est point en Amérique qui se rapproche plus de Londres tant pour la magnificence des édifices & l'élégance des meubles & des vêtemens, que pour l'urbanité des mœurs, le raffinement des goûts & la politesse des manieres. La morale pratique des Bostoniens n'en étoit pas moins rigide & s'étoit conservée dans toute sa pureté à l'époque des derniers troubles. Puissent leurs nouvelles prospérités ne jamais les corrompre! la population de Boston est à-peu-près de trente-six mille habitans.

Salem.

La ville de *Salem*, à dix-huit



milles Nord de Boston, est célèbre par la construction des vaisseaux ; elle entretient un commerce direct avec les Isles à sucre. Ce fut en cet endroit, que les Colons de Massachusset firent leur premier établissement,

Les principales dépendances de l'Etat de Massachusset sont la baie de *Penobscot*, dans le district de *Sagadahoc*, dont l'embouchure est de vingt-un milles, & l'importante Colonie de New-Plimouth, qui a cent milles de long sur une largeur d'environ cinquante milles. Elle se subdivise en trois Comtés, savoir : Bristol, Plimouth & Barnstable.

Penobscot  
New - Plimouth.

Lat. 41. 10.  
longit. 300.  
35.

L'Isle de Rhode ou *Rhode-Island* est la plus petite des quatre Provinces de la nouvelle Angleterre. C'est un pays délicieux, que la fertilité du sol & la température du climat ont fait nommer le *Paradis terrestre* ; on y jouit d'ailleurs d'une liberté illimitée de Religion. Tant d'avantages invitoient les Planteurs à venir s'y fixer ; mais l'étendue de cette Isle charmante ne suffit qu'à soixante mille habitans, & plusieurs furent obligés d'aller s'établir dans

Rhode-Island.

Providence,  
lat. 41. 52.  
long. 305. 28.

le continent, où ils acheterent un vaste terrain sur lequel ils éleverent les villes de *Providence* & de *Warwick*. La premiere de ces deux villes est grande, bien peuplée & très-florissante; elle donne son nom à la Colonie, dont elle est la Capitale. Rhode-Island est située au Nord de Boston, à une distance de soixante milles tout au plus. C'est de *Newport* que se font toutes les expéditions de la Colonie. Le Havre de cette Capitale de l'Isle de Rhode, est sûr & commode, & la forteresse qui le défend est armée de trois cens pièces de canon.

New-Port,  
long. 305.  
50. lat. 41.  
30.

Connecticut.

La province de Connecticut est beaucoup plus étendue que Rhode-Island, & sa population bien plus considérable. On évalue le nombre de ses habitans, à cent quatre-vingt-douze mille. La nouvelle-Yorck & la riviere d'Hudson la bornent à l'Ouest; du côté du Sud, un bras de mer la sépare de l'*Isle-longue*, à l'Est elle confine à Rhode-Island, & à une partie de Massachusset; l'autre partie est au Nord de Connecticut. Le commerce de cette province ne differe guere de celui des

autres Colonies qui l'environnent. Ses mines de fer, de cuivre & de plomb contribuent sur-tout à l'enrichir. Ses principales villes sont *Brentford* & *New-Haven*; cette dernière est le rendez-vous de toute la Colonie. Situé dans l'enfoncement d'une baie, dont le détroit sépare l'Isle-longue du Continent, son port est commode & par conséquent très-fréquenté. *New-Haven* autrefois Capitale d'une Colonie du même nom, fut réunie au Connecticut, en 1664, par une charte du Roi d'Angleterre. Les ouvrages en fer sont le principal commerce de *Brentford*.

New-Haven  
& Brentford:  
longit. 304.  
lat. 41.

Les Hollandois ont été les fondateurs de cette Colonie, d'abord connue sous le nom de la *nouvelle Belge*, & qui ne prit celui de *nouvelle-York*, qu'après que les Anglois s'en furent emparés. Resserée à l'Est par la nouvelle Angleterre, & bornée à l'Ouest par la nouvelle Jersey, elle n'occupe sur le bord de la mer qu'un espace de vingt milles, mais elle s'enfonce dans les terres au-delà de cinquante lieues. Charles II avoit donné

Nouvelle-  
York.

la propriété de cette Colonie à son frere le Duc d'York; le despotisme de ce Prince & la tyrannie de ses Lieutenans la mirent à deux doigts de sa perte. Elle étoit au moment de se soulever, lorsque la Métropole lui rendit le privilege de se gouverner elle-même. Depuis 1691 cette Colonie étoit représentée par vingt-sept Députés, qui dans les assemblées avoient toujours la prépondérance sur le Gouverneur & sur les douze Conseillers nommés par le Roi. Ces quarante Membres de l'Administration formoient le corps législatif, & la durée de leurs pouvoirs étoit réglée sur celle du Parlement de Londres. Tel fut le gouvernement de la nouvelle York jusqu'au moment de la révolution de l'Amérique. Le sol de cette province fertile en grains & en fruits de toute espèce, lui donneroit de grands avantages sur la nouvelle Angleterre; si elle avoit la même émulation & la même industrie. Une grande partie du terrain de la nouvelle York est encore en friche, & ses habitans n'en sont pas moins heureux; ils



joignent à une grande simplicité de mœurs, un esprit d'ordre & d'économie que leur ont transmis leurs ancêtres ; d'ailleurs leur commerce de pelleteries est pour eux une source abondante de prospérités & de richesses. Le fort d'Orange construit par les Hollandois , à cent cinquante milles de la mer , en remontant la riviere d'Hudson dans le pays des Iroquois , est le Comptoir où les Sauvages du nord apportent ces pelleteries. En tombant au pouvoir des Anglois , ce fort a pris le nom d'*Albany* ; on y compte environ trois cens cinquante maisons.

Albany ;  
long. 304.  
19. lat. 41.  
43.

*Longue-Island* ou l'Isle de *Nassau* est une dépendance de la province de New-York. Cette Isle a cent vingt milles de long sur douze milles de large ; un canal fort étroit la sépare du continent ; elle est divisée en trois Comtés , savoir : Suffolck , Richmond & Queen's-County. Toutes les sortes de fruits abondent dans cette Isle , où du moins y croîtroient aisément ; elle produit du tabac , qui le dispute à celui du Maryland.

Longue -  
Island , lat.  
40. 32. long.  
304. 59.

Suivant les derniers dénombre-

La ville de  
New-York ,  
long. 42. 40.  
lat. 40. 50.

mens , la nouvelle York compte deux cens cinquante mille habitans de diverses Nations & de sectes différentes. Sa Ville capitale n'est pas susceptible d'une grande résistance en tems de guerre ; elle n'a ni port ni bassin ; mais elle n'en a pas besoin du moins en tems de paix ; sa rade ouverte dans toutes les saisons , est accessible aux plus grands vaisseaux , & leur offre un abri sûr contre les orages. L'aisance est générale dans la ville de New-York , où les vivres sont abondans , d'une excellente qualité & au plus bas prix ; la dernière classe du Peuple trouve une ressource assurée dans la pêche des huitres qui occupe au moins deux cens bateaux. C'est peut-être de cette aisance , que naissent la mollesse & l'oisiveté reprochées à ses habitans , dont le nombre est évalué à quinze ou dix-huit mille. Les exportations de New-York pour les Indes occidentales consistent en légumes de beaucoup d'espèces , en bled , seigle , planches , douves & autres bois , porcs , bœufs , moutons , chevaux , fromage , huitres & salaisons ; les retours sont en rum ,

sucre & melasse. Cette ville a beaucoup perdu de sa considération pendant la dernière guerre.

A l'Ouest & dans le voisinage Le Nouveau-Jersey.  
 de *la nouvelle York*, se trouve le *nouveau Jersey*, province autrefois nommée *la nouvelle Suede*, parce que ses premiers cultivateurs étoient Suédois. Les Anglois en firent la conquête, & le Duc d'York la donna à deux de ses favoris, qui n'ayant pu la gouverner à leur gré, la rendirent à la Couronne. Cette vaste Colonie située entre l'Océan & les terres inconnues qui la bornent au Nord, a cent vingt-milles de long sur cent milles de large, & cependant on n'y comptoit que seize mille habitans avant la révolution; sa population est aujourd'hui de cent trente mille hommes. Une mine d'excellent cuivre, d'abondans pâturages, de bonnes terres à bled, des côtes accessibles, le port d'*Amboi*, Capitale du nouveau Jersey, tous ces avantages sembloient devoir favoriser le commerce & la population de cette Province; elle est pourtant une des moins peuplées, & n'a jamais eu

*Amboi*,

long. 302.  
 57. lat. 40.  
 30.

de commerce à elle ; pendant long-tems elle négligea de faire construire des navires , elle se bornoit alors à verser dans ceux des Colonies voisines , les produits peu considérables de sa culture ; aujourd'hui même , elle n'a point de relations directes avec l'Etranger ; par le moyen de la Delavarre , elle transporte ses productions à Philadelphie , d'où elles se repandent dans les autres ports du nouveau Monde. La lenteur des progrès de cette Colonie eut sa principale cause dans les établissemens de la Pensylvanie & de la Caroline , qui se formoient à l'époque de la conquête du Jersey , & auxquels les Anglois & les Etrangers donnerent la préférence. Le nom de cette Province seroit encore ignoré dans l'ancien continent , si elle ne faisoit partie des treize Etats confédérés ; mais cette obscurité n'est point un obstacle au bonheur de ses habitans.

La Dela-  
ware.

La belle riviere d'où cette Colonie prend sa dénomination , après avoir séparé dans son cours la Pensylvanie de la nouvelle Jersey , va se perdre dans l'Océan Atlantique ,



où elle forme une large baie. Cette rivière est navigable dans une longueur d'environ deux cens milles ; mais au-dessus de Bristol , il y a une chute d'eau considérable qui en suspend la navigation. Elle baigne les trois Comtés de New-Castle , de Kent & de Suffex dont la réunion forme l'État de la Délaware , qui est un démembrement de l'Etat de Pensylvanie : ils n'ont été séparés qu'au moment de la révolution. Quoique les plantages de chacun de ces trois Comtés se trouvent placés à des distances inégales & souvent incommodes , la position heureuse de New - Castle , de Kent & de Suffex ne peut manquer d'en favoriser le Commerce , & d'en augmenter la population , pourvu que ces Villes continuent de se gouverner sur les mêmes principes que l'État de Pensylvanie , & qu'elles se maintiennent dans une harmonie constante avec les autres États voisins.

Guillaume Penn étoit parti d'Angleterre en 1681 , pour aller fonder cette Colonie. Ce Quaker philosophe ne regarda pas la concession qui lui avoit été faite par la Cour

La Pensylvanie.

de Londres, comme un titre suffisant pour chasser les Sauvages de leur patrimoine; il mit à prix le territoire qu'il vouloit peupler, & l'acheta des naturels du Pays. Tous les Quakers d'Angleterre avoient demandé à le suivre en Amérique; mais deux mille seulement s'embarquèrent avec lui. Il vouloit proportionner ses établissemens à ses facultés, & pour recevoir de nouveaux Colons, il attendit que la culture des terres eût fait quelques progrès dans sa Colonie. Ils furent prompts & rapides, & ce terrain qui n'offroit aux cultivateurs que des mines de fer à exploiter & des forêts antiques à défricher, fut bientôt couvert, dans plusieurs de ses parties, de nombreux troupeaux, d'arbres fruitiers, de plantations de lin & de chanvre, de légumes, de maïs & de grains de toute espece. Cette prospérité fut due à l'activité des Colons & à la douceur du Gouvernement qui admettoit, parmi les citoyens de la Colonie, tout homme qui ne nioit pas l'existence d'un Dieu, & parmi les chefs de la République quicon-

que l'honoroit en chrétien. Penn voulut qu'il n'existât au profit des Églises aucun impôt qui ne fût volontaire, & que les appointemens de ses successeurs à l'administration de l'État, ne fussent exigibles dans aucun cas. Suivant sa législation, le Gouverneur de la Colonie ne pouvoit rien décider sans le concours du Peuple; la pluralité des suffrages suffisoit pour établir une loi, mais il en falloit les deux tiers pour établir un impôt. La Justice s'y rendoit gratuitement, & presque toujours par des arbitres nommés dans chaque canton; c'étoit toujours la faute des parties, quand les procès se jugeoient dans les Tribunaux. Jamais le sang humain n'avoit souillé cette terre avant le regne de George III. On conçoit bien qu'avec de pareilles loix & les mœurs qu'elles supposent, les habitans de la Pensylvanie sont incapables d'asservir leurs voisins. Ils sentent trop bien le prix de la liberté, pour en priver les autres; mais par une conséquence nécessaire, ils se laisseroient plutôt mourir, que de recevoir la loi d'un vain-

queur. Une République dans laquelle se réalisoient la sagesse & le bonheur du fabuleux âge d'or, ne pouvoit manquer d'attirer dans son sein un grand nombre d'Européens qui ne trouvoient point dans leur patrie les douceurs de la paix & de la liberté ; aussi la vit-on bientôt peuplée de François, de Hollandois, de Suédois, & d'Allemands qui, réunis par l'amour du travail & le besoin de s'entr'aider mutuellement, y vivent en frères malgré la différence de leurs opinions religieuses. C'est à cette précieuse harmonie, qu'on doit sur-tout attribuer l'accroissement rapide de la Colonie qui, suivant le calcul du Congrès général, portoit sa population, en 1774, à trois cens cinquante mille habitans. Quand on considère que cette population double tous les vingt ans, & que le travail d'un seul homme obtient facilement des vivres pour en nourrir vingt, on ne peut évaluer jusqu'où seront portés les fruits prodigieux de la culture dans cette vaste Province, dont la cinquième partie est à peine défrichée.



Les côtes de la Pensylvanie d'abord resserrées, s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt milles, & sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture, embrasse déjà cent quarante-cinq milles d'étendue. Partagée en onze Comtés ; savoir , *Philadelphie* , *Bucks* , *Chester* , *Lancastre* , *York* , *Cumberland* , *Berks* , *Northampton* , *Bedfort* , *Northumberland* & *Westmoreland* , elle entretient dans tous ces endroits un commerce actif & des manufactures florissantes où sont employées ses propres laines, son chanvre , son lin & le coton qu'elle tire de l'Amérique méridionale. En échange de ses productions territoriales , qui consistent en biscuits , farines , suifs , légumes , viandes salées , cidre , biere & toutes sortes de bois de construction , elle se procure du sucre , du café , de l'eau-de-vie & de l'argent , qui sont la matiere d'un nouveau commerce avec les autres Colonies , & quelques Nations de l'Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l'Espagne , le Portugal , offrent des débouchés aux grains

& aux bois de la Pensylvanie ; le payement s'en fait en vins & en piaſtres. A l'époque des troubles de Boſton , cette Province recevoit dans ſes ports quatre cens navires de toute grandeur , & en expédioit à-peu-près autant chaque année. Presque tous ces armemens ſe fai-  
 soient à Philadelphie , Ville célèbre , ſituée à cent vingt milles de la mer , au confluent du *Schuylkill* & de la *Délaſware*.

Philadelphie,  
 long. 301.  
 40. lat. 40.  
 25.

Il règne dans cette Capitale beaucoup de propreté, de régularité & de magnificence. Les rues y ſont tirées au cordeau , & ont depuis cinquante juſqu'à cent pieds de largeur. Le marbre , qui eſt fort commun aux environs de Philadelphie , y décore la plûpart des maiſons. Mais rien n'approche de la ſumptuoſité de l'Hôtel de Ville , où ſe raſſembloit depuis ſoixante ans , les hommes les plus éclairés de la Colonie & peut-être de tout le continent. L'objet de leurs aſſemblées eſt de ſ'y communiquer de nouvelles lumières ſur l'adminiſtration , dont ils ſont ſpécialement chargés. A côté de l'Hôtel de Ville eſt une ſuperbe

Bibliothèque devenue publique en 1732 par les soins de l'illustre *Franklin*. Pour la rendre plus utile, on y a joint des instrumens de mathématiques & de physique avec un beau cabinet d'histoire naturelle. Cette Ville presque entièrement bâtie sur la *Délaware*, offre des quais d'une largeur prodigieuse, ils ont jusqu'à deux cens pieds en quelques endroits. En 1766, on comptoit à Philadelphie vingt mille habitans de toute Secte. Cette population n'est pas proportionnée à son étendue; son Législateur en avoit tracé les dimensions sur deux milles de long & un mille de large. Tout y porte l'empreinte du travail & de l'industrie, & l'on n'y a rien épargné pour faciliter les opérations de commerce. Hors le tems des glaces, les navires de cinq cens tonneaux abordent sans difficulté à Philadelphie. Les marchandises arrivées par la *Délaware* & par le *Schuylkill*, sont ensuite transportées dans les terres par des chemins plus beaux que ceux de la plûpart des États de l'Europe. Il ne manquoit que des fortifications à cette Ville; les Pensylvains ne croyoient pas en

avoir besoin & , ce n'est qu'en 1773 , qu'on a commencé à fortifier l'entrée du fleuve Delaware.

Le Maryland

Ce fut l'intolérance des Virginiens pour les Catholiques , qui peupla le *Maryland*. Cecile Calvert , Lord Baltimore , avoit obtenu du Roi Charles - premier , la cession de ce pays ; à la mort du fondateur de la Colonie , son fils partit d'Angleterre en 1633 avec deux cens Papistes Anglois , qui portèrent au Maryland l'esprit de tolérance , & cette liberté civile à laquelle cette Province doit sa grande population. On la fait monter à trois cens vingt mille habitans dispersés dans les onze Comtés qui la divisent. Six sont à l'Ouest & cinq à l'Est de la baie de Chesapeake , qui s'enfonce d'environ deux cens cinquante milles dans les terres , & dont la largeur commune est de douze milles. *Sainte - Marie* , autrefois Capitale de l'État , n'est presque rien aujourd'hui ; & *Annapolis* qui jouit de cette prérogative n'est guères plus considérable. C'est à *Baltimore* , dont le port est sûr & profond , que se traitent presque

*Annapolis* ,  
longit. 300.  
10. lat. 39.  
23.  
*Baltimore* ,  
longit. 300.  
30. lat. 39.  
13.



toutes les affaires de commerce ; le tabac en est un des principaux objets. Celui de Maryland tient le second rang entre les meilleurs tabacs de l'Amérique septentrionale ; on le prise sur-tout dans le Nord & à l'Orient de l'Europe à cause de la bonté de sa sève. Au reste les productions de cette Colonie, l'une des moins étendues de la nouvelle République, sont toutes d'une excellente qualité, & l'on peut dire qu'entre les Apalaches & la mer, il y a peu de terres aussi bonnes que celles du Maryland. Les cinq rivières navigables qui le traversent, contribuent beaucoup à sa fertilité. Le cidre qu'on y récolte est comparable aux meilleurs vins blancs ; c'est la boisson ordinaire des Habitans. Ils tirent du rum des Barbades ; Madere leur fournit les vins. En échange de ces denrées, ils fournissent des étoffes de soie & de laine, des toiles de coton, des armes à feu, & toutes les espèces de quincailleries qu'ils savent fabriquer. La forme de l'administration du Maryland, ressembloit, à beaucoup d'égards, à celle de la Virginie.

La Virginie.

Autrefois ces deux Provinces ne formoient qu'une seule Colonie ; mais avec le même sol & le même climat, la Virginie a quelques avantages sur le Maryland. Son étendue est plus considérable ; ses fleuves recoivent de plus gros navires & les portent plus avant dans les terres ; ses Habitans ont plus de caractère, sont moins timides & plus industrieux. Toute l'ambition des Anglois dans l'Amérique septentrionale se borneroit anciennement à la possession de cet État, dont la fécondité renommée dans l'ancien continent, attirera bientôt une prodigieuse quantité d'Européens. Sa population, dès-lors très-considérable, fut accrue tellement que, s'il n'y a point d'exagération dans les calculs du Congrès, on n'y compte pas moins de six cens cinquante mille habitans y compris les esclaves, dont le nombre est évalué à cent cinquante mille. Les premiers Nègres introduits dans la Colonie, y furent amenés par les Hollandois en 1620. Le résultat de leurs travaux & de celui des Blancs fut, dès les commencemens, de fournir aux deux

hémisphères du bled, du maïs, des légumes secs, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, des bois, des mâtures, & sur-tout le meilleur tabac qui existe dans les deux Mondes. Cette branche de commerce que la Métropole avoit intérêt d'encourager, fut, par une suite de ses vexations, considérablement négligée dans les cinq ou six années qui ont précédé la dernière guerre. Les droits énormes, dont on chargea cette denrée, tournerent presque entièrement l'industrie des Virginiens vers la culture des grains. Le succès passa leurs espérances, & la fortune des riches propriétaires ne souffrit point de ce changement; mais le prix des terres haussa considérablement, & les petits planteurs de la Virginie se virent obligés d'aller former des établissemens hors de cette Province. La Caroline du sud gagna beaucoup à ces émigrations. Avant le commencement des troubles, elle exportoit annuellement 2000 boucauts de tabac, & par un calcul qu'on ne fera point ici, il est démontré que l'Angleterre perdoit infiniment à cette translation. Le

monopole exercé sur le tabac de la Virginie, n'étoit pas l'unique grief de ses Colons. Les taxes exorbitantes, dont ils étoient d'ailleurs surchargés, les abus d'autorité de la part du Gouverneur, dont les pouvoirs trop étendus ne laissoient aux députés des Comtés aucune influence dans le Gouvernement; les rétributions arbitraires des Pasteurs anglicans, la multiplicité des Tribunaux de Justice, les appels au Conseil Britannique, & définitivement à la Cour d'Angleterre; en un mot, tous les genres d'oppression se réunissoient pour dépeupler cette Province, si l'avidité des richesses n'eût soutenu ses habitans contre tous les dégoûts d'une administration tyrannique. D'ailleurs, quoique dispersés dans les campagnes, dont ils préférèrent le séjour à celui des cités, quoiqu'ils n'aient d'autres Villes, que James-Town & Williambourg, & que cette Capitale même soit moins une Ville qu'un superbe Village où l'on compte environ deux mille hommes, les Virginiens aiment beaucoup le faste & sont fort adonnés à toutes les su-

William-  
bourg, long.  
299. 32. lat.  
37. 20.



perfluités du luxe. Ils s'en parent , ils en décorent leurs maisons , & plusieurs ne craignent pas d'obérer leurs plantations pour satisfaire à cette folle vanité ; aussi leur dette nationale est-elle énorme. Au commencement des troubles , elle se montoit à plus de vingt-cinq millions de nos livres ; mais d'autres tems amènent d'autres mœurs , & la Virginie commence à distinguer ce qui est nécessaire , de ce qui n'est que frivole. Il est à croire qu'elle trouvera dans la fertilité de son sol , de quoi se libérer promptement de toutes ses dettes.

Lors du premier défrichement de cette contrée , en 1663 , le célèbre Loke en traça la législation. Son code fut un présent bien funeste à cette Colonie naissante. Par condescendance pour les huit lords concessionnaires à qui la Cour de Londres avoit donné cette grande étendue de pays , le Philosophe Législateur négligea d'assurer la liberté civile , & mit entre leurs mains toute la puissance législative. Tous les abus du Gouvernement arbitraire se firent bientôt sentir dans

Les deux  
Carolines.

la Caroline. Elle gémissoit sous la tyrannie de Grenville, son Gouverneur, lorsque pour comble d'infortune, elle se vit attaquée par les Sauvages; elle ne s'en délivra qu'après de longs combats & des massacres sans nombre. Cette guerre avoit exercé le courage des Colons, & leur avoit fait sentir leurs forces; ils s'en servirent contre leurs tyrans & se couèrent enfin un joug insupportable. En 1728, la Colonie rentra sous la domination de la Couronne d'Angleterre, & ce fut l'époque de son bonheur. Divisée en deux Provinces, l'une septentrionale & l'autre méridionale, elle forma dans la suite deux Gouvernemens, dont les rênes furent, pour ainsi dire, confiées aux seuls représentans du Peuple.

Caroline  
septentriona-  
le.

La Caroline septentrionale a pour bornes immédiates, la Virginie, la Géorgie, l'Océan & les Apalaches. Cet État, l'un des plus étendus du continent de l'Amérique, comprend six cantons particuliers dans son enceinte; savoir, *Albermale, Clarendon, Craven, Barkley, Colleton & Carteret*. Ses Colons, peu laborieux & mauvais cultivateurs, vivent isolés sur leurs

plantations, dans une ignorance qui approche beaucoup de celle des Sauvages. Ils s'y nourrissent de porc, de laitage & de maïs. On leur reproche une passion démesurée pour les liqueurs fortes, comme un des grands obstacles aux progrès de leur commerce qu'ils négligent d'ailleurs par insouciance. Les cuirs, la cire, le goudron, la poix, la térébenthine, les peaux de daims & le tabac inférieur qu'ils fournissent à l'Europe; les salaisons, les légumes, le maïs & la mauvaise farine qu'ils envoient en petite quantité aux Indes Occidentales, font tout au plus un objet de quinze cens mille livres tournois par année. La Colonie reçoit en échange de ces exportations, du sucre & de l'eau-de-vie qui lui vient du nord de l'Amérique. La Ville de Brunswick à l'embouchure de la rivière du *Cap-fear*, est le seul port où ces opérations de commerce puissent s'exécuter. Les navires qui tirent seize pieds d'eau, ne peuvent aborder à *Wilmington* capitale de la Province. Un sol plat, sablonneux, & rempli de marais; des bois de chêne trop

Brunswick;  
longit. 298.  
15. lat. 34. 50.

Wilmington;  
longit. 298.  
22. lat. 34.  
20.

gras pour être employés à la construction des vaisseaux, & les bancs de sable qui écartent les navigateurs des côtes de cette Caroline, semblent devoir s'opposer long-tems encore aux progrès de sa Colonie. Cependant le Congrès en fait monter la population à trois cens mille hommes, le petit nombre des Nègres compris. Il est à craindre qu'il n'y ait de l'exagération dans ce calcul.

Caroline méridionale.

Outre les productions indiquées à l'article précédent, la Caroline du sud cultive le riz & l'indigo, & ce sont les principaux objets de son commerce. Cependant les quatre cinquièmes de cette Province sont encore en friche. Lorsque ce pays sera plus découvert, les plants de vigne & d'oliviers ne peuvent qu'y réussir, & particulièrement sur les coteaux, au pied des montagnes & dans les terrains sablonneux. La Colonie a déjà fait les essais les plus heureux en ce genre de culture. Celle des mûriers avoit été négligée anciennement ; depuis les troubles, le besoin l'a fait reprendre avec succès en plusieurs endroits. Charles-Town est l'entrepôt de



toutes les productions de la Caroline méridionale. Cette Ville occupe un grand espace au confluent de l'*As-they* & de la *Coper*, deux rivières navigables. On y compte deux mille maisons & quelques édifices publics qui seroient remarqués même en Europe. Elle peut recevoir dans son port jusqu'à trois cens cinquante navires avec leur chargement. Les deux autres Villes de cette Province *Georges - Town* & *Beaufort* (ou *Port-Royal*), sont encore peu de chose; mais leur situation peut les rendre un jour considérables. On commence à fabriquer dans cette Colonie des étoffes mêlées de laine & de soie; elle en fait des envois aux Colonies voisines. Sa population est d'environ deux cens cinquante mille habitans, dont la moitié sont des noirs; elle n'est point proportionnée à son étendue. Les deux Carolines réunies occupent un espace de deux cens milles dans les terres, & s'étendent bien au-delà de quatre cens milles sur la côte. L'élévation du sol ne commence qu'à cent milles de la mer, & devient toujours plus

Charles-  
Town, long.  
297. 28. lat.  
32. 45.

Georges-  
Town &  
Beaufort,  
longit. 296.  
55. lat. 32. 7.

sensible jusqu'aux monts Apalaches.

La Georgie. Une langue de terre de soixante milles tout au plus le long de la mer, mais qui s'élargit jusqu'à trois cens milles en approchant des montagnes, forme la Province située entre la Caroline & la Floride; elle a pour bornes la riviere de *Savannah* du côté du nord, & celle d'*Alatamaha* du côté du midi. Fondée en 1735, cette Colonie reçut le nom de Georgie, pour faire honneur au Souverain qui gouvernoit alors la Grande-Bretagne. Son établissement fut l'ouvrage de la bienfaisance d'un simple Citoyen Anglois. Il voulut qu'après sa mort, les biens immenses dont il étoit possesseur, fussent employés à la délivrance des prisonniers détenus pour dettes. Le Gouvernement qui songeoit à peupler une nouvelle terre en Amérique, mit pour condition à leur liberté qu'ils se transporteroient dans cette terre inhabitée. Le Parlement ajouta 325000 liv. sterling au legs sacré du Citoyen, & une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Ces nouveaux Colons partirent au nombre de cent quarante, sous la

conduite d'un Citoyen vertueux, nommé *Oglethorpe*. Arrivés sur les bords de la *Savannah*, ils jeterent à dix milles de la côte, les premiers fondemens d'une ville qui prit le nom de cette riviere. En moins d'un an, la peuplade s'accrut jusqu'au nombre de mille six cens dix-huit personnes; & l'on compte aujourd'hui plus de trente mille ames dans cette Colonie. Quels progrès n'eût-elle point fait, si la tyrannie ne les avoit ralentis? Elle fut la dernière à s'en affranchir; mais enfin elle jouit comme les autres Etats-Unis de l'Amérique, d'une liberté sans entraves qui assure sa prospérité. Située avantageusement pour le commerce des Antilles, elle y porte du riz, des planches & des bestiaux. Les productions de la Georgie sont à peu près les mêmes que celles de la Caroline méridionale, mais seulement dans la proportion d'un à trois. Son riz & sur-tout son indigo sont d'une excellente qualité & bien préférables à celui des Provinces voisines. Avant la dernière guerre, le produit de ses exportations montoit annuellement à plus de 120000 livres sterling.

*Savannah*,  
longit. 295.  
45. lat. 31.  
55.

Ce qui étoit prodigieux dans une Colonie, dont l'existence ne datoit pas de quarante ans.

Lors de la révolution, chacune de ces Colonies devoit à peu près une année de son produit au commerce de la Métropole; le Parlement évalua cette dette à cent huit millions de nos livres.

L'affranchissement des treize Provinces confédérées a, sans doute, privé l'Angleterre du plus vaste Empire dont il soit fait mention dans l'Histoire; mais il lui reste encore de grandes possessions dans le continent de l'Amérique septentrionale, & la puissance des Anglois y seroit toujours imposante & redoutable, si les deux Florides, l'Acadie, le Canada & Terre-Neuve, ne devoient pas naturellement subir l'ascendant & suivre la destinée des Colonies nouvellement érigées en République. Quoi qu'il en soit, les Provinces encore soumises à la domination angloise, ont été comme les autres, le théâtre de la dernière guerre, & il nous paroît indispensable d'en donner une notion légère & superficielle. Elle fera par-



tie & fera le résultat du tableau qu'il nous reste à tracer de l'Amérique septentrionale.

Pendant que les Espagnols & les Portugais découvroient des Mondes, la France ennemie des conquêtes éloignées, restoit simple spectatrice de ces grands événemens. Enfin, elle consentit à y prendre part, & en 1562, l'Amiral de Coligny envoya *Jean Ribaud* dans la Floride; cette première tentative échoua faute de subordination, & nos autres entreprises dans le nouveau Monde, ne furent pas plus heureuses jusqu'à l'année 1608, que *Samuel de Champlain* remonta le fleuve Saint-Laurent & jeta sur ses bords, les fondemens de Quebec, aujourd'hui la Capitale du Canada. Cette Province, en y joignant la Baie d'Hudson, Terre-Neuve & l'Acadie, formoit l'immense Pays connu sous le nom de *Nouvelle-France*, dont une partie fut cédée aux Anglois vers la fin du regne de Louis XIV. Le Canada, proprement dit, ne leur appartient que depuis le 10 Février 1763, époque précise du Traité de Versailles.

Le Canada

Quebec;

longit. 3071  
47. lat. 461  
55.

Cette contrée est bornée à l'Est par l'Océan, à l'Ouest, par le Mississipi, au Sud, par les Colonies indépendantes, & au Nord, par des Pays inconnus. Quebec, sa Capitale, est bâtie en amphithéâtre à cent vingt lieues de la mer sur une péninsule formée par les deux fleuves Saint-Laurent & Saint-Charles. Elle domine, d'un côté, sur de vastes & riches campagnes; de l'autre, sur une rade très-sûre, ouverte à plus de deux cens vaisseaux. Son enceinte est de trois milles, & l'on y comptoit environ dix mille Habitans au commencement de 1759. Le fleuve Saint-Laurent, dont on ignore la source, traverse la Province du Sud-Est au Nord-Ouest &, après un cours de huit cens lieues, va se jeter dans la mer du Nord; il a plus de quatre-vingt mille pas géométriques de largeur à son embouchure; sa profondeur ordinaire est d'environ deux cens brasses. Les pelleteries font le principal commerce du Canada. La Colonie Françoisse en avoit établi le premier entrepôt à *Tadoussac*, port situé à trente lieues au-dessous de Quebec. La ville des

*Trois-Rivieres* bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que la Capitale, Montréal ;  
longit. 305.  
lat. 45. partagea cet avantage avec Tadoussac ; enfin, ce commerce passa tout entier<sup>47.</sup> à Montréal, qui dut cette préférence à sa position avantageuse dans une île du fleuve d'environ dix lieues de long & de quatre lieues de large. Quebec est situé à soixante lieues de Montréal, la seconde ville du Canada. Cette Province fournit d'excellents bois de construction, pourvu qu'on s'attache aux arbres des montagnes, & non pas, comme on faisoit autrefois, à ceux des marais, dont l'humidité rend leur tissu gras & lâche. Depuis l'établissement de cette grande Colonie, le génie militaire a presque toujours formé le caractère distinctif de ses Habitans. Tant qu'ils conserveront cet esprit ennemi de la paix & de toute occupation sédentaire, on ne peut se flatter d'y voir prospérer la culture. Le pouvoir absolu qui gouverne le Canada n'est point compatible avec le bonheur des hommes paisibles & laborieux ; sous un tel Gouvernement, il n'y a de succès & de distinctions à espérer,

que pour les exécuteurs de ce pouvoir arbitraire. Les Canadiens n'ont d'espoir que dans une révolution ; & la Politique Angloise n'a d'autres moyens de la reculer qu'une prompte réforme dans l'administration de cette grande Province.

Cap-Breton  
ou  
Isle-Royale.

Le sol du *Cap-Breton* est froid & stérile ; d'épaisses forêts rendent cette isle presque inaccessible aux rayons du soleil. Ses bois de chêne seroient excellents pour la construction, & cependant elle borne son commerce à la pêche. Les François en prirent possession au mois d'Août 1713, & changerent son nom en celui de l'*Isle-Royale*. Louisbourg en est la Capitale. Son port est large & profond, & la Ville de figure oblongue peut avoir une demi-lieue de tour ; les rues en sont larges & régulières. Cette isle placée à l'entrée du golphe Saint-Laurent est à quinze ou seize lieues Est de Terre-Neuve. A son couchant est un détroit de quatre lieues qui la sépare de l'Acadie. Elle a trente-six lieues de long sur vingt-deux de large. Tous ses ports sont ouverts à l'Est en tournant vers le midi.

Louisbourg,  
longit. 317.  
47. lat. 45.  
53.

L'isle



L'isle Saint-Jean, plus avancée dans le même golphe, n'a qu'une lieue dans sa plus grande largeur ; sa longueur est au moins de vingt-deux lieues. Les François négligèrent longtems cette isle féconde en gibier , & très-favorable à la pêche. Quoiqu'il y regne un froid excessif, le sol extrêmement varié s'y prête à la culture de toutes les espèces de grains. Ces avantages reconnus firent naître le double projet de défricher l'isle Saint-Jean, & d'y établir une grande pêche de morue ; mais les prohibitions & les privileges exclusifs y découragèrent l'industrie. Lorsque les Anglois s'en emparèrent, ils eurent la mauvaise politique d'en chasser trois mille François , & de partager le sol de Saint-Jean à de nouveaux Propriétaires, qui, bientôt las de ces possessions, les cédèrent presque gratuitement à des émigrans d'Irlande & d'Ecosse. La Colonie ne prospéra pas mieux entre les mains de ces derniers, & l'on n'y compte pas plus de douze cents Colons. Ils n'ont point de relations directes avec l'Europe , &

Idle Saint-Jean.

font tout leur commerce avec Halifax & Quebec. Jusqu'en 1772, cette isle fut une dépendance de la Nouvelle-Ecosse; mais à dater de cette année, elle forme un Etat particulier. Le port *Lajoye*, maintenant *Charlotte-Town*, est le chef-lieu de la Colonie.

La Nouvelle  
Ecosse.

La Nouvelle - Ecosse, autrefois l'*Acadie*, embrasse trois cents lieues de côtes depuis les limites de la Nouvelle - Angleterre, jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Au milieu de ce vaste espace, est une grande peninsule de forme triangulaire qui semble faite exprès pour servir d'asyle aux bâtimens des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellents, où l'on entre & d'où l'on sort par tous les vents. Il y a beaucoup de morue sur ses rivages, & la bonté des terres intérieures invite à toutes sortes de cultures. Cependant la Nouvelle-Ecosse n'est point une contrée florissante sur-tout depuis que les Anglois en ont expulsé les anciens Habitans qui, sous le nom de *François-Neutres*, vivoient heu-

reux & paisibles sur la foi des conventions faites avec leurs vainqueurs; c'est un des traits de la Politique Angloise qui en caractérise le mieux la cruauté réfléchie. En 1769, parurent dans l'Acadie de nouveaux Colons, la plupart Officiers ou Soldats à qui la Cour de Londres avoit fait des concessions de terres proportionnellement à leur grade. Ceux-ci, rassemblant les anciens Cultivateurs, sous prétexte de leur faire renouveler le serment de fidélité au Roi George, les embarquèrent de force sur des vaisseaux qui les transportèrent en différentes contrées de l'Amérique. Tous, sans excepter les vieillards, les femmes & les enfans, se virent contraints d'abandonner leurs riantes cultures, pour aller périr de misère dans les établissemens où l'oppression Britannique se faisoit le plus ressentir. Le Cabinet de Londres avoit prononcé de sang-froid l'arrêt de leur déportation. A dater de cette époque, la Nouvelle-Ecosse n'a fait que se dépeupler. Elle est absolument inhabitée depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'à la peninsule. La ville d'Anna-

Annapolis.

Lunebourg,  
Halifax, 44.  
39. 4. de lat.

polis (1) est presque détruite, & malgré le caractère laborieux des Allemands, le nouvel établissement de Lunebourg ne fait point de progrès. Halifax, l'entrepôt des forces destinées à l'oppression de l'Amérique septentrionale, n'a pu devenir malgré ses fortifications, une place de guerre respectable. Sa pêche est d'un foible rapport, & les cultures des environs sont presque nulles. L'entretien de sa Garnison & son Amiraute sur-tout ont coûté des sommes énormes à l'Angleterre. C'est d'Halifax que sont parties les flottes & les armées venues de Londres pour conquérir l'Amérique; c'est-là qu'elles se sont réfugiées après leurs défaites.

Terre-Neuve

Ce ne fut qu'après bien des voyages infructueux, & sous le regne d'Elisabeth, que les Anglois firent attention à la pêche de Terre-Neuve. Cette Princesse envoya dans ces parages, le *Chevalier Hampshree* avec

En 1582.

---

(1) Elle s'appelloit autrefois Port-Royal. Quand les Anglois en eurent pris possession, ils la nommèrent *Annapolis*, en l'honneur de la Reine Anne.



cinq navires, pour assurer aux Pêcheurs la partie de la côte qu'ils auroient choisie. Les expéditions pour cette isle, se multiplièrent très-rapidement, & dès 1615, on y vit jusqu'à deux cents cinquante navires Anglois, dont la totalité pouvoit former quinze mille tonneaux. Les Pêcheurs eurent des habitations fixes à différentes distances les unes des autres, & ils choisirent l'isle Saint-Jean pour leur point de réunion; ils y trouvoient des Armateurs venus de la Métropole, qui, en échange des produits de la pêche, fournissoient à tous leurs besoins.

L'isle de Terre-Neuve avoit été découverte en 1497, par un Vénitien nommé Jean Cabot. Sa forme triangulaire a plus de trois cents lieues de circonférence. Son intérieur est presque inaccessible, & par conséquent très-peu connu. Ce sont des rochers escarpés, des montagnes couronnées de mauvais bois, des vallées étroites & sablonneuses. Ce pays n'est habité que par des bêtes fauves que les Eskimaux viennent chasser dans certaines saisons de l'année; on n'y connoît point d'autres Sauvages.

La côte de cette isle est semée de cailloux où l'on fait sécher la morue qu'on destine au commerce. Elle est infiniment plus abondante à Terre-Neuve, que dans les mers du nord de l'Europe ; elle est aussi plus délicate quoique moins blanche. On la sèche, on la sale pour l'usage de l'Europe & d'une grande partie de l'Amérique. Celle qui n'est que salée se nomme morue verte & se pêche au grand banc, l'une de ces montagnes formées sous les eaux des débris du continent ; cette bande de terre à laquelle on donne communément cent soixante lieues de long sur quatre-vingt-dix de large, a ses extrémités terminées en pointe, & il n'est pas aisé d'en marquer les bornes avec exactitude. La morue n'abandonne le grand banc de Terre-Neuve & les petits bancs voisins, que depuis la mi-Juillet jusqu'à la fin du mois d'Août : la pêche s'y fait abondamment dans les dix autres mois de l'année. Le détroit de Belle-Isle est un canal de médiocre largeur qui sépare cette grande isle de la côte de Labrador, démembrée du Canada depuis 1764, & qui est main-

tenant annexée à *Terre-Neuve*. On connoît peu le Labrador, cette vaste contrée, dont la partie occidentale touche à la baie d'Hudson.

Cette baie formée par l'Océan dans les régions éloignées du Nord de l'Amérique, a cent cinquante lieues de profondeur. Son entrée, d'environ six lieues de large, n'est praticable que depuis le commencement de Juillet jusqu'à la fin de Septembre, encore n'est-ce pas sans danger pour les Navigateurs, à cause des montagnes de glace qui souvent ont jusqu'à dix-huit cents pieds d'épaisseur. Henri *Hudson* donna son nom à ce pays qu'il découvrit en cherchant au Nord-Ouest un passage pour entrer dans la mer du Sud. La stérilité de la nature sous cette zone glaciale, n'y permet aucune espèce de culture fructueuse, & la baie d'Hudson n'est à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce de pelleteries. Quoique les fourrures y soient bien supérieures à celles des contrées moins septentrionales, on se les procure à beaucoup meilleur marché. Les Eskimaux qui habitent tout le pays compris entre la pointe de Belle-

La Baie  
d'Hudson.

En 1607.

Isle & les régions les plus enfoncées dans le nord de l'Amérique, y donnent huit à dix castors pour un fusil, & deux castors pour une hache ou pour une livre de tabac.

**La Floride.** Ce beau pays, aujourd'hui resserré dans la peninsule que la mer a formée entre la Georgie & la Louisiane, avoit longtems appartenu aux Espagnols. Par le traité de 1763, il fut cédé aux Anglois, qui partagèrent cette acquisition en deux Gouvernemens.

Saint-Augustin, long.

298. 30. lat.

30.

Pensacola, longit. 290.

30. lat. 30.

35.

Le bourg de Saint-Augustin devint le chef-lieu de la Floride orientale, & Pensacola celui de la Floride occidentale. Ce dernier établissement offre un havre excellent, dont les Négocians Anglois & ceux de l'Amérique septentrionale avoient fait un entrepôt avantageux pour leur commerce interlope avec les terres Espagnoles; mais le cours du commerce ayant été détourné pendant la dernière guerre, les vaisseaux marchands de cette Colonie furent changés en corsaires, qui s'emparèrent quelquefois des navires de la Georgie & des deux Carolines, mais qui plus souvent devinrent la proie des Armateurs Anglo-Américains. Le fast-



safras & l'indigo sont les productions les plus abondantes de l'une & l'autre Floride.

Le tableau qu'on vient de présenter des établissemens Anglois dans l'Amérique Septentrionale, paroîtra sans doute incomplet & trop resserré, si l'on considère l'étendue & l'importance du sujet; mais notre intention n'étoit pas de le traiter; d'autres que nous ont rempli cette tâche difficile, & nous renvoyons à leurs ouvrages ceux de nos Lecteurs qui, pour bien entendre l'Histoire de la dernière guerre, regardent comme un préliminaire indispensable d'approfondir celle des Colonies Anglo-Américaines. Les détails que nous leur épargnons dans cette courte exposition, sont présentés ailleurs avec tout l'intérêt dont ils étoient susceptibles; mais ils seroient déplacés dans une introduction où il suffit de préparer le Lecteur à l'intelligence des événemens de cette guerre, sans l'instruire à fond des événemens qui l'ont précédée. Cette légère esquisse remplit notre objet, & si elle est inutile aux personnes qui savent déjà l'Histoire de

l'Amérique septentrionale , nous la  
croyons nécessaire & suffisante à ceux  
qui nous liront avant que d'avoir  
étudié cette Histoire.





# HISTOIRE

## IMPARTIALE

*Des Événemens militaires & politiques de la dernière Guerre, dans les quatre Parties du Monde.*

**I**L est dans l'ordre des choses que de petites Isles soient soumises à un grand Royaume, qu'elles obéissent à ses loix, qu'elles fassent une portion de ses vastes domaines ; mais il répugne à la nature, à la raison, à la politique qu'une isle asservisse un continent, qu'elle y exerce une autorité long-temps respectée, que sa domination s'y propage sans contradictions & sans obstacles. Un état si violent ne sauroit durer, & si l'Histoire moderne n'en fournisoit un exemple, on auroit de la peine à

---

1764.  
Origine des  
troubles de  
l'Amérique.

1764.

concevoir ce prodige du dix-huitième siècle. Quinze cents lieues de mer séparaient l'Angleterre de l'Amérique, & une partie considérable de ce vaste continent n'en reconnoissoit pas moins la puissance de l'Angleterre; les loix de la Métropole étoient reçues, promulguées, exécutées paisiblement dans toutes ses Colonies, & au grand étonnement de l'Europe, cette bonne intelligence se maintenoit depuis cent ans. Si l'on excepte la révocation de la première chartre des Bostoniens en 1684, aucun abus de la Souveraineté n'avoit provoqué les murmures de l'Amérique Angloise. Les subsides que payoit chaque Colonie, tant en hommes qu'en argent, se régloient fidèlement sur sa population & sur ses moyens; encore avoit-elle le droit de se taxer elle-même, de discuter dans ses assemblées la réalité des besoins qui motivoient les demandes de la Mere-Patrie. Une autre condition des subsides étoit qu'ils seroient employés dans le Continent même. Ce fut à leur propre milice & à cette espèce de don gratuit, que les Colons de



l'Amérique septentrionale durent la conquête de l'Isle-Royale, de Terre-Neuve & du Canada, de la Martinique, de la Guadeloupe, de la Grenade & des Isles-Caraïbes. Personne n'ignore combien ces acquisitions pouvoient favoriser le commerce & la navigation des Anglo-Américains; cependant quelque'avantage qu'ils dussent y trouver, la Cour de Londres ne leur en témoignoit pas moins sa reconnaissance. A la requête du Roi George III, la Chambre des Communes avoit cru devoir leur accorder une indemnité de deux cents mille livres sterling; mais à la paix de 1763, bien loin d'effectuer ces magnifiques promesses, la Métropole fiere de ses succès, pour acquitter les charges de l'Angleterre, jeta les yeux sur les trésors de l'Amérique, & s'exagérant les ressources & la docilité des Anglo-Américains, les somma impérieusement de contribuer sur nouveaux frais, aux dépenses d'une guerre si glorieusement terminée. Le 4 Avril 1764, il parut un bill à l'effet de taxer les Colonies. La dette natio-

---

---

1764.

1764.

nale étoit de cent cinquante millions sterling, & dans le nouveau systême de gouvernement, tous les Ordres de l'Etat s'accordèrent à demander que l'Amérique acquittât la moitié de cette dette. Les circonstances n'étoient point favorables à ce projet; les Américains avoient senti leurs forces, & leurs Milices aguerries dans les glaces du Nord, commençoient à mépriser des stipendiaires recrutés dans la fange de Londres. La dernière guerre les avoit mis à portée de se comparer & de se préférer sans doute à ces recrues de bandits enrôlés sous les drapeaux de la Mere-Contrée. Les Négocians, les Navigateurs, les grands Propriétaires, murmuroient hautement des entraves réelles ou supposées que leur dépendance de l'Angleterre mettoit à l'activité du commerce, au progrès de la navigation, au succès des plantations & de la culture des terres. Un certain enthousiasme républicain s'étoit emparé de toutes les têtes; les enfans eux-mêmes apprenoient, en naissant, à répéter le cri de la liberté, & leur première éducation

les préparoit de longue main, à s'affranchir un jour de la domination des Européens.

A ces dispositions naturelles à un grand Peuple séparé de la Métropole par une vaste étendue de mer, se joignirent des accidents qui les fortifièrent. Au lieu de faire acheter la paix à la France & à l'Espagne, & d'y mettre un prix capable d'acquitter en partie la dette de l'Angleterre, la Cour de Londres avoit eu la mauvaise politique de retenir la Floride & le Canada. Par ces acquisitions elle renversoit les seules barrières capables de retarder l'affranchissement de ses Colonies. Les Canadiens sur-tout étoient pour la Nouvelle-Angleterre, des voisins entreprenans contre lesquels elle ne cessoit de réclamer la protection de la Mere-Patrie. Le Gouvernement tout Militaire de ces ennemis naturels des Anglo-Américains, ne pouvoit faire ombrage à la Métropole; c'étoit, pour ainsi dire, une Colonie de Soldats moins faite pour établir une rivalité dangereuse d'agriculture ou de commerce, que pour exercer au profit

1764.

des Anglois , le courage & l'industrie des Anglo-Américains. Par la nature du Gouvernement qui leur interdisoit en quelque sorte la culture & ses travaux, l'intérêt des Canadiens étoit de faire la guerre aux Colonies Angloises, & l'intérêt de celles-ci de la repousser avec les forces de la Mere-Contrée. En les affranchissant de cette dépendance par la conquête du Canada, la Cour de Londres avoit rompu le dernier nœud qui les assujettissoit au Gouvernement d'Europe; & ce fut dans cette circonstance, qu'elle ôsa proposer des taxes, étendre les prohibitions, parler en Souveraine, essayer, en un mot, d'effectuer un projet d'asservissement, dont le succès étoit impossible.

En demandant des impôts, les Ministres prévoyoit un refus, & n'attendoient que ce prétexte, pour introduire des Soldats dans les Colonies. La province de Massachusset-Bay, fut la première à témoigner son mécontentement: suivant sa chartre, elle avoit le droit exclusif de porter dans son assemblée les loix de taxation. Pour empêcher le-



Roi & le Parlement d'attenter à ce droit, elle fit, de concert avec d'autres Colonies, les plus vives réclamations : le Roi n'en tint aucun compte, & le 22 Février 1765, il fut ordonné par un bill auquel Sa Majesté Britannique donna sanction de loi, que les contrats passés dans les Colonies ne pourroient être faits à l'avenir que sur du papier timbré. Le résultat de cet acte fut de soulever Boston, & peu s'en fallut que le distributeur de ce papier, ne fût massacré dans une émeute populaire. On démolit sa maison; & celles du Lieutenant de Roi, du Greffier & du Contrôleur de la douane, ne furent pas plus épargnées. Le Procureur-Général n'ôsa rendre plainte contre les auteurs du désordre; & le Conseil décida, malgré le Chevalier François Bernard, Gouverneur de la Province, que les Troupes commandées par le Général Gage, ne seroient point employées contre les révoltés; dans une assemblée générale de la Province, il fut arrêté que *nonobstant* l'acte du Parlement, il seroit légal de contracter sans papier timbré.

---

1765.Acte du  
Timbre,

1766.

A ces troubles , dont la nouvelle parvint jusqu'à Londres, presque aussitôt que les remontrances des Bostoniens , la Cour n'opposa qu'une extrême rigueur. Les Gouverneurs reçurent ordre de réprimer la sédition par la force ; & de rendre publique la décision du Parlement qui , dans tous les cas possibles , accordoit au Roi assisté des deux Chambres , le droit d'assujettir les Colonies Anglo-Américaines. Sa Majesté Britannique ne daignoit pas répondre aux représentations sur le bill du 22 Février ; ce silence hâta le projet d'une résistance passive de la part des Bostoniens , & il fut résolu qu'ils s'interdiroient , jusqu'à la révocation du bill, le commerce & l'achat des marchandises importées de la Grande-Bretagne.

Suppression  
de cet Acte.

Cependant , le 15 Mars 1766 , l'acte du timbre fut révoqué par un autre , non moins fait pour jeter l'alarme dans les Colonies. On disoit dans le préambule que l'objet de ce dernier acte étoit *de mieux assurer au Roi & au Parlement, la dépendance des Domaines de Sa Majesté en Amérique ;* on enjoignoit

d'ailleurs aux assemblées de recevoir dans leurs Villes les Troupes Britanniques qu'il plairoit à la Métropole de leur envoyer ; de leur fournir des logemens, du bois, de la bière, &c. Cet attentat contre la liberté des Colons parut intolérable à ceux de la Nouvelle Angleterre. Dans quelques autres Colonies, l'abrogation de l'acte du timbre favorisa la réception de l'acte pour le logement des Soldats ; elles ne croyoient pas que ce fut le moment d'éclater ; mais l'Angleterre sembloit vouloir hâter cet instant fatal à sa puissance. Des contestations élevées dans la Nouvelle-York au sujet des Troupes Britanniques, dont cette Province étoit surchargée, donnèrent lieu à de nouveaux bills où les intérêts des Colons furent visiblement sacrifiés. Une obéissance aveugle & muette leur parut trop dure dans cette circonstance ; ils osèrent se plaindre, & furent privés de tout pouvoir législatif. La Cour de Londres mieux conseillée, n'auroit point fermé les yeux sur les inconvéniens d'un Gouvernement inflexible avec des hommes libres,

1766.

1767.

ou qui se croyoient faits pour l'être.  
 1767. Elle espéra de les soumettre par la rigueur, & ne fit que les aigrir, sans les réduire.

Autres Acc-  
 tes non moins  
 tyranniques.  
 Soulèvement  
 dans la Pro-  
 vince de Mas-  
 sachuset.

1768.

De nouveaux actes concernant les Douanes, les prohibitions, les confiscations & les amendes, soulevèrent tellement la Province de Massachusset, qu'il s'y forma une sédition, dont les suites humiliantes pour l'Angleterre, auroient dû l'éclairer sur l'inutilité de ses prétentions. Deux Régimens arrivés d'Hallifax, avoient osé faire feu sur le peuple de Boston; cette imprudence excita une révolte générale. Pour se dérober à la fureur des Bostoniens, les Troupes Royales furent obligées de se réfugier dans le Fort Guillaume, & le Conseil exigea qu'elles fortissent de la Colonie. Les Officiers de la Douane coururent le même danger; heureux de s'y soustraire par la fuite, ils n'osèrent plus se montrer dans la ville. Le Gouverneur voulut proposer de nouvelles mesures relatives à l'administration; la réponse des Bostoniens fut que l'Angleterre n'avoit aucune autorité législative sur l'Amérique, dont ils ne laisseroient jamais



1768.

usurper les privileges; que la grande assemblée de leur Province avoit seule droit de regler la forme des levées d'argent pour le service de la Couronne; que ces contributions devoient être libres, & que leurs prerogatives à ce sujet, étoient clairement énoncées dans l'acte de succession au Trône d'Angleterre.

Création  
des Comités

Ce triomphe des Bostoniens les enhardit à de nouvelles résolutions, & sous le nom de *Comité*, ils formèrent un Conseil spécialement chargé de leurs affaires; mais où les Députés des différentes villes de la Province devoient être admis en cas de besoin. Une lettre circulaire à toutes les Colonies, fut le premier acte de ce Comité. Il y exposoit les griefs de la Province de Massachusset, s'y plaignoit des mesures oppressives du Ministère pour y introduire le despotisme, les exhortoit à faire cause commune avec les Bostoniens, invitoit chaque ville à leur envoyer des Députés & les rapports de leurs Comités respectifs.

Tels furent les premiers fondemens de la confédération des Colonies Anglo-Américaines. Le Parle-

1768.

ment informé de ces nouveautés qu'il traitoit d'usurpation téméraire sur l'autorité du Gouvernement, déclara que l'exécution des loix dans la province de Massachusset étoit désormais impraticable sans le secours de la force militaire. En conséquence le Gouverneur Bernard reçut ordre d'informer contre les criminels de *haute trahison*, & d'envoyer les noms des coupables au Secrétaire d'Etat chargé du département des Colonies. Ces résolutions violentes & l'envoi des Troupes ne firent qu'augmenter la fermentation devenue générale. On continua de proscrire les marchandises d'Angleterre, & les ordres émanés du Comité de convention, furent des Loix respectées dans toute la Colonie.

1769.

En vertu de ces arrêtés, une assemblée générale ouverte à Boston le 30 Mai, enjoignit au Gouverneur d'éloigner de la ville les forces de terre & de mer pendant le tems des séances, alléguant que l'approbation des Peuples donnoit seule la sanction aux Loix, & que le Gouvernement dérogeoit à ses propres maximes, en s'appuyant de la force mi-

litaire, pour donner de la vigueur à leur exécution. Plusieurs délibérations intéressantes signalèrent cette assemblée. La plus importante concernoit les procès criminels; il y fut décidé qu'ils seroient instruits & poursuivis désormais sur les lieux où le délit auroit été commis, attendu l'inconvénient qui pouvoit résulter du transport des accusés au-delà des mers.

1769.

Cependant les Américains ne cessent de solliciter une renonciation formelle aux taxes qui depuis trois ans n'avoient pu être perçues; le Gouvernement crut devoir se relâcher de ses prétentions, & ils recouvrèrent le droit de payer librement & sans contrainte; mais la confiance étoit bannie de tous les cœurs, & l'on n'ajoutoit point de foi à des promesses dont la sainteté pouvoit être violée à la première occasion. On continua d'insulter les Officiers préposés à la levée de certains impôts. Le Gouverneur voulut se plaindre de ces violences; on lui répondit qu'on ne connoissoit point en Amérique de Commissaire du Roi en cette partie.

1770.

Modération  
tardive du  
Gouvernement.

1771.

1772.

1773.

Effet des  
nouveaux  
impôts sur le  
thé, &c.

Telles étoient depuis quatre ou cinq ans, les dispositions de la Nouvelle-Angleterre, lorsque le Ministère aveuglé par les faux rapports de ses Délégués, imposa de nouveaux droits sur le papier, les cartes, les couleurs, le plomb & les ouvrages de verre. Il en mit d'exorbitans sur les thés, dont il permit l'exportation à la Compagnie des Indes Orientales. Ces taxes indirectes révoltèrent toutes les Provinces. Plusieurs vaisseaux chargés de cette denrée arrivèrent à Boston, & il fut résolu dans une assemblée, que les cargaisons ne seroient point débarquées, & que les Capitaines les reporteroient en Angleterre. Le Gouverneur fut sommé de tenir la main à l'exécution de cet arrêté; sur son refus, le Peuple s'attroupa, vint à bord des vaisseaux, & jeta les cargaisons à la mer. Les habitans de Philadelphie, de Charles-Town, de New-York adoptèrent les résolutions violentes des Bostoniens que cette approbation enhardit à d'autres voies de fait, non moins inquiétantes pour le Gouvernement. Il crut les réprimer par des menaces & des préparatifs



paratifs de guerre. Ces précautions imprudentes ne firent qu'aigrir le mal. Les Bostoniens se disposèrent à repousser la force par la force, & se portèrent à des entreprises encore plus audacieuses. Un Officier des Douanes, nommé John Malcom, avoit témoigné publiquement son mépris pour les jugemens du Peuple; en punition de ce délit, il fut d'abord exposé, pendant trois jours, aux huées de la populace, & comme Relaps, traîné ensuite sur une charrette dans les principaux quartiers de la ville, la tête godronnée & le corps emplumé, conduit de-là au pied de la potence, attaché au gibet, fouetté de verges, & contraint de remercier le Peuple de ce qu'il lui faisoit grace de la vie. Les habitans des campagnes, irrités contre le Gouverneur Hutchinson, le dénoncèrent au Comité comme traître & délateur, & il fut ordonné que son effigie seroit promenée sur un tombeau, exposée pendant deux heures sur la place publique, & brûlée au pied d'un gibet.

Malgré ces éclats & les menaces en partie effectuées d'une confédé-

1773.

1774.

Interdit du  
Port de Bos-  
ton,

1774.

ration générale des Colonies Anglo-Américaines, la Cour de Londres s'obstinoit à vouloir les soumettre par les voies de rigueur. La Chambre des Communes n'étoit point de cet avis ; mais le parti de Lord North l'emporta dans la Chambre des Pairs, & après de longues discussions, le Parlement ordonna qu'il seroit dressé un Bill pour interdire le port de Boston. C'étoit punir la Mere-Patrie des torts, dont elle inculpoit les Anglo-Américains, & livrer à l'indigence cent mille familles qui vivoient du commerce des Manufactures angloises. Toutes les remontrances à ce sujet, n'empêcherent pas George III de donner sanction de loi à ce funeste Bill, qui venoit de passer à la pluralité des voix.

En fermant le port de Boston, les vues politiques de la Métropole étoient de porter la division dans l'Amérique septentrionale, d'humilier la Nouvelle - Angleterre aux yeux des autres Provinces jalouses de son commerce & de ses richesses, de détruire l'accord qui régnoit entre ses Villes & ses Comtés, de séparer leurs intérêts, & de prévenir ainsi la

confédération à laquelle plusieurs Colonies s'invitoient mutuellement. La Cour de Londres se trompoit sur les dispositions de ces Provinces ; leur prétendue jalousie n'étoit qu'une émulation louable, & les Bostoniens opprimés ne trouvèrent que des amis dans tout le continent. La nouvelle de l'interdit de Boston excita une indignation générale ; on ne rejeta aucun moyen de la manifester. Dans leur malheur, les Bostoniens montrèrent beaucoup de courage & de fermeté ; ils retinrent les vaisseaux anglois qui étoient dans leurs ports, en ouvrirent l'entrée à toutes les Nations, l'Angloise exceptée, & se préparèrent à une vigoureuse résistance. Le Général Gage, leur nouveau Gouverneur, s'étoit chargé d'exécuter l'acte de punition ; il s'annonça comme l'ange exterminateur ; mais la fière contenance des Bostoniens lui fit comprendre que pour les réduire, il falloit une guerre civile, dont le succès étoit au moins incertain. Gage vouloit faire du bruit, n'importe à quel prix, & cette effrayante perspective ne devoit point l'arrêter.

**1774.** Cependant plusieurs Provinces s'é-  
toient déclarées pour les Bostoniens.  
De ce nombre furent le Maryland, la  
Virginie, la Nouvelle - York, le  
Jersey & les deux Carolines : Elles  
attendoient, en frémissant, le pre-  
mier Juin, jour marqué pour l'in-  
terdit de Boston. Ce jour arrivé,  
Gage fit bloquer le port, distribua  
ses Troupes dans les environs, trans-  
féra la Douane à Plimouth, & les  
Assemblées à Salem, petite ville  
dévouée à Boston ; mais dont le  
zèle éclata d'une manière assez bi-  
zarre : elle fit déclarer aux Bosto-  
niens qu'elle refuseroit des logemens  
à quiconque auroit la lâcheté d'a-  
bandonner la place investie. Ceux du  
Comté de Worcester ôsèrent d'avan-  
tage, & ne craignirent pas d'offrir  
à la même ville dix mille hommes  
pour l'affranchir de la tyrannie. Quoi-  
que les chartres de la Nouvelle-An-  
gleterre fussent annullées depuis l'in-  
terdit, & qu'elle eût rompu tout  
pacte avec la Métropole, les Bosto-  
niens n'acceptèrent point ces se-  
cours ; ils essayèrent encore les voies  
de douceur auprès du Général Gage.  
Cependant ils réclamoient sans res-

Translation  
de l'assem-  
blée de Bos-  
ton à Salem.



triction les droits de Citoyens Anglois, & firent sentir au Gouverneur que, pour s'y maintenir, il n'étoit point de moyens que leur situation ne rendît légitimes. Gage étoit naturellement irascible ; il répondit à cette proposition par des emportemens & de nouvelles menaces. Les Bostoniens ne virent plus de ressources que dans l'activité d'une résistance ouverte. Malgré leurs représentations, l'Assemblée de la Province venoit d'être convoquée à Salem, & cette entreprise contre la liberté de ses membres, les avoit indignés sans les effrayer. Le projet d'une Assemblée générale des Comités de toutes les Colonies fut le résultat de la première séance tenue à Salem. Ils nommèrent ensuite un Comité représentatif de la Province, & votèrent une somme pour le mettre en état de remplir ses obligations. Comme l'Assemblée ne pouvoit tenir secrètes toutes ses délibérations, & qu'elle prévoyoit sa dissolution prochaine, elle se hâta d'indiquer au Peuple la sorte de résistance qu'il convenoit d'opposer aux actes oppressifs du Parlement. La nécessité

1774.

1774.

d'encourager les Manufactures d'Amérique, fut la plus importante de ces instructions.

Au lieu de dissoudre cette Assemblée, la politique du Général Gage auroit pu lui suggérer d'en faire enlever les Membres, & de les transférer à Londres. Cette violence eût peut-être conservé pour quelque tems l'Amérique à la Couronne d'Angleterre, & pouvoit tout au plus hâter une révolution désormais inévitable; mais les pouvoirs du Gouverneur ne s'étendoient pas jusque-là, & la Métropole ignoroit à quel point les esprits étoient aigris & les résolutions bien affermies. Déjà chaque Province avoit son Congrès particulier, déjà l'on régloit dans le Comité de Boston, les constitutions & la forme d'un Congrès général. Pour empêcher cette confédération, Gage employa tour à tour la séduction, les menaces, les promesses & la terreur. Toutes ces tentatives manquèrent également leur effet. L'indignation étoit à son comble, & la guerre alloit décider cette grande querelle.

Progrès de

Le Comité de Boston où se trou-

voient plusieurs Députés des Provinces, venoit de produire un acte sous le titre de *Conventions solennelles*, par lequel les Bostoniens & ceux de leur parti rompoient tout commerce avec les États Britanniques, à dater du 30 Août 1775, & menaçoient d'une rupture quiconque refuseroit des'engager dans cette ligue. Le nouvel acte circula dans tout le continent septentrional, échauffa de plus en plus les têtes Américaines, & décida la formation d'un Congrès général. Le lieu de l'Assemblée fut indiqué à Philadelphie, & l'on ne pouvoit mieux choisir à cause de la position de cette ville placée au centre du continent, &, pour ainsi dire, sous la garde des Colonies, dont elle est environnée. Dès qu'on eût fixé le mois du rendez-vous, les Confédérés procédèrent à l'élection de leurs Députés, qui, pour chaque Province, ne pouvoient aller à plus de sept; mais, quel qu'en fut le nombre, chaque Colonie ne devoit avoir qu'une voix dans les délibérations. L'ouverture du Congrès se fit au mois de Septembre de cette même année, dans la grande salle

1774.

---

la confédération.  
Congrès général.

1774.

de l'Hôtel-de-Ville de Philadelphie, où Peyton Randolp, dont le patriotisme s'étoit signalé, fut élu Président de l'Assemblée. Après son élection, il se fit apporter une couronne ; la rompit en douze parties égales, & la distribua aux Représentans des douze Provinces confédérées. Les premières délibérations eurent pour objet l'emploi des armes & l'importation des marchandises britanniques ; le Congrès autorisa les voies de fait & proscrivit l'importation. Pour mieux juger des forces de l'Amérique confédérée, il fut fait un dénombrement général de ses habitans réunis sous la direction du Congrès. Il se montoit à trois millions d'hommes, & l'on regla sur ce nombre précis & bien constaté, les moyens de résistance active & passive.

Plan d'insurrection.

Tandis que les Chefs de la Confédération apprécioient ses forces & constatoient sa puissance, le Comté de Suffolk eut le premier la gloire d'offrir un plan raisonné d'insurrection, qui fut adopté par les autres Provinces. C'étoit un arrêté bien formel de protéger l'ancienne



administration des colonies contre les entreprises du Parlement, de juger sur les Chartres de la légitimité d'un Tribunal, & s'il en étoit besoin, d'employer la force, pour en maintenir les droits & la compétence; d'autoriser les Officiers comptables à suspendre leurs payemens, jusqu'à ce que le Congrès en eût ordonné; d'assigner un terme aux Employés de la Cour, pour la démission de leurs Offices, passé lequel terme, ils seroient déclarés ennemis du Peuple; de changer la discipline des Milices; de soumettre à de justes représailles les Agens du Roi, en cas de violences exercées en son nom contre les Américains; d'établir une correspondance entre les divers Comtés, pour faciliter la réunion des Milices, le passage des renforts & la circulation des forces respectives. Cette convention provisoire du Comté de Suffolk, eut les suffrages unanimes du Congrès.

Cependant les troubles croissoient de plus en plus dans la Nouvelle-Angleterre. D'une part les vexations, les injustices & tous les abus

1774.

Situation  
des Bosto-  
niens.

1774.

d'une aveugle autorité ; de l'autre l'indignation, l'impatience du joug, l'enthousiasme de l'indépendance faisoient régner tout-à-la-fois les excès du despotisme & les désordres de l'anarchie. Malgré les souscriptions ouvertes pour secourir les Bostoniens, & les contributions volontaires des Colonies, ils éprouvoient tous les malheurs qu'entraîne la présence d'une Armée ennemie. Le Général Gage avoit sous ses ordres dix Régimens, dont cinq investissoient Boston ; il en avoit logé trois dans la Ville, & les deux autres étoient allés renforcer la garnison de Salem. Dans cette affreuse détresse, les Chefs des Bostoniens n'ôsoient encore arborer ouvertement l'étendard de la révolte ; ils craignoient le nom de Rebelles, & croyoient toucher le terme au-delà duquel, l'insurrection n'est plus un usage légitime de la liberté, même dans la Constitution Angloise. Ils furent tentés un moment d'évacuer leur Ville & de l'abandonner aux Troupes royales. Le Congrès désapprouva ces vains scrupules, & les Bostoniens reprirent courage.

Dans ce même tems, Charles Lée s'étoit mis à la tête des nouvelles Milices qu'il exerçoit à ne point redouter les Troupes réglées. Pour les assaillir, les nouveaux Soldats n'attendoient que l'occasion d'un premier mouvement, & sur le faux bruit que deux Régimens s'étoient mis en marche pour aller prendre possession du fort de Ports-Mouth, trois cens cinquante Américains s'armèrent à la hâte & vinrent sommer le Commandant d'en sortir avec sa garnison. Le feu de trois pièces de canon n'effraya point les assiégés, & le fort de Ports-Mouth fut pris d'assaut & sa garnison désarmée. Mais rien n'encouragea les Confédérés comme la défection d'un corps de Troupes considérable que Lord Dunmore venoit d'employer avec succès contre les Sauvages de la Virginie. Ces Soldats incorporés dans les Armées continentales, y portèrent leur discipline, & ce fut une acquisition précieuse pour les Colonies. Lord Dunmore ne se le dissimuloit pas; il se vengea par des actes d'une barbarie sans exem-

1774.

Assaut de  
Ports-Mouth.Défection  
d'un Corps  
de Troupes  
Royales.

1774.

ple ; mais les Américains étoient disposés à tout souffrir pour la liberté , & cette résolution étoit encore fortifiée par les circonstances qui commençoient à leur devenir favorables même en Angleterre. Leur courage avoit intéressé les quatre parties du monde , & leur fit trouver des amis même au sein de la Métropole ; la conduite du Parlement devoit en grossir le nombre.

1775.

Aête de  
Québec. Débats dans le  
Parlement.

Contre l'avis des personnes les plus éclairées du Royaume , & malgré les représentations du Maire, des Aldermans & du Conseil de Ville , le Bill pour l'administration militaire du Canada venoit de passer à la pluralité des voix. Cette loi funeste aux Constitutions britanniques faisoit soupçonner un secret dessein d'envahir la moitié des Provinces pour subjuguier l'autre moitié ; on croyoit déjà voir le Gouvernement arbitraire , le despotisme & ses chaînes passer du Canada dans les autres Colonies. Ce fantôme exalta les imaginations angloises , & donna de la consistance & la plus grande énergie au parti de



l'opposition. William Pitt dans la  
Chambre des Lords & John Wilkes  
dans la Chambre des Communes, fi-  
rent tonner leur éloquence en faveur  
des Américains. Ils conjuroient la  
Mere-Patrie de tendre les bras à  
des sujets aigris par l'injustice &  
soulevés par la tyrannie ; ils pré-  
sageoient les suites de ces troubles  
funestes , & comparoient l'état  
présent de l'Amérique septentrio-  
nale à celui de la Grande-Breta-  
gne avant le triomphe de la li-  
berté. « Si nos peres, disoit Wilkes,  
» succombant sous les coups du  
» pouvoir arbitraire, avoient vu  
» périr leurs chefs sur des échafauds,  
» ils seroient encore appelés des  
» Rébelles ; ils ont détrôné , ren-  
» versé les tyrans, & nous célé-  
» brons cette révolution glorieuse.

» L'Angleterre, » s'écrioit Lord  
Chatam, « cette Isle si fiere de ses  
» conquêtes & de sa liberté, a donc  
» changé ses loix civiles en ordon-  
» nances militaires ? Comment ce  
» Peuple, qui tant de fois prodigua  
» son sang pour éviter le despo-  
» tisme, vient-il de courber sa tête

1775. » sous le joug, & de forger ses  
» propres chaînes » ?

Dispositions  
& préparatifs  
des Améri-  
cains.

La voix imposante de cet ancien Ministre à qui l'Angleterre devoit sa grandeur, fit d'abord une vive impression, & l'on crut un moment, que les Troupes de Boston alloient être rappelées; mais les Royalistes en Europe, & le Général Gage en Amérique, mettoient d'éternelles barrières aux voyes de pacification. Dix mille Bostoniens en état de porter les armes furent vingt fois à la veille d'en venir aux mains, avec les six mille Soldats qui, chaque jour, les insultoient dans leurs propres foyers; par l'imprudence du Gouverneur, peu s'en fallut que Boston ne devînt le théâtre d'un massacre général. Cependant tout sembloit devoir imposer à la fierté de Gage. On faisoit de tous côtés, & presque sous ses yeux, des préparatifs de guerre effrayans. Les Provinciaux s'étoient déjà procuré une artillerie formidable, & comme ils ne vouloient point rester dans la dépendance de l'Europe pour les munitions de guerre, ils avoient proposé des récompenses à quicon-

que produiroit tant de quintaux de poudre à canon , fabriquée avec les matériaux des Colonies. Gage informé qu'on préparoit à Salem un nouveau train d'artillerie, conçut le projet de l'enlever à l'insçu des Habitans. Ses mesures étoient mal prises, & le Régiment chargé de cette expédition, n'ayant pu réduire les Bateliers qui seuls défendoient la côte avec leurs perches & leurs avirons, fut obligé de se retirer au milieu des huées. Le Gouverneur comprit enfin qu'il avoit affaire à des hommes & non pas à des esclaves *mutinés*, qualification injurieuse qu'il s'étoit d'abord permise envers les Anglo-Américains, & dont ils lui faisoient sentir chaque jour l'indécence & l'impropriété. Il devoit sur-tout regretter qu'un Ministère aveugle eut associé toute la Nouvelle-Angleterre à l'interdit de Boston. Cette imprudence venoit d'enchaîner les quatre Provinces à la même destinée, de resserrer les nœuds désormais indissolubles de la ligue américaine, de ruiner en un mot toute espérance de conciliation. Le signal de la guerre ci-

1775.

Journée de  
Lexington.

vile étoit donné, & le sang alloit couler pour la cause de l'indépendance ou de la tyrannie.

Le Chevalier Gage songeoit depuis quelques jours, à surprendre le Congrès provincial assemblé à Concord. Il fit embarquer pour cet effet, un détachement de huit cens hommes, dont il donna le commandement au Lieutenant Colonel Smith. Cette Troupe alla descendre à Philips-Farm, d'où elle se rendit à Lexington, où le bruit de sa marche avoit déjà porté l'allarme. Une Compagnie de Milice attendoit le moment d'y passer en revue; Smith la somma de mettre bas les armes, elle ne répondit que par des huées. Quelques Soldats anglois firent feu sur cette poignée de Provinciaux, & à l'instant même, le Commandant irrité de leur bonne contenance, ordonna une décharge générale. Dix-sept Miliciens furent renversés & huit moururent sur la place; le reste prit la fuite & vint se rallier à quelque distance. D'autres Milices rassemblées à la hâte se joignirent à eux, & l'ardeur de la vengeance les précipita sur les traces de



Smith qu'ils atteignirent aux portes de Boston. Ils pénétrèrent dans la Ville à son insçu, & cent cinquante Américains se détachèrent pour lui en fermer l'entrée. Smith croyant n'avoir en tête que ce petit nombre, se flattoit déjà d'une seconde victoire, lorsqu'il vit accourir au secours du détachement une petite Armée avec laquelle il ne put se mesurer long-tems. Les Anglois se replièrent en désordre vers Lexington; mais dans cette déroute, ils rencontrèrent le Lord Percy qui venoit les soutenir avec mille hommes & deux pièces de campagne. Malgré ce renfort, ils n'osoient faire face à l'ennemi, & après avoir mis le feu à Lexington, Smith précipitoit sa retraite, toujours harcelé par les Américains qui l'obligèrent enfin à accepter le combat. Il se flattoit d'abord de les foudroyer avec son artillerie, mais quoique privés de ce secours, ils remportèrent la victoire, & poursuivirent les Anglois jusques dans les fauxbourgs de Boston. Cette action glorieuse ne coûta que cent hommes aux Insurgens. Il y eut du côté des Royalistes

1775.

Camp de-  
vant Boston.  
Avantages  
des Améri-  
cains. Leurs  
forces.

deux cens morts, trois cens blessés  
& un grand nombre de prisonniers.

La nouvelle de ce combat se répandit aussi-tôt dans la Province, & la fureur s'empara de tous les Habitans; ils coururent aux armes, & dans ce premier mouvement, ils vouloient se jeter dans la Ville & massacrer la Garnison Angloise. Le sage Arthemus Ward leur nouveau général, arrêta cette impétuosité, & saisissant des moyens de vengeance mieux combinés, il vint assiéger un camp de vingt mille hommes aux environs de Cambridge. Le Colonel Putnam s'étoit déjà rendu maître d'un poste avantageux à Roxbury d'où il interceptoit les convois destinés pour Boston. Un détachement des Milices de Connecticut & de Massachusset, venoit de s'emparer du fort de Ticonderago, qui sous le nom de fort *Carillon*, ouvre la communication du Canada & de la Nouvelle Angleterre. Le même détachement prit aussi Cown-Point & Skenesboroug, deux Forts importants, dont la garnison fut faite prisonnière. Dans ce même tems, on apprit à Boston l'enlevement

d'un convoi considérable, que la garnison déjà mal pourvue attendoit avec impatience. Gage entouré d'ennemis toujours vainqueurs, & jamais las de vaincre, n'avoit d'espoir que dans les Troupes qui lui venoient d'Angleterre. Howe & Burgoyne s'étoient embarqués avec quatre mille hommes, cinq cens chevaux & cinq Compagnies d'artillerie. D'autres corps de Troupes devoient les suivre, & le Parlement offroit de rétablir les soixante mille hommes des Milices reformées depuis la dernière guerre. Pour mieux assurer la ruine des Anglo - Américains, on parloit dans les Chambres de ne pas se fier uniquement à des Soldats Anglois, & de soudoyer dix mille étrangers pour cette exécution.

---

1775.

A ces formidables projets, les Colonies opposoient des forces réelles. Un corps de six mille hommes des Milices de Rhode-Island, s'étoit joint à l'Armée d'Artemus Ward devant Boston. L'ordre étoit donné en Pensylvanie pour la levée de vingt mille hommes, dont la destination étoit de se porter en

1775.

Seconde  
année du  
Congrès.  
Promotion  
d'Officiers  
Généraux.  
Washington  
Généralissi-  
me.

tous les lieux où les appelleroit l'intérêt de la cause commune. Quatre mille hommes de la même Province furent choisis pour veiller à la sûreté du Congrès général, qui venoit de rouvrir à Philadelphie les séances de la seconde année. On distinguoit parmi les Députés, Silas Déane, Samuel Adams & John Hancock qui fut élu Président à la place de Peyton Randolph. Une des premières opérations du Congrès, fut de procéder à la nomination d'un Commandant général de toutes les Troupes Américaines. Parmi les Officiers Généraux, Ward, Putnam, Gates, Schuyler avoient à faire valoir une bravoure éprouvée & des services récents; mais le fameux Lée l'emportoit sur eux par l'éclat de ses talens déjà signalés au Canada, en Allemagne & dans la moitié de l'Europe. Il est à croire qu'il eût obtenu ce premier rang, malgré sa qualité d'étranger, s'il en avoit eu l'ambition; il y renonça pour le bien du service, & remplit, alternativement & sans aucun titre, les fonctions d'Ingénieur, de Commis-



faire, de Commandant d'artillerie & de Général d'Armée. Le choix pouvoit être incertain, entre les quatre autres contendans; il ne le fut point dès qu'on eût jeté les yeux sur Washington, qui, livré à la culture de ses plantations, oublioit dans la retraite sa renommée & les lauriers, dont il s'étoit couvert au service de l'Angleterre; elle avoit à se reprocher le même oubli. Le danger de la Patrie réveilla l'ardeur martiale de Washington, & il n'eut qu'à se montrer pour réunir tous les suffrages. Le Congrès le nomma Généralissime de ses Armées. Ward, Schuyler & Putnam, eurent le titre de Majors Généraux, & Gates celui d'Adjudant général. Cette promotion faite, Washington & Lée se rendirent au camp devant Boston, où William Howe venoit de débarquer ses Troupes.

Ce Général Anglois qui, l'année précédente, avoit promis à ses constituans, lors de son élection au Parlement, de voter en faveur des Colonies, brûloit maintenant de signaler son courage contre les

1775.

Affaire de  
Bunkers' Hill

---

---

1775.

Américains. Putnam lui en fournit l'occasion en plaçant deux mille hommes de l'Armée de Cambridge sur les hauteurs de Bunkers'hill poste avantageux auprès de Charles-Town, & dont le Général Gage avoit eu dessein de s'emparer. Cinq cens hommes des Milices de Connecticut venoient de renforcer le détachement de Putnam, qui travailloit à se fortifier dans ce poste. Howe ambitieux de l'en déloger, détacha trois mille hommes de l'Armée Royale, se mit à leur tête, passa *Charles-River*, & vint débarquer à cinq cens pas du retranchement. Il avoit divisé sa Troupe en deux corps; l'un marcha droit à l'ennemi, & l'autre tourna la montagne pour lui couper la retraite; mais les Anglois s'étoient trop avancés; les Soldats de Putnam firent sur eux une décharge qui les força de reculer. Ils revinrent à la charge, & leur seconde attaque fut tout aussi malheureuse que la première. Dans ce désordre Howe fut secouru par un renfort de mille hommes que lui amenoit le Général Burgoyne. Les deux

Troupes réunies pénétrèrent enfin dans les lignes, & les Américains se virent forcés de les abandonner. Mais quoique poursuivis assez vivement, ils trouvèrent le moyen de se rallier, & recommencèrent un combat qui se termina à leur avantage. Les Anglois y furent repoussés jusqu'à trois fois, & cependant ils s'attribuoient la victoire; mais si les Américains abandonnèrent leurs retranchemens, la liste des morts & des blessés attesta la supériorité qu'ils avoient eue sur les Troupes Angloises. D'ailleurs ils étoient de beaucoup inférieurs en nombre, & l'on ne peut contester à Putnam & à ses deux mille cinq cens Miliciens, la gloire d'avoir fait plier à trois reprises différentes, quatre mille hommes, l'élite de l'Armée Royale, & qui avoient à leur tête les deux plus grands Généraux de cette Armée. Cependant les membres de la Chambre haute, dont l'avis étoit de réduire les Colonies par la force, ne cessoient de motiver cet avis sur la lâcheté des Américains. Cette imputation injurieuse étoit bien démentie par

1775.

les faits, & ne pouvoit être énoncée sérieusement dans les graves Assemblées des nobles Pairs; rien ne prouve mieux, que la décence & l'équité ne présidoient pas toujours à leurs délibérations.

Manifeste  
du Congrès.

Les Membres du Congrès général mettoient plus de noblesse & de dignité dans leurs reproches, & le manifeste qu'ils publièrent pour justifier leur conduite aux yeux des Nations, offre de vigoureuses & fréquentes sorties contre les Anglois, & ne présente pas une injure directe. Un fragment de cette pièce ne fera point déplacé dans notre Histoire, & peut justifier l'idée qu'on s'est faite de l'auguste Assemblée de Philadelphie. « Nous déclarons, » est-il dit dans ce manifeste éloquent & patriotique, » ne vouloir pas » laisser à nos enfans une indigne » servitude. Notre cause est juste, » nos ressources sont grandes; nous » déclarons à la face du ciel & de » la terre, que nous employerons, » avec une constance inébranlable, » les armes que nos Ennemis nous » ont forcés de prendre, résolus » de mourir libres plutôt que de » vivre



» vivre esclaves. Nous ne combat-  
 » tons point pour faire des conquê-  
 » tes ; nous montrons au monde  
 » étonné , le triste spectacle  
 » d'un Peuple outragé sans aucun  
 » prétexte , par des adversaires  
 » qu'il n'avoit jamais provoqués.  
 » Ils se vantent, ces Ennemis or-  
 » gueilleux, d'être humains & civi-  
 » lisés , & ils nous offrent la fer-  
 » vitude ou la mort. Nous nous  
 » sommes armés pour la défense  
 » d'une liberté, dont nous reçûmes  
 » le bienfait avec celui du jour , &  
 » pour conserver des biens acquis  
 » par l'honnête industrie de nos  
 » ancêtres ; nous resterons armés  
 » tant que nos agresseurs continue-  
 » ront leurs hostilités , tant qu'il  
 » nous restera la moindre crainte  
 » d'éprouver de nouvelles insultes ».

Les résolutions manifestées dans  
 cette déclaration, n'étoient point une  
 vaine bravade ; elles s'effectuoient  
 chaque jour sous les yeux des Gou-  
 verneurs Anglois , qui dissimuloient  
 avec affectation les avantages de  
 l'Ennemi, sans pouvoir étouffer le  
 cri de la Renommée qui les portoit  
 jusqu'à Londres. La nouvelle des

1775.

Allarmes  
 en Angleter-  
 re. La pré-  
 sence de Lord  
 Chatam ap-  
 aise les trou-  
 bles.

1775.

derniers combats avoit jeté l'alarme dans le parti royaliste & dans celui de l'opposition. Le Conseil de ville ôsa présenter au Roi une adresse où la résistance des Colons étoit appelée un droit naturel qu'il falloit protéger, où les Ministres étoient qualifiés de Corrupteurs, accusés d'un infâme trafic des intérêts de la Patrie, inculpés de tous les excès où peut se porter l'esprit de subversion, de *Papisme* & de tyrannie. On y représentoit le Parlement comme un Sénat d'Esclaves vendus au parti qui mettoit le plus haut prix à leurs suffrages. Sa Majesté Britannique étoit suppliée de vouloir bien chasser ses Ministres & de dissoudre un Parlement qui, dès sa formation, s'étoit vu couvert du mépris national. Les allarmes du Ministère avoient un autre objet ; il craignoit que George III ne cédât enfin aux clameurs des mécontents qui, dans leurs murmures, se prévalloient des premières défaites de l'Armée Royale, des formidables apprêts de l'Amérique insurgente, des frais énormes d'une guerre ruineuse & tyrannique, & sur-tout des bruits répandus alors sans fonde-

ment, que la France alloit prendre part dans cette guerre. Pour prévenir un soulèvement intérieur, des invasions étrangères & l'inconstance de George, la ressource des Ministres fut de recourir aux lumieres du Comte de Chatam qu'ils venoient de proscrire, de ce même Pitt que trente-cinq Lords avoient condamné, & qui auroit péri dans la tour de Londres, si la seule voix du Duc de Glocester n'avoit mis de son côté la pluralité des suffrages. On députa cinq Couriers à cet ancien Ministre, qui, comblé d'ans & de gloire, n'étoit sensible qu'aux malheurs de son ingrate Patrie. Il vole à son secours, & la présence de ce généreux Citoyen appaise les murmures. Le Ministère profite de ce calme & rejete les conseils de Chatam. On parloit de paix dans les Chambres du Parlement, & l'on donnoit des ordres pour mettre tout à feu & à sang dans les Provinces Américaines.

Ces ordres barbares trouvoient des exécuteurs ardents à remplir les vues du Ministère; & si les sept mille hommes qui restoient à peine, des seize mille soldats envoyés au Che-

1775.

Cruautés  
exercées contre les Américains.

1775.

valier Gage depuis l'interdit de Boston, ne pouvoient plus tenter d'entreprises bien meurtrieres, on se dédommageoit sur les prisonniers Américains, du mal qu'on ne pouvoit faire aux Américains en liberté. Gage se porta contre eux à des excès d'inhumanité qui lui attirèrent de la part du Général Washington des reproches & des menaces. Il répondit qu'il devoit ce traitement à des Rebelles, & cette réponse imprudente exposa les Anglois à des représailles d'autant plus redoutables, que le nombre des prisonniers royalistes étoit le triple des prisonniers insurgens. Lord Dunmore, ce tyran de la Virginie, dont il se disoit Gouverneur, privé de ses fonctions dans l'intérieur de la Province, s'amusoit sur les côtes à ravager & brûler des villages. Il avoit fait une descente à Norfolk, & se proposoit d'y fixer son Gouvernement; mais les Milices des environs le forcèrent bientôt à se rembarquer. Il signala sa fuite par l'incendie de cette Ville qui fut embrâsée dans un instant; plusieurs Habitans périrent dans les flammes; on y comptoit beaucoup d'Anglois attachés par état au parti des Roya-



listes. Quant aux richesses, on porta le dommage jusqu'à trois cens cinquante mille livres sterling. Gui Carleton , Gouverneur du Canada , exerçoit des violences d'un autre genre contre tous ceux qui , mécontents du Gouvernement arbitraire , laissoient exhaler des plaintes contre la Loi martiale & les autres abus d'une administration toute militaire. En vertu de cette Loi tyrannique, il fit pendre comme rebelles plusieurs Colons, dont tout le crime étoit de soupirer après l'ancien Gouvernement.

Carleton règnoit en despote sur les malheureux Habitans de cette vaste Province; les pouvoirs qu'il avoit reçus de la Métropole ne connoissoient point de bornes. Comme il y joignoit beaucoup de talent & d'expérience dans l'art de la guerre, il étoit de l'intérêt des Provinces confédérées, de protéger les Canadiens contre ce Gouverneur non moins habile qu'entreprenant, & de faire ainsi diversion au projet qu'il avoit formé, disoit-on, de venir attaquer Philadelphie. Le danger paroissoit instant, & pour éviter toute

1775.

1775. surprise , le Congrès avoit déjà transféré ses assemblées à Harfort. On craignoit une invasion dans la Nouvelle-Angleterre, & il fut décidé qu'on tenteroit une invasion dans le Canada. Ce projet imaginé par Washington , & dont l'Armée Royale ne pouvoit gêner l'exécution, offroit d'un autre côté des obstacles presque insurmontables. Il falloit traverser des routes difficiles pour le transport des bagages & de l'artillerie; les préparatifs de l'expédition exigeoient des frais énormes; on ne savoit comment pourvoir à l'approvisionnement des Troupes en pays ennemi. Ces considérations firent changer d'abord l'objet de l'entreprise, & il ne fut plus question d'envahir cette grande Province, mais d'y faire une diversion utile. Il suffisoit pour cela d'une très-petite Armée, & les Généraux Schuyler & Montgomery furent chargés de la conduire dans le haut Canada par la route des Lacs. Sur ces entrefaites , le Colonel Arnold, guerrier peu connu jusqu'alors, vint offrir un autre plan d'expédition plus hardi , plus décisif &

Projet d'une invasion dans le Canada.

d'une exécution encore plus difficile. Il s'agissoit de porter l'allarme jusqu'aux pieds des remparts de Quebec par un chemin regardé comme impraticable.

1775.

Ce projet d'abord combattu, mais présenté avec cette assurance qui présage le succès, fut approuvé de Washington, & le brave Arnold Marche  
d'Arnold. partit avec douze cens hommes pour Newberry, sur la rivière de Merrimack. Il y embarqua ses Troupes qui, arrivées à l'embouchure du Kenébec dans la Nouvelle-Hampshire, le remontèrent jusqu'à sa source. Deux cens bateaux les reçurent à Gardenevtown; mais les cataractes, la rapidité du courant & les gués de la rivière, nécessitoient de fréquens portages qui accabloient les soldats; ils étoient obligés à tout moment de charger les bateaux sur leurs épaules, & ils eurent à soutenir ce travail incroyable, pendant douze milles, dans un seul portage. Il leur falloit traverser des montagnes, des rochers & des précipices jusqu'alors inaccessibles aux hommes; des bois non moins anciens que le continent, des marais bourbeux & profonds

1775.

qu'ils affermissoient en les franchissant. Leurs plus fortes journées étoient de six milles, & ils n'avoient de vivres que pour un petit nombre de jours. Lorsqu'ils arrivèrent à la source du Kenebeck, la disette, les maladies, la désertion avoient réduit la Troupe à six cens cinquante hommes. Dans cette marche digne d'Annibal, Arnold les animoit par son exemple ; il soutint leur courage jusqu'au terme désiré de tant de fatigues. Les Canadiens les reçurent comme des frères, des amis & des défenseurs, & leur fournirent à crédit d'abondantes provisions. La garantie personnelle du Général Washington avoit paru suffisante aux Canadiens, pour assurer leur dette ; mais l'invitation qu'il leur faisoit par une proclamation qu'Arnold se hâta de publier, ne put les déterminer à se ranger sous l'étendard de la liberté. L'influence du pouvoir arbitraire avoit déjà produit une partie de son effet ; leur courage commençoit à s'énerver & il n'y en eut que trois cens qui osèrent s'enrôler dans la Troupe d'Arnold.

Montgomery fut plus heureux



à cet égard. Il étoit à peine arrivé au Fort Saint-Jean qui commande l'entrée du haut Canada, que deux mille Habitans vinrent grossir sa petite Armée. Cet habile Officier avoit déjà sçu débaucher un assez grand nombre de Sauvages ; mais il venoit de perdre un détachement par l'imprudence d'un certain Allen qui , sans ordre du Général , avoit tenté de surprendre Montréal & s'étoit laissé battre par un parti de Royalistes. Cet Aventurier fut pris avec quarante de ses Compagnons, & le Général Prescott ne leur épargna pas les mauvais traitemens. Carleton les envoya pieds & mains liés en Angleterre, où l'on commença l'instruction de leur procès. Ils furent relâchés après quelques mois d'une prison rigoureuse, & ne durent leur salut qu'à la crainte des représailles.

Quoique privé de Schuyler qui étoit allé conclure un traité avec les Sauvages, Montgomery n'en poussa pas moins vigoureusement le siège du Fort Saint-Jean. Pour se procurer les provisions qui commençoient à lui manquer, il résolut d'attaquer le Fort Chambly; cette place ne

1775.

Prise du  
Fort Saint-  
Jean.

1775.

tint pas plus d'un jour. Il y trouva des vivres, du canon & cent vingt barils de poudre. Cet avantage décida la prise du Fort que Prescott défendoit courageusement en attendant les secours que lui amenoit Carleton; mais le prévoyant Montgommery avoit détaché de son Armée un parti de cinq cens Braves qui vinrent à la rencontre du Gouverneur, le joignirent à Longueil, dissipèrent sa Troupe qui étoit de mille hommes, & le forcèrent à se retirer avec les débris de son détachement. Montgommery avoit poussé les travaux du siège jusqu'aux ouvrages intérieurs du Fort Saint-Jean; il se disposoit à l'assaut, lorsque le parti vainqueur de Carleton reparut avec les prisonniers. Sans perdre de tems, les Assiégeans firent sommer Prescott de capituler, & comme cet Officier n'avoit plus d'espoir d'être secouru, il se rendit le 3 Novembre, jour auquel Arnold avoit pénétré dans la partie basse du Canada. Montgommery n'abusa point de ses avantages. Le Commandant du Fort sortit avec les honneurs de la guerre; les Officiers gardèrent leurs épées, &

la Garnison emporta tous ses bagages.

1775.

Cependant Carleton étoit enfermé dans Montréal, & Montgomery se préparoit à former le siège de cette Ville, trop foible pour résister longtemps. Les Habitans proposèrent une capitulation; le Général Américain en accorda tous les articles, hors un seul qui étoit la retraite du Gouverneur. S'il n'y avoit point de sûreté pour lui dans la Ville, on s'étoit precautionné pour qu'il y en eut moins encore à bord des vaisseaux. Des batteries élevées au confluent de la rivière Sorel & du fleuve Saint-Laurent, leur fermoient tout chemin à la retraite, & des bateaux armés d'artillerie légère les forçoient de se porter sous le feu de ces batteries. Il paroissoit impossible que le Gouverneur échappât; mais une nuit plus ténébreuse que les autres, trompa la vigilance des Américains, & Carleton, déguisé en Matelot, se sauva dans un bateau & fut conduit sans accidents à Québec.

Dangereuse  
position du  
Gouverneur  
Carleton.

Depuis trois jours, Arnold échappé à mille dangers avoit campé sa

Siège de  
Québec.

1775.

petite Armée aux environs de cette place où Montgomery devoit le joindre avec l'élite de ses Troupes & une bonne artillerie. La rigueur de la saison suspendoit les combats dans toute l'Amérique, & ces deux Généraux alloient assiéger la plus forte place du continent. Les neiges & les glaces ne ralentissent point l'ardeur de Montgomery, il arrive devant Québec avec une célérité incroyable, & tandis que la Troupe d'Arnold occupe les avenues de cette Ville & lui coupe toutes les issues, il fait ses dispositions pour une attaque générale. Avant que de rien entreprendre, il crut devoir écrire au Gouverneur pour le sommer de se rendre & de prévenir les suites d'un assaut. L'intrépidité de Carleton, incapable de céder à la force, ne fut pas sans doute ébranlée par des menaces; il fit tous les préparatifs nécessaires pour une belle défense. Sa bravoure en inspira même aux plus timides, & sans excepter le Clergé Catholique qu'il protégeoit, tous les Habitans de Québec ambitionnèrent de se montrer courageux dans cette journée.



De leur côté les assiégeans se flattoient d'arborer incessamment l'étendard de la liberté sur les remparts de la place assiégée. Montgomery étoit résolu de périr ou de réaliser l'espoir de ses Concitoyens. Pour choisir un genre d'attaque conforme à cette résolution, son premier dessein avoit été de forcer la haute Ville, que les Assiégés croyoient imprenable. Dans cette confiance, ils s'étoient portés avec toutes leurs forces dans la basse-Ville, & le succès eût couronné l'entreprise du Général Américain, si des traîtres n'avoient instruit Carleton de toutes les dispositions de Montgomery. Aux mouvemens de la Garnison, ce Général comprit qu'il étoit trahi. Il changea tout-à-coup l'ordre de ses attaques & fit semblant d'assiéger les deux Villes à la fois, quoiqu'il n'y eût que la basse-Ville d'assiégée réellement. Cette habile manœuvre jeta l'allarme dans Québec & favorisa les efforts d'Arnold, qui s'étant emparé de la première batterie alloit emporter la basse-Ville, lorsqu'un boulet de canon lui fracassa la jambe & le força d'abandonner

1775.

Mort de  
Montgomme-  
ry.

le combat. Montgomery redoubla d'effort, & pendant quelques heures soutint tout le poids du commandement avec un sang-froid qui le disputoit à sa valeur. Il s'étoit déjà saisi d'un poste & alloit s'emparer du second ; mais il ne devoit point entrer dans Québec. Un boulet de canon l'arrêta dans sa course triomphante, & sa mort sauva la Ville. Les Compagnons d'Arnold ignoroient ce malheur, & quoique privés de leur Chef, pendant trois heures, ils disputèrent la victoire contre une Garnison rassurée par leur petit nombre qui n'étoit plus que de trois cens. Ils furent obligés de céder, & se rendirent prisonniers de guerre. Les Soldats de Montgomery n'eurent pas la consolation de rendre à leur Général les honneurs de la sépulture ; (1) Carleton avoit

---

(1) Le Congrès fit ériger à ce Héros de la liberté, un Mausolée dans la Salle d'Assemblée Générale de Philadelphie. Montgomery fut pleuré même des Anglois. Les plus fameux Orateurs du Parlement jeterent des fleurs sur sa tombe, & Lord North fit son éloge. « Je conviens, disoit-il en parlant de Montgomery, que

fait enlever son corps, & il se chargea de ce soin en ennemi généreux.

1775.

Le brave Arnold toujours arrêté par sa blessure, gémissoit de ce désastre & pleuroit la mort d'un Héros son ami, son compagnon & son maître dans le métier de la guerre. Il voyoit avec douleur l'Armée Américaine réduite à huit cens hommes. Quoique malade, il rassembla ces foibles débris, se mit à leur tête & vint attendre à trois milles de Québec des renforts que le Congrès négligea de lui envoyer. Cette Assemblée avoit trop compté sur le patriotisme, l'énergie & le mécontentement des Canadiens; elle croyoit d'ailleurs tout possible à la bravoure d'Arnold, qui fut élevé au grade de Brigadier Général en récompense de ses glorieux efforts. Cette Campagne digne des tems héroïques, l'avoit déjà comblé de gloire, & dans ses défaites mêmes, il s'y montra toujours un excellent homme

1776.

---

» c'étoit un Guerrier brave, généreux,  
 » humain; mais avec toutes ces belles  
 » qualités, ce n'étoit pourtant qu'un re-  
 » belle ».

1776.

de guerre. Ne comptant plus sur les secours du Congrès, il n'avoit de ressources que dans la Garnison de Montréal, où Wolfer commandoit à sa place. Il manda cet Officier, avec ordre de lui amener cinq cens hommes & toute son artillerie; ce foible renfort lui paroissoit suffisant pour tenter de nouvelles entreprises. Il résolut de changer le siège de Québec en blocus, & fut rendre ainsi sa petite Armée formidable, même au cœur de l'hiver. Elle intercepta des convois, brûla les Fauxbourgs de Saint-Roch & de Saint-Jean, défit un parti de Canadiens envoyés au secours de la Ville; mais tous ces succès n'étoient point décisifs, & les Américains redemandoient un siège. Arnold en fait les préparatifs, & n'est pas plus heureux que la première fois. Les renforts envoyés d'Angleterre arrivoient au secours de Québec, & déjà les frégates Angloises *la Surprise*, *l'Isis* & *le Martin* paroissoient à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Ces trois vaisseaux entrèrent dans le port le 6 Mai 1776, & Arnold se hâta de lever le siège pour



aller établir ses Troupes dans quelque poste d'où il pût tenir en échec les dix mille hommes qui alloient se trouver réunis par l'arrivée du Général Burgoyne.

1776.

Il fut résolu dans un Conseil de Guerre d'évacuer Montréal & de se retirer au Fort Saint-Jean ; mais la lâcheté du Major Butterfield qui céda sans-coup férir au Capitaine Foster le poste aux Cedres , & la prise d'un renfort envoyé pour soutenir ce poste , réduisirent Arnold à une telle extrémité, qu'il se vit forcé de songer à la retraite. Il apprit en même tems que Burgoyne venoit d'arriver avec une Armée , & que des Régimens Anglois s'étoient mis en marche pour le bourg des Trois-Rivières où étoit le rendez-vous marqué par Carleton. Les Américains venoient enfin de recevoir quelques renforts ; ils formèrent le projet de surprendre les Troupes Européennes , & le Général Thompson fut chargé de cette expédition secrète. Le projet ayant été découvert, la surprise n'eut pas lieu ; & il fallut combattre l'Ennemi en rase campagne. Thompson n'a-

Affaires du  
poste aux  
Cedres & des  
trois - Riviè-  
res. Retraite  
d'Arnold.

1776.

voit que douze cens hommes à opposer à quatre mille ; cependant les lignes Angloises furent rompues à la première attaque ; mais le feu de leur mousqueterie & de plusieurs canons chargés à mitraille , força les Américains à se retirer en désordre. Ils eurent deux cens hommes pris dans cette déroute , & Thompson fut de ce nombre. On le conduisit aux Généraux Carleton & Burgoyne qui venoit de joindre l'Armée , & dès ce moment ils projetèrent son échange avec le Général Prescott. Arnold n'avoit plus dans le Canada de poste assez bien fortifié pour s'y pouvoir maintenir ; il se hâta d'effectuer sa retraite , & sur-tout de la rendre utile à son parti ; malheureusement un de ses moyens fut d'incendier les places qu'il étoit obligé d'évacuer.

Préparatifs  
pour la Cam-  
pagne pro-  
chaine. For-  
ces respecti-  
ves des deux  
partis.

Tandis que la guerre régnoit malgré l'hiver dans les plaines du Canada , les hostilités étoient du moins suspendues dans les autres Provinces de l'Amérique septentrionale ; mais on y employoit ce tems de calme aux préparatifs d'une défense vigoureuse & proportionnée aux assauts

dont les menaçoit la Grande-Bretagne. La Cour de Londres avoit traité, à l'insu du Parlement, avec le Duc de Brunswick, le Landgrave de Hesse & le Comte de Hanau, qui lui prêtoient dix-sept mille hommes pour faire la guerre aux Américains. Lord Germaine ne cessoit de répéter que ces mercenaires, réunis aux Troupes Nationales, alloient former un corps d'Armée suffisant pour réduire, en moins d'une année, toutes les Provinces rebelles; & les autres Ministres, ses fidèles échos, voyoient ou faisoient semblant de voir dans les cinquante mille hommes qui devoient la composer, une Puissance invincible à laquelle les Colonies n'oseroient opposer de résistance. Les Antagonistes du Ministère qui avoient à leur tête les Ducs de Glocester & de Cumberland, regardoient cette Armée comme déjà vaincue, & déclaroient publiquement qu'il ne falloit attendre de ces Troupes mercenaires & par conséquent infidèles & séditionnelles, que de l'indiscipline, de la révolte & des trahisons. Ils ne fondonient pas de meilleures espérances sur les Troupes

1776.

Nationales , qu'ils représentoient comme un ramas de bandits recrutés pour la plupart, dans les cachots & les mauvais lieux de la Capitale. Ils peignoient des mêmes couleurs les équipages de la flotte armée pour la grande expédition d'Amérique. Cet aveu de Lord Suffolk prouve bien qu'à cet égard , la Marine Angloise n'étoit pas sans reproches.

» J'entends , dit ce Ministre en pleine Chambre , que l'on reçoive  
» sur nos vaisseaux des vagabonds  
» & des gens repris de Justice. La  
» vertu des Matelots d'un vaisseau  
» de guerre est-elle donc assez pure  
» pour qu'on la puisse croire souillée  
» par une telle association. » ?

Quoi qu'il en soit de ces reproches plus ou moins justifiés par la conduite des Troupes Angloises ou Allemandes , transplantées dans l'Amérique septentrionale , n'étoit-ce pas trop présumer d'une Armée de cinquante mille hommes rassemblés sans choix , que d'attendre de leur valeur , dans le court espace d'une année & sous un ciel étranger pour eux , la conquête de treize Provinces unies pour la défense de la



liberté, & résolues de la faire triompher, ou de s'enfvelir sous les ruines de la Patrie. Rien ne prouve mieux cette résolution que le parti sans doute imprudent, mais vraiment courageux, qu'avoient pris tous les Habitans des Côtes, de transporter au camp devant Boston leurs effets les plus précieux, & de les garantir ainsi du pillage. L'ordre en étoit donné & l'exécution alloit le suivre, si les réflexions d'un Patriotisme mieux entendu ne l'avoient fait révoquer. En effet c'étoit exposer au hasard d'un combat les richesses de six cens lieues de côtes, & d'après un calcul mieux raisonné des forces de la Nouvelle-République, il fut démontré que les Colonies pouvoient défendre leurs biens sans les déplacer. Leurs Milices semontoient à quatre cens vingt-huit mille hommes. Quoique peu exercées, ces Troupes ne manquoient pas de courage, comme on affectoit de le croire à Londres. Si tous les Officiers n'étoient pas des Washington & des Montgomery, tous étoient alors animés de cet esprit républicain qui exclut l'intérêt personnel & qui n'ad-

1776.

met ni trahison ni lâcheté; à leur bravoure personnelle, ils joignoient cet enthousiasme qui la communique. Cinquante mille Européens ne pouvoient triompher constamment des forces de l'Amérique confédérée. Les seuls corps rassemblés dans la Nouvelle-Angleterre formoient soixante mille hommes, dont vingt-huit mille avoient à leur tête le Général Washington; il n'en falloit pas davantage pour faire face à l'Armée Royale. La Virginie & les deux Carolines avoient levé des Légions qui, au nombre de quarante mille hommes, apprenoient la discipline sous le Général Lée. Schuyler devoit commander une armée considérable dans la Nouvelle-York. La politique du Congrès étoit de n'employer à la fois que la moitié de ces Troupes; l'autre moitié devoit se tenir dispersée dans les Bourgs & dans les Villages, toujours prête à se rassembler au premier signal.

Les Américains avoient des ports bien fortifiés; mais leur Marine étoit foible en comparaison des forces de terre. Leurs grands bâtimens n'é-

toient que de cent trente pieds de quille & ne pouvoient porter plus de quarante canons;encoren'en avoient-ils que sept à huit de cette force avec trente-cinq frégates , dont sept de trente à trente-six canons , & les autres bien plus foibles. Il est vrai que l'échantillon de ces bâtimens étoit fort , & le même pour les vaisseaux de quarante canons , que celui de nos vaisseaux de ligne. L'Amérique n'avoit point de Constructeurs en état d'entreprendre des vaisseaux de ce rang , & ses forêts trop âgées ne donnent pas des bois propres à cette construction. On peut dire que ses forces navales consistoient dans un grand nombre de corsaires & environ trente mille Matelots. La seule Province de New-York en fournissoit dix mille & près de soixante bâtimens : le Jersey , la Caroline septentrionale , le Maryland , la Virginie , la Nouvelle-Hampshire , Rhode-Island & la Pensylvanie même étoient beaucoup moins riches à cet égard. Les Comtés de Newcastle , ceux de Kent & de Suffex , & la Province de Connecticut n'avoient pas un matelot. Ce-

1776.

pendant la Marine insurgente suffisoit dès-lors pour intercepter le commerce d'Angleterre ; les flottes Royales ne pouvoient le garantir de cet essaim de corsaires qui venoient croiser jusques sur les côtes d'Irlande.

Telles étoient les dispositions & les forces respectives des deux Puissances , lorsque William Howe parut à Boston avec le titre & les pouvoirs de Général & de Gouverneur. Le désespoir & la famine régnoient dans cette ville , & de fréquentes désertions grossissoient chaque jour le camp général de Cambridge, où des Anglois pâles & défigurés venoient demander du pain aux Américains abondamment pourvus de vivres. Mais au milieu de cette abondance , ils avoient à combattre l'intempérie de la saison ; leurs tentes & leurs vêtemens en lambeaux les défendoient mal contre les rigueurs d'un froid excessif qui en porta quelques-uns à dépouiller leurs prisonniers. Ce fut la matière d'un reproche long-tems rebattu de la part des Royalistes , à qui l'on opposa les traitemens exercés contre les



les Américains entassés dans des cachots affreux , livrés à la rage des Sauvages , ou massacrés par le fer des Allemands.

1776.

Cependant le printems s'annon-  
çoit , & la position des deux Armées Siège de Boston.

alloit devenir bien différente. Howe plus habile que son prédécesseur le Chevalier Gage , n'étoit pas plus heureux ; il avoit tenté plusieurs sorties , qui toutes lui avoient mal réussi. Sa dernière ressource étoit d'évacuer Boston , & de l'incendier conformément aux ordres de la Cour ; il en étoit réduit à cette extrémité , lorsque Washington prévint ce désastre par un autre. Il méditoit depuis quelques jours , le bombardement de la Ville ; l'exécution de ce projet commença vers la pointe de Lechmore , d'où il fit jeter deux cens bombes en moins d'un jour. Pendant ce temps , il s'emparoit secrètement des hauteurs de Dorchester , où le Général Thomas vint se retrancher avec trois mille hommes , après y avoir établi une batterie de canons qui foudroyoit l'Armée Royale. Jamais artillerie ne fut mieux servie , & les assiégés comprirent

1776.

qu'il y avoit des Artilleurs Européens dans l'Armée de Washington. De son côté, la garnison faisoit un feu terrible ; mais Howe ne se flattoit pas de soutenir long-tems une attaque si vive. La position de ce Général étoit cruelle ; il ne pouvoit se maintenir dans Boston, & pour en sortir, il ne voyoit que des issues toutes également dangereuses. Les postes des Américains commandoient la Ville & la seule grève où l'Armée put s'embarquer. L'Amiral Suldham lui fit dire que si l'on ne se hâtoit de les en déloger, il faudroit lever l'ancre ou risquer de voir les vaisseaux anglois couler à fond. Howe ne pouvoit consentir au départ de la flotte, sans ôter à son Armée tout moyen de retraite. Il tint un Conseil de guerre où il fut résolu qu'on attaqueroit les hauteurs de Dorchester. Cinq Régimens s'embarquèrent à ce dessein, & les vents contraires firent manquer deux fois l'entreprise. Cependant le feu de l'artillerie américaine continuoît de foudroyer la Ville ; pour ne pas se voir enseveli sous ses ruines, Howe fut d'abord

tenté d'y mettre le feu , & à la faveur de l'incendie , de gagner la flotte avec son Armée ; mais ce parti violent exposoit l'arrière-garde à la juste vengeance de l'ennemi , & le Général Anglois se conduisit plus sagement , en renonçant à l'incendie de Boston , aux conditions qu'on ne troubleroit point sa retraite. Washington en donna sa parole ; mais avec la clause de ne rien détruire dans la ville , & de la remettre telle qu'elle se trouvoit au moment de la convention. Le Général Anglois promit ce qu'on voulut , & ne fut pas de bonne foi sur tous les points. Voulant rendre inutile à l'ennemi la grosse artillerie , il essaya de faire crever les mortiers & les canons ; Washington en fut instruit , & força les Anglois à précipiter leur embarquement qui se fit dans le plus grand désordre. Howe alla se jeter dans le fort Guillaume , dont les Américains auroient du s'emparer au moment de l'évacuation de Boston ; il en fit sauter la forteresse à la vue des ennemis , & rendit ainsi sa retraite sûre , tranquille & glorieuse. Quoi qu'on ait pu

---

1776.

Howe est  
forcé d'éva-  
cuer Boston.  
Il se retire à  
Hallifax.

1776.

dire sur l'évacuation de cette Capitale de la Nouvelle Angleterre, la conduite du Chevalier Howe avoit été celle d'un habile Général ; Boston mal fortifié par la négligence ou par l'incapacité du Général Gage , ne pouvoit opposer une longue résistance aux forces supérieures de Washington.

Celles des Anglois en Amérique se réduisoient alors à huit ou dix mille hommes battus & découragés. Howe ne crut pas devoir les exposer dans ce moment aux hasards d'une entreprise périlleuse , & il dirigea sa route du côté d'Hallifax , où devoit se faire la réunion des Troupes Angloises & Allemandes , que conduisoit l'Escadre commandée par le Lord Howe son frere. Washington ignoroit que l'Armée Royale eut fait voile vers l'Acadie ; il craignit qu'elle n'allât porter la guerre dans la Nouvelle-York , & sans perdre de tems , il envoya des renforts considérables à Lord Steiling , qui commandoit dans cette Province , & qui fit ses dispositions pour bien recevoir l'ennemi ; mais le démon de la guerre suspendoit un moment



ses fureurs dans l'Amérique septentrionale ; ce moment de calme fut signalé par la reconnoissance des Bostoniens. Dans l'ivresse de leur joye , ils délibérèrent qu'il seroit élevé un monument public en mémoire de leur délivrance , & pendant plusieurs jours , ce ne fut qu'illuminations, festins & danses militaires où de jeunes gens couronnés de lauriers chantoient des vers à la louange de Washington le Héros de toutes ces fêtes. Les noms de Patrie , de Liberté & d'Indépendance étoient répétés dans toutes les bouches. La levée de l'interdit de Boston fut un événement célébré par des réjouissances publiques dans les douze Provinces confédérées , & l'effet le plus heureux que produisit cette nouvelle , fut de hâter l'association de la Géorgie. Elle envoya ses députés au Congrès , refusa des vivres aux Royalistes , leur brûla des vaisseaux , & pour leur interdire tout accès dans ses ports , fit combler l'entrée de la rivière Savannah.

Cependant le plan de la Campagne tracé dans le cabinet anglois sembloit

1776.

Réjouissances publiques

Plan de la Campagne.

---

---

1776.

être au moment de son exécution. Suivant ce plan moins sage qu'imposant, après l'arrivée de la grande Escadre de Lord Howe, William son frere devoit se porter, avec ses huit mille hommes, dans le Jersey, où il trouveroit d'abondantes subsistances. Tandis que les vaisseaux seroient employés à rompre les communications de cette Province avec la Pensylvanie, qu'une partie des Troupes envahiroit la Nouvelle-York, & que trente mille hommes commandés par le même William feroient une conquête aisée de toutes les Provinces du milieu, Burgoyne à la tête de douze mille hommes, & Carleton avec ses Canadiens & ses Sauvages, traverseroient les lacs, & parcourant & saccageant l'intérieur de l'Amérique septentrionale, iroient se joindre aux dix mille hommes de Cornwallis & de Clinton, & se porteroient avec eux jusqu'à New-York. L'investissement de toute l'Amérique septentrionale ainsi effectué, il ne seroit pas difficile de réduire les Provinces rebelles du Midi. On attendoit les plus heureux effets des intelligences que les Gouver-

neurs Martin & Dunmore continuoient d'entretenir avec les faux freres du parti républicain.

---

1776.

Ils étoient encore en assez grand nombre dans la Caroline du Nord, & le 27 Février de cette même année, leur Capitaine M<sup>c</sup>-Donald, avoit opposé trois mille Torys à douze cens Infurgens, commandés par le Colonel Coswel. Ces derniers n'en furent pas moins victorieux ; ils tuèrent aux ennemis quarante-deux Officiers, & leur enlevèrent leur caisse militaire qui étoit de quinze mille livres sterling. Cet échec, dont la nouvelle avoit été portée à Londres, ne fit rien changer au plan de conquête générale, & il fut décidé qu'on la commenceroit par une invasion dans les deux Carolines. Après de longs débats où l'avis de Lord Germaine prévalut contre celui de Lord Sandwich, on étoit convenu d'attaquer Charles-Town, & d'armer pour cette expédition une flotte sous les ordres du Chevalier Parker. Les préparatifs de cet armement avoient duré plus de cinq mois en Angleterre, & la navigation de Parker, ne fut pas

1776.

heureuse; il arriva trop tard, & les Caroliniens s'étoient mis en état de le bien recevoir. Cependant le Général Clinton l'attendoit avec la plus grande impatience; depuis deux mois il avoit à soutenir de fréquentes escarmouches de la part des Insurgens, & ses Troupes affoiblies se montoient tout au plus à trois mille cinq cens hommes; mais le renfort que lui apportoit la flotte étoit composé de Soldats accablés de fatigues, & pour long-tems hors d'état de soutenir les travaux d'un siège.

Projet d'attaque contre Charles-Town.

Deux vaisseaux de cinquante canons, six frégates, une galiote à bombes & plusieurs bâtimens armés composoient l'Escadre Angloise, & c'en étoit bien assez pour forcer Charles-Town, si elle avoit été puissamment secondée par les Troupes de terre, & qu'elle eût eu en tête des ennemis armés pour une autre cause que celle de la liberté; mais de toutes les Provinces confédérées, la Caroline méridionale étoit la plus impatiente du joug, & ses Milices aguerries sous la discipline du Général Lée, avoient appris à combattre, & s'il le falloit,



Attaque du  
Fort de Suli-  
van, le 28  
Juin.

à mourir pour les intérêts de la Patrie. Douze mille de ces Républicains formoient la garnison de la Ville, & se préparoient à la plus vigoureuse résistance, lorsque l'Escadre parut devant l'Isle de Sullivan, à l'entrée de la rivière d'Asley, sur laquelle est située Charles-Town. Dix-neuf canons défendoient l'accès de la principale forteresse de l'Isle; mais le Chevalier Parker en avoit trois cens, & pour fortifier ses équipages, il avoit tiré des vaisseaux de transport un grand nombre de Volontaires. Son dessein étoit d'investir le Fort tant par mer que par terre, & pour favoriser le débarquement des Troupes, il commença l'attaque avec les deux vaisseaux, la galiote & trois frégates. Un des bastions étoit déjà battu en ruines; & comme il étoit important de couper la retraite aux assiégés & d'empêcher toute communication avec Charles-Town, les trois autres frégates reçurent ordre de se fixer à la pointe occidentale de l'Isle. Elles y échouèrent par l'ignorance du Pilote, & il fallut brûler l'*Adéon*.

1776.

La galiote continuoit de jeter des bombes , dont la forteresse n'étoit que foiblement endommagée. Les Américains n'avoient pas encore fait usage de leur artillerie ; ils dirigèrent enfin tout leur feu sur les deux vaisseaux , le *Bristol* & l'*Expériment*.

Cependant Parker avoit beau répéter les signaux , l'Armée de terre ne secundoit point l'Escadre. Clinton avoit débarqué ses Troupes dans une Isle qui , à la marée basse , communique par un gué avec l'Isle de Sullivan , & où il trouva sept pieds d'eau lorsqu'il voulut tenter le passage : faute des préparatifs nécessaires , il se vit forcé de rester dans l'inaction , tandis que Parker essayoit de suppléer au défaut de l'Armée , en faisant attaquer les retranchemens avec des Soldats de marine qui n'étoient point exercés à cette espèce de guerre. Ils furent repoussés trois fois avec perte , & la communication qu'un pont de bateaux entretenoit du Fort au continent , ne fut point interrompue. Les assiégés fatigués de combattre étoient remplacés par de nouvelles Troupes

qui , après un feu de neuf ou dix heures , forcèrent enfin le Chevalier Parker à regagner le mouillage avec ses vaisseaux désemparés. Le Bristol avoit perdu deux de ses mâts, & il étoit percé jusqu'à l'eau dans toute sa longueur. Il y eut trois cens cinquante hommes tués ou blessés sur l'Escadre Angloise , & l'on en compta tout au plus trente-six du côté des Insurgens.

Parmi les quinze Officiers tués à bord des vaisseaux , on ne peut trop distinguer le Capitaine Morris , commandant le Bristol sous le Chevalier Parker. Dès le commencement de l'action , il avoit reçu deux blessures dangereuses , dont une l'obligea sur le champ de se laisser couper le bras. Deux Chirurgiens étoient occupés de cette opération douloureuse , lorsqu'un boulet rouge perça les bordages & vint les frapper à côté de Morris. Ce brave Officier impatient de reprendre le commandement , se fait reporter sur le tillac , & laisse couler le sang , dont l'amputation commencée augmentoit l'effusion. Sa présence double les forces & ranime

1776.

Mort héroïque du Capitaine Morris.

1776.

le courage des combattans ; dans cet état, il donne ses ordres avec un sang froid admirable ; mais il est frappé d'un troisième coup qui le renverse ; il meurt, & n'a que le tems de répondre à un Officier qui lui parle de sa famille : *Je la remets à la merci de Dieu & de mon pays.*

Proclama-  
tion de l'A-  
miral Howe.

La défaite de l'Escadre Angloise venoit de porter la joye & l'encouragement dans les Provinces confédérées, lorsque l'Amiral Howe parut sur les côtes de Massachusset avec le titre de *Vengeur inexorable, ou de Conciliateur tutélaire*. Il fit publier le 20 Juin une proclamation qui manifestoit ses pouvoirs & ceux de William son frere. Il y parloit de grace & de pardons, de punition & de vengeance, de repentir & de soumission indéfinie. Cette proclamation irrita le peuple au lieu de le calmer. Le Docteur Francklin sur la médiation duquel l'Amiral avoit trop compté, lui fit sentir qu'il n'y avoit point de réconciliation à espérer, & qu'il convenoit à des Vainqueurs d'imposer la loi & non de la recevoir. En effet,



les circonstances étoient moins favorables que jamais aux prétentions du Ministère. On venoit d'apprendre que le 8 Juin un nouvel échec sur la rivière Christiana avoit contraint le *Roebuck* & la frégate le *Liverpool* à fuir devant treize chaloupes du Fort-Island, qui les avoient mis hors de combat; mais rien n'affermissoit les Colonies dans leur résolution d'indépendance, comme l'exemple de la Caroline méridionale qui venoit de changer sa constitution & de promulguer de nouvelles loix. On apprenoit d'ailleurs que la Province de Maryland avoit dispensé ses Officiers du serment au Roi, & que dans toute la Colonie de Rhode-Island, il venoit d'être statué que les nouveaux Actes juridiques & les Commissions d'emplois tant civils que militaires, seroient désormais intitulés au nom de l'Assemblée générale de la Province, & qu'on y supprimeroit le nom de George III.

Enfin le Congrès avoit arrêté le 15 Mai le fameux acte qui déclaroit indépendans les Etats-Unis d'Amérique, acte solennel que rien ne pouvoit révoquer, & qui fut pro-

1776.

La Caroline méridionale fait de nouvelles Loix.

Arrêté du fameux Acte d'indépendance.

1776.

Insulte faite  
à la statue du  
Roi George.

clamé le 4 Juillet de cette même année. La déclaration d'indépendance fut reçue dans toutes les Provinces avec des transports d'allégresse ; elle excita sur-tout de vives acclamations dans la Nouvelle-York qui, menacée d'une invasion prochaine, n'en montrait que plus d'enthousiasme pour la liberté. Washington s'y étoit transporté avec son Armée, & cet acte y fut lu à la tête de chaque brigade. Dans son délire le peuple de New-York se porte en foule à la place publique, insulte la statue de George III, & par un excès qu'on ne sauroit approuver, la renverse de son piédestal, la met en pièces, en rassemble les parties mutilées, & demande que la matière en soit convertie en instrumens de mort. On en fit des balles, dont chaque Soldat des Milices continentales fut jaloux de garnir sa carouche. Cette scène indécente qu'il fallut tolérer dans ce moment d'ivresse, fut regardée en Europe & même en Amérique, comme un outrage fait à la Majesté des Souverains. La nouvelle République avoit intérêt de les ménager, & le

Congrès dut improuver la conduite des habitans de New-York. Il n'ambitionnoit rien tant que le suffrage & l'alliance des Puissances Européennes, & son premier acte de Souveraineté fut de nommer des Délégués à la Cour de France & à celle de Madrid. Silas Déane, & Artur Lée, partirent avec ce titre, & eurent la gloire d'entamer une négociation, dont le succès a décidé la révolution d'Amérique.

1776.

Délégués  
du Congrès à  
la Cour de  
France & à  
celle d'Es-  
pagne.

Cependant les forces de l'Angleterre s'y trouvoient rassemblées vers l'embouchure de la rivière d'Hudson à Staten-Island, d'où le Général Howe se dispoisoit à partir incessamment pour l'expédition de New-York ; il donnoit à ses Troupes le tems de se remettre des longues fatigues d'une navigation pénible. La dyssenterie faisoit des ravages affreux dans son Armée, & lui enlevait chaque jour un grand nombre de Soldats. Les Allemands sur-tout résistoient difficilement aux atteintes de cette maladie, & ceux qu'elle épargnoit, montroient en général beaucoup de penchant à la défection. Le Chevalier Howe avait

1776.

Conspira-  
tion à New-  
York.

peu de confiance en ces mercénaires; mais il entretenoit à New-Yorck des intelligences qui le rassuroient. Il y avoit un complot formé dans cette Ville; & le Maire devoit la lui livrer, après avoir fait sauter les magasins, encloué les canons, & massacré les Officiers supérieurs. La conspiration étoit sur-tout dirigée contre Washington; on avoit déjà gagné quelques-uns de ses Domestiques, & rien ne pouvoit le sauver, si l'affection du peuple, de toutes les gardes la plus surveillante, n'eut fait découvrir quelques indices de ce complot. Un certain Gilbert Forbes, Armurier de New-York, fut arrêté sur de simples soupçons; il n'avoua rien de positif, mais on trouva dans ses papiers les traces d'une conjuration bien concertée entre le Maire David Matthews, le Gouverneur Tryon, & William Franklin, Gouverneur de New-Jersey. On se saisit du Maire, & l'on se mit à la découverte des autres Conjurés. Tous furent arrêtés, à l'exception d'un seul qui tenoit un rang supérieur dans l'Armée de Washington, & dont le nom fut



toujours un secret qu'emportèrent  
ses complices. De ce nombre étoit  
une jeune veuve nommée Gibbon,  
maîtresse infidèle du Commandant,  
dont elle trahissoit l'amour & les  
secrets. Non contente de lui préférer  
un jeune homme appelé Clay-  
ford, elle livroit à cet amant favo-  
risé les papiers qu'elle pouvoit dé-  
rober à la vigilance du Général.  
Clayford en prenoit des copies que  
le Maire faisoit passer au Gouver-  
neur Tryon, sur la flotte de Howe;  
ainsi les mesures les plus sages de  
Washington, étoient souvent dé-  
concertées. De tous les Conjurés,  
Franklin étoit le plus coupable aux  
yeux du Congrès. Cet indigne fils  
du célèbre Docteur de ce nom,  
fut déclaré ennemi de la Patrie, &  
relégué dans les prisons de Walling-  
fort. Jacques Clayford & quelques  
autres Conjurés subirent le dernier  
supplice. David Mathews avoit été  
condamné à la même peine; mais  
il fut sursis à l'exécution de la sen-  
tence; le Congrès crut devoir ces  
ménagemens aux circonstances. L'in-  
fidèle Gibbon ne fut pas même ju-  
gée, & l'on borna sa peine à un

1776.

simple exil ; les loix encore mal affermies de la nouvelle République ne s'offensèrent point alors des égards accordés aux foibleſſes d'un grand homme, qui les rachetoit chaque jour par des ſervices ſignalés. Washington étoit le ſalut de l'Amérique, & pour la ſubjuguer, il falloir le gagner ou le faire périr ; les Royaliſtes furent accusés d'avoir tenté l'un & l'autre. Quoiqu'il en ſoit, ce généreux Américain ne pouvoit céder à la ſéduction, & l'unique fruit de cette lâche trame, fut de le rendre plus cher à ſes concitoyens. William Howe ſe vit donc obligé de recourir à des moyens de conquête plus légitimes ; & ces moyens lui réuſſirent d'abord au-delà de ſes eſpérances ; car depuis ſon arrivée en Amérique, il avoit pris du courage des Infurgens, une idée bien ſupérieure à celle que le Miniſtère Anglois ſ'efforçoit d'accréditer.

Défaite des  
Américains à  
Long-Island.

Il y a près de New-York une Ile d'environ trente lieues de long ſur huit de large, & c'eſt la raiſon qui la fait nommer Long-Island. Le Congrès y avoit fait élever des redoutes dans tous les endroits où

On pouvoit craindre un débarquement. Dix mille hommes en défendoient l'accès ; mais dispersés sur différents points de la côte, ils ne pouvoient veiller par-tout. Le Chevalier Howe s'y jeta avec quinze mille des siens , dont il cacha la majeure partie dans les bois. Au premier bruit de ce débarquement , Lord Stirling & le Général Sullivan s'avancèrent avec leurs Troupes & rencontrèrent un piquet de quarante hommes , qui disparut en gagnant les terres. Les Américains persuadés que l'ennemi n'avoit débarqué qu'un foible détachement , hâtèrent leur marche pour lui couper la retraite , & au même instant cinq mille hommes sortis de l'embuscade les prennent en flanc , font sur eux une décharge terrible & les renversent les uns sur les autres. Lord Stirling vouloit faire tête à l'ennemi ; mais il fut entraîné dans la déroute générale. Les Américains poursuivis & massacrés par les Allemands, eurent près de mille hommes tués ou blessés. Howe n'en perdit que trois cens ; & s'il eût sçu profiter de la victoire , en

1776.

coupant le passage aux Troupes de Long - Island , il s'en fût rendu maître à peu de frais ; il donna le tems à Washington d'évacuer l'Isle pendant la nuit , & elles furent sauvées à New-York.

Cette Ville ouverte de tous côtés , ne pouvoit faire une longue défense , & l'intention du Général Américain n'étoit pas d'exposer ses Habitans aux suites malheureuses d'une résistance inutile. Il avoit rassemblé ses forces à Kings-bridge , poste avantageux & bien fortifié qui n'est séparé de New-York que par une langue de terre ; & tandis que le Chevalier Howe faisoit débarquer ses Troupes à Manahatan , & que le feu de ses vaisseaux dispersoit un petit nombre d'Américains qui s'opposoient à son débarquement , toute la garnison évacua la Ville , & vint occuper le poste de Kings-Bridge , avec ses munitions & son artillerie. Après de légères escarmouches où les Royalistes eurent l'avantage , Howe prit possession des ouvrages de New-York , exigea le serment des Habitans , & rejoignit le gros de

Prise de  
New-York.



on Armée à Manahatan où les Américains vinrent l'attaquer dès le lendemain. Ils furent encore repoussés avec perte , & ces divers échecs leur coûtèrent quinze cens hommes & soixante-dix pièces de grosse artillerie. La prise de New-York devoit être l'occasion de ces pertes, & n'en parut point une aux Américains; ils se flattoient de la reprendre au premier moment; mais l'incendie de cette Ville fut un véritable malheur, & voici comme il arriva.

1776.

Quelques Habitans, dont toute la fortune consistoit en maisons, s'étoient portés à cet excès de fureur d'y mettre le feu, pour que l'ennemi n'en profitât pas. Un vent impétueux secondoit leur désespoir, & la Ville se vit bientôt menacée d'un embrasement général. Pour en arrêter les progrès, on dispersa des Troupes dans les différens quartiers; mais tandis qu'on éteignoit le feu d'un côté, ces furieux entretenoient en d'autres endroits. Plusieurs des incendiaires furent massacrés par les Soldats, & la crainte d'un pareil sort n'arrêtoit

Incendie de  
cette Ville.

1776.

point les autres. Les femmes surtout montroient une ardeur incroyable pour la destruction de leurs anciens foyers. On les voyoit courir avec des torches allumées, & porter la flamme dans les magasins & les chantiers publics ; elles s'applaudissoient des funestes effets de leur désespoir, on les entendoit s'écrier : *J'ai vu brûler nos maisons, les tyrans ne les auront pas.* Un tiers de la Ville fut consumé dans cet incendie, & si de nouvelles Troupes détachées de l'Armée de Howe n'étoient venues à son secours, c'en étoit fait de New-York.

Affaire de  
Kings-Bridge.  
Prise des  
Forts Lée &  
Washington.

Cependant les succès de ce Général ne lui ouvroient point encore d'accès dans le continent. Les Américains maîtres de Kings - Bridge avoient étendu leurs ouvrages des deux côtés de ce poste, & quelques détachemens de l'Armée Royale essayoient en vain de les y forcer ; le Général Anglois vint les y attaquer avec toutes ses Troupes. Il avoit trente mille hommes sous ses ordres ; Washington n'en avoit plus que vingt mille, & ils étoient consternés par les revers précédens ;

s cedèrent aux premiers assauts de l'Armée ennemie. Le Chevalier Howe les chassa du poste de Kingsbridge & des bords de la rivière d'Hudson ; il s'empara successivement des Forts Lée & Washington où ils s'étoient réfugiés. Toutes ces vertes ébranloient la fermeté du peuple Américain ; & il est à croire que si la déclaration de l'indépendance n'avoit précédé les opérations désastreuses de cette Campagne, le Congrès n'eut jamais trouvé le moment de la proclamer avec quelque apparence de succès ; mais cet acte avoit eu lieu , & il étoit le l'honneur des Américains de le soutenir ; d'ailleurs la liberté, dont ils éprouvoient déjà l'influence , put leur inspirer un courage auquel ils n'auroient jamais pu s'élever avec le sentiment de leur dépendance. Ce fut dans cette conjoncture que le Congrès Général toujours plus affermi dans ses résolutions républicaines, entreprit de rédiger les articles de la Confédération des treize Provinces. Les nouvelles de Long-Island & de New-York n'influèrent point sur

1776.

les délibérations de l'Assemblée, & les articles arrêtés le 4 Octobre 1776, parurent en ce moment de terreur & de consternation, un monument auguste de sagesse, de politique & sur-tout d'héroïsme.

Le Congrès envoie des Députés à l'Amiral Howe. Motifs de cette députation.

L'Amiral Howe profitant du trouble de l'Amérique étonnée de ses dernières défaites, espéra d'y jeter la division, & fit publier à ce dessein, qu'il étoit chargé de la part du Ministère, de nouvelles propositions tendantes à la paix. Le Congrès ne pouvoit s'aveugler sur la nature de ces propositions, & dans toute autre circonstance, il les auroit rejetées sans les entendre; mais quoique disposés à tout souffrir pour la cause de la liberté, les Colons n'en sentoient pas moins les inconvéniens de la guerre; un refus trop formel de se prêter aux voies de conciliation, pouvoit mécontenter le peuple, exciter des murmures & favoriser des séditions; l'Amiral ne se promettoit pas d'autre fruit de ses offres insidieuses. L'Assemblée de Philadelphie fut éviter le piège; elle députa Benjamin Franklin, Samuel Adams

John



Adams & John Rutledge pour aller Edward.  
conférer avec l'Amiral. Staten-

1776.

Island étoit le lieu choisi pour la conférence. Lord Howe y reçut les trois Commissaires non-seulement avec les égards dûs à leurs titres, mais avec cet air affectueux qui prépare à la séduction ; il affecta la tendresse d'un frère pour les Colons d'Amérique, pleura sur l'affreux abyme qu'ils s'étoient creusé, leur tendit les bras au nom de la Mère-Patrie, leur parla de clémence, de repentir & de soumission. A ces derniers mots, les Députés répondirent fierement que les humbles pétitions du Congrès avoient été rejetées avec mépris, que l'indépendance étoit proclamée, & que les Colonies reconnoissoient de nouveaux gouvernemens. En même tems ils prirent congé de l'Amiral, & regagnèrent Philadelphie.

Le Congrès instruit des offres de Howe, les rendit publiques ainsi que la réponse des Commissaires ; & le Peuple satisfait de la condescendance de ses Chefs, mit tout son espoir dans la guerre ; il jura d'en braver les périls, jusqu'à l'en-

1776.

tière destruction de la tyrannie ; mais cette ardeur ne fut pas si générale , qu'il n'y eût encore beaucoup à craindre du découragement des Troupes. L'Armée de Washington , la mieux disciplinée & la plus aguerrie de toute l'Amérique , lui manqua au moment le plus décisif. Dix huit mille Provinciaux abusant de leur droit , avoient quitté ses drapeaux au terme d'un engagement de six ou sept mois ; & l'on venoit d'apprendre que le Chevalier Howe faisoit des mouvemens vers le Jersey , que seize mille hommes , tant Hessois qu'Anglois , s'étoient emparés de tous les postes jusqu'à la Délaware ; on disoit même , & ce n'étoit pas sans quelque vraisemblance , que l'intention de ce Général étoit de prendre ses quartiers à Philadelphie.

Dans ce moment de crise , Washington ne désespéra point du salut de la Patrie. Avec les trois mille hommes qui lui restoit , il vint se placer sur les bords du fleuve , bien résolu d'attaquer ou du moins d'arrêter dans leur marche les six mille Hessois qui s'acheminoient

vers Philadelphie. Heureusement, le Congrès informé de sa situation, lui fit passer trois mille hommes de nouvelles Troupes, & ce renfort calma les allarmes de cette Capitale.

A la vue de l'ennemi qui s'approchoit de leurs murailles, les Habitans consternés avoient d'abord formé le projet d'évacuer leur Ville, après y avoir mis le feu. Le plus grand nombre commençoit à désespérer du succès de la révolution, & dans ses murmures, il se reprochoit son adhésion précipitée à l'acte d'indépendance. Les prédicateurs évangéliques tonnoient en vain contre cette multitude effrayée, qui, disoient-ils, se refusoit aux vues de la Providence, dont les décrets éternels avoient marqué cette époque de l'affranchissement de l'Amérique; ils l'exhortoient à concourir à l'œuvre de Dieu, & traitoient de révolte & d'impiété la défiance qu'elle montrait dans les promesses de la Religion & de ses Ministres. Toute leur éloquence n'auroit pu rassurer les Habitans de Philadelphie, si au moment qu'ils espéroient le moins, un renfort amené par le

1776.

Général Lee & plusieurs autres corps de nouvelles Troupes enrôlées pour trois ans, n'étoient venus se ranger auprès de Washington, & lui composer une Armée capable de faire tête aux ennemis. A ces motifs d'encouragement se joignit un nouveau Manifeste du Congrès, d'où il résultoit, sur un exposé succinct des forces respectives de l'Angleterre & de la nouvelle République, que cette dernière n'avoit besoin que de courage & d'unanimité pour opposer aux tentatives Britanniques, une résistance constamment victorieuse. On n'y dissimuloit pas ses espérances du côté de l'Europe; & le concours des Puissances étrangères y fut annoncé pour la première fois, comme un secours prochain, qui devoit hâter le triomphe de la liberté en Amérique. Le Congrès ne craignoit pas d'ajouter que des services effectifs avoient déjà signalé la générosité de ces Puissances.

En effet les Villes de Nantes & de Bordeaux venoient d'ouvrir leurs ports aux corsaires de Boston; & les finances & le crédit de l'Angle-



terre commençoient à souffrir beaucoup de leurs riches captures. La Cour de Londres informée que Rhode-Island étoit le principal dépôt de ces richesses , fit passer des ordres secrets au Général Howe , & par une feinte heureuse , il s'empara de cette Isle presque sans coup férir. Il y trouva cinq mille boucauds de sucre ; mais cette perte fut bientôt réparée par de nouvelles prises ; toute la vigilance des Gouverneurs de la Jamaïque , de la Grenade & des autres îles Angloises des Antilles , ne pouvoit assurer la navigation contre les corsaires Américains.

Si la petite guerre de mer n'étoit point favorable aux Royalistes, on a vu qu'ils étoient plus heureux dans leurs expéditions de terre. Déjà maîtres de New-York , de Rhode-Island & de New-Jersey , ils menaçoient la Pensylvanie , & cette Province justement allarmée, s'étoit crue à la veille d'une entière subversion. La rapidité de leurs progrès n'étoit pas due seulement à la valeur des Troupes européennes ; la férocité des Nations

1776.

Modération  
des Améri-  
cains. Les  
Royalistes  
contrefont  
leur papier-  
monnaie.

1776.

Sauvages les secondoit puissamment, & la nouvelle République n'osoit tourner contre eux les haches de ces barbares; une telle représaille lui faisoit horreur; elle se contenta de l'employer contre les Sauvages ennemis, & ne demanda que la neutralité des autres. Six Nations des plus aguerries s'y engagèrent, & leur fidélité à cet égard ralentit un peu les succès de l'Angleterre. Ce détail de notre Histoire justifie le reproche tant de fois répété, que les Anglois peu généreux dès qu'ils ont les armes à la main, ne se piquent point d'imiter à la guerre, la délicatesse & l'humanité des Nations civilisées. Tous les moyens de nuire leur paroissoient légitimes dans la guerre de l'Amérique, & l'Europe impartiale jugea qu'ils avoient sur-tout négligé les intérêts de leur gloire, en se permettant de contrefaire les papiers-monnoie des Américains. Ils les multiplièrent à tel point, qu'il en résulta le plus grand désordre dans les finances de la République: l'aviilissement de ces richesses idéales crût en raison de leur quantité devenue

prodigieuse par cette fraude, qui sem-  
bloit devoir entraîner l'extinction  
totale du papier - monnaie. Pour  
prévenir un malheur sur lequel la  
Grande - Bretagne fondeoit l'espoir  
de ses succès en Amérique, le Con-  
grès ôsa déclarer traîtres à la Patrie  
tous ceux qui ne recevroient pas  
ce papier avec la confiance due  
aux espèces d'or & d'argent ;  
& cette déclaration violente ,  
mais nécessaire , fut regardée  
comme l'acte d'un despotisme in-  
connu dans les régions même les  
plus façonnées à la servitude. Les  
membres du Congrès sentoient l'in-  
justice de cet acte ; mais le choix  
des moyens leur manquoit , & pour  
éviter un plus grand désordre , ils  
se devouèrent eux-mêmes , & con-  
sentirent à se voir soupçonnés un  
moment de mauvaise foi , d'avidité,  
d'extorsions & de tyrannie. Le dis-  
crédit du papier - monnaie , mit  
peut - être les États - unis à deux  
doigts de leur perte , & l'on ignore  
quelles eussent été les suites de cet  
acte frauduleux de la politique  
angloise , si le zèle de la justice &  
de l'humanité n'eût fait trouver aux

1776.

1776.

Premiers  
succès du sé  
jour de Silas  
Déane & de  
Franklin à  
Paris.

Américains de la protection & des  
ressources en Europe.

Silas Déane, Délegué du Congrès, étoit arrivé à Paris dans l'unique vue d'entamer une négociation avec la Cour de Versailles ; mais ce premier pas étoit difficile, & il craignit d'abord de ne point réussir dans ses tentatives. Déjà il se dispoisoit à passer en Hollande où ses compatriotes avoient des relations de commerce aussi bien qu'en France, lorsque le sieur Beaumarchais qui s'étoit attiré sa confiance, lui indiqua le vrai moyen d'intéresser la Nation en faveur des Américains. Il falloit pour cela, mettre dans leur parti, les Grands, les Femmes & les Gens-de-lettres. Par l'adresse de Beaumarchais, ces trois classes de la société concoururent bientôt avec lui au succès de la délégation de Silas Déane. On ne parloit dans le grand monde que de Colonies Angloises, de Congrès & de Mère-Patrie. Le cabinet de Versailles s'occupa des intérêts de l'Amérique insurgente, & Beaumarchais fut autorisé secrètement à faire des armemens de commerce



vec les Colonies Angloises. Elles furent en partie à son crédit, à son activité, à sa discrétion, l'avantage espéré de se procurer les approvisionnemens nécessaires pour la Campagne prochaine. Mais l'arrivée du Docteur Francklin à Paris décida la révolution dans les esprits déjà prévenus pour la nouvelle République. Ce Docteur célèbre dans toute l'Europe par ses découvertes en physique, avoit signalé, dans plusieurs négociations à la Cour de Londres, son zèle patriotique pour les intérêts des Colonies. Il vint en France avec l'intention secrète de faire valoir leurs droits méconnus ou sacrifiés par la Métropole. Il se montra d'abord comme un citoyen accablé des malheurs de sa Patrie, & qui vient les déplorer sous un ciel étranger, mais paisible. Il avoit choisi sa retraite à Passy, Village situé aux portes de la Ville; il y vivoit dans une simplicité philosophique qui retraçoit les mœurs patriarcales. Le bruit s'étoit répandu que dans cet asyle champêtre, il causoit de l'inquiétude au Ministère Britannique; & l'intérêt

1776.

1776.

qu'il inspira d'abord fut celui de la vertu persécutée & de l'innocence en butte aux traits d'une politique ombrageuse. Un cortège nombreux d'honorables proscrits , victimes comme lui de la corruption de l'Angleterre, l'accompagnoit ordinairement dans ses promenades, & dans ces doctes licées où il venoit offrir le spectacle imposant & toujours si couru d'un étranger vénérable par ses vertus & par ses lumières. On se portoit en foule sur son passage; le nom de *Francklin* voloit de bouche en bouche, & des épithètes flatteuses accompagnoient ce nom déjà respecté dans les dernières classes du Peuple. Il n'y avoit pas trois mois qu'il étoit à Paris, & les Arts interprètes de l'enthousiasme général, lui payoient déjà leur tribut d'admiration; le portrait de *Francklin* s'offroit de tous côtés dans un costume grotesque aux yeux de la frivolité; mais d'où la vénération publique avoit écarté le ridicule. On conçoit aisément qu'il ne suffisoit pas aux vues du Philosophe Américain d'inspirer aux Parisiens une estime oisive pour ses talens & sa

personne , l'intérêt de la Patrie présidoit à ses moindres pensées ; & sous les dehors de la simplicité & les apparences de l'inaction , il faisoit agir tous les ressorts d'une Politique adroite & profonde. Il entretenoit des correspondances secrètes avec Silas Déane & Arthur Lée , dirigeoit leurs démarches , étoit l'ame en un mot des négociations du Congrès dans les Cours de France & d'Espagne, dans celles de Vienne & de Berlin. Le mystère présidoit à toutes ses opérations ; & la Cour de Londres étoit encore bien loin de soupçonner la France de vouloir favoriser la révolution d'Amérique ; elle oublioit que dans tous les tems, nos Rois ont mis leur gloire à protéger les États opprimés. Mais n'anticipons point, & reprenons la chaîne des événemens qui ont précédé cette révolution.

L'Angleterre avoit triomphé pendant toute cette Campagne, & sa position lui promettoit de nouveaux succès. Outre les trente - quatre mille hommes de troupes réglées qu'elle tenoit encore dispersées dans les Provinces conquises, elle

Désertion  
d'Arnold. Le  
Général Lée  
est fait pri-  
sonnier.

1776.

comptoit sur la fidélité de cent mille Torys disposés à trahir leurs concitoyens & la plupart en état de les combattre. Douze vaisseaux & un nombre prodigieux de frégates composoient la flotte avec laquelle elle embrassoit pour ainsi dire toute l'Amérique septentrionale. Pour comble d'infortune, les Insurgens avoient fait deux pertes irréparables : Ce brave Arnold qui s'étoit couvert de gloire au siège de Québec, venoit de quitter l'Armée du Nord & d'abandonner les intérêts de la République, pour se venger de quelques membres du Congrès qui lui refusoient la grade de Major-Général que méritoient ses services; mais dont il s'étoit rendu indigne par ses exactions à Montréal. Un événement encore plus funeste privoit l'Amérique d'un Officier jusques-là plus fidèle & non moins habile qu'Arnold. Charles Lée étoit venu se joindre à Washington dans le Nouveau-Jersey. Occupé à choisir des postes avantageux d'où il pût retarder la marche des Anglois vers Philadelphie, & ne sachant pas que des Partis royalistes



y battoient la campagne, souvent il s'écartoit sans précautions de Moristown, où il avoit posté le gros de sa Troupe. Le quatrième jour de son arrivée, ce guerrier trop confiant, s'éloigna jusqu'à deux milles, n'ayant avec lui que douze hommes. Une position favorable à ses vues, l'arrêta plusieurs heures dans un hameau où la nuit vint le surprendre. Il falloit y coucher ou s'exposer à de fâcheuses rencontres; l'événement fit voir qu'il auroit dû préférer ce dernier parti. Le Colonel Harcourt rodoit dans les environs avec un détachement de cavalerie légère. Lée avoit imprudemment écrit à Maristown une lettre qui fut interceptée; Harcourt instruit de sa retraite, l'investit sur le champ. La petite Troupe de Lée est faite prisonnière avant même qu'il ait soupçonné le danger. Huit Dragons pénètrent dans sa chambre, se précipitent sur lui, le chargent de fers, & le conduisent en cet état à Lord Cornwallis qui le menace du dernier supplice. Le Général Howe à qui il est renvoyé

1776.

Les Amé-  
ricains re-  
prennent cou-  
rage.

sous bonne garde , le condamne à la plus dure captivité.

La fermeté du Congrès, ses manifestes encourageans, son dévouement patriotique & sur-tout l'espoir d'intéresser les Puissances de l'Europe à la cause de l'Amérique insurgente, avoient enfin ranimé l'ardeur & réveillé le premier enthousiasme des Provinces confédérées. Elles ne voyoient plus dans les désastres de la dernière Campagne qu'une obligation indispensable de les réparer ; & loin de se laisser abattre par les prospérités de l'Angleterre, elles prirent les mesures les plus hardies pour y mettre un terme décisif & prochain. Le Congrès avoit décidé que les froids de l'hiver ne suspendroient point les hostilités, & cette saison rigoureuse fut marquée pour la guerre offensive. En conséquence de ce plan combiné à l'avantage des Américains, le Général Schuyler prit le commandement des quinze mille hommes de l'Armée du Nord & se dispo- soit à rentrer dans le Canada ; les circonstances y paroissoient favorables

pour une expédition. La rivalité des Généraux Carleton & Burgoyne qui s'y disputoient la préséance, avoit occasionné des troubles dans cette Province, & fait naître parmi les soldats des acceptions toujours préjudiciables au bien du service, au maintien de la subordination, à la vigueur de la discipline. Burgoyne étoit allé faire juger ses prétentions à Londres, & Carleton se voyoit seul chargé du commandement dans une saison qu'il savoit être favorable aux armes des Américains.

1776.

D'un autre côté, Washington qui jusques-là s'étoit tenu sur la défensive, crut pouvoir entreprendre, sans risquer cependant une bataille générale, de resserrer l'Armée ennemie, dont le large front annonçoit la confiance d'arriver sans obstacle jusqu'à Philadelphie. Divers postes avancés dans le Nouveau-Jersey, favorisoient la marche de cette Armée; Washington entreprit de les forcer, & il y réussit. Pour fermer à l'ennemi le passage de la Délaware, il avoit cantonné ses Troupes sur le bord de cette

Washington  
force les pos-  
tes avancés de  
Trentown.

1776.

rivière. Sa manœuvre obligea les Royalistes à se cantonner eux-mêmes, & par conséquent à diviser leurs forces. La nuit du vingt-cinq Décembre le Général Américain passa la Délaware, marcha vers les postes avancés de Trentown, mit en fuite ceux qui les défendoient, & s'étant emparé de toutes les avenues, surprit les quinze cens Hessois qui s'étoient rendus maîtres de la Ville. Quatre cens échappèrent; les autres furent pris & envoyés à Philadelphie. Le vingt huit du même mois, le poste de *Mont-Mouth-Court* dans le Bas-Jersey, fut enlevé aux Royalistes par le Général Mifflin qui leur fit beaucoup de prisonniers; ces deux échecs les obligèrent à se désister, pour le moment, de leurs projets sur la Capitale de la Pensylvanie. L'Armée du Roi évacua ses postes avancés, & se replia jusqu'à Brunswick. Lord Cornwallis en recueillit une partie, & le reste vint prendre ses quartiers à New-York, où le Général Howe devoit passer l'hiver.

1777.

Cependant Washington se dispo-  
soit à rassembler ses Troupes à Tren-



town; il avoit déjà repassé la Delaware, lorsqu'il se vit surpris & presque assailli par Cornwallis qui venoit l'attaquer avec des renforts détachés de New-York. Le 6 Janvier les Gardes avancées des deux partis se trouvèrent en présence, & tout sembloit annoncer pour le lendemain une bataille générale; mais Washington avoit d'autres desseins, & ses mesures étoient prises pour éviter une affaire meurtrière, dont rien ne lui garantissoit le succès. Il décampa secrètement pendant la nuit, & par une marche habile, quoique précipitée, il sut mettre à profit sa retraite, en se jettant sur le Village de Princetown, dont il s'empara de vive force. Il y avoit dans ce poste un détachement des Troupes Hessoises & trois Régimens Anglois qui, après une vigoureuse défense, se virent obligés de fuir & d'abandonner aux Américains leurs bagages, leurs munitions & trois cents prisonniers.

Pendant ce tems les Anglois étoient sous les armes à Trentown & se dispoient à marcher, lorsqu'un de leurs Chevaux-Légers

1777.

Belle retraite de Washington.

1777.

arrivant à toute bride de Princetown, leur apprit que Washington venoit d'attaquer & d'emporter cette place. Ils se croyoient au moment de livrer l'assaut au Camp des Américains ; cette nouvelle déconcerta leurs projets, & Cornwallis prit à la hâte le chemin du poste enlevé.

La retraite de Washington est un de ces événemens extraordinaires que la postérité traitera de fable. Elle refusera de croire que deux Armées ennemies, du fort desquelles dépendoient de si grands intérêts, se soient trouvées dans un aussi petit espace que Trentown, & que l'une de ces Armées, à la veille d'un engagement, ait pu se dérober à l'autre, avec ses provisions, ses bagages & son artillerie, sans qu'un tel mouvement fût même soupçonné. Les Anglois furent si complètement trompés dans cette occasion, que lorsqu'ils ouïrent le bruit du canon & de la mousqueterie de Princetown, ils crurent entendre le tonnerre, quoiqu'on fût alors au cœur de l'hiver.

Il prend ses  
quartiers.  
d'hiver à  
Moristown.

L'intention du Général Américain, après l'affaire de Princetown,

étoit d'aller tenter la délivrance de Charles Lée, détenu prisonnier à Brunswick, & de prévenir le retour de Cornwallis dans cette place affoiblie par son absence ; mais les troupes fatiguées demandoient du repos, & Washington vint prendre ses quartiers d'hiver à Moristown. Ainsi fut terminée à l'avantage des insurgens, une Campagne qui, peu de jours auparavant, sembloit menacer leur parti d'une entière destruction.

Les Anglois craignant pour leur magasin de Brunswick situé à dix-huit milles de Princetown, vinrent le renfermer dans cette Ville, d'où ils n'osèrent tenter aucune entreprise considérable, pendant près de cinq mois. Du poste inattaquable de Moristown, Washington commandoit ceux des Ennemis. Témoins de tous leurs mouvemens, les Américains trouvoient de fréquentes occasions de leur nuire, & en moins de quinze jours, ils leur enlevèrent deux cens chariots chargés de vivres ou de munitions de guerre. C'étoit aux portes de Brunswick, & pour ainsi dire, sous le canon de

1777.

Ruse courageuse du  
Général Mac  
Dougal.

1777.

cette place, que se faisoient toutes ces prises. Cette petite guerre, à laquelle, le Général Putnam & le Colonel Scott eurent la plus grande part, privoit chaque jour le Parti Royaliste de quelques-uns de ses Soldats; il en perdit plus de cinq cents aux deux échecs de Quibletton & de Pont de Milstone, où le Colonel Dikenson se couvrit de gloire. Le Général Howe, dont l'armée s'affoiblissoit d'ailleurs par les maladies & la désertion, fit proposer une suspension d'armes jusqu'au mois d'Avril. Washington avoit trop à cœur de chasser les Anglois du Jersey pour ne pas se refuser à cette proposition. Howe, offensé de ce refus, essaya de s'en venger en faisant attaquer le Bourg de Pecks'hill, sur la rivière d'Hudson; ce poste assez bien fortifié pouvoit favoriser une entreprise sur la Nouvelle-York. Le 23 Mars, deux frégates, deux galeres & quatre vaisseaux de transport vinrent mouiller dans la baie de Pecks'hill, & quatre Régimens débarquèrent sous le canon des galeres, à un mille & demi du Bourg. Ils n'eurent qu'à



se montrer pour convaincre le Général Mac Dougal, qu'une longue résistance seroit inutile & par conséquent désapprouvée du Congrès. 1777.  
Après un combat assez vif où il ne perdit qu'un seul homme, il se retira en bon ordre, emportant avec lui ses munitions & son artillerie. Les quatre Régimens Anglois s'établirent dans ce poste, où ils firent quelque dégât ; mais le lendemain ces mêmes Américains, divisés par piquets, reparurent successivement, & à des distances combinées qui, trompant les Anglois, leur firent craindre que Mac Dougal n'eût reçu de puissans renforts. Se voyant attaqués avec vigueur, ils se replièrent en désordre, descendirent la rivière & rentrèrent dans New - York avec la honte de n'avoir dû qu'à la force un avantage cédé presqu'aussi-tôt à la ruse courageuse d'un ennemi non moins intelligent que brave.

L'Angleterre ne soutenoit guère mieux la gloire de ses armes dans le Canada, que dans le Jersey. Vers la fin de l'hiver, il s'étoit élevé des querelles parmi les Trou-

1777.

pes Angloises & Allemandes ; & dans quelques endroits la division avoit été jusqu'au soulèvement ; pour les contenir dans le devoir, Carleton se vit réduit à la dangereuse extrémité de les opposer les uns aux autres. Depuis le départ de Burgoyne, toutes les opérations du Gouverneur s'étoient bornées d'ailleurs à répandre sur les frontières de la Nouvelle-Angleterre, cinquante Canadiens & quatre-vingt Sauvages qui les infestoient. Pour mieux irriter la férocité de ces derniers, on n'avoit pas rougi de mettre un prix de vingt livres sterling à la chevelure de chaque Américain. Cette conduite atroce avoit son prétexte dans la maxime barbare, *qu'on ne doit point de ménagemens à des Rébelles*, & sa véritable cause, dans le désespoir & l'impuissance de les réduire. Les États-Unis d'Amérique étoient visiblement protégés en Europe ; l'*Amphitrite* & plusieurs autres vaisseaux chargés d'armes, d'habits & de munitions, venoient d'entrer dans la baie de Massachusset ; & un grand nombre d'Officiers & d'In-

général François, transportés en Amérique, justifioient par leurs services l'espérance dont les Insurgens s'étoient flattés dès le commencement de la guerre, que la France daigneroit leur tendre une main secourable. Les effets de cette protection bien sensibles pour les Généraux Anglois, avoient substitué à la confiance qu'ils affectoient encore dans leurs dépêches, un aveugle dépit, qui souvent leur suggéroit des procédés inhumains que désapprouvoit la Politique.

Cependant la Cour de Londres ne prenoit point encore d'inquiétude sur les intentions secrètes de la France. A la veille d'une Campagne ruineuse, les débats se renouveloient dans le Parlement, & Lord Chatham, qui, depuis deux ans, n'avoit point paru aux assemblées, s'y fit transporter le 30 Mai de cette année. Quoi qu'affoibli par la vieillesse & les infirmités, il y parla avec une éloquence qui fit trembler les Auditeurs Royalistes.

« C'en est fait de l'Angleterre, » s'écria-t-il, si la réconciliation » la plus prompte avec les Amé-

1777.

Lord Chatham veut qu'on déclare la guerre à la France.

1777.

» ricains, n'arrête le coup suspendu  
 » sur nos têtes ; & tout délai , ne  
 » fût-il que de six semaines, rendra  
 » cette réconciliation impossible ».

Mais dans les principes de Chatham , ce n'étoit point assez de faire la paix avec les Colonies ; il conclut à ce qu'on déclarât la guerre à la France. La Politique avoit dicté la motion de cet ancien Ministre ; le Duc Grafton & les Lords Camden & Shelburne l'avoient appuyée ; Lord Germaine la combattit, & elle fut rejetée. Lord Weymouth, Secrétaire d'État des Affaires Étrangères , s'étoit mis en frais de prouver que l'Angleterre n'avoit rien à craindre de la France , & tout le parti du Roi se rendit à cette prétendue démonstration. Quant à la guerre d'Amérique , il fut décidé que la Métropole continueroit de s'écraser pour la soutenir.

Arrivée du  
 Général Bur-  
 goyne au Ca-  
 nada.

Le Général Burgoyne venoit de partir avec le titre & les pouvoirs de Commandant en chef de l'Armée du Canada. Ce Guerrier courtois avoit su fermer les yeux des Ministres sur l'intrépide activité de Carleton, à qui l'Angleterre devoit la



la conservation de cette grande Province. Ses services furent méconnus, & Burgoyne vint le supplanter avec le faste d'un Général favorisé de la Cour, & qui va combattre pour elle. Il apportoit avec lui près de sept cens mille livres sterling ; & l'approvisionnement de son Armée étoit immense.

1777.

La Cour de Londres ambitionnoit de voir les Colonies septentrionales, séparées des Etats de l'Ouest & du Midi, & d'établir par la riviere d'Hudson une communication libre au Canada. Burgoyne fut chargé de cette expédition ruineuse, dont le plan étoit de traverser à la hâte la partie haute de l'État de New-York, de soumettre les postes fortifiés qui bordaient les lacs, & d'aller rejoindre Clinton & les neuf mille hommes qu'il commandoit à New-York ou dans ses environs. Les forts Ticonderago, Crown - Point, Skenesborough, Edouard & Stanwir une fois soumis, Clinton & Burgoyne auroient enfermé toute la Nouvelle-Angleterre entre l'Océan & leurs Armées ; la flotte de l'Amiral Howe auroit enchaîné les rivages, son

1777.

Prise de  
Ticonderago

frère auroit soumis à la fois Boston & Philadelphie, défait Washington & remis les Peuples sous le joug de la dépendance; il ne manquoit à ce magnifique plan que la possibilité d'être exécuté. Pour le rendre impraticable, il suffisoit des obstacles de la nature, & Burgoyne avoit en même tems à vaincre & la résistance du climat & celle des Habitans. Aussi fut-il trois mois à se rendre de Montréal au Lac Champlain; il ne parut qu'au mois de Juillet devant Ticonderago. Le Général Saint-Clair commandoit dans ce poste, & quoique sa Garnison fût de quatre mille hommes, il ne se crut pas en état de le défendre; il l'évacua sans combattre, après s'être muni du suffrage d'un Conseil de Guerre. Il essayoit de gagner le fort Edouard où commandoit Schuyler; mais dans cette marche de sept à huit jours, les Anglois ayant attaqué son arrière-garde, lui prirent ou tuèrent environ douze cents hommes: la prise de Ticonderago ouvroit tout le pays à l'Armée de Burgoyne & lui assuroit une retraite en cas d'événement. Le Congrès justement indigné, crut

voir de la lâcheté & soupçonna de trahison dans la conduite de 1777.  
 Saint-Clair, à qui il fit ôter le commandement. Il prit ensuite les mesures les plus sages pour arrêter les progrès de l'Ennemi & empêcher la jonction des deux Armées. Putnam eut ordre de partir avec quatre brigades, & vint se poster au-delà de Saratoga, dans un lieu également fortifié par l'art & par la nature. Gates alla remplacer Schuyler qui commandoit les Troupes chargées de couvrir Ticonderago, & qu'on accusoit trop légèrement peut-être d'une connivence honteuse avec le Général Saint-Clair. Arnold qui, rentré au service & dans les bonnes grâces du Congrès, s'étoit signalé le 27 Avril à l'affaire de Dumbury dans le Connecticut, se rendit avec cinq mille hommes dans les mêmes plaines de Saratoga, où Gates essayoit de rallier les Troupes dispersées.

On ne pouvoit opposer à Burgoyne des Chefs plus braves & plus habiles, & Washington, quoiqu'absent, dirigeoit les principales opérations de la guerre dans cette

Howe évacue le Jersey.

1777.

contrée de l'Amérique ; mais il n'ôsoit perdre de vue le Chevalier Howe, qui, par le retard des équipages de son Armée, n'ouvrit la Campagne qu'au commencement de Juin. Désespérant d'engager les Américains dans une affaire générale, il aima mieux évacuer le Jersey que de les attaquer dans la position avantageuse qu'ils occupoient, & s'exposer ainsi à une défaite qui lui fermeroit le passage de la Délaware. Il résolut d'entrer dans la Pensylvanie par un autre côté, & d'après ce nouveau plan, il fit embarquer ses Troupes & s'embarqua lui-même pour l'Isle des États, où étoit le rendez-vous général. La Cour de Londres regardoit Philadelphie comme l'unique rempart de la Nouvelle - République ; elle s'étoit persuadée que la réduction de cette Ville entraîneroit la soumission des Rebelles. Il n'y avoit point à balancer sur cette expédition, & des considérations, dont la sagesse ne pouvoit être appréciée que sur les lieux, avoient décidé le Chevalier Howe à tenter l'entreprise du côté de la mer. Il s'étoit embarqué dans cette résolution ; mais les



vents qui la contrarioient, ne lui permirent d'arriver à la baie de Chesapeack, que le vingt-cinquième jour d'une navigation pénible; il remonta plus heureusement jusqu'à l'embouchure de la riviere d'Elck. Quelle fut sa surprise en débarquant son Armée, de voir que les Troupes de Washington l'avoient prévenue, que les Milices de Maryland bor- doient les frontieres de cette Pro- vince, & que le Général Levis s'approchoit avec celles de la Vir- ginie ! On avoit pris les mesures les mieux combinées pour faire avorter tous ses desseins.

Cependant Washington tenoit en échec les trois Armées Royales. Tandis que les Troupes du Nord contenoient celles de Burgoyne, & que lui-même déconcertoit les pro- jets combinés des frères Howe, il avoit concerté une attaque contre les Troupes de l'Armée de Clinton détachées pour la garde de Staten- Island. Deux mille hommes enle- vèrent ce Fort le 22 Août, y firent trois cens prisonniers parmi lesquels on comptoit trente Soldats & deux Officiers Anglois, & em-

Bataille de  
Brandiwine.

1777.

menèrent avec eux tout le bétail de l'isle ; mais comme ils se rembarquoient, deux Régimens de l'Armée de New - York atteignirent leur arrière garde, leur tuèrent ou blessèrent cinquante hommes, prirent soixante Américains & délivrèrent vingt-trois Soldats Royalistes. Pendant ce tems, Washington rasfuré sur la position actuelle de Howe, dirigeoit sa marche vers Philadelphie, d'où le Congrès faisoit transporter dans les terres les archives de la République. Le Général traversa cette Ville avec douze mille hommes, & vint camper près de Wilmington, sur le bord de la Délaware. La flotte angloise avoit remonté ce fleuve, dont elle essayoit de forcer les passages. Dans cette position, le flanc droit de l'Armée Américaine étoit exposé, & elle ne couvroit point assez Philadelphie. Washington crut devoir transporter son Camp sur la rive gauche de la Creek de Brandiwine, dont les bords élevés favorisent l'Armée qui la défend. Howe, posté aux sources de l'Elk, ne pouvoit tenir longtemps dans ce poste ; il ne tarda pas

à se porter vers l'Armée continentale. A son approche, le Congrès allarmé envoya des ordres à Washington d'accepter la bataille. Ce n'étoit point l'avis du Général; mais il favoit obéir aussi bien que commander. Le 11 Septembre il y eut des canonnades de part & d'autre, & la plus grande partie du jour se passa en escarmouches. A trois heures après midi, le Général Maxwel reçut ordre de traverser un gué de la Creek appelé le gué du Chadd, & d'aller se poster avec un renfort sur une éminence de l'autre côté de la riviere; Il en fut chassé par un détachement qu'il avoit d'abord repoussé. Pendant ce tems-là un corps de l'Armée Royale se disposoit à tourner l'aile droite de l'Armée Américaine, & un bois favorisoit cette manœuvre; Washington avoit cru voir dans les dispositions de Howe qu'il en vouloit à son aile gauche. Le Général Sullivan qui commandoit l'aile droite, étoit chargé de veiller de ce côté-là sur tous les mouvemens de l'Ennemi; mais Washington fut mal secondé dans cette

1777.

circonstance. Cependant il eut quelque soupçon de feinte sur le peu d'empressement de Howe à passer le gué du Chadd; pour épier les vues du Général, & la marche de Cornwallis qui commandoit la gauche de l'Armée Royale, il dépêcha quelques Officiers, dont les rapports contradictoires tinrent long-tems ses résolutions suspendues. On fut enfin que le Général Cornwallis marchoit à la hâte vers le gué de Jefferies. Sullivan s'y porta avec toute son aile droite à travers des bois, dont l'épaisseur ralentit sa marche. Il en sortit pour gagner une éminence dont l'Ennemi venoit de s'emparer. N'ayant ni le loisir, ni la commodité de ranger sa Troupe en bataille, il fut contraint de fuir dans le plus grand désordre & de regagner un bois où les Royalistes le poursuivirent & lui tuèrent beaucoup de monde.

Suite de  
cette déroute.

Pendant cette déroute, un détachement de l'Armée de Howe, forçoit, dans un poste avantageux, deux brigades où le Marquis de la Fayette, nouvellement arrivé en Amérique, servoit en qualité de



Volontaire, quoiqu'il eût déjà reçu du Congrès le Brevet de Major Général. Ce jeune Seigneur fit de vains efforts pour rallier les Troupes ; il les encourageoit par son exemple, & les pressoit de charger l'Ennemi avec la bayonnette. Elles tinrent ferme un moment, & le Marquis de la Fayette alloit les ramener au combat, lorsqu'il reçut une blessure à la jambe qui l'obligea de quitter le champ de bataille. Cet accident replongea la Troupe dans le découragement ; les Brigades lâchèrent le pied & il ne fut plus possible de les rallier. Dans le même-tems & presqu'au même lieu, un corps de Virginiens plioit devant Cornwallis, & ces fuyards laissoient la droite de l'Armée Américaine entièrement découverte. Ce moment critique fut celui que choisit le Général Kériphausen pour venir attaquer la gauche des Insurgens. Il marchoit sur deux colonnes, dont l'une tourna leur batterie, tandis que l'autre s'en emparoit. Ce dernier malheur obligea le gros de l'Armée continentale à se précipiter dans le chemin de Chester, traînant avec elle &

1777,

dans le plus grand désordre ses blessés, son artillerie & ses bagages. La seule Brigade du Général Waine, qui s'étoit repliée sur les hauteurs, garda sa position jusqu'à la nuit, soutint avec courage le feu de l'Ennemi, & fit sa retraite en bon ordre.

Réflexions  
sur cette jour-  
née.

La journée de Brandiwine justifie bien la répugnance que Washington avoit toujours eue pour les affaires générales : il savoit que les Américains, faits pour combattre avec supériorité dans les occasions où la bravoure personnelle décide le succès, n'avoient plus le même avantage dans une affaire où la victoire peut être le fruit de l'obéissance, de la discipline & des combinaisons de la Tactique. Des Soldats passionnés pour la liberté sont quelquefois trop dominés par ce sentiment, lorsqu'il s'agit d'exécuter aveuglément les ordres de leurs Officiers. Quoi qu'il en soit, cette victoire coûta cher aux Anglois ; ils eurent plus de mille hommes tués & un plus grand nombre de blessés. Quoique vaincus, les Américains ne perdirent en tout que douze cens hommes ;

mais leur défaite ouvrit au Général Howe l'entrée de Philadelphie. 1777.

Parmi les Officiers François qui partagèrent les dangers de cette journée, on distinguoit le Marquis de la Fayette & les Chevaliers de Fleury & du Plessis Mauduit. M. Tronson du Coudray, que le Congrès avoit élevé au grade de Major-Général devoit y commander l'artillerie; mais la fortune envia cet excellent Officier au parti de la liberté. Comme il traversoit le Skuikill pour rejoindre l'Armée de Washington, un cheval fougueux qu'il montoit le précipita du bateau dans la rivière, & le Chevalier du Coudray se noya, malgré les efforts de Roger, son Aide de Camp, qui s'étoit jeté à l'eau pour le secourir.

A cette même époque, un accident non moins tragique & plus touchant encore, intéressa toute l'Armée au sort d'un jeune guerrier, dont l'amour & l'hymen venoient de couronner la bravoure. Plusieurs Écrivains ont déjà tracé l'aventure du jeune Seymours & de la belle Molly, & j'ai cru qu'on me sauroit gré de choisir dans tous ces

\_\_\_\_\_ récits le plus intéressant & le moins étranger au ton de cette Histoire.

1777.

Aventure de  
Seymours &  
de Molly.

» Dans les Habitations situées sur  
» les bords de la Délawarre, il  
» y avoit une jeune fille d'une  
» grande beauté, nommée Molly;  
» elle aimoit le jeune Seymours,  
» elle en étoit éperduement aimée :  
» Harvey, pere de Molly, étoit  
» riche; il avoit des champs fertiles  
» & de nombreux troupeaux ;  
» Seymours étoit pauvre ; Har-  
» vey ne pouvoit se résoudre à lui  
» donner sa fille. Les usages du pays  
» autorisoient les deux amans à se  
» passer du consentement d'Harvey;  
» mais le respect étoit plus fort ,  
» ils n'ôsoient en venir à cette ex-  
» trémité. Seymours, dans son cha-  
» grin , résolut d'aller faire la  
» guerre; il partit pour la Caro-  
» line à la suite d'une Troupe de  
» Volontaires. Jaloux de rapporter  
» des lauriers aux pieds de sa maî-  
» tresse, il se distingua à la défense  
» du Fort Sullivan, & le com-  
» mandement d'une Compagnie de-  
» vint bientôt sa récompense. Ayant  
» rejoint depuis, l'Armée de Was-  
» hington, il desiroit revoir sa maî-



» tresse ; il demanda & obtint un  
» congé de trois jours. Le pere de  
» Molly le voyant Capitaine , le  
» reçut avec attendrissement , & ne  
» crut pas devoir refuser pour  
» gendre un homme utile à la Pa-  
» trie. Le tems pressoit , il falloit  
» que Seymours retournât dans les  
» Camps ; le mariage se fit dès le  
» lendemain. Après la cérémonie ,  
» les parens des jeunes époux se  
» rassemblèrent sous des arbres en-  
» vironnés de treillages , à deux cens  
» pas de la maison d'Harvey. Ils y  
» faisoient un repas champêtre qu'as-  
» saisonnoit une douce joie , lorsque  
» des Soldats de l'Infanterie légère  
» du Général Howe , qui parcou-  
» roient le pays pour y chercher  
» des vivres , traversèrent l'Habita-  
» tion. Seymours & les témoins de  
» son bonheur étoient dans la plus  
» grande sécurité ; l'Armée An-  
» gloise campoit loin de là , & le  
» pays étoit couvert par les deta-  
» chemens de Washington qui te-  
» noient la campagne. Cependant  
» deux Soldats appercevant de loin  
» à travers les arbres un uniforme  
» Américain , s'avancèrent en appel-

1777.

1777.

» lant leurs camarades. Ils sur-  
» prennent Seymours au milieu de  
» la joie & dans l'ivresse du plaisir;  
» ils veulent l'emmener prisonnier.  
» Il n'avoit point ses armes ; mais le  
» courage & l'amour ajoutant à sa  
» force , il saisit un des agresseurs ,  
» s'empare de son fusil , & le renverse  
» d'un coup de bayonnette ; l'autre  
» Soldat prend la fuite , Seymours le  
» poursuit & lâche son coup après  
» lui : il regarde & voit le piqueur  
» Anglois retourner sur ses pas  
» dans la crainte sans doute de s'en-  
» gager au milieu de quelque part  
» Américain. Alors Seymours re-  
» vole vers ses parens & ses amis  
» Fier de sa victoire , il s'avance  
» & n'entend que des cris & de  
» gémissemens ; il frémit , il appro-  
» che : la balle a frappé son amante  
» il la trouve baignée dans son  
» sang. Ne pouvant supporter ce  
» spectacle douloureux & terrible  
» ni la voix d'Harvey qui lui rede-  
» mande sa fille , Seymours re-  
» tourne éperdu dans le Camp pour  
» se livrer tout entier à la fureur  
» & au désespoir. Il ne tarda pas  
» trouver dans les combats la mor-

» qu'il desiroit, & à suivre dans la                       
 » nuit du trépas celle qu'il avoit tant 1777.  
 » aimée ».

Cependant le Général Howe Affaire de  
Germantown  
 avoit pris possession de Philadel-  
 phie le trente Septembre, & cette  
 Ville abandonnée du Congrès qui  
 s'étoit transféré à York-Town, &  
 de tous les partisans de la guerre  
 qui l'avoient suivi dans cet asyle,  
 n'offroit à l'insolence du Soldat  
 victorieux que des victimes paci-  
 fiques, dont le dévouement oisif  
 à la cause de la liberté, n'avoit  
 jamais fait couler une goutte de  
 sang. Cette considération arrêta le  
 glaive du vainqueur, & les paissi-  
 bles vertus des Quakers finirent  
 par subjuguier la férocité d'une  
 soldatesque inhumaine & sangui-  
 naire. Le Général Anglois avoit  
 d'ailleurs à craindre des représailles  
 contre lesquelles sa position ne de-  
 voit pas le rassurer. S'il étoit maître  
 de la Ville, Washington l'étoit de  
 tout le pays. Il avoit fait ses dispo-  
 sitions pour empêcher les vaisseaux  
 anglois de remonter la rivière;  
 tous les Forts Américains étoient  
 en bon état, & cet habile Général,

1777.

toujours fidèle à son système, songeoit à réparer les malheurs de la journée de Brandiwine par des combats particuliers & des affaires de postes, espèce de guerre, dont le succès est sûr contre un Ennemi qui, pour se recruter, a besoin de recourir à des renforts d'outre mer. Malgré la saison qui s'avançoit, le Congrès vouloit une action générale; les Officiers étrangers la conseilloient, & Washington reçut ordre d'en faire naître l'occasion. Elle ne tarda pas à s'offrir telle que l'événement le plus malheureux ne devoit rien produire de bien décisif contre les Américains, & qu'une victoire perdoit sans ressources l'Armée Britannique. Il s'agissoit d'aller déloger les Troupes Angloises cantonnées dans Germantown, & cette attaque fut résolue pour le 4 Octobre; l'Armée Américaine se mit en marche la veille à sept heures du soir. Le Général Howe, averti de ce mouvement, accourut au secours de Germantown avec les dix mille hommes de Troupes qui lui restoient; mais les quatre divisions de Sullivan, de Waine, de



Greene & de Stephens; les Brigades de Conway & de Mac Dougal, le Corps de réserve commandé par Lord Stirling, & les Milices de Pensylvanie, du Maryland & de Jersey, formoient une Armée bien supérieure en nombre à celle des Royalistes. Les quatre mille hommes campés à Germantown opposèrent beaucoup de résistance aux premières attaques de l'Armée continentale; cependant le nombre l'emporta d'abord, & les Américains pénétrèrent dans cette longue Ville qui n'a qu'une rue de trois quarts de lieue. Le Corps de réserve y fut arrêté dans sa marche vis-à-vis d'une maison de pierres où les Anglois avoient jeté des Soldats qui faisoient feu de toutes parts. Au lieu de passer outre, les Américains s'obstinèrent à vouloir forcer cette maison, dont les murs avoient trois pieds d'épaisseur; ils n'en vinrent point à bout. Ils essayèrent de l'incendier, & n'y réussirent pas mieux. Le Général Greene étoit plus heureux d'un autre côté; les Anglois attaqués, rompus & repoussés devant sa Troupe, commen-

1777.

1777.

coient à désespérer de la victoire mais l'Armée qui avoit quitté le Camp de Skuylkill arriva sur ces entrefaites & redonna l'avantage aux Royalistes. Un brouillard épais venoit de s'élever; les Américains ne se reconnoissant plus dans cette obscurité, n'agissoient pas de concert, & tous leurs mouvements étoient des méprises, dont Howe & Cornwallis surent profiter. Il faut convenir que dans une telle confusion, la fortune dût avoir beaucoup de part au succès de cette journée. Quoi qu'il en soit, Howe & Cornwallis plus heureux ou plus habiles que les Chefs Américains, remportèrent la victoire & forcèrent l'Ennemi à la retraite. Cependant l'Armée de Washington se retira en bon ordre & fut choisir une position avantageuse à quatre milles de Germantown.

Telle fut l'issue d'une expédition imprudemment conçue & malheureusement exécutée. Elle ne tendoit à rien moins qu'à détruire l'Armée Royale, à remettre le Congrès en possession de Philadelphie, à terminer en un mot la guerre d'Amé-

rique par une seule affaire générale & décisive. Les circonstances ne favorisoient point ce projet mal combiné. Comme on l'a dit, la plus défavorable étoit l'indiscipline des Américains ; mais il falloit éclairer la Nation sur ses propres désavantages, & Washington, en se prêtant à cette expédition, avoit prévu qu'une défaite même feroit une leçon utile à sa Patrie, & n'avanceroit pas beaucoup les affaires de l'ennemi. En effet, il ne perdit que six cens hommes dans les divers combats de Germantown, & les Anglois en eurent plus de mille tant tués que blessés. De telles victoires souvent répétées auroient anéanti l'Armée de Howe, déjà épuisée par les défections que de foibles recrues levées parmi les Torys n'étoient point capables de réparer.

Tandis que ce Général gagnoit des batailles qui ruinoient les forces de l'Angleterre en Amérique, Burgoyne poursuivoit son expédition avec moins de gloire & tout aussi peu d'avantage. Depuis l'arrivée d'Arnold & des cinq mille hommes qu'il commandoit, l'Armée du Nord

1777.

Suites de  
l'expédition  
de Burgoyne.  
Sa défaite.

1777.

accrue presque de moitié, opposoit un obstacle invincible aux progrès du Général Anglois, & Burgoyne enflé de ses premiers succès, négligeoit des précautions indispensables, même dans une entreprise moins difficile. Il s'étoit engagé dans les terres, avant de s'être assuré des postes voisins de Ticonderago; des corps de Milices s'emparèrent de ces postes, qu'il n'étoit pas encore à huit lieues du Fort. Il lui avoit fallu seize jours pour faire ce chemin, tant les routes étoient impraticables! Son aile droite en avoit pris une moins pénible, sous la conduite des Sauvages; mais le Colonel Saint-Léger qui la commandoit, eut bientôt à se plaindre de l'infidélité de ses guides, & après avoir été battu par Alkerman, il fut trop heureux de ramener à Montréal les débris de son détachement. Burgoyne reconnut trop tard qu'il s'étoit imprudemment engagé dans le pays ennemi. Quelque dangereuse que fût la retraite, il n'y avoit de salut à espérer que dans une marche retrograde; il préféra de risquer une action d'éclat en rase campagne, &



le 19 Septembre, il ôsa se mesurer avec Arnold, qui lui enleva trois cens hommes, & une partie de son artillerie. Cet échec l'affoiblit sans le décourager; il persista dans son premier dessein, & continua sa marche vers Albany, à travers mille obstacles. Pour comble d'infortune, il se vit abandonné des Sauvages, qui, dans ces routes semées de précipices, avoient été pour ainsi dire, les flambeaux de son Armée. Tant de revers l'accabloient & ne l'effrayoient point; dans cette circonstance même, il fit une tentative sur Benington, où il perdit environ neuf cens hommes, par l'habile manœuvre du Colonel Stark qui commandoit dans ce poste. Cependant Clinton agissoit de son côté, & beaucoup plus heureusement que Burgoyne. Il remontoit la rivière d'Hudson, & venoit de s'emparer du fort Mongommery, dont la prise écartoit un des plus grands obstacles à la jonction des deux Armées. Un nouvel effort pouvoit hâter cette jonction si désirée; & l'intrépide Burgoyne ôsa le tenter, malgré l'affoiblissement de son Armée di-

1777.

minuée d'un tiers, depuis son départ du Canada. Le 7 Octobre il vint attaquer avec toutes ses forces l'Armée du Général Gates. Arnold qui commandoit l'aile gauche, signala sa bravoure ordinaire, dès le commencement de l'action; s'étant mis à la tête d'un parti de deux cens Braves, il marcha droit à une batterie de cinq canons qui foudroyoient cette aile, enleva la batterie l'épée à la main, tailla en pièces le Régiment Anglois qui la défendoit, rejoignit l'Armée, & quoique blessé grièvement, ne cessa pas de combattre qu'il n'eût repoussé les ennemis jusques dans leurs lignes. Les Américains les en chassèrent à coup de bayonnettes, & les fuyards vinrent se rallier auprès de Saratoga, où Burgoyne s'étoit retranché de son mieux. Gates le poursuivit dans cette retraite, où les Chasseurs Américains harceloient continuellement l'arrière-garde & les flancs de l'Armée Royale, interceptoient ses provisions, & réduisirent enfin cet imprudent & malheureux Général à chercher son salut dans un mouvement

étrograde. Mais cette ressource  
 lui manqua comme les autres. Le  
 Colonel Brown venoit de s'empa-  
 rer d'un défilé avec un détache-  
 ment de six mille hommes, qu'il  
 alloit écarter pour sortir du Camp  
 de Saratoga; & le Général Gates  
 étoit placé de l'autre côté du  
 Camp avec sa principale Armée.  
 Dans cette extrémité, il ne restoit  
 à Burgoyne d'autre parti à prendre  
 que de livrer ses Troupes à la dis-  
 crétion de l'ennemi. Deux jours  
 furent employés à dresser les ar-  
 ticles de la Capitulation. Le Gé-  
 néral Anglois n'y fut point nom-  
 mé; Gates n'avoit pas cru devoir  
 refuser à son ennemi désarmé cette  
 satisfaction qui ne tiroit point à con-  
 séquence; Burgoyne n'en fut pas  
 moins tenu à l'exécution de tous les  
 articles. Les Troupes Angloises sor-  
 tirent du Camp le 17, au nombre  
 de six mille quarante hommes, aban-  
 donnèrent leur artillerie composée  
 de trente-sept canons de campagne,  
 & ayant mis leurs armes en faisceaux,  
 furent conduites sous bonne escorte  
 à Boston, où elles devoient s'embar-  
 quer pour l'Angleterre, après le ser-

1776.

Burgoyne  
 est forcé de  
 capituler.

1777. ment solennel de ne plus servir  
contre la Nouvelle-République.

Le Général Gates profitant de sa victoire, dépêcha Starck avec quatre mille hommes, pour aller reprendre Ticonderago, & se porta lui-même, avec le gros de l'Armée, vers la rivière d'Hudson, où Waughan & Wallace avoient pris la Ville d'Esopus, ce malheureux théâtre de tous les excès que peut se permettre un Vainqueur feroce & sanguinaire. A l'arrivée du Général, il restoit à peine quelques vestiges de cette place incendiée; les bourgs & les villages des environs n'étoient plus que des monceaux de cendres & de décombres, & leurs habitans dispersés dans les forêts, éprouvoient toutes les horreurs de la faim, dont ils préféroient le tourment aux outrages affreux que le terrible Waughan exerçoit contre les malades, les enfans, les femmes & les vieillards que la fuite n'avoit pu dérober à sa cruauté. La présence du Vainqueur de Burgoyne fit cesser les massacres, arrêta les incendies, & laissa respirer l'humanité dans ces campagnes désolées. Les quatre  
mille



mille tant Allemands qu'Irlandois, dont Waughan & Wallace irritoient la fureur sur les bords de la rivière d'Hudson, disparurent à l'approche du Général Gates.

1777.

Fêtes publiques à l'occasion de cet événement.

Le Congrès Général crut devoir à ce Guerrier généreux & magnanime, des témoignages publics de sa reconnoissance, & fit frapper en mémoire de son triomphe, une médaille d'or qui lui fut présentée au nom de la République. Arnold & Lincoln avoient eu beaucoup de part à la victoire de Gates; ils partagèrent avec lui ces témoignages de la gratitude des Etats; Les noms de ces Officiers Généraux furent cent fois répétés par acclamation, dans toutes les Provinces confédérées; c'étoit le cri de joye convenu dans les fêtes publiques qui se donnèrent à l'occasion de cet heureux événement à Boston, à Charles-Town & dans plusieurs autres Villes. Le Congrès applaudit sur-tout à la modération avec laquelle les Vainqueurs avoient usé de la victoire.

Cette Assemblée fidèle aux principes de clémence & de douceur

Perfidie des Ecoissois. Motion à ce sujet.

1777.

que lui dictoient sa politique & son inclination, parut vouloir y déroger un moment par un acte de rigueur que la perfidie des Ecoffois avoit provoqué. Ces Peuples abusant de la neutralité jurée au commencement de la guerre, s'étoient montrés dans plusieurs Provinces, les plus cruels agens des vengeances britanniques. Ils avoient tout récemment signalé leur mauvaise foi dans la Caroline, en favorisant, à main armée, les tentatives de l'ennemi. Deux fois ces violences impunies avoient manifesté leurs injustes acceptions & l'esprit de clémence & de modération qui dirigeoit les Assemblées de cette Province. De nouvelles trahisons de la part des Ecoffois lassèrent enfin la patience de quelques Membres du Congrès, & l'un d'eux venoit de proposer à l'Assemblée de traiter les prisonniers de cette Nation avec une sévérité proportionnée à la noirceur de leurs attentats. Cette motion fut rejetée à la pluralité des voix.

Beau trait  
du Chevalier  
du Plessis -  
Mauduit,

La clémence du Congrès étoit une leçon de générosité que les Officiers employés au service des

Provinces confédérées , & les François sur-tout, se faisoient gloire d'écouter même au sein du carnage. La belle défense du fort de Redbanck , où le Chevalier Duplessis-Mauduit commandoit l'artillerie sous le Colonel Greene, fut encore moins honorable à cet Officier , par l'entière défaite d'un nombreux détachement de l'Armée Royale, que par les soins touchans, & généreux qui signalèrent son humanité. Après la retraite des ennemis, il étoit sorti de la Forteresse pour en visiter les ouvrages avancés ; ses regards se portèrent sur un monceau de cadavres , & au même instant il entendit une voix qui lui crioit : *au nom de Dieu tirez-moi d'ici.* C'étoit la voix du Colonel Donop, l'un des chefs de la Troupe Hessoise, envoyée à l'attaque de Redbanck. Le Chevalier Mauduit le fait transporter aussitôt dans une maison du voisinage , s'y renferme avec cet Officier , lui prodigue les soins du plus tendre frere, & ne s'en sépare qu'à l'instant de sa mort arrivée le surlendemain de l'attaque. Le Colonel Allemand avoit écrit

1777.

au Comte de Saint-Germain son ami, pour lui recommander le Chevalier François ; il terminoit sa lettre par ces mots : *j'ai la consolation d'expirer entre les bras de l'honneur.*

Les services  
des François  
mal récom-  
pensés.

Peu de jours après l'affaire de Redbanck, le Fort Mifflin, où commandoit le Lieutenant-Colonel Smith, fut attaqué moins vigoureusement, & conservé à moins de frais que Redbanck ; cependant Greene & Smith obtinrent les mêmes récompenses ; le Congrès leur fit présenter à chacun une épée. Le même honneur fut accordé au Commodore Harlewood, qui s'étoit signalé à la défense des passages où l'Amiral Howe trop pressé de remonter la rivière jusqu'à Philadelphie, perdit trois vaisseaux de guerre, & vit sa flotte entièrement desarmée. Le Chevalier Mauduit n'avoit pas moins de titres à la reconnoissance du Congrès ; il fut oublié, & Washington s'en plaignit dans une lettre qui est un éloge bien flatteur du courage, des talens & de la modestie de cet Officier François. Il n'avoit que le rang de



Lieutenant-Colonel, & ses services méritoient un autre grade ; mais la lenteur de son avancement, & l'oubli où l'on affectoit de laisser un grand nombre de ses compatriotes, avoient une cause politique dans les murmures de quelques Officiers Américains ; ils s'étoient plaints au commencement de la guerre des préférences accordées aux Etrangers, & de la manière peu satisfaisante, dont quelques-uns répondoient à cet encouragement.

1777.

Il ne falloit pas moins que les exploits brillans du Marquis de la Fayette, pour forcer l'envie à se taire sur les hommages rendus à la valeur françoise dans un climat où le seul intérêt de l'honneur nous fit cueillir tant de lauriers. Ce jeune Guerrier toujours impatient de se signaler dans les champs de la gloire, avoit sollicité le commandement d'un corps de Milice détaché pour aller reconnoître la position des ennemis dans le Jersey. Il fut rencontré le 25 Octobre par un détachement nombreux d'Anglois & d'Hessois, qui, à la supériorité du nombre joignoient l'avantage de la discipline,

Victoire du  
Marquis de  
la Fayette.

1777.

& se glorifioient d'avoir à leur tête Lord Cornwallis. Le combat s'engage, & ils sont vaincus & dispersés. Ce triomphe du Marquis de la Fayette eut des suites fâcheuses pour l'Armée de Howe, qu'il priva d'un renfort considérable, & des subsistances qu'il apportoit à Philadelphie, où les Troupes Angloises devoient hiverner. Washington avoit pris ses quartiers d'hiver à Walley-Forge, sur les bords du Skuyllkill, d'où il pouvoit intercepter du côté de la terre les transports destinés pour l'Armée Royale. Des galeres américaines empêchoient que rien y put arriver par la riviere, dont l'Amiral essayoit en vain de forcer les passages. L'Armée de Clinton étoit condamnée à l'inaction dans la Nouvelle-York, & les Troupes envoyées de Rhode-Island retenoient le Général Pigot dans ses retranchemens.

Fierté &  
perfidie du  
Général Bur-  
goyne.

Telle étoit pour tout l'hiver la position respective des Puissances belligerantes dans le Nouveau-Continent; & ce fut dans cette circonstance, que l'indomptable fierté

de Burgoyne ne craignit pas de braver des Républicains généreux qui mettoient à sa liberté des conditions honorables. Après avoir donné le premier exemple en Amérique de ces défaites générales qui réduisent une Armée à la discrétion du Vainqueur , sans laisser même aux vaincus la ressource de sauver l'honneur dans les hasards d'une seconde bataille ; ce Général infidèle à sa parole ôsa déclarer au moment de son départ pour l'Angleterre, qu'il ne se croyoit point engagé par une capitulation faite avec des Rébelles. Cette audace insultante trouva son excuse dans l'excès de sa témérité. Le Congrès fut plus choqué d'un projet inexcusable de la mauvaise foi de Burgoyne, qui, s'il n'eut avorté, pouvoit avoir de terribles conséquences. Par le dixième article de la Capitulation, le Général Gates lui avoit accordé d'envoyer ses dépêches aux principaux Chefs du parti royaliste, en lui promettant sous la foi publique, que ses lettres ne seroient point ouvertes. Dans celles qu'il écrivit aux freres Howe, Burgoyne abusa de cette généro-

1777.

1777.

fité, en concertant avec eux le projet de cacher six mille fournimens à fond de cale des bâtimens destinés au transport des Troupes prisonnières, d'armer les Soldats aussitôt qu'ils seroient en mer, de rentrer pendant la nuit dans la baie de Boston, & de tenter un coup de main, dont le succès paroissoit inmanquable. On découvrit à tems ce complot; & les prisonniers cantonnés à Cambridge, furent contremandés; on s'empara des fournimens, & les vaisseaux de transport s'en retournèrent à vuide. La première résolution du Congrès avoit été de retenir Burgoyne jusqu'à ce que le Roi d'Angleterre eut ratifié la Capitulation de Saratoga; cependant on le laissa partir sous la condition qu'il quitteroit l'Europe au premier ordre du Congrès. Les Membres de cette Assemblée n'étoient pas fâchés de mettre sous les yeux de la Cour, cette preuve vivante de l'impuissance de ses armes en Amérique, & il y eut autant de politique que de modération dans le renvoi de Burgoyne, qui vint remplir à la Chambre des Com-



munes ses fonctions de repré-  
sant dans la session d'hiver.

1777.

Sa réception à Londres.

Cet infortuné Général fut d'abord pour le peuple de Londres un objet de curiosité, de haine & de malédictions. Les Ministres lui fermèrent tout accès auprès du Roi, & il ne put faire examiner sa conduite ni dans un Conseil de guerre, ni dans le Parlement où les nouvelles du Nord de l'Amérique avoient tourné quelques esprits aux résolutions les plus décourageantes pour le Ministère. Les plus modérés du parti de l'opposition demandoient une prompte révocation de l'Acte de Québec, qu'ils nommoient une loi cruelle & despotique, sous laquelle gémissoit le Canada, & dont la tyrannie justifioit le soulèvement des autres Provinces; quelques-uns opinoient à ce qu'on rappellât les Troupes de l'Amérique, puisqu'il n'y avoit plus d'espoir d'une heureuse réconciliation; le Duc de Richmond insistoit sur la nécessité de reconnaître sans restriction l'indépendance des Provinces confédérées. Quoique mourant, Lord Chatam s'étoit

Dernières tentatives de Lord Chatam, Samors.

1777.

fait transporter à la Chambre des Pairs, avec l'intention d'appuyer cette motion; mais à peine eut-il commencé son discours, qu'il se trouva mal; il fallut le porter au Greffe de la Chambre, où il resta jusqu'au lendemain. Il mourut peu de jours après, & fut enterré à Westminster, avec les plus grands honneurs. Lord Chatam avoit donné la Souveraineté des Mers à sa patrie, & élevé la Nation Angloise à un degré de puissance supérieure même à son ambition; il avoit dirigé vers l'Angleterre tous les canaux de l'opulence; & il mourut pauvre & endetté. Sa mort causa un deuil général; mais loin de porter le découragement & l'inertie dans le parti de l'opposition, elle sembla lui donner une nouvelle vie.

Inquiétude  
du Ministère  
Anglois.

Ce fut un moment de crise pour le Ministère, & Lord North se vit forcé de proposer un Bill conciliatoire qu'il savoit bien ne devoir rien concilier. Les Ministres tâchoient de rassurer le Peuple contre les bruits de guerre, dont il se croyoit menacé de la part de la Maison de Bourbon, & ils n'étoient pas moins alarmés que le Peuple. Tandis

qu'ils affectoient dans le Parlement beaucoup de sécurité sur les dispositions de la France & sur le rétablissement de sa Marine, leur Ambassadeur à Versailles employoit tour-à-tour la hauteur & les supplications pour découvrir les intentions secrètes du Ministère françois. Le séjour de Franklin à Paris, la considération dont il y jouissoit, ses fréquens entretiens avec les plus grands Seigneurs, tout faisoit craindre qu'il ne se ménageât des rapports avec les Ministres. Les Députés Américains venoient de conclure avec les Fermiers Généraux un traité pour le tabac de la Virginie; cet accord avoué du Ministre des Finances, ne supposoit-il pas d'autres traités? La Cour de Londres ne pouvoit d'ailleurs se dissimuler que, faite pour le second ordre, l'Angleterre s'étoit élevée au rang des grandes Puissances de l'Europe, par un tour de force qui en rompoit l'équilibre politique, que toutes les Cours avoient intérêt à son abaissement, & que dans les circonstances présentes, la France étoit plus intéressée qu'aucune autre à rétablir cet

1777.

équilibre nécessaire à son repos, à sa gloire, à la dignité de son Empire.

La France  
provoquée  
par les hosti-  
lités des An-  
glois.

Cependant la politique de Louis XVI toujours subordonnée à la religion des traités, ne s'étoit rien permis qui justifiât les murmures & provoquât les entreprises hostiles de l'Angleterre. Ce Monarque ami de la paix avoit porté la modération & les égards jusqu'à refuser d'abord à Silas Déane la qualité de Commissaire qu'il tenoit du Congrès. Sur les plaintes de la Cour de Londres, il fut enjoint aux Corsaires Américains de borner leur séjour dans les ports de France, au terme prescrit par le traité d'Utrecht; & les Réfractaires à cette loi furent arrêtés & punis malgré les représentations des Agens du Congrès entretenus en Europe. Il est vrai que le Ministère françois avoit fortifié les garnisons de Saint-Domingue & de toutes les Antilles; mais ces précautions n'avoient rien d'allarmant, puisque ces Isles restoient ouvertes de tous côtés, & qu'on n'entretenoit point de vaisseaux armés dans les parages de l'Amérique. Tant de sécurité de notre



part annonçoit encore des intentions pacifiques, & ce fut à cette époque, où l'on voyoit sans inquiétude les frégates angloises croiser depuis Porto-Rico, jusqu'au canal de la Jamaïque, qu'elles osèrent insulter nos ports, & brûler sur nos côtes des vaisseaux insurgens, qui s'y croyoient dans un asyle inviolable. Trente hommes detachés du *Maidstone* & du *Squirrel*, étoient venus mettre le feu à un bâtiment américain échoué dans la baie de Jean Rabel, & poursuivant sur la côte ceux de l'équipage qui s'y étoient réfugiés, n'avoient pas craint de faire feu sur le corps de garde, & de renverser les canons de nos batteries. Les mêmes attentats se commettoient aux Isles du Vent, où l'on se plaignoit chaque jour de quelque violation de territoire. Les atterrages & les côtes de la Guadeloupe, ceux de la Martinique & de Sainte-Lucie furent tour-à-tour le théâtre de pareils excès. La Marine Angloise se les permettoit jusques dans les mers de l'Europe, & vingt-deux navires américains avoient été pris à l'embouchure de

---

---

1777.

la Garonne. Le Pavillon François n'étoit gueres plus respecté. La *Providence* & vingt autres de nos bâtimens, forcés d'amener & de se rendre à des frégates angloises, furent conduits à la Jamaïque, confisqués & vendus sous prétexte que leur cargaison étoit à l'usage des Provinces Insurgentes. Ces violences attestées par trois cens Capitaines, dont les déclarations se trouvent consignées dans les divers Greffes de l'Amirauté, autorisoient une démarche que la seule raison d'Etat auroit justifiée. Cependant l'indignation de Louis XVI n'éclata point encore, & la Cour de Londres ôsoit former des plaintes. Lord Stormont son Ambassadeur en France, les renouvelloit à chaque instant, & quelquefois en des termes peu mesurés, qui pouvoient lasser la patience de notre auguste Monarque, si la discrétion du Comte de Vergennes n'eût éloigné l'instant d'une juste vengeance.

Tandis que l'Europe retentissoit des prétendus griefs de l'Angleterre, sur la protection qu'elle nous accusoit d'accorder aux Américains, elle

aisoit répandre dans les papiers de la Nouvelle-York, qu'ils n'éprouvoient en France, que des contrariétés & des refus, & que l'amitié des deux Puissances Européennes n'avoit jamais été mieux affermie. Ce piège ne trompa qu'un instant les Provinces confédérées, & le Cabinet de Versailles s'éclairant de plus en plus sur la politique insidieuse des Anglois, il fut résolu qu'on opposeroit ses griefs à ceux de la Grande-Bretagne, & l'on répondit aux nouvelles plaintes de Lord Stormont: que Sa Majesté Très-Chrétienne avoit consulté la justice & l'amitié dans ses procédés avec Sa Majesté Britannique, & qu'elle attendoit de ce Prince qu'il donnât, de son côté, les ordres les plus précis, pour arrêter des excès devenus trop fréquens de la part des Officiers de sa Marine.

La France & l'Angleterre en étoient dans ces termes, lorsqu'on apprit à Londres la défaite du Général Burgoyne. Cette nouvelle y fit naître tout à coup une résolution suggérée par le désespoir de réduire l'Amérique; & le Ministère pro-

1777.

Préliminaires du Traité avec la France.

1777.

jeta de bonne foi une réconciliation avec les Etats confédérés, à condition que les deux Puissances réuniroient leurs efforts contre la Maison de Bourbon. Les Commissaires Américains résidens à Paris furent pressentis à ce sujet, & la France comprit enfin que c'étoit le moment de mettre un terme à son indécision. Le sieur Conrad Alexandre Gerard, Secrétaire du Conseil d'Etat, fut chargé d'aller conférer avec les Délégués du Congrès sur les préliminaires d'un traité de commerce & d'amitié entre la France & les Etats-Unis d'Amérique. Il fut déclaré dans cette première conférence que Sa Majesté Très-Chrétienne reconnoissant l'indépendance des Provinces confédérées, pouvoit traiter avec elles sans déroger à sa dignité; que pour rendre ce traité durable & l'Eternel garant de l'amitié respective des deux Nations, l'intention de Sa Majesté étoit qu'on n'y tirât aucun avantage de leur situation actuelle, & que ce traité fût tel que les Etats-Unis pourroient le souhaiter, s'ils jouissoient de la plénitude de leurs forces &



de leur puissance ; qu'elle ne se dissimuloit pas l'avantage que la France devoit retirer de leur séparation d'avec l'Angleterre ; & qu'en prévoyant les frais , risques & dommages de la guerre , à laquelle ce traité nous exposoit , elle n'étoit pas moins résolue de les tenir quittes de toute espèce de dédommagement sur cet objet , qu'elle n'exigeoit pas même qu'ils se refusassent dans la suite aux propositions avantageuses d'une paix séparée , & que la seule condition exigée par notre auguste Monarque étoit que dans aucuns cas les Provinces confédérées ne se reconnoissent dépendantes du Gouvernement Britannique.

1777.

Ces propositions furent acceptées , & le 6 Février 1778 , le sieur Gerard chargé des pouvoirs du Roi , & Benjamin Franklin , Silas Déane , & Arthur Lée , signèrent à Paris un traité d'amitié & de commerce entre la Couronne de France & les Etats nouvellement unis. Les Députés du Congrès insistoient sur la nécessité d'une alliance offensive & défensive d'après

1778.

1778.

laquelle le Roi se feroit engagé à soutenir l'indépendance par la force des armes. Sa Majesté n'y voulut point entendre, & n'accorda qu'une alliance éventuelle & purement défensive en cas de guerre entre la France & la Grande-Bretagne. Ce dernier traité demeura secret pendant quelque tems, & n'eut de valeur & de réalité que par les hostilités de l'Angleterre ; mais le 13 Mars de cette année , le Marquis de Noailles notifia le traité de commerce à la Cour de Londres, & cette notification fut le signal de la guerre entre les deux Couronnes.

Ingratitude  
de quelques  
Américains.

Cependant les Emissaires de la Cour de Londres avoient sçu par leurs manéges introduire la division parmi les Chefs de la Nouvelle-Angleterre ; il s'y étoit formé un parti contre Washington lui-même. Les services de la France étoient méconnus de quelques Américains, à qui on avoit représenté les François comme un peuple d'avanturiers, dont il falloit redouter le commerce & la mauvaise foi ; les désordres de plusieurs étran-

ers soudoyés pour deshonorer la France, accrédoient cette opinion injurieuse. On disoit publiquement que le Docteur Franklin & les autres Délégués du Congrès venoient d'échouer dans leurs négociations. Les mal-intentionnés donnoient le plus grand cours à ces bruits semés en même tems dans les divers cantons de l'Amérique septentrionale. Le Peuple s'y livroit à des soupçons injurieux pour les François, se permettoit contre eux des propos insultans, s'emportoit jusqu'aux injures, & dans quelques Provinces les voyes de fait mirent le comble à cet excès d'ingratitude.

La circonstance sembloit être favorable aux vues de la politique Angloise; & la Cour de Londres se hâta d'envoyer ses Commissaires avec des pouvoirs étendus pour faire accepter au Congrès des offres de réconciliation; elle autorisoit ses Agens dans le Nouveau-Monde à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains, dont elle exigeoit, deux ans auparavant, une soumission illimitée. Quoique les Bills conciliatoires arrêtés

1778.

Divers manœuvres de la Cour de Londres pour traverser l'alliance entre les François & les Américains.

1778.

au Parlement le 17 Février, fussent postérieurs de quelques jours au traité conclu avec la France, on se flatta que l'arrivée des Commissaires Anglois précéderoit la ratification du traité en Amérique, & que Lord Carlisle, le Gouverneur Johnstone, & William Eden, chargés de cette mission, seroient d'assez habiles Négociateurs pour mettre de leur côté la pluralité des voix dans l'Assemblée Continentale. A cette même époque les Ministres dépêchèrent à Paris leurs Emis-saires, qui, sous prétexte de traiter avec le Docteur Franklin, avoient ordre de ne rien ménager pour le compromettre avec la Cour de France; mais tous ces artifices devenoient inutiles; Silas Déane, & le sieur Gerard, avoient quitté Paris pour aller s'embarquer à Toulon, sur la flotte du Comte d'Estaing.

Les offres  
des Commis-  
saires sont  
rejetées.

L'opinion de toute l'Europe étoit que les Bills conciliatoires manqueroient leur objet en Amérique. En effet, quoique les Commissaires n'eussent rien négligé pour séduire les Membres du Congrès, & que le Gouverneur Johnstone eut abaissé son



caractère aux plus lâches maneges  
une intrigue insidieuse , la lecture  
de la Commission fut à peine enten-  
due , & l'Assemblée ne daigna pas  
accorder une discussion publique aux  
propositions de la Cour de Londres.  
Les offres étoient trop belles pour  
être sincères ; elles furent écoutées  
avec dédain , parce qu'on y vit de  
la crainte , de la foiblesse & sur-tout  
de la mauvaise foi. Comme on l'a  
dit , l'aveu de l'indépendance excep-  
té , l'Angleterre ne se refusoit à rien ;  
mais cela même rendoit l'exception  
suspecte , & la faisoit regarder  
comme un titre qu'on vouloit faire  
valoir un jour pour ne rien accor-  
der du tout. Les Membres du  
Congrès sentirent le piège , & pour  
ôter aux Commissaires l'espoir de  
les y attirer , ils déclarèrent qu'on  
n'entendrait à aucune proposition ,  
avant le rappel des forces de terre  
& de mer & la reconnoissance de  
la souveraineté indéfinie des Pro-  
vinces confédérées. La lettre sui-  
vante contient un précis de ces  
offres remises tant de fois sous les  
yeux du Congrès Américain , & tou-

---

---

1778.

1778.

jours rejetées par les Membres de l'Assemblée.

*A son excellence Henry Laurens  
Président, & aux Membres du  
Congrès.*

Précis de  
ces offres.

„ Messieurs, pénétrés du desir  
„ sincère d'arrêter l'effusion du  
„ sang & de mettre un terme aux  
„ calamités de la guerre, nous  
„ vous communiquons une copie  
„ de la Commission, dont il a plu à Sa Majesté de nous honorer, ainsi que les Actes du Parlement sur lesquels elle est fondée, en vous assurant de notre vif empressement à rétablir la tranquillité de cet Empire jadis fortuné, sur la base de la liberté égale & de la sûreté mutuelle. Vous voudrez bien observer que nous sommes revêtus de pouvoirs proportionnés à l'étendue de l'objet, & tels que les Annales de notre Histoire n'en fournissent point d'exemple „.

„ Quel que soit l'état actuel de nos affaires, quoique nous y trouvions des objets de regrets mu-

tuels, nous avons encore lieu  
d'espérer & de nous consoler,  
en songeant à la réconciliation  
affectueuse & cordiale qui dans  
cet Empire, comme dans beau-  
coup d'autres, a souvent ramené  
le calme au sein des troubles &  
des dissensions domestiques.

» Nous éviterons de rappeler ici  
des objets qui ne sont plus dis-  
putés, & nous remettons à d'au-  
tres tems la considération des  
avantages & des maux récipro-  
ques qui fondent nos espérances  
& nos craintes : considération qui  
doit naturellement contribuer,  
dans ces circonstances impor-  
tantes, à déterminer vos résolu-  
tions & les nôtres ».

» Les actes du Parlement que  
nous vous communiquons, vous  
prouveront suffisamment quelles  
sont les dispositions de la Grande-  
Bretagne; vous y reconnoîtrez  
que les termes de conciliation  
que Sa Majesté & le Parlement  
ont en vue, sont de nature à  
remplir les vœux de l'Amérique  
septentrionale, relativement au  
danger, dont elle a cru sa liberté

1778.

» menacée. Afin de vous convain-  
» cre plus efficacement de la droi-  
» ture de nos intentions , nous  
» croyons convenable de vous dé-  
» clarer par cette première ouver-  
» ture, que nous sommes disposés  
» à concourir dans tout arrange-  
» ment , qui , entr'autres objets ,  
» auroit en vue ceux qu'on va dé-  
» tailler.

» Consentir à une cessation d'hof-  
» tilités sur mer & sur terre ».

» Rétablir une communication  
» libre ; faire revivre l'affection  
» mutuelle ».

» Établir l'avantage commun de  
» la naturalisation dans toutes les  
» parties de cet Empire ».

» Ne mettre à la liberté du com-  
» merce d'autres bornes que celles  
» de notre intérêt mutuel ».

» Convenir qu'on n'entretiendra  
» point de forces militaires dans  
» les divers Etats de l'Amérique  
» septentrionale , sans le consen-  
» tement du Congrès ou des Assem-  
» blées particulières ».

» Concourir dans les mesures  
» qui auront pour objet la liquida-  
» tion des dettes de l'Amérique ;  
» hauffer



» hauffer la valeur & le crédit du  
» papier mis en circulation».

1778.

» Perpétuer notre union par la  
» députation réciproque d'un  
» Agent ou de plusieurs Agents  
» qui auront voix délibérative &  
» droit de voter au Parlement de  
» la Grande-Bretagne & dans les  
» Assemblées des divers Etats au-  
» près desquels ils seront respecti-  
» vement députés».

« En un mot, établir l'autorité  
» respective des Corps législatifs  
» dans chacun des Etats particuliers;  
» fonder leur revenu , leur établis-  
» sement civil & militaire , les  
» mettre en état d'exercer avec  
» une entière liberté toutes les  
» fonctions faisant partie de l'ad-  
» ministration intérieure , de sorte  
» que ces Etats britanniques dans  
» toute l'étendue de l'Amérique  
» septentrionale , jouissent irrévo-  
» cablement de tous les privilèges  
» qui ne supposent point une sépa-  
» ration totale d'intérêts, & qui sont  
» compatibles avec cette union  
» de forces qui fait la sûreté de  
» notre religion & de notre liberté  
» communes ».

---

1778.

« Dans l'état d'anxiété où nous  
» jette le desir de préserver ces  
» intérêts importans & sacrés ,  
» nous ne pouvons nous dispenser  
» de faire mention de l'interposi-  
» tion insidieuse d'une Puissance ,  
» qui, dès le premier établissement  
» de ces Colonies, a été l'ennemie  
» de l'une & l'autre Nation. Mal-  
» gré la date prétendue , ou la  
» forme actuelle des offres de la  
» France , il est notoire qu'elles  
» ont été faites en conséquence  
» des plans de conciliation précé-  
» demment rédigés en Angleterre ,  
» & dans la vue de prolonger  
» cette guerre destructive ; mais  
» nous nous flattons que les Ha-  
» bitans de l'Amérique septen-  
» trionale , attachés à nous par les  
» nœuds étroits de la consangui-  
» nité , parlant la même langue ,  
» professant la même religion , se  
» rappelant l'heureux échange  
» d'offices réciproques qui nous  
» unissoient , oubliant enfin tous les  
» sujets d'animosité récente , fré-  
» miront à la seule idée d'ajouter  
» un degré de force à la Puissance  
» qui , récemment encore , étoit

» notre ennemie commune , & 1778.  
 » préféreront une union solide ,  
 » libre & perpétuelle avec la Mere-  
 » Contrée, à une alliance étran-  
 » gere , momentanée & contraire  
 » à la nature ».

.....  
 » Si apres le tems nécessaire pour  
 » prendre cette ouverture en con-  
 » fédération , & y répondre , les  
 » horreurs & les dévastations de la  
 » guerre continuoient encore , nous  
 » prenons Dieu & l'Univers à  
 » témoins , que les maux qui en  
 » feront les suites inévitables , ne  
 » doivent point être imputés à la  
 » Grande-Bretagne , & c'est avec  
 » la plus grande peine , que nous  
 » jetons des regards anticipés sur  
 » les calamités que nous voudrions  
 » prévenir.

La lecture de cette Lettre signée  
*Carlisle , W. Eden , G. Johnstone ,*  
 fut interrompue à cette phrase....  
*L'interposition insidieuse d'une Puis-*  
*sance qui dès le premier établisse-*  
*ment de ces Colonies , a été l'enne-*  
*mie de l'une & l'autre Nation.* On  
 crut y voir une proposition offen-  
 sante pour Sa Majesté Très-Chré-

---

---

1778.

tienne , & il y eut une motion pour qu'elle ne fût pas continuée. Voici dans quels termes fut conçue la réponse du Président aux diverses Adresses des Commissaires.

Réponse du  
Président du  
Congrès.

» J'ai reçu la Lettre de vos Excel-  
» lences , ainsi que les papiers  
» qu'elle contenoit , & j'ai mis le  
» tout sous les yeux du Congrès.  
» Le seul desir d'arrêter l'effusion  
» du sang humain a pu le détermi-  
» ner à lire un papier contenant  
» des expressions peu respectueuses  
» envers Sa Majesté Tres-Chré-  
» tienne , le bon & le puissant allié  
» de ces Etats , & à considérer des  
» propositions déroatoires à l'hon-  
» neur d'une Nation indépendante.  
» Les Actes du Parlement Britan-  
» nique , la Commission de votre  
» Souverain , & votre Lettre , sup-  
» posent les Peuples de ces Etats ,  
» Sujets de la Couronne de la  
» Grande-Bretagne ; ces Actes sont  
» fondés sur une supposition entière-  
» ment inadmissible. On me re-  
» commande d'informer vos Excel-  
» lences que le Congrès est enclin  
» à la paix , malgré les prétentions  
» injustes qui ont donné lieu à la



» guerre, & malgré la maniere  
 » sauvage, dont elle a été con-  
 » duite; il ne fera donc point diffi-  
 » culté de prendre en considération  
 » un traité de paix & de commerce  
 » qui ne sera pas incompatible  
 » avec les traités déjà subsistans,  
 » sitôt que le Roi de la Grande-  
 » Bretagne y paroîtra sincèrement  
 » disposé. La seule preuve solide  
 » de cette disposition, sera, ou la  
 » déclaration formelle qu'il recon-  
 » noît l'indépendance de ces Etats,  
 » ou le rappel de ses flottes & de  
 » ses Armées ».

1778.

Le traité avec la France devoit  
 être conclu à cette époque, & déjà  
 le bruit se répandoit, qu'un Mi-  
 nistre Plénipotentiaire de cette Cour  
 venoit demander la ratification de  
 ce traité; on attendoit chaque jour  
 l'arrivée d'une flotte puissante ar-  
 mée pour la défense des Etats-Unis.  
 En effet, l'Escadre du Comte d'Es-  
 taing composée de trente-deux voi-  
 les, parmi lesquelles on comptoit  
 onze vaisseaux de ligne & six fré-  
 gates, avoit appareillé de Toulon,  
 avec six mille hommes d'Infanterie,  
 des vivres pour huit mois, d'abon-

Le Comte  
 d'Estaing met  
 à la voile le  
 13 Avril.

1778.

dantes munitions de guerre, & toute l'artillerie nécessaire pour le succès d'une descente & d'un siège. Les pouvoirs de ce Vice-Amiral étoient illimités, & rien ne le prouve mieux que ce discours qu'il prononça dans un Conseil où il avoit appelé tous les Officiers de son Escadre.

Discours de  
ce Comman-  
dant aux Of-  
ficiers de la  
Flotte.

» Je n'ai ignoré, Messieurs, au-  
» cuns des mémoires offensans &  
» calomnieux envoyés contre moi  
» du département de Brest, de ce-  
» lui de Rochefort & sur-tout de  
» celui de Toulon. C'est la pre-  
» miere & la derniere fois que je  
» vous en parle, pour vous dire  
» qu'ils sont entièrement oubliés.  
» Nous ne devons disputer que de  
» zèle, & concourir tous ensemble  
» à la gloire & au bien de l'Etat.  
» Le Roi m'a honoré d'une Com-  
» mission importante. Ma tête lui  
» en répond; la vôtre me répon-  
» dra de l'exécution; mes signaux  
» seront clairs, quiconque y désobéira  
» sera puni; mais j'espère  
» n'avoir à rendre compte que de  
» votre mérite & de vos services,  
» & je suis pleinement disposé à  
» les faire valoir ».

L'objet de ce formidable armement étoit un mystère pour les spéculateurs anglois. Ils ne favoient pas que MM. Gérard & Déane s'étoient embarqués sur le vaisseau Amiral le Languedoc, & que par conséquent on alloit tenter une expédition dans l'Amérique septentrionale. Les Ministres britanniques ne pouvoient l'ignorer, & tout sembloit leur montrer la nécessité de donner la chasse à cette flotte, qui, une fois arrivée à sa destination pouvoit attaquer avec avantage, les vaisseaux du Général Howe, affamer son Armée & la forcer à la Capitulation; détruire les arsenaux d'Hallifax, ravager les côtes & les Isles Angloises des Indes occidentales, & porter tous ces coups, sans trouver de véritables obstacles dans la résistance des forces actuelles de l'Angleterre en Amérique. Mais par la négligence du premier Lord de l'Amirauté, la flotte de Ports-Mouth ne se trouva point en état, lors du départ de M. d'Estaing. Le défaut d'approvisionnement avoit causé les premiers retards, & le vent n'étoit plus favorable, lorsque l'Amiral

1778.

La Flotte  
de Ports-  
Mouth n'est  
point en état  
d'appareiller.  
Murmures à  
ce sujet.

---

1778.

Murmures  
contre Lord  
Sanwich,

Byron voulut mettre à la voile. Ce tort du Ministère donna lieu à des murmures, qui, heureusement pour Lord Sandwich, dégénérèrent en plaisanteries. On répétoit dans les cafés de Londres que ces vents contraires au vœu de la Grande-Bretagne, souffloient au gré de la prévoyante Administration. Cette affaire se traitoit plus sérieusement dans la Chambre des Pairs, où le Duc de Richmond observa que si les forces navales de la Nation avoient cette supériorité respectable qu'il plaisoit aux Ministres d'exagérer, ils étoient inexcusables de n'avoir pas établi une forte Escadre en croisière sur la Méditerranée, pour observer les mouvemens de la flotte de Toulon; négligence qui dans cette occasion, faisoit perdre à l'Angleterre tout l'avantage qu'elle eût du se promettre des forteresses dispendieuses de Port-Mahon & de Gibraltar; & qu'après les octrois accordés pour l'usage de la Marine, si elle ne pouvoit détacher une partie de ses vaisseaux sans exposer les côtes, on devoit imputer au



Ministère le crime grave au premier chef, d'avoir trahi ou du moins négligé les intérêts de la Patrie, dans une circonstance importante & critique. Le Comte de Sandwich voulut se justifier en disant que la première destination de la flotte angloise avoit été de servir sur le canal, qu'elle étoit munie de provisions en conséquence, lorsqu'on expédia l'ordre d'appareiller à Spithead; mais qu'autre chose étoit de croiser sur le canal, ou de faire voile pour... La discrétion ministérielle ne lui permit pas d'en dire davantage, & il se tira de ce mauvais pas, à la faveur d'une reticence.

1778.

Pour excuser l'indolence ou l'inaction du Ministère, Lord North se rabattit, dans la Chambre des Communes, sur la nature & les inconvéniens de la Constitution Angloise, où rien ne peut être arrêté sans la concurrence des Corps publics. » Ailleurs, ajouta-t-il, un Gouvernement arbitraire rassemble ses forces d'un mot; » sûr du secret, il est déjà prêt à » mettre ses desseins en exécution, » lorsqu'il juge à propos de les dé-

Inconvé-  
niens de la  
Constitution  
Angloise.

1778.

„ clarer. La preuve de cette diffé-  
 „ rence est sur-tout frappante dans  
 „ la maniere d'équiper les vaisseaux;  
 „ la nôtre , qui consiste dans la  
 „ *presse* , indépendamment de ce  
 „ qu'elle est précaire & lente dans  
 „ ses effets, avertit l'Ennemi de nos  
 „ intentions ou de nos craintes,  
 „ tandis qu'à l'aide de leurs regis-  
 „ tres, la France & l'Espagne peu-  
 „ vent à leur gré & dans un terme  
 „ assez court , faire passer à bord  
 „ des vaisseaux tous les hommes  
 „ qui , dans l'étendue de leurs  
 „ États, sont propres au service  
 „ de la Marine. Il est possible,  
 „ que nous éprouvions , pendant  
 „ quelque tems , l'effet de cette  
 „ différence. Les commencemens  
 „ de la guerre nous sont ordinai-  
 „ rement peu favorables; il n'en est  
 „ pas ainsi du dénouement ; rare-  
 „ ment nous est-il contraire „.

Les forces  
 d'Angleterre  
 exagérées par  
 les Ministres  
 Britanniques.

Les Membres de la faction anti-  
 ministérielle ne se payoient pas de  
 ces vains subterfuges; ils y oppo-  
 sèrent les promesses solennelles du  
 premier Lord de l'Amirauté, qui,  
 même avant la vacance de Noël de  
 l'année précédente, s'étoit engagé

sur sa tête à produire des forces navales supérieures à celles de la France & de l'Espagne réunies. A l'en croire, la Marine Angloise avoit dès-lors trente-cinq vaisseaux de ligne complètement équipés & qui, pour mettre à la voile, n'attendoient que le premier signal; sept autres vaisseaux, en commission, devoient rentrer incessamment dans les Ports d'Angleterre, & un nombre proportionné de frégates la rassuroit, disoit-il, contre les entreprises des Puissances mal intentionnées. Quant aux forces de terre, les autres Ministres les exagéroient avec une égale forfanterie; suivant les calculs qu'ils présentoient, tout justifioit leur profonde sécurité, tant pour l'Europe que pour l'Amérique. Cependant le Comité chargé d'examiner l'état de la Nation, trouva que la Grande-Bretagne avoit tout au plus vingt-huit vaisseaux de ligne, dont les équipages fussent complets; que ces vaisseaux étant peu d'usage sur des mers étroites, elle n'auroit, dans le cas d'une invasion, d'autre ressource pour sa défense intérieure,

1778.

que les onze frégates stationnées en Europe ; qu'il s'en falloit de six mille hommes , que les Troupes de terre y fussent sur un pied convenable , même en tems de paix ; que le Canada & les Indes occidentales étoient absolument dégarnis ; que les trente mille hommes de Troupes cantonnés dans Philadelphie & New - York , & les dix huit mille matelots qui épuisoient l'Angleterre en Amérique , y languissoient dans une ruineuse inaction ; qu'enfin la moitié des forces transplantées dans le nouveau Continent , s'étoient déjà consumées sans rien exécuter , & qu'on ne devoit compter que sur les débris d'une si belle Armée , si les besoins de l'État le mettoient dans la nécessité de la rappeler en Europe. Passant ensuite à la discussion des frais énormes de cette guerre , le Comité déclara qu'il ne voyoit pas comment la Grande-Bretagne pourroit jamais acquitter les dettes usuraires , dont elle étoit déjà surchargée.

Aveux indiscrets du Marquis de Rockingham

Ce dernier article donna lieu dans la Chambre des Pairs à des



réflexions bien indiscrettes de la part  
du Marquis de Rockingham, qui,  
à l'occasion d'un nouvel emprunt  
de six millions sterling, ne crai-  
gnit pas de mettre toute l'Europe  
dans le secret de l'épuisement des  
Finances britanniques. . . .

---

---

1778.

» Rappelions-nous, dit-il, la  
» description majestueuse & formi-  
» dable que les Ministres nous ont  
» faite de notre puissance navale;  
» n'oublions pas que jusqu'au dernier  
» moment, ils ont protesté qu'ils  
» ne feroient la paix avec l'Amé-  
» rique qu'après l'avoir conquise.  
» Comparons cette conduite & ces  
» discours, avec ce que nous  
» voyons, ce que nous entendons  
» aujourd'hui. Ces hommes hau-  
» tains sont donc réduits à la nécessité  
» de convenir que pour obtenir la  
» paix, il faut faire des concessions;  
» que nos Troupes de terre sont  
» foibles, que nous n'avons point  
» de Marine; qu'enfin, pour com-  
» bler la mesure de nos maux, nous  
» touchons au moment d'entrer en  
» guerre avec une Branche de la  
» Maison de *Bourbon*, & peut-être  
» avec les deux Branches. Tel est

1778.

» le mal ; quel en est le remede ;  
» Nos Finances devroient naturelle-  
» ment nous l'offrir : jetons donc  
» les yeux sur l'état de nos Finan-  
» ces. La ressource du moment est  
» un contrat usuraire, un emprunt  
» de six millions sterling, dont il  
» n'entre que cinq millions & demi  
» dans le Trésor public, le reste  
» est la proie du prêteur ; il y a plus,  
» pour ces cinq millions & demi,  
» il faudra rembourser à des époques  
» fixes, sept millions trois cens mille  
» livres. Vous verrez, ajouta-t-il,  
» dans le tableau de cette opéra-  
» tion, que nous payons l'intérêt  
» de ce nouvel emprunt sur le pied  
» de neuf pour cent. . . . Il étoit  
» naturel d'espérer qu'en offrant de  
» si grands avantages, l'argent cou-  
» leroit de tous les coffres dans  
» celui de l'État . . . Point du tout,  
» l'*Omniun* (1) est déjà d'un pour  
» cent au-dessous du pair. J'ignore  
» s'il est un indice plus certain de  
» l'épuisement absolu du crédit pu-  
» blic, & du peu de confiance que

---

(1) Nom des effets provenans du nouvel emprunt.

» les hommes à argent ont dans  
 » l'Administration actuelle ; & c'est  
 » cette même Administration qui  
 » se flatte de regagner la con-  
 » fiance de l'Amérique ! Ah ! je  
 » conçois , que ces malheureuses  
 » Provinces , ayant un choix à  
 » faire , préféreroient l'alliance de  
 » la Grande-Bretagne à toute autre ;  
 » mais ce n'est pas avec les Agents  
 » qui se présentent qu'elles daigne-  
 » ront traiter , ce n'est pas avec  
 » des hommes dont la foiblesse &  
 » l'irrésolution ont perdu leur pays ;  
 » dont les plans absurdes & cruels  
 » ont ruiné une partie de l'Empire  
 » & dévasté l'autre partie. Et tout  
 » cela au nom du Roi ».

1778.

Les autres observations du Co-  
 mité, furent également développées  
 dans la même Chambre. On y pro-  
 duisit des états plus circonstanciés  
 des pertes de l'Angleterre ; & il  
 se trouva que le nombre des vais-  
 seaux marchands pris ou détruits  
 par les Armateurs Américains de-  
 puis le commencement de la guerre,  
 montoit à cinq cens soixante-trois,  
 dont la valeur modérément éva-  
 luée à quatre mille livres ster-

 Pertes de  
l'Angleterre.

1778.

ling par vaisseau, formoit pour le commerce de la Grande-Bretagne une perte effective d'environ deux millions sterling. Dans une de ses motions, le Duc de Richmond avoit prouvé qu'au mois d'Avril de cette année, la dépense extraordinaire se portoit dès-lors à vingt-quatre ou vingt-cinq millions: mais le tableau des hommes enlevés par le fer & le feu de l'Ennemi, par les naufrages ou la désertion, motivoit sur-tout les conclusions de son Adresse au Roi. Il y démonstroït la nécessité de faire la paix, même aux conditions les plus dures. Cette Adresse où les Ministres étoient représentés comme les ennemis de l'État, fut rejetée à la pluralité des voix, & vingt Pairs firent consigner la protestation suivante dans le Journal de la Chambre.

Adresse au  
Roi proposée  
par le Duc de  
Richmond,  
& rejetée par  
la majorité.

Protestation  
de vingt Pairs.

» Sont d'un avis différent (ou  
» protestent contre), parce que,  
» rejeter dans les circonstances pré-  
» sentes l'Adresse proposée, semble  
» indiquer que cette Chambre est  
» résolue de favoriser la continua-  
» tion de ce plan d'ignorance, de  
» mystère, d'artifice & d'illusion,



qui a déjà exposé le Souverain  
 & son Peuple à tant de calamités :  
 nous regardons comme absolu-  
 ment nécessaire que le Souverain  
 & le Peuple soient détrompés,  
 qu'ils soient informés distincte-  
 ment & authentiquement du véri-  
 table état de leurs affaires, tel  
 qu'il est fidèlement représenté  
 dans cette Adresse proposée, sur-  
 tout dans un moment où notre  
 existence politique semble dé-  
 pendre de l'idée plus ou moins  
 exacte que nous pouvons nous  
 former de notre situation réelle  
 & du plus ou moins de sagesse  
 avec laquelle nous pouvons faire  
 usage de cette information».

(Signé) *Richmond, Abergavenny,  
 Thanet, Abingdon, Harcourt,  
 Ferrers, Fitz-William, J. St.  
 Asaph, Devonshire, Bolton,  
 Portland, Effingham, Radnor,  
 Rackingham, Stamford, Manchester,  
 Ponsomby, Craven, Spencer,  
 Herefort.*

Cette protestation des vingt Pairs  
 ne dérangerait rien aux projets de la  
 Cour, & le Vicomte de Weymouht  
 fut chargé de manifester à la Cham-  
 bre l'intention où étoit Sa Majesté

1778.

Messager de  
 George III.  
 Ses motifs &  
 son objet.

1778.

de rassembler & d'incorporer les Milices du Royaume. La notification du traité de Commerce entre la France & l'Amérique ne fut pas l'unique motif allégué dans ce Message. George III insistoit particulièrement sur nos préparatifs militaires, & dans les débats élevés à ce sujet, les partisans de l'Administration ne manquèrent pas d'observer que M. de la Motte-Piquet, nouvellement rentré dans le port de Brest, venoit de convoyer une flotte marchande, dont on ignoroit la destination; que deux frégates munies de vivres pour six mois étoient sorties bien armées du port de Toulon, que cinq vaisseaux venoient de se réunir à la flotte de Brest, & que cette flotte feroit au moins de trente vaisseaux de ligne. Ils appuyoient enfin sur l'ordre expédié nouvellement de saisir tous les vaisseaux anglois stationnés dans les ports de France. Ils se gardoient bien d'ajouter que c'étoit une juste représaille provoquée par les excès de l'Angleterre, & que tout récemment encore, on avoit mis en pièces dans un de ses ports, notre vaisseau le Thamas-

Loulikan, sous prétexte d'y chercher une copie du traité conclu avec les États-Unis d'Amérique.

---

1778.

Le Duc de Richmond & les autres Membres de son parti, ne dissimulèrent point ces griefs dans leurs débats. Le noble Duc ôsa élever comme trop aigres, certaines expressions, qu'il appelloit *inflammatoires*, du dernier Message de Sa Majesté Britannique, il déclara en propres termes que dans cette querelle, Louis XVI n'étoit point l'agresseur, & justifia la notification récente de son traité avec les Américains, par l'exemple de la Reine Elisabeth, qui, dans un cas semblable, avoit prêté cent mille livres sterling & six mille hommes aux Huguenots armés contre le Roi de France, leur Souverain; on fit des remontrances à ce sujet, mais la paix ne fut point troublée. Le Duc de Richmond rappella, dans la même séance, un autre trait de l'illustre Reine, qui prouve encore mieux, que la notification d'un traité de la nature de celui-ci, n'est pas toujours une

Que le traité entre la France & l'Amérique n'a rien de contraire au droit des gens.

Exemples de la Reine Elisabeth.

1778.

déclaration de guerre. Elisabeth avoit fourni des secours d'hommes & d'argent aux Confédérés qui cherchoient à secouer le joug de la Monarchie d'Espagne ; elle notifia ce procédé à la Cour de Madrid, & le justifia, en disant qu'elle s'étoit conduite ainsi par un motif d'affection pour le Roi d'Espagne, *son bon ami*, & dans l'unique vue d'empêcher les Confédérés de se jeter dans les bras de la France. Le Monarque ne regarda point cette notification comme une injure ; il dissimula du moins son ressentiment, & plusieurs années s'écoulèrent, sans que la guerre éclatât entre les deux Royaumes. Quant à la démarche de Louis XVI, le noble Duc n'y vit rien qui contrariât les dispositions pacifiques de Sa Majesté Très-Chrétienne. En effet ce Monarque si cher aux François, redoutoit la guerre en général comme un obstacle à l'accomplissement de ses vues patriotiques & de ses projets de bienfaisance. Le Comte de Maurepas, en qui il avoit placé sa confiance, ne craignoit rien tant qu'une rup-



re ouverte avec les Anglois , &

---

---

1778.

Ministre de la Marine excepté, tout le Conseil de Versailles en repoussoit l'idée. Ce système adopté par le Ministère de France, perçoit dans la rédaction même du traité qui provoquoit si fort le courroux de l'Angleterre; on avoit pris soin d'en écarter toute espèce de clause tendante à l'exclure des avantages d'un nouveau commerce entre l'Europe & l'Amérique. Au lieu d'ouvrir les yeux de la Cour & du Sénat Britannique sur la bonn foi de nos procédés, ces ménagemens enhardirent le Cabinet de Londres à des voies de fait d'autant plus imprudentes, que toutes les circonstances concouroient à nous faciliter les représailles.

Quelqu'attaché que fût Louis XVI à ses principes de pacification, il ne pouvoit se dissimuler le sacrifice qu'il eût fallu faire, en renonçant aux avantages d'un traité qui ménageoit, à son cœur bienfaisant, de nouvelles ressources pour le bonheur de la Nation, qui ouvroit au commerce de nouveaux canaux d'opulence & de prospérité. Sans

1778.

desirer la guerre, la France se vit donc forcée de la regarder comme un événement probable, & de se préparer, sinon à attaquer, du moins à repousser vigoureusement l'attaque. Ces dispositions manifestées dans nos ports & sur nos côtes par des armemens formidables, allarmoient l'Angleterre & ne l'éclairaient point sur les vrais moyens d'écarter l'orage, dont elle étoit menacée. Bien loin de s'en tenir aux précautions avouées de la Politique & compatibles avec l'équité, elle ne cessoit, par de nouvelles hostilités, de hâter l'ins tant d'une guerre ouverte; & non contente d'insulter notre pavillon sur les mers, elle ôsoit nous provoquer par des outrages encore plus sensibles à l'honneur françois. Dans la Chambre des Pairs, Lord Shelburne s'étoit emporté à cet excès d'irrévérence incroyable, d'avancer que la France est une Nation dégénérée, chez qui l'on ne retrouve plus cet amour de la gloire, cette prouesse militaire, cette discipline supérieure qui caractérisoient le regne de Louis XIV; & pour

Proposou-  
trageans de  
Lord Shel-  
burne contre  
les François.

ombler l'injure : » Je connois, 1778.  
 avoit-il dit , tant de courage à  
 nos femmes , que , si nous leur  
 laissons le soin de nous défendre,  
 dans le cas où les François ha-  
 sarderoient une descente , elles  
 suffiroient pour les chasser du  
 Royaume ».

Il falloit démentir Lord Shel-  
 urne , & malgré le mauvais état  
 e nos Finances , une guerre po-  
 tique de représailles avec l'An-  
 leterre fut le vœu universel de la  
 nation Française. Déjà les deux  
 Cours avoient rappelé leurs Am-  
 bassadeurs & mis un embargo gé-  
 neral sur les vaisseaux. Heureuse-  
 ment , il ne se trouva que trois  
 navires françois sur la Tamise. Nos  
 Capitaines avertis à tems dans les  
 autres ports des trois Royaumes ,  
 avoient prévenu le coup & mis à  
 la voile ; un jour plutôt , l'Angle-  
 terre pouvoit nous retenir soixante  
 bâtimens , dont plusieurs étoient  
 richement chargés. La guerre ne  
 tarda pas à s'allumer & devoit se  
 continuer sans déclaration publique ;  
 cependant cette déclaration avoit  
 été résolue dans un Conseil ex-

Embargo  
 sur les vais-  
 seaux , tant  
 en France  
 qu'en Angle-  
 terre.

1778.

Déclaration  
de guerre  
projetée  
dans le Con-  
seil de Saint-  
James,

traordinaire tenu à Saint - James : des ordres furent expédiés aux Officiers que cet emploi regarde ; mais cette résolution transpira dans le public & produisit une grande fermentation parmi les Négocians de Londres. Des Agioteurs , intéressés à ce qu'un pareil bruit s'accréditât , firent tapisser de placards le portique de la Bourse. On y lisoit ces mots : » En conséquence d'un » ordre du Conseil qui m'a été » adressé, je fais savoir par ce placard , que la guerre contre la » France sera *proclamée* vendredi » prochain 24 du courant, (d'Avril) » au Palais Royal de Saint-James » à une heure, les Poursuivans & » les Hérauts d'Armes sont priés » de s'y trouver ».

Allarmes  
des Négoc-  
ians de Lon-  
dres.

A la vue de ces affiches , toute la Cité fut en combustion. Quelques personnes observèrent que le mot *proclamée* n'étoit pas officiel , & que le terme propre étoit *déclaré* ; mais le vulgaire n'y regarde pas de si près , & l'allarme fut presque universelle. Le Lord Maire étonné d'en avoir pas été prévenu , dépêcha un exprès à Saint - James pour éclaircir



claircir le fait ; on lui répondit que c'étoit une imposture. En conséquence il envoya ses Emissaires dans les principaux Cafés , pour débusquer le Public & sur-tout les Légocians. La déclaration n'eut pas lieu ; mais la guerre n'en paroissoit pas moins décidée entre les deux puissances rivales. Des ordres étoient expédiés depuis un mois à tous les Lieutenans - Généraux des Comtés de mettre sur pied & d'incorporer les Milices de leurs districts. Déjà Sa Majesté Britannique avoit passé en revue les Volontaires de *Manchester* , & ce Régiment venoit de s'embarquer à Portsmouth pour aller renforcer la Garison de Gibraltar. On avoit chargé pour Terre-Neuve un train considérable d'artillerie , dont on avoit publiquement la destination. Vingt vaisseaux mouilloient à Spithead , & l'Amiral Keppel devoit commander cette forte Escadre. Enfin vers le mi-Mai de cette année , les forces navales se montoient à quarante-quatre vaisseaux de ligne , & bientôt elles furent portées à cinquante , dont quatorze se détachèrent de la

1778.

Préparatifs  
de guerretant  
sur mer que  
sur terre , de  
la part des  
Anglois.

---

1778.

Le 20 Mai.

grande flotte & mirent à la voile sous les ordres de l'Amiral Parker pour aller joindre à Plymouth l'Amiral Byron qui devoit les commander. Il partit le 9 Juin pour sa destination, dont on ne fit point un mystère. Personne n'ignora que la mission de cet Amiral étoit d'aller à la poursuite du Comte d'Estaing & de troubler ses opérations en Amérique. Le même jour l'Amiral Montagu fit voile pour Terre Neuve avec son Escadre. Il restoit à l'Amiral Keppel environ trente vaisseaux; mais la plupart n'étoient point en état de mettre à la mer; il fallut d'incroyables efforts pour en compléter l'armement & les équipages. Enfin Keppel sortit de la rade de Saint-Helen le 12 Juin, & les Spéculateurs prétendirent que ses ordres étoient d'aller droit à Brest & s'il rencontroit la flotte françoise de l'attaquer, sinon de s'approcher de la côte, & de bloquer nos Escadres. Les Camps entretenus tant en Angleterre qu'en Irlande, & qu'on se proposoit de multiplier jusqu'à dix, achevoient d'épuiser les Finances & toutes les ressources

du Ministère ; ces préparatifs d'at-  
 taque & de défense , annonçoient  
 clairement qu'il persistoit dans son  
 système d'agression. 1778.

La France , toujours fidèle à son  
 plan de guerre purement défensive,  
 prenoit de son côté les plus justes  
 mesures pour se ménager de faciles  
 représailles. Outre la flotte du Comte  
 d'Estaing , qui pour l'exécution ,  
 étoit regardé en Angleterre comme  
 un des plus grands hommes de mer  
 qu'elle eût à redouter , on venoit  
 d'armer à Toulon une Escadre de  
 quatre vaisseaux , d'un pareil nom-  
 bre de frégates & de cinq chebecs  
 ou corvettes , dont le commande-  
 ment étoit confié au Chevalier  
 de Fabry. Dans la rade de Brest ,  
 vingt-cinq vaisseaux , dont un de  
 cent dix canons , attendoient le mo-  
 ment de mettre à la voile sous les  
 ordres du Comte d'Orvilliers. On  
 achevoit dans ce port l'armement de  
 six autres vaisseaux , dont quatre  
 alloient se joindre à la grande flotte.  
 Vingt-quatre mille hommes devoient  
 composer l'Armée Navale , & M.  
 le Duc de Chartres se disposoit à  
 partir pour aller commander l'ar-

De la part  
 des François.

1778.

rière-garde de cette formidable Armée.

Le bruit s'étoit répandu que Sa Majesté, sortie *incognito* de Versailles, alloit se rendre à Brest avec deux seules voitures de suite, & s'y donner le spectacle des évolutions navales, du simulacre d'une descente & du départ de la flotte, dont la destination étoit toujours un mystère. Pour mieux l'assurer, on avoit interdit l'entrée de ce port à toutes les personnes étrangères au service ; il falloit même avoir des permissions du Ministre de la Guerre ou de la Marine, pour s'arrêter dans la Ville. Le génie du Ministère François étoit alors de conduire ses opérations avec un secret impénétrable ; mais ce ne fut pas le seul motif qui fit écarter dans cette occasion les curieux & les inutiles ; on vouloit sur-tout prévenir ce qui arrivoit alors à Ports-Mouth, où la foule innombrable qu'attiroient la présence du Roi d'Angleterre & l'attrait du spectacle naval, avoit pour ainsi dire affamé cette Ville.

Si nos dispositions maritimes



1778.

toient de nature à inquiéter les Anglois dans leur Isle, celles de terre n'étoient pas moins propres à nous rassurer contre les entreprises de l'ennemi. Le Maréchal de Broglie avoit le commandement des troupes destinées à défendre nos côtes tant en Bretagne qu'en Normandie, & le choix des vingt-cinq lieutenans - Généraux ou Maréchaux de Camp qui devoient servir sous lui dans l'Armée près de Cherbourg, inspiroit la plus grande confiance à cette Armée composée de soixante bataillons & de quarante escadrons. Enfin, pour exciter l'émulation de nos Armateurs, on parloit de réunir la Marine Royale & la Marine Commercante, d'associer les Officiers de l'une & de l'autre aux honneurs & grades Militaires, dont une mauvaise politique avoit exclu si long-tems la dernière. Mais pour mieux assurer les progrès de la Marine en général, Sa Majesté crut devoir accorder une protection spéciale aux Officiers, Mariniers, Matelots & autres gens de mer. Les privilèges, dont ils jouissoient en vertu

Projet de  
réunion de la  
Marine Mar-  
chande à la  
Marine  
Royale.

Encourage-  
ment donné  
à la Marine  
en général.

1778.

de l'Edit du mois d'Août 1673, furent considérablement augmentés par une déclaration du Roi, donnée à Versailles le 21 Mars 1778. Le règlement concernant la course sur les Ennemis de l'Etat ne fut pas moins encourageant ; mais de tous les motifs d'émulation donnés à la Marine, le plus décisif fut l'ordonnance du 28 Mars, concernant les prises. Par ce règlement, le Roi faisoit un abandon entier des bâtimens de guerre & corsaires enlevés sur l'Ennemi, en faveur des Commandans, Etats-Majors & équipages des vaisseaux qui s'en feroient emparés ; se réservant seulement un tiers de la valeur des navires marchands & de leur cargaison, pour être appliqué à la caisse des Invalides de la Marine.

Il suit de cet exposé des précautions respectives des deux Puissances rivales, que malgré les doutes apparens de la Grande-Bretagne sur la destination & l'objet de nos préparatifs, l'Angleterre & la France alloient effectivement être en guerre ouverte quoiqu'en non-déclarée ; & que s'il y avoit des hostilités projetées de

part de George III, la prévoyance de Louis XVI avoit tout disposé pour éconcerter ces projets. Le Gouvernement Britannique, réduit désormais à s'occuper de la défensive, renonça pour un moment à ses autres vues, & se contenta de mettre un nouvel embargo sur les vaisseaux dans toute l'étendue de la domination angloise. Cette démarche précipitée jeta la désolation parmi les Commerçans, fit hausser le prix des entrées, & donna lieu aux conjectures les plus allarmantes. On dévotoit dans tous les Cafés de Londres que le Gouvernement, informé du départ de la flotte françoise, avoit ordonné cet embargo comme l'unique moyen d'empêcher les vaisseaux anglois de tomber au pouvoir de l'Ennemi; que les Troupes destinées à tenter une descente sur les côtes de la Grande-Bretagne s'étoient déjà rendues aux postes assignés tant en Normandie qu'en Picardie, & que la flotte de Brest avoit mis à la voile avec les transports nécessaires pour recevoir ces Troupes.

1778.

On craint  
une descente  
en Angleterre.

Plusieurs circonstances venoient

Naissance

1778. à l'appui de cette dernière conjecture, ou du moins contribuoient des troubles à l'accréditer dans l'esprit du Public. La plus inquiétante étoit le d'Irlande. mécontentement de l'Irlande, dont les troubles naissans pouvoient favoriser sur ses côtes les entreprises des François, & motivoient suffisamment aux yeux du Peuple allarmé la célérité de nos préparatifs de guerre. On nous permettra de remonter à la source de ces troubles, qui avoient leur principe dans la conduite tyrannique de la Métropole. Depuis long-tems elle accabloit ce Royaume de restrictions onéreuses, & de réglemens oppressifs qui mettant à son commerce les plus rudes entraves, devoient enfin lasser sa patience & sa fidélité.

Du Jeudi  
9 Mars.

Dans une séance de la Chambre des Pairs, Lord Townshend venoit de représenter à l'Administration que la rigueur de ses loix avoit déjà forcé plusieurs Habitans de cette Isle à passer en Amérique, & que les meilleurs Soldats de Washington étoient des émigrans Irlandois. Après avoir exagéré l'affection constante de cette fille aînée



del'Angleterre pour la Mere-Patrie, il avoit annoncé une motion à l'effet d'adoucir la rigueur du Gouvernement d'Irlande, & de resserrer ainsi les liens naturels d'attachement & de fidélité qui devoient l'unir à la Grande-Bretagne.

1778.

Motion en  
faveur des Ir-  
landois à la  
Chambre des  
Pairs.

Lord Camden promit au Vicomte Townshend de le seconder de tout son pouvoir, lorsqu'il feroit cette motion : » Rien n'est plus juste, ajou-  
» ta-t-il, rien n'est plus pressant ;  
» il y a long-tems que je regarde  
» notre conduite à l'égard de l'Ir-  
» lande, comme oppressive & ty-  
» rannique. Ce Royaume nous a  
» rendu tous les services possibles,  
» il a droit à tous nos égards ; ce ne  
» sont point des graces qu'il doit at-  
» tendre de nous, ce sont des devoirs  
» que nous avons à remplir envers  
» lui ; que le devoir strict supplée  
» du moins à la reconnoissance,  
» si nos cœurs sont fermés à ce  
» dernier sentiment ! A-t-on pu se  
» dissimuler les avantages de toute  
» espèce que nous tirons de cette  
» Isle ? J'espère que les vues étroites,  
» les petits préjugés, qui si long-  
» tems ont été la règle de nos Con-

1778.

„ seils à son égard, feront place enfin  
 „ à des idées plus nobles ; & que  
 „ pour prix de sa fidélité, on lui don-  
 „ nera un Gouvernement plus doux,  
 „ plus tolérable ; je ne crains pas  
 „ d'avancer que le Gouvernement  
 „ sous lequel elle multiplie les preu-  
 „ ves de son attachement, n'est ni  
 „ gracieux, ni bienfaisant, à beau-  
 „ coup près ; au lieu de l'opprimer  
 „ avec nos loix, au lieu d'épuiser  
 „ les trésors que lui prodigue la  
 „ Nature, il faut lui donner tous  
 „ les encouragemens possibles, ou-  
 „ vrir ses ports, rendre son com-  
 „ merce libre : vous verrez alors  
 „ cette Isle s'enrichir puissamment,  
 „ & ses richesses refluer dans la  
 „ Métropole. La motion du noble  
 „ Vicomte lui fait un honneur in-  
 „ fini, & je le répète, je suis prêt  
 „ à la seconder ; occupons-nous,  
 „ Mylords, du bien-être de l'Ir-  
 „ lande, c'est la fille aînée de l'An-  
 „ gleterre.

Motion à la  
 Chambre des  
 Communes,  
 en faveur du  
 Commerce  
 d'Irlande.

La Chambre des Communes ne  
 se montra pas moins favorable aux  
 Irlandois. Le Comte de Nugent  
 leur compatriote y mit en opposi-  
 tion les loix oppressives sous les-

quelles ils gémissaient, & les services signalés, le dévouement & la loyauté qui leur donnoient tant de titres à la protection du Gouvernement qui les tyrannisoit. Il fit part ensuite à la Chambre, des résolutions qu'il vouloit faire adopter au Comité. La première étoit, qu'à l'exception de la laine & des étoffes de cette matière, toutes les marchandises & choses manufacturées du crû de l'Irlande, pourroient être directement exportées de ce Royaume, dans les diverses Colonies de Sa Majesté en Amérique, aux Indes occidentales, & dans les établissemens Anglois, sur la côte d'Afrique.

Deux seuls Membres, M. Pelham, & Sir *Thomas Egerton*, objectèrent contre cette résolution, que les manufactures angloises auroient beaucoup à souffrir du traitement proposé en faveur des Irlandois. La motion fut adoptée par tous les autres Membres, sans excepter Lord North, qui fit une excursion sur les loix pénales d'Irlande contre les Catholiques Romains, loix injustes & trop sévères, dont la crainte

En faveur  
des Catholi-  
ques Ro-  
mains.

1778.

étoit le principe. Son avis fut de les modifier dans cette Isle ; & quant à la liberté de son commerce, il déclara que l'intérêt de la Métropole étoit de l'accorder sans restrictions. M. Fox complimenta le Ministre sur la générosité de ses dispositions favorables aux Irlandois, & lui conseilla, pour donner au nouveau bienfait projeté toute l'étendue possible, d'indiquer au Parlement d'Irlande ce qu'il avoit à faire, en commençant par délivrer les Catholiques Romains d'Angleterre, de l'absurde tyrannie des loix qui les y persécutent.

M. Burke approuva les dispositions de la Chambre en général ; mais il blâma les restrictions qu'elle mettoit à la liberté du commerce irlandois. L'exception des laines dans l'exportation libre de ses marchandises, sembloit impliquer en effet une idée d'artifice, & l'honorable Membre prit de là occasion d'interpréter les intentions du Ministère. » Les Ministres, dit-il, » instruits par la leçon que vient » de leur donner l'Amérique, sentent » la nécessité de paroître se relâ-



» cher avec l'Irlande de leur an-  
 » cienne avidité ; mais avoir l'air  
 » de donner , ou donner effective-  
 » ment, sont deux choses. Que va-t-il  
 » résulter de ces concessions simu-  
 » lées ? Elles apprendront aux Ir-  
 » landois le prix que l'Angleterre  
 » met à leur patience & à leur sou-  
 » mission , tandis que ses Commis-  
 » saires en Amérique leur appren-  
 » dront d'un autre côté, ce que  
 » peut dans certains cas une résis-  
 » tance déterminée.

Quoi qu'il en soit, le malheureux  
 préjugé qui jusqu'alors avoit con-  
 damné à l'oppression les Catho-  
 liques des trois Royaumes, sembloit  
 être au moment de disparoître. Ceux  
 d'Irlande avoient présenté au Roi  
 une Adresse où ils offroient leur sang  
 & leur fortune pour la défense de  
 l'Etat. Le même patriotisme res-  
 piroit dans une autre Adresse des  
 Catholiques Anglois ; après avoir  
 témoigné à Sa Majesté leur dé-  
 vouement & leur zèle pour la gloire  
 & la prospérité de son regne, &  
 s'être étendus sur la bienfaisance qui  
 caractérisoit son Gouvernement,  
 dont l'esprit de douceur & d'indul-

Adresses au  
 Roi de la part  
 des Catholi-  
 ques Anglois  
 & Irlandois.

1778.

gence s'étoit déjà relâché en leur faveur de la sévérité des anciennes loix, ils la supplioient humblement de leur ménager par de nouveaux bienfaits & de nouvelles concessions, des moyens plus décisifs de signaler leur attachement aux intérêts de la Mere commune. Ces protestations, soutenues par des témoignages effectifs de patriotisme & de fidélité, avoient touché le cœur du Monarque, & fait la plus favorable sensation dans les Chambres du Parlement. MM. Ambler, Charles Turner & George Saville, représentèrent à la Chambre des Communes la nécessité de révoquer des loix que le malheur des tems avoit peut-être justifiées à une certaine époque; mais qu'il étoit honteux de conserver, depuis que les Catholiques Romains étoient d'excellens Chrétiens, d'excellens Citoyens, & les plus fidèles Sujets de Sa Majesté Britannique. Cependant quoique M. Ambler ne leur fût pas contraire, il proposa de mettre quelques restrictions au Bill qui avoit pour objet leur soulagement. En approuvant que les Catholiques pussent transf-

mettre à leurs héritiers de la même communion les biens dont ils jouissoient actuellement, il déclara qu'il voyoit un danger manifeste à leur permettre de nouvelles acquisitions, & l'accroissement de leurs possessions déjà considérables. L'avis de Charles Turner fut que sans distinction de Catholiques & de Protestans, de Conformistes & de non-Conformistes, tout citoyen anglois devoit être l'égal de ses concitoyens, & avoir des mêmes privileges. Cet avis prévalut, & la seconde lecture du Bill fut accordée unanimement.

1778.

Suites des  
troubles d'Ir-  
lande.

On comprend aisément que dans les circonstances présentes, la justice & l'humanité n'étoient pas le seul motif de ces dispositions favorables aux Catholiques Romains. La politique entroit pour beaucoup dans ces projets de modération & de tolérance ; mais l'intérêt & l'avidité mettoient à l'exécution des obstacles qu'on ne se hâta point d'écarter. Le Gouvernement de l'Irlande, la rigueur de ses loix, les entraves de son commerce, demandoient sur-tout une réforme prompte & décisive. La misère

1778.

étoit à son comble dans ce Royaume , & le mécontentement général y faisoit craindre une fermentation dangereuse. Pour prévenir ce malheur , le Lord Maire de Dublin avoit assemblé les notables de la Ville , & ayant pris en considération l'état de détresse où se trouvoient les Manufacturiers , il avoit ouvert une souscription au profit de ces infortunés , dont les besoins pressans exigeoient des secours immédiats. Tandis que l'Irlande étoit réduite , par le déclin de ses manufactures , aux extrémités les plus déplorables , les réclamations de quelques Fabricans avides balançoient au Parlement la résolution d'abord unanime d'accorder les franchises au commerce Irlandois. Cependant des milliers d'infortunés attendoient avec impatience les Bills , dont la publication devoit mettre un terme à leur misère. Cette espérance les avoit contenus jusqu'alors ; mais si le Ministère cédoit aux clameurs de l'avidité , que n'avoit-il point à craindre d'une multitude au désespoir , & d'autant plus redoutable que de



fausses promesses lui avoient donné l'avant-goût d'une satisfaction qu'on lui retiroit impitoyablement.

1778.

Le 20 Mai.

Déjà l'on écrivoit de Dublin, que le tumulte croissant de jour en jour, présageoit une révolte ouverte & générale. Déjà le peuple s'assembloit en troupe, & demandoit du pain au son du tambour. Cet appareil effrayant annonçoit qu'on ne s'arrêteroit pas long-tems à de simples prières. Le produit des souscriptions ne suffisoit pas à la multitude des ouvriers sans emploi, qu'on portoit dès-lors à vingt mille. Il s'étoit déjà formé des Comités tumultueux, dans lesquels on avoit pris la résolution de ne plus recevoir aucunes marchandises des manufactures angloises. A cette époque, le Vice-Roi voulant prévenir de plus grands excès, fit appeler deux Négocians, dont il connoissoit l'influence sur le Peuple, & les ayant exhortés en conséquence, à faire usage de leur crédit pour arrêter le tumulte, il leur donna sa parole que le bon ordre une fois rétabli, on verroit paroître l'un des Bills proposés pour le soulagement de l'Irlande. Sans autre ré-

1778.

ponse, les Négocians lui demandèrent si le Bill en question étoit relatif à l'exportation des marchandises ; & Son Excellence ayant répondu qu'il n'en favoit rien, ils se retirèrent en gardant un silence menaçant. Le Vice-Roi assembla le Conseil immédiatement après, & de nouvelles dépêches furent envoyées au Gouvernement, qui dans ce moment de crise, fit expédier à Dublin l'ordre d'incorporer la Milice, en attendant qu'on y fît passer des Troupes réglées. Ces mesures pouvoient effrayer quelques révoltés ; le plus sûr étoit de les calmer, & le Parlement d'Irlande se hâta de passer le Bill en vertu duquel les Catholiques Romains peuvent acheter des biens immeubles, en jouir en toute propriété, & les transmettre à ceux qu'ils jugent à propos d'appeler à leur succession. Cette nouvelle loi produisit un bon effet dans la classe aisée des mécontents : mais le Peuple qui mouroit de faim faute de travail & d'emploi, demandoit du pain & la liberté du commerce, dont les entraves le réduisoient à la plus affreuse indigence. Comme on l'a dit,

avidité des Villes privilégiées mettoit obstacle au bonheur de tout un Royaume, & il étoit à craindre que leur opposition ne soulevât l'Irlande. L'esprit de révolte s'étoit déjà communiqué de la Capitale aux Provinces; on écrivoit d'Ardée qu'un nombre considérable de mu-  
lins venoit de s'attrouper à son  
le trompe, & que le Maire de la  
Ville ayant fait arrêter les plus dé-  
terminés, la populace ameutée avoit  
enlevé de force les prisonniers, les  
avoit conduits en triomphe à West-  
Gate, d'où elle avoit repris le che-  
min de la Ville, après avoir tenu  
conseil, & s'être liée par des ser-  
mens de confédération.

Tels furent les griefs, & telles étoient les dispositions inquiétantes des Irlandois, lorsque le bruit se répandit à Londres que la France se préparoit à faire une descente sur leurs côtes. Quoique sans fondement, cette nouvelle porta l'allarme en Angleterre, & déconcerta pour un moment, les projets des Ministres. Il falloit préserver en même tems l'Irlande & la Grande-Bretagne des suites de cette invasion, dont la

1778.

possibilité n'étoit plus contestée dans les débats du Parlement. Pour parer ce coup , l'Angleterre ne se dissimuloit pas qu'elle avoit besoin de toutes ses forces ; & pour les tenir en échec , la France n'avoit peut-être rien de mieux à faire que de prolonger la menace de cette descente , & d'en affecter les préparatifs. On s'attendoit au premier moment , à voir débarquer les François sur la côte de Kent ou de Suffex ; & déjà George III avoit déclaré que dans ce cas , il se mettroit à la tête des Troupes , & prendroit le commandement de toutes les forces du Royaume ; déjà l'on prenoit des mesures pour faire changer de résidence à la Reine , & l'éloigner de la Capitale avec son auguste famille.

Préparatifs  
de guerre en  
Espagne.  
Fausse sécurité  
des Ministres  
d'Angleterre,

A ces motifs d'inquiétude se joignoient les mouvemens de l'Espagne , dont la neutralité ne paroissoit pas devoir se soutenir long-tems. Vingt-trois vaisseaux armés à Cadix , sembloient n'attendre qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Les hostilités une fois commencées entre la France & l'Angleterre , la desti-



nation de ce formidable armement ne pouvoit être long-tems douteuse. Les clauses si connues du Pacte de la famille entre les différentes Puissances de la Maison de Bourbon , auroient dû suffire au Cabinet de Saint-James, pour l'éclairer sur les dispositions de la Cour de Madrid, & lui faire interpréter ses moindres démarches ; cependant il parut se flatter que les Espagnols resteroient jusqu'à la fin , spectateurs indifférens de cette grande querelle ; les Ministres affectoient de répéter que la neutralité de l'Espagne étoit au moins très-probable. Pour justifier leur sécurité apparente , ceux du parti ministériel faisoient valoir les plus frivoles circonstances. Le Comte de Grantham, Ambassadeur de la Grande-Bretagne à Madrid , avoit eu le premier Avril , une longue conférence avec les Ministres de Sa Majesté Catholique ; on observa qu'il en étoit sorti fort satisfait ; & comme si le visage d'un Ambassadeur devoit parler vrai , on concluoit affirmativement de la sérénité du Comte de Grantham , qu'il n'y auroit point

1778.

de guerre entre les deux Cours. Ceux du parti contraire oppofoient à cette apparence, la réalité des armemens Espagnols; ils mettoient fous les yeux du Miniftère, la lifte effrayante des vingt-trois vaiffeaux & des fix frégates prêts à quitter la rade de Cadix fous les ordres du Général Don Louis de Cordova. ils demandoient quelle étoit la deftination de cette formidable Efcadre & de tant d'autres vaiffeaux équipés ou prêts à l'être au Ferrol à Cartagene, à Malaga & dans les divers ports d'Efpagne. Tous les Politiques de l'Europe, attentifs à ces mouvemens, les interprétoient fuivant leurs vues, leurs intérêts & leurs préventions. La conjecture la moins allarmante pour l'Angleterre étoit que la Cour de Madrid ayant reçu la nouvelle de l'arrivée de fa flotte de l'Amérique à la Havane, l'Efcadre de Cadix avoit eu ordre d'appareiller fur le champ & d'aller à la rencontre de ce riche convoi dont la cargaison étoit évaluée à vingt-quatre millions de piaftres fortes; mais ce bruit hafardé fans fondement n'étoit point de nature à

calmer les inquiétudes de la Grande-Bretagne. L'Ambassadeur de cette Puissance à la Cour de Madrid, témoigna quelque ombrage sur les préparatifs de guerre qui se faisoient, pour ainsi dire, sous ses yeux. Peu satisfait de la réponse vague du Ministre Espagnol, & plus mécontent encore de ses fréquens entretiens avec l'Ambassadeur de France, le Comte de Grantham comprit enfin qu'il y avoit entre les deux Maisons de Bourbon des intelligences relatives à l'Angleterre, & que son rappel à Londres suivroit de près celui du Consul général, dont le départ précipité fournissoit une abondante matière aux conjectures des Politiques. Ceux qui, pour donner quelque ombre de vraisemblance à la prétendue neutralité d'Espagne, s'autorisoient de la nomination d'un nouvel Ambassadeur à la place du feu Prince de *Masferano*, ne faisoient point assez d'attention aux époques; lors de cette nomination, on ne pouvoit pas savoir encore à Madrid que Lord Stormont alloit être rappelé de France; mais rien ne dût allarmer

1778.

le Conseil de Saint-James, comme le bruit accrédité par divers Membres du Corps diplomatique, à qui M. le Comte d'Aranda, Ambassadeur à la Cour de Versailles, avoit déclaré, disoient-ils, que les dispositions du Roi son Maître ne pouvoient être douteuses, & que suivant le Pacte de famille entre les diverses Branches de la Maison de Bourbon, l'Ennemi de l'une de ces Branches, le devenoit nécessairement de toutes les autres.

L'Angle-  
terre aban-  
donnée à elle  
même.

En cas de guerre avec la France, il falloit donc que l'Angleterre trouvât en elle-même de quoi faire face à trois Puissances, dont une seule étoit capable de lui tenir tête. Sans parler ni des moyens de défense, dont se prévaloit l'Amérique, ni de nos forces de terre qui, dans la supposition d'un transport, avoient de quoi faire trembler les Anglois dans leurs foyers; la France & l'Espagne réunies pouvoient leur opposer deux cens vaisseaux sur les mers, dont ils se disoient toujours les Souverains. Cette prétention injurieuse à l'Europe entière, leur en avoit aliéné les Puissances, & il n'en



n'en étoit pas une seule qu'ils pussent engager dans leur querelle ; toutes ayant des vues relatives au commerce , devoient regarder l'indépendance de l'Amérique d'un œil de complaisance. L'opinion générale étoit qu'elles alloient régler leur conduite sur l'exemple de Louis XVI ; que l'Empereur ne dissimuloit pas ses dispositions à cet égard , & que le sieur Lée , un des Agens du Congrès venoit d'être reçu à la Cour de Vienne sous la protection de l'Ambassadeur de France (1) ; que le Roi

1778.

(1) Cette dernière nouvelle n'eut qu'un moment de faveur ; elle fut bientôt contredite par un Avis , d'abord publié dans la Gazette de *la Haye* , & puis traduit avec emphase dans tous les Papiers d'Angleterre. Cet Avis portoit que : *Sa Majesté l'Impératrice-Reine , par une suite de son attention scrupuleuse aux droits réciproques des Souverains , avoit fait informer ceux qui desiroient introduire le sieur LÉE , que cet Agent du Congrès devoit s'attendre à n'être jamais admis en sa présence.* Cette déclaration fit beaucoup de sensation à Londres , & ce fut une espèce de triomphe pour les Anglois ; mais ils donnoient trop de valeur à l'énoncé de la résolution de l'Impératrice , qui , dans la circonstance des

1778.

de Prusse avoit déclaré publiquement qu'après Sa Majesté Très-Chrétienne, il vouloit être le premier à reconnoître l'indépendance des Américains, & qu'il avoit fait refuser aux Troupes de Hesse & de Hanau, à la solde des Anglois, le passage sur les terres de sa domination. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette époque, on trouve inséré dans les papiers publics ce fragment d'une lettre vraie ou supposée du Ministre de Prusse, à l'un des Plénipotentiaires de la nouvelle République.

» Quant aux renforts de Troupes  
» que la Grande-Bretagne peut recevoir des autres Puissances de  
» l'Europe pour la Campagne prochaine, je puis vous assurer,  
» Monsieur, que votre Nation n'a  
» rien à craindre, ni de la Russie,  
» ni du Danemarck, & que l'Allemagne ne fournira que quelques  
» centaines d'hommes que le Duc

---

troubles relatifs à la succession de la Bavière, fit bien de rejeter la députation du sieur *Lée* ; mais qui n'étenoit point cette exclusion à tout autre Délégué du Congrès.

de Brunsvick , le Landgrave de Hesse & le Margrave d'Anspach sont obligés , par une suite de leurs traités , d'envoyer tous les ans pour recruter les Troupes que ces Princes ont en Amérique , à la solde de l'Angleterre ; c'est avec une satisfaction bien sincere , que je vous fais passer cette information agréable ».

1778.

L'Angleterre avoit pu fonder quelque espérance sur le Portugal ; mais les deux Cours de Madrid & de Lisbonne venoient de signer un traité par lequel cette dernière s'obligeoit à ne point recevoir dans ses ports les vaisseaux d'une Puissance ennemie de l'Espagne. La Hollande avoit le plus grand intérêt à soutenir le crédit de l'Angleterre , & pour en prévenir la ruine , elle eût fait volontiers de nouveaux efforts & de nouveaux sacrifices , s'ils avoient pu sauver son alliée , sans compromettre sa propre existence ; mais le Conseil de Saint-James exigeoit que les Provinces-Unies se dévouassent en pure perte. Elles voient trop à risquer en se désistant d'une neutralité nécessaire à

Neutralité  
de la Hollande.

1778.

leur sûreté. On verra dans la suite comment le vœu des Puissances confédérées, la sollicitation du Congrès & des outrages répétés de la part de la Marine Angloise, décidèrent enfin la Hollande à prendre parti dans cette guerre.

Le Duc de Richmond est d'avis que l'Angleterre mette bas les armes.

On ne peut trop s'étonner que dans l'état d'épuisement & d'abandon où l'on voyoit l'Angleterre, elle ôsât provoquer par de nouvelles hostilités l'orage prêt à fondre sur elle, & qu'elle persistât dans ses projets de violence & d'agression. Le Duc de Richmond avoit beau tonner dans la Chambre des Pairs, il avoit beau prouver qu'il n'y avoit de salut pour la Grande-Bretagne que dans une paix générale; qu'il falloit plier sous le joug de la nécessité, reconnoître l'indépendance des Colonies, désarmer la France & l'Espagne par des égards, des réparations & des prières; se défaire de ses prétentions sur les mers, rentrer de bonne grace, du moins pour quelque tems, dans le second ordre des Puissances Européennes, sacrifier l'Amérique, pour conserver l'Angleterre, l'Ecosse &



Irlande , supplier , s'humilier & mettre bas les armes , puisqu'il ne estoit que ce moyen de conjurer la tempête & de prévenir une invasion, dont la seule idée faisoit trembler les Anglois les plus intrépides ; cet avis que le Patriotisme dictoit au plus grand homme qu'eut alors l'Angleterre , étoit combattu dans les Chambres par la pluralité des Membres. Le grand nombre affectoit de voir dans les allarmes du Duc de Richmond le découragement d'une ame livrée à des terreurs paniques ; on taxoit de foiblesse & peut-être de lâcheté, des conseils suggérés par une sage prévoyance & par ce courage réfléchi qui, dans certaines positions, consiste à tout sacrifier pour ne pas tout perdre. Lord Shelburne à qui l'on supposoit des intentions ambitieuses & la prétention ridicule de remplacer Lord Chatham dans l'opinion publique, ne cessoit de répéter que pour remédier aux maux de l'État , il suffisoit de renvoyer les Ministres, de leur choisir parmi les Whigs un successeur qui fut dans les principes de ce grand

1778.

Avis extravagant de Lord Shelburne.

1778.

homme, & au lieu de s'amuser à délibérer sur les moyens de garantir les côtes d'Angleterre d'une invasion peut-être chimérique, d'effectuer une bien réelle sur les côtes de France. A l'en croire, la Grande-Bretagne n'étoit pas dans une position fort inquiétante; elle ne manquoit ni d'hommes ni d'argent, & loin d'avoir à trembler pour ses propres foyers, devoit se promettre des succès d'une expédition en pays ennemi.

Le Parlement d'Angleterre propose à contre-sens.

Ces assertions extravagantes trouvoient des approbateurs, non-seulement dans les dernières classes du Peuple, mais au Parlement & dans le Conseil de Saint-James. D'une part cette confiance aveugle en des forces exagérées par le Ministère; de l'autre, le découragement & la terreur qu'inspiroit la seule idée d'une descente, formoient un contraste de sentimens, d'opinions & de conduite qui ressembloit beaucoup au désordre. On ne craignoit rien tant que les représailles de la France, & l'on continuoît audacieusement les hostilités; on se croyoit au moment d'une invasion,

on n'avoit point de forces fuffifantes pour la repouffer, & l'on reftoit dans l'inaction, ou l'on prenoit des mefures fauffes & contradictoires; rien n'alloit de concert, & la moitié de la Nation agiffoit en fens contraire de l'autre moitié. Jamais l'Angleterre ne s'étoit trouvée en des conjonctures où le fecours du Parlement lui fut plus néceffaire; il n'en fut pas moins prorogé depuis le 5 Juin jufqu'au 14 Juillet, contre l'avis de plusieurs Membres, qui, dans leurs débats, fupposèrent pour motif à cette prorogation, le defsein formé de la part des Miniftres, de fe fouftraire aux regards vigilans des deux Chambres; ils prirent de-là occafion de peindre leurs inquiétudes. « Le coup qui » nous menace eft instant, s'écria le » Duc de Bolton, & chaque moment peut voir éclorre un événement décisif. Déjà l'allarme eft » répandue, le tocsin retentit dans » mes oreilles; car n'est-ce pas fonner » le tocsin que de mettre un embargo » général fur le commerce? Cette » mefure extrême n'a jamais été » prife que dans le cas d'une inva-

1778.

» sion immédiate ; n'en doutons pas,  
» les Ministres sont instruits que ce  
» moment approche. Est - ce donc  
» ce moment que vous choisirez,  
» Milords, pour vous retirer dans  
» vos terres ? Votre présence au Par-  
» lement est l'unique espoir de la Na-  
» tion..... Vous pouvez seuls re-  
» pousser la ruine qui nous assiège ».

Terreur pa-  
nique des  
Anglois.

Lord Camdem ajouta qu'il n'é-  
toit plus tems de se déguiser les  
faits, & qu'il falloit songer à protéger  
leur Isle contre une invasion cer-  
taine. L'inaction des flottes an-  
gloises lui paroissoit une démonstra-  
tion de la réalité de cette menace.  
Pour justifier la prorogation du Par-  
lement, les Ministres avoient allé-  
gué le pouvoir qu'a le Roi d'assem-  
bler les Chambres en quatorze  
jours ; le Comte de Bristol rejeta  
cette excuse, en disant que la France  
pouvoit effectuer une descente en  
moins de quatorze heures. La ter-  
reur qu'inspiroit cette possibilité,  
s'étoit communiquée des Chambres  
du Parlement dans les Cafés & les  
Coteries de la Capitale. Elle gagna  
bientôt dans les dernières classes  
de la Cité, & passant de la Ville



aux Provinces , elle porta son trouble & son effroi dans les campagnes les plus solitaires. Rien ne prouve mieux que ce fait positif, dont les Gazettes du tems ont égayé leurs relations.

1778.

» Un bataillon de la Milice de  
 » *Kent* , étant en marche pour se  
 » rendre de *Tilbury* au Camp de  
 » *Walrey-Common* , se trompa de  
 » chemin & s'égara dans la cam-  
 » pagne. Des Villages voisins on  
 » découvrit une foule armée es-  
 » caladant les palissades , franchif-  
 » fant les haies , passant les ruisseaux  
 » & les fossés à gué : il étoit  
 » clair que des gens qui connois-  
 » soient si mal le pays, ne pouvoient  
 » être que des étrangers , & par  
 » conséquent des Ennemis. En dix  
 » minutes la campagne se trouva  
 » déserte à trois milles à la ronde ;  
 » hommes , femmes , enfans , tout  
 » disparut ; l'air retentit des cris  
 » des fuyards , & l'allarme se com-  
 » muniquant de proche en proche,  
 » parvint jusques dans le Camp des-  
 » tiné à la repousser. On entend  
 » crier de toute part l'*Ennemi* ...  
 » l'*Ennemi* ! Les Tambours battent

1778. » l'assemblée. . . . On n'a pas le tem  
 » de tenir conseil ; l'Ennemi appro  
 » che , déjà il est en vue , on le  
 » distingue , c'est le bataillon de la  
 » Milice de *Kent* » !

Etat des  
 affaires en  
 Amérique.

Cette descente, dont le projet n'avoit d'existence que dans les têtes angloises, absorboit tellement l'attention des Politiques de Londres, qu'ils en donnoient à peine aux nouvelles de l'Amérique ; cependant rien n'y justifioit l'apparente tranquillité du Ministère. Il est bien vrai que l'hiver avoit forcé Washington à donner quelque relâche aux Troupes , & que depuis trois mois, il ne s'étoit rien passé entre les deux Partis , si l'on excepte quelques actions plus courageuses que décisives, dont le récit paroîtroit superflu dans cette Histoire ; on se contentera d'en rapporter une seule dont l'intrépidité , nous a paru mériter cette distinction. Le 26 Janvier de cette année, le sieur Lée , Capitaine de Cavalerie étant dans une maison située à seize milles de Philadelphie, se vit tout-à-coup investi par un Corps anglois de Cavalerie légère d'environ deux

Intrépidité  
 du Capitaine  
 Lée.

cens hommes , qui , pleins de confiance dans leur nombre , étoient venus le surprendre dans ce foible retranchement. La valeur du Capitaine , son sang-froid & la bravoure de sa petite Garnison firent échouer le projet de l'Ennemi. Quoique *Lée* n'eût pas assez de monde pour placer un homme à chaque fenêtre de la maison assiégée , il força les deux cens dragons à se retirer honteusement , laissant derrière eux environ douze hommes tués ou blessés. A cette belle défense , le sieur Lindsay , Lieutenant de *Lée* , reçut une légère blessure , & ce fut tout le dommage qu'essuya la petite Troupe américaine.

Il n'est pas moins vrai que l'Armée de Philadelphie avoit reçu des provisions assez abondantes ; mais le commerce de ces denrées enrichissoit les Habitans de la campagne à plus de quinze milles à la ronde , & ne pouvoit se continuer sans épuiser les ressources de Howe , en préparer à Washington , & rendre de plus en plus nécessaires les secours d'argent qu'attendoit le Général Anglois. Ces secours n'arri-

1778.

Position  
fâcheuse du  
Général  
Howe.

---

1778.

voient point, & les Troupes Royales alloient se trouver réduites aux plus fâcheuses extrémités de la disette. Pour dissimuler l'embarras de sa situation, ou peut-être dans l'intention de s'en tirer, Howe parut s'occuper un moment des préparatifs d'une expédition & fit rassembler quarante transports, à bord desquels un détachement considérable devoit s'embarquer, disoit-on, pour aller surprendre les postes ennemis, gagner les derrières de l'Armée de Washington & détruire ses magasins. Suivant la Gazette infidèle de New-York, cette Armée étoit dans un état déplorable; la maladie y faisoit les plus grands ravages, & plus de cinq mille hommes y languissoient sans espoir de guérison, faute de soins & de médicamens, dont les Hôpitaux étoient absolument dépourvus. On ne dissimulera pas que le Camp de Valley - Forge n'eût beaucoup souffert de la rigueur de la saison, & que les maladies ne l'eussent considérablement affoibli; mais le 15 Mars, on comptoit encore huit mille hommes dans ce Camp, & c'en étoit assez pour inquiéter le Géné-



al Howe, qui trembloit d'être atta-  
 qué dans Philadelphie avant l'arri-  
 vée des renforts de la Grande-Bre-  
 tagne. Malgré les rapports conso-  
 lants de quelques Gazettes angloises,  
 il ne falloit peut-être qu'un ordre  
 du Congrès pour réduire l'Armée  
 Royale à la cruelle alternative, ou  
 de se laisser consumer par la faim,  
 ou de périr sous le tranchant de  
 l'épée ennemie. Les mêmes Papiers  
 exagéroient avec une égale invrai-  
 semblance, les avantages de l'Angle-  
 terre dans les mers d'Amérique. Vers  
 la mi-Mai ces papiers faisoient mon-  
 ter à deux cens trente-six vaisseaux  
 les prises faites par la seule Escadre  
 de l'Amiral Gayton, & grossissoient  
 prodigieusement celles de l'Amiral  
 Young; mais on a vu qu'à cette  
 époque, il s'en falloit de cinq cens  
 vaisseaux, que les Anglois fussent  
 au pair des Américains.

La politique des Ministres auto-  
 risoit ces rapports infidèles, & ce  
 fut dans le même esprit qu'ils essayè-  
 rent de répandre dans toute l'Eu-  
 rope, que le traité avec la France  
 avoit trompé l'espoir des Rebelles,  
 que la précipitation de cette dé-

1778.

Rapport  
 infidèles &  
 bientôt dé-  
 mentis.

1778.

— marche excitoit des murmures & de la fermentation dans la plûpart des Colonies. Mais on fut bientôt, qu'à la nouvelle de ce traité, l'enthousiasme général s'étoit manifesté par des réjouissances publiques, & que huit Provinces informées de l'arrivée des Commissaires Anglois & de l'objet des Bills, dont ils étoient porteurs, avoient fait présenter au Congrès par leurs Députés respectifs, des Mémoires où elles supplioient l'Assemblée de se refuser à toute espèce de négociation avec la Grande-Bretagne, à moins qu'elle ne reconnût préalablement l'indépendance des Etats-Unis. M. Fstzpatrick nouvellement arrivé de Philadelphie, apprit en même-tems à la Chambre des Communes, ce que les Ministres craignoient de révéler; il détailla, en ces termes, le mauvais effet que produisoient ces Bills en Amérique. » Il est impossible d'exprimer l'indignation de » l'Armée Royale; elle étoit au » point, que j'ai vu des Officiers de » distinction arracher, de dépit, » leurs cocardes, les fouler aux pieds,

» maudire l'usage qu'ils en avoient  
» fait, & s'écrier qu'ils étoient fa-  
» crifiés indignement ! Quoi, di-  
» soient-ils, est-ce là le renfort des  
» vingt mille hommes qui devoient  
» nous mettre en état de porter un  
» coup décisif à l'ouverture de la  
» Campagne : quoi, après nous avoir  
» engagés dans une guerre qui nous  
» répugnoit, après tant de périls,  
» tant de sang infructueusement  
» versé, au lieu des renforts pro-  
» mis, on nous envoie une LIASSE  
» de Bills qui nous couvrent de  
» honte ! Les Américains, continua-  
» t-il, n'ont pas cru devoir s'indi-  
» gner ; ils n'ont montré que du  
» mépris pour de tels Actes, qui,  
» sans aucun caractère d'authenticité,  
» & sans être adressés aux Officiers  
» supérieurs, ont été placardés au  
» coin des rues, ou distribués par  
» des gens sans aveu. Dans plusieurs  
» cantons on les a regardés comme  
» une imposture, dont l'objet étoit  
» de semer la désunion & de souf-  
» traire le Peuple à l'allégeance  
» jurée au Congrès ; les copies qui  
» en sont parvenues à l'Armée ont  
» paru renfermer des proposi-

1778. » tions infidieuses , elles ont été  
 » déchirées en mille pièces , &  
 » dans quelques endroits , brûlées  
 » par la main du bourreau. . . .  
 » Des Officiers qui jouissent de la  
 » confiance intime du Général Was-  
 » hington , m'ont dit que ces pro-  
 » positions eussent été accueillies ,  
 » si elles avoient été faites par un  
 » Chatham , ou par quelqu'autre  
 » Ministre digne de la confiance de  
 » l'Amérique ; mais qu'elle ne se  
 » prêteroit jamais à rien de ce qui  
 » lui seroit proposé par les mêmes  
 » hommes qui avoient excité &  
 » fomenté cette malheureuse que-  
 » relle ».

Définitéres-  
 ment du Con-  
 grès dans l'é-  
 change des  
 prisonniers.

Cependant le retard des ren-  
 forts , si vainement promis à l'Armée  
 de Philadelphie , avoit forcé le Gé-  
 néral Howe de hâter l'échange des  
 prisonniers , dont l'élargissement res-  
 pectif sembloit devoir grossir &  
 fortifier les Troupes angloises &  
 continentales ; mais comme l'Ar-  
 mée de Burgoyne , toujours rete-  
 nue en Amérique , ne fut pas com-  
 prise dans cet échange , les Roya-  
 listes en retirèrent peu d'avantage ;  
 le Congrès n'y souscrivit de son



ôté, que pour soustraire les prisonniers américains à la rigueur d'un traitement barbare, & s'affranchir lui-même en cette circonstance, de la dure nécessité des représailles. Cette considération, dont l'humanité généreuse auroit touché le cœur d'un Sauvage, étoit méconnnue de la plupart des Anglois. Ils affectoient d'y voir une basse timidité (1) & ne rougissoient pas d'en faire un objet d'injure; tout prouvoit cependant en cette occasion, le noble désintéressement des Américains. Ils n'avoient rien à gagner à cet échange, & des Soldats atténués & languissans des suites d'une captivité longue & cruelle, étoient un bien foible renfort pour l'Armée de Washington; mais cette Armée se ressentit bientôt de l'enthousiasme général qu'avoit excité la nouvelle du traité avec la France. Plus de vingt mille hommes demandèrent à s'enrôler conformément à la dernière réso-

---

(1) Voyez, dans le Courier de l'Europe, la Lettre du Général Sullivan, au Général Pigot. *vol. 4. pag. 147.*

1778.

lution du Congrès, qui ne mettoit aux engagements d'autre terme que la fin de la guerre entre les Etats Unis & la Grande-Bretagne : ces Troupes désormais soumises aux loix d'une sévère discipline, promettoient à la nouvelle République une Campagne brillante, dont les préparatifs annonçoient des entreprises décisives.

Préparatifs  
d'une expé-  
dition contre  
le Canada,  
tout-à coup  
suspendus.

Tandis que l'Armée de Washington bloquoit dans Philadelphie celle du Général Howe, le menaçoit d'une attaque vigoureuse, & lui dictoit, pour ainsi dire, les conditions de sa retraite, s'il vouloit évacuer cette Place, l'Armée du Nord s'assembloit à Albany, sous les ordres du Général Conway, pour une expédition contre le Canada; le Marquis de la Fayette devoit avoir part à cette entreprise, dont l'objet étoit de détruire les vaisseaux anglois sur le lac Champlain, de porter la guerre jusqu'aux pieds des remparts de Québec, & d'exécuter dans cette Campagne, un projet échoué les années précédentes, malgré la bravoure d'Arnold, & les sages me-

ures du Général Montgomery. Conway avoit déjà pris les devants avec sept mille hommes des Troupes victorieuses à Saratoga ; six mille hommes de Milice , pleins de courage , venoient de s'enrôler pour cette périlleuse expédition.

1778.

Tant d'ardeur étoit le fruit & le premier effet de l'alliance entre les François & les Américains. Ces préliminaires de la Campagne du Nord , paroissoient combinés avec le départ de la flotte du Comte d'Estaing , & déjà l'on regardoit le Canada comme perdu pour l'Angleterre. Le Congrès lui-même acceptoit cet augure avec d'autant plus de confiance , qu'une lettre d'Albany , datée du premier Mars , venoit d'annoncer un soulèvement des Canadiens. En effet , ce peuple toujours plus mécontent du gouvernement arbitraire & tyrannique de la Métropole , avoit pris les armes contre les Troupes Royales , les avoit forcées à se retirer dans Québec , & les y tenoit investies , dans l'espérance que , le passage des lacs devenu praticable , l'Armée de Conway se hâteroit d'en venir for-

1778.

mer le siège. La nouvelle de cette révolte fit peu de sensation à Londres, où toutes les allarmes se portoient vers les côtes de la Grande Bretagne; d'ailleurs on eut soin de répandre en même tems, que vingt vaisseaux armés à Ports-Mouth, venoient de mettre à la voile pour aller secourir la Capitale du Canada, & que les nouvelles fortifications de cette Place, sa garnison & les dispositions de ses habitans, le rendoient imprenable. Quoi qu'il en soit des motifs de cette confiance au moins apparente du Ministère Britannique, les Généraux Américains reçurent ordre de suspendre l'exécution de leurs projets dans le Nord, & nos spéculateurs François virent dans la révolte même des Canadiens, une raison de différer la conquête désormais indubitable de cette Province. Ils prêtoient leur politique au Congrès, & tournoient en conséquence les forces de la Nouvelle-Angleterre contre la Nouvelle-Ecosse, dont il se promettoit, disoient-ils, la réduction avant le mois de Juillet de cette même année.



Toutes les nouvelles de l'Amérique avoient annoncé jusqu'ici des événemens plus ou moins faits pour irriter le Ministère de sa profonde sécurité ; mais les dernières dépêches de William Howe semblèrent un moment la justifier. Dans sa lettre du 11 Mai, ce Général, après avoir fait part aux Ministres de l'arrivée de Sir Henri Clinton, qui venoit le remplacer, entra dans le détail de quelques avantages remportés sur les Américains. Quoique exagéré dans sa relation, cet exposé donna lieu de craindre aux plus clair-voyans du parti républicain, que la fortune ne se rangeât enfin du côté des Royalistes. Suivant cette relation, des Corps de Troupes sortis de Philadelphie avoient parcouru la campagne dans l'étendue de plusieurs milles, & jusques dans la Province de Jersey, à l'effet d'ouvrir les communications nécessaires à l'importation des vivres, de protéger les habitans paisibles, & de ramasser des fourrages pour l'usage de l'Armée ; Tous ces détachemens avoient rempli leur mission au grand désavan-

1778.

Les Anglois  
ont quelques  
avantages sur  
les Améri-  
cains.

1778.

tage de l'ennemi ; le Colonel Mawhood s'étoit porté dans le voisinage de Salem , avec trois Bataillons & un Corps de Provinciaux avoit fait une descente sur la côte & après avoir dispersé les forces rassemblées dans ce canton , étoit rentré dans Philadelphie avec d'abondantes provisions.

Menaces  
atroces du  
Colonel  
Mawhood.

Le Colonel Mawhood se permit dans cette expédition , des procédés atroces qui démentoient bien l'humanité au nom de laquelle il invita la Milice de Quinton-Bridge , à mettre bas les armes , lui promettant à cette condition de rembarquer ses Troupes , & de ne faire aucun autre dommage dans le pays.

« Mais , continuoit-il , si la Milice » abusée se refuse à cette invitation , » le Colonel Mawhood armera les » habitans affectionnés , appelés » *Torys* ; il fondra sur ladite Milice ; il brûlera , détruira ses maisons & tout ce qui lui appartient ; il réduira les Rebelles , leurs femmes & leurs enfans à la mendicité & à la détresse ; & pour leur prouver qu'il ne s'agit point ici de vaines menaces , il a annexé à

cette note, les noms de ceux qui  
seront les premiers objets de sa  
vengeance ».

---

1778.

Le Colonel Hand, Commandant  
les Troupes des Etats-Unis dans  
la Province de Jersey, crut devoir  
une réponse à ces menaces. Nous  
transcrivons ici comme un des  
monumens de cette Histoire, qui  
met le plus en évidence la politi-  
que aveugle des Anglois dans leurs  
procédés de guerre avec les Amé-  
ricains.

« J'ai reçu, Monsieur, la pro-  
position dont nous sommes, di-  
tes-vous, redevables au cri de  
votre humanité; je desirerois ar-  
demment que ce cri eût pu se  
faire entendre & régler la con-  
duite de vos Troupes depuis  
qu'elles occupent *Salem*. Elles ne  
se sont pas contentées de refuser  
quartier, elles ont massacré ceux  
de nos gens qui s'étoient rendus  
prisonniers, lors de l'affaire de  
*Quinton-Bridge* : hier matin en-  
core, à *Hancock's-Bridge*, elles  
ont passé au fil de la bayonnette,  
de sang-froid & de la manière la  
plus cruelle, des hommes enle-

Belle ré-  
ponse du Co-  
lonel Hand.

1778.

» vés par surprise , & dont quel  
» ques-uns n'étoient pas même gen  
» d'armes. Ces traits sont odieux..  
» Ah ! Monsieur , les braves gen  
» sont toujours humains ! Aprè  
» nous avoir fait l'étalage de votr  
» humanité , vous nous faites un  
» proposition qui nous attireroi  
» sans doute votre juste mépris,  
» nous étions capables de l'accep  
» ter ; nous la rejetons tous unan  
» nimement. Non , Monsieur , nou  
» ne mettrons pas les armes bas  
» Nous les avons prises pour sou  
» tenir des droits qui nous sont plu  
» chers que la vie , & nous ne le  
» quitterons que lorsque la vic  
» toire aura couronné notre cause  
» ou lorsque , dignes du sort de ce  
» illustres Anciens qui sont tombé  
» en combattant pour la liberté  
» une mort honorable les rendr  
» inutiles dans nos mains.... Quan  
» à la menace de brûler , de dé  
» truire en pure perte nos posses  
» sions , de réduire nos femmes &  
» nos enfans à la *mendicite* & à la  
» *detresse* , en vérité , j'ai de la peine  
» à transcrire cet extrait de votre  
» note ; l'humanité souffre en moi  
» j



je ne puis croire que ces expressions & ces sentimens coulent de la plume d'un Officier brave, généreux, qui a reçu en Europe une éducation polie ; je crois lire un ordre barbare du farouche *Atti'a !* »

1778.

Les talens & l'activité du Lieutenant-Colonel Albercromby, s'étoient signalés dans cette espèce de guerre, moins inhumainement que ceux du Colonel Mawhood. Avec quatre cens hommes d'Infanterie légère, trois cens Chasseurs & un parti de Dragons, il avoit surpris, attaqué & mis en déroute un Corps ennemi de neuf cens hommes, commandés par un Brigadier-Général, postés à dix-sept milles de Philadelphie. Il ne perdit que neuf de ses gens ; & du côté des Américains, le nombre des morts, des blessés ou des prisonniers, fut de cent cinquante hommes, y compris les Officiers. La déroute eût été bien plus complète si, pour effectuer cette surprise, il n'eût fallu faire une longue marche qui ne passa point à l'Infanterie Royale la

Autre échec  
des Améri-  
cains.

1778.

faculté de poursuivre vigoureu-  
sement les fuyards.

Expéditions  
plus impor-  
tantes du Ma-  
jor Maitland.

De toutes ces opérations , la plus importante fut celle du Major Maitland , & du sieur Henry , Capitaine de Marine. Ils s'étoient embarqués la nuit du 7 Mai avec le second bataillon d'Infanterie légère , sur des bateaux plats , escortés par trois galères & quelques bateaux armés. Leurs ordres portoient de remonter la Délawarre & de détruire tous les vaisseaux qu'ils trouveroient sur la rivière depuis Philadelphie jusqu'à Trenton. Le lendemain matin , environ sur les dix heures , le Capitaine Henry disposa sa flottille de manière à couvrir le débarquement des Troupes , qui se fit sans opposition , à White-Hill. Pendant ce tems , les galères , les navires armés & les bateaux à canon , mirent le feu à deux frégates américaines , le *Washington* & l'*Effingham* , qui furent consumées en un instant , ainsi qu'un brigantin & un sloop. Les Troupes ayant pris terre , le Major Maitland se porta

vers Borden-Town, à la distance  
de deux milles. Il avoit les enne-  
mis en front, & d'abord ils ne pu-  
rent pas vouloir le troubler dans  
sa marche ; enfin pour lui couper  
le passage, ils firent usage d'une  
pièce de campagne, contre une  
cluse qu'ils essayèrent de briser.  
Le bataillon fondit sur eux avec  
impétuosité, & ils ne purent effec-  
tuer leur projet. Cependant ils tin-  
rent ferme pendant quelque tems,  
le feu devint très-vif de part &  
d'autre ; ils plièrent à la fin, & se  
firent forcés d'abandonner leur  
pièce de campagne, & une batterie  
de cinq autres pièces disposées de  
manière à gêner les vaisseaux qui  
remontoient la Delaware. Il y avoit  
à Borden-Town plusieurs magasins  
contenant des provisions de toute  
espèce, des équipages de camp,  
& beaucoup de munitions à l'usage  
de l'artillerie ; le Major Maitland  
rôla quatre de ces magasins, &  
ordonna les Troupes Américaines à  
se répandre dans la campagne, où  
elles jetèrent l'alarme. Elles se  
rassemblèrent en force à Trenton,  
& Maitland fit route de ce côté,

1778.

1778.

comme s'il eut eu dessein de les y poursuivre ; mais il s'embarqua bientôt & gagna le rivage de Pensylvanie , où il choisit un poste d'où il pouvoit couvrir les forces navales. Le lendemain , il se rendit à la crique de Bisles-Island , où la flottille angloise brûla plusieurs vaisseaux ennemis. Sur les deux heures , le bataillon prit la route de Bristol , éloigné de treize milles y arriva sur les cinq heures du soir mit le feu à quelques navires américains , & s'embarqua au coucher du soleil. Le Capitaine Henry & les gens de mer employés à ces expéditions , avoient secondé puissamment le Major Maitland. Ils brûlèrent à l'ennemi un grand nombre de bâtimens ; on en porta l'état quarante-quatre , dont trois frégates & neuf vaisseaux de la première force. Les Américains ne conservèrent pas une goëlette sur la Délawarre , & tous leurs magasins furent également ruinés. Mais quoique très-considérables , ces pertes devoient se réparer , & le Général Clinton qui venoit de prendre le commandement en chef de



troupes Royales en Amérique ,  
 en sentit pas moins la nécessité  
 évacuer Philadelphie.

1778.

Suivant quelques Papiers An-  
 ois , cette résolution fut prise  
 dans l'unique vue d'écarter tout  
 obstacle au succès des Commissai-  
 res , & de poursuivre plus aisément  
 les négociations relatives aux Bills  
 conciliatoires ; mais le fait est que  
 la position des deux Armées ren-  
 dait cette évacuation indispensable.  
 Les Commandans Anglois ne pou-  
 voient se tenir plus longtems ex-  
 posés aux assauts de l'ennemi. Le  
 5 Mai , les Troupes Royales  
 commencèrent à s'embarquer pour  
 Rhode - Island , Long - Island , &  
 New - Yorck. Philadelphie étoit  
 entièrement évacuée le 5 Juin ,  
 sur préfix du départ de Howe  
 pour l'Angleterre.

Evacuation  
 de Philadel-  
 phie.

La position des Anglois tant en  
 Europe qu'en Amérique , n'offroit  
 aucune perspective consolante dans  
 les deux parties du Monde , & tout  
 sembloit leur faire une nécessité de  
 paix , quelles qu'en dussent être  
 les conditions. Mais si les armemens  
 de la France leur donnoient lieu

Le Public  
 se relâche de  
 ses anciennes  
 préventions  
 contre Bur-  
 goyne.

1778.

de tout craindre en Europe, les rapports souvent infidèles de leurs Gouverneurs en Amérique, les rassuroient de ce côté-là. La négligence des Ministres à faire passer des renforts au Général Howe, qui les avoit demandés, sans oser exposer son extrême détresse, parloit d'une aveugle sécurité, dont les vrais spéculateurs prévoyoiient les conséquences; rien ne la supposoit comme la faveur accordée aux apologies de Burgoyne. Il n'y avoit pas deux mois qu'on accusoit ce Général d'avoir ruiné les affaires de la Grande-Bretagne. Tant qu'on avoit cru aux désastres dont on le disoit auteur, il n'avoit pu se faire entendre ni à la Cour de Saint-James, ni au Parlement, ni dans un Conseil de guerre; son apparition subite en Angleterre, fut taxée de la même inconséquence que ses expéditions; on lui faisoit un crime de la permission qu'il avoit obtenue, à la priere de Washington, de venir se justifier en personne aux yeux de ses Concitoyens: « Cette faveur du Con- » grès, disoit-on alors, ne suppo-

se-t-elle pas des intelligences entre les deux Généraux, ne rend-elle pas au moins suspecte la fidélité de Burgoyne ? » L'indignation exaltée dans toutes les têtes angloises, se permettoit les soupçons les plus odieux contre cet Officier ; & tout le monde s'accordoit à regarder comme illégales en cette circonstance, les voies ouvertes aux plus grands criminels qui demandent à justifier publiquement leur conduite. Pour interdire à Burgoyne tout moyen de se disculper, on alléguoit qu'il étoit censé prisonnier en Amérique, & que dans cet état, il ne pouvoit comparoître devant aucun Tribunal d'Angleterre. On ajoutoit que dans ce cas très-vraisemblable d'une condamnation, la sentence ne pourroit être exécutée, puisque l'accusé n'appartenoit point à la Grande-Bretagne, mais aux Etats-Unis. « Il est si bien, continuoient-on, sous la sauve-garde du Congrès, qu'on voit encore flotter à Ports-Mouth, en face de notre Escadre, le Pavillon du vaisseau américain, auquel ce même Congrès a con-

1778.

1778.

» fié le Général Burgoyne ». Mais à la nouvelle de quelques avantages de l'Angleterre, le Public se relâcha de ses préventions contre ce Général, qui, toujours vu de mauvais œil par les Ministres & leurs partisans, vint prendre séance à la Chambre des Communes, où il reçut le meilleur accueil des Membres de l'opposition : il se crut au moment d'une enquête, & l'on s'attendoit à voir décider les questions suivantes.

Questions  
faites à ce Gé-  
néral.

« Pourquoi le Général Burgoyne »  
» a-t-il refusé de tenir un Conseil »  
» de guerre, lorsque plusieurs jours »  
» avant sa Capitulation, il en fut »  
» requis à diverses reprises par les »  
» Officiers de son Armée ? Pour- »  
» quoi, lorsque ces Officiers, sans »  
» en excepter un seul, ont repré- »  
» senté au Général Burgoyne qu'il »  
» étoit impraticable de pousser plus »  
» loin son expédition, a-t-il été »  
» sourd à ces représentations ? Pour- »  
» quoi a-t-il attendu pour tenir »  
» Conseil, que les choses fussent »  
» désespérées, & qu'il ne lui restât »  
» plus de ressources que dans la »  
» Capitulation formelle de son Ar-



mée ? Si le Général Burgoyne avoit tenu Conseil lorsqu'il en étoit encore tems, il eût pu conserver son poste avec honneur, & attendre les avantages qui pouvoient naître des circonstances ».

1778.

Burgoyne n'étoit pas venu de si loin pour rester muet à ces anciennes questions de Lord Germaine ; mais avant que de faire aucune réponse détaillée , il déclara qu'il voioit suivi de point en point les ordres de la Cour. « Il n'y a pas de milieu , ajouta-t-il , ou le Ministre qui a rédigé le plan , ou l'Officier chargé de l'exécution , est responsable de l'événement , & c'est à moi que je vous prie de répondre ».

Au lieu de répondre , il demande satisfaction.

Sans en dire davantage sur cet article , il passa rapidement à divers points sur lesquels il demanda satisfaction. Le plus grave étoit l'affront qu'on lui faisoit , en lui fermant tout accès auprès du Souverain. Lord Germaine répondit qu'il n'y avoit point d'exemple d'un Officier qui , dans la position du Général Burgoyne , eût paru devant son Maître , avant que d'être disculpé. Mais comme il s'agissoit bien

1778.

Scène in-  
décente entre  
Lord Ger-  
maine & M.  
Temple.

moins dans cette séance de discuter les torts du Général, que d'exagérer ceux du Ministre, & que l'avis de plusieurs Membres étoit de remonter à l'origine d'une expédition, dont le désastre avoit sa cause dans un plan mal combiné, il déclara la Chambre inhabile à prononcer dans cette affaire étrangère à son Tribunal, & dont la connoissance appartenoit exclusivement à un Conseil de guerre. M. Temple ne se mit pas moins en devoir d'appuyer la motion tendante à cet examen ; ce qu'il fit avec une chaleur qui l'emporta bientôt au-delà des bornes de la modération. Dans un parallele de Lord Germaine & du Général Burgoyne : » Ce dernier, dit-il, sans rien perdre de sa réputation de » brave Officier, a été malheureux : » le malheur est-il donc un crime ? » Il eut tort sans doute de ne pas » se conformer strictement à ses » ordres ; s'il avoit tourné le dos, » abandonné ses drapeaux, & pour- » vu à sa sûreté, on l'eût reçu à » bras ouverts, il fût parvenu aux » grandes places, il eût vu pleu-

voir sur sa tête les graces & les dignités ».

1778.

Cette injure indirecte faite à Lord Germaine, en attira de per-  
sonnelles à M. Temple, & peu  
en fallut que cette scène, non  
moins vive qu'indécente, n'eut les  
suites les plus scandaleuses. Elle se  
termina par des excuses que le  
Ministre fit à l'honorable Membre.  
Pendant Burgoyne n'obtint point  
l'enquête qu'il sollicitoit, & le parti  
ministériel fit valoir la prétendue  
captivité du Général, qui, même  
au sein de Londres, étoit toujours  
réputé prisonnier du Congrès; on  
en vint jusqu'à mettre en question,  
s'il avoit le droit d'occuper un sié-  
ge dans la Chambre. Burgoyne &  
ses partisans repoussèrent cette ob-  
jection, en rappelant les termes  
de la convention de Saratoga,  
convention avouée du Congrès,  
& qui déclaroit le Général li-  
bre de remplir toute sorte d'em-  
ploi militaire, pourvu que ce ne  
fût pas contre l'Amérique. « Je ne  
» suis pas moins libre, ajouta-t-il,  
» que je l'étois au moment où la  
» convention a été signée, & les

Burgoyne  
censé prison-  
nier du Con-  
grès, n'ob-  
tient point  
d'enquête.

1778.

» doutès qui s'élevent sur un fait  
» aussi simple , prouvent de plus  
» en plus la justice & la nécessité  
» de prolonger les séances , jusqu'à  
» ce que ma conduite ait subi l'exa-  
» men le plus minutieux ».

Hostilités  
entre la Fran-  
ce & l'Angle-  
terre.

Le Parlement fut prorogé sans que Burgoyne eut la fatisfaction de se faire entendre complètement ; mais si la majorité l'emporta dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres , ce Général n'en fut pas moins réhabilité dans l'opinion du grand nombre. Il dut en partie cet heureux retour de la faveur publique , à l'erreur du Peuple Anglois , qui , sur de faux rapports , croyoit les désastres de Saratoga absolument réparés , & ne vouloit plus voir , dans cet événement , d'autres coupables que les Ministres. La pacification du Canada acheva de lui persuader que l'Angleterre n'avoit plus de malheurs à craindre en Amérique ; & quant à ceux dont il se voyoit menacé dans ses propres foyers , il songea à les écarter par la violence. Une politique insensée lui fit chercher des ressources dans la guerre ; & l'Eu-



Europe étonnée, apprit que rompant toutes les bornes de la prudence, les Anglois venoient enfin de se commettre avec la France, de se porter à des hostilités ouvertes qui ne laissoient plus d'excuse à la témérité, & sur l'agression desquelles il n'étoit pas possible de chicaner avec quelque pudeur : un simple exposé du combat de l'*Aréthuse* & de la *Belle - Poule*, suffira pour mettre cette agression en évidence.

1778.

Combat de  
la Belle-Poule  
& de l'*Aréthuse*.

Le 17 Juin, dans les eaux de Brest près d'Ouessant, M. de la Clocheterie, Lieutenant de Vaisseau, Commandant la frégate du Roi la *Belle - Poule* de vingt-six canons de douze, eut connoissance, à dix heures & demie du matin, d'une Escadre Angloise, dont quatorze bâtimens lui parurent des vaisseaux de ligne ; l'Escadre étoit alors à quatre lieues de distance de la frégate françoise. Cet Officier s'apperçut bientôt qu'une frégate & un sloop avoient de l'avantage sur lui. Ce dernier bâtiment, armé de dix canons de six, joignit la *Belle-Poule*, & la hêla en anglois ; M. de la Clocheterie

1778.

lui répondit de parler françois ; alors le sloop fut rejoindre l'*Aréthuse*, & sur les six heures & demie, cette frégate vint se mettre sous le vent à portée du mousquet de la hanche de *la Belle-Poule*. Le Capitaine François manœuvra pour éviter la position défavorable où il se trouvoit en présentant la hanche. Sa manœuvre exécutée avec précision & célérité, mit bientôt les deux frégates par le travers l'une de l'autre & à portée du pistolet. Dans cette position, l'*Aréthuse* le *héla* en anglois ; il répondit qu'il n'entendoit pas. Alors elle le *héla* en françois, & lui dit qu'il falloit aller trouver son Amiral. M. de la Clocheterie répliqua que la mission, dont il étoit chargé, ne lui permettoit pas de faire cette route. L'*Aréthuse* insista, & le Capitaine François lui répartit qu'il n'en feroit rien. Alors l'*Aréthuse* lui envoya toute sa bordée, & le combat s'engagea dans un moment où le vent étoit foible, & permettoit à peine de gouverner. L'action dura depuis six heures & demie du soir jusqu'à onze heures & demie,

toujours à la portée du pistolet. La frégate Angloise étoit réduite ; elle profita du vent qui s'étoit élevé ; arriva vent arrière & se replia sur son Escadre. Dans sa fuite , elle essuya plus de cinquante coups de canon , sans être en état de riposter par un seul. Il étoit impossible à M. de la Clocheterie de poursuivre l'Aréthuse ; cette route l'eut porté au milieu des vaisseaux Anglois. Il prit le parti de courir sur la terre , & à minuit & demi , il mouilla au milieu des roches près Plouascat , où sa frégate fut observée par deux vaisseaux ennemis , toute la journée du lendemain.

1778.

Ce combat avoit été des plus sanglans , & il y eut quarante hommes de tués sur la Belle-Poule ; de ce nombre fut le sieur Green de Saint-Marceau , Commandant en second. Parmi les blessés , qui se montoient à cinquante-sept hommes , on distingua le sieur de la Roche de Kerandraon , Enseigne ; il avoit eu le bras cassé , après deux heures de combat ; il fit mettre le premier appareil sur sa blessure , & vint reprendre son poste qu'il garda jus-

1778.

qu'à la fin de l'action. Un Officier auxiliaire nommé Bouvet, quoique blessé grièvement, ne voulut pas quitter le pont pour se faire panser ; & quant au brave Capitaine, il reçut deux fortes contusions, l'une à la cuisse & l'autre à la tête. La première ne fut pas la moins dangereuse ; la commotion violente excitée dans la partie du bas-ventre avoit occasionné une enflure considérable qui donna de vives allarmes sur le sort de M. de la Clocheterie. L'action s'étoit soutenue avec une égale vivacité jusqu'au moment où la frégate angloise abandonna le combat. Le Chevalier de Cappellis avoit commandé la batterie ; il étoit secondé par les sieurs Damard & Sbirre, Officiers auxiliaires, & les sieurs de Basterot & de la Galernerie, Gardes de la Marine. Tout l'équipage animé & soutenu par l'exemple des Officiers, donna de grandes preuves de bravoure & de sang-froid. Si l'Aréthuse n'avoit été secourue par deux vaisseaux arrivés à tems pour la sauver, quoique supérieure à la Belle-Poule de plusieurs canons, elle auroit



té forcée d'amener pavillon. Ses grès étoient en si mauvais état, que les deux vaisseaux envoyés pour observer notre frégate, ne servirent qu'à remorquer la frégate angloise. Dès qu'ils furent éloignés, M. de la Clocheterie regagna le port de Brest, où il fut reçu avec les plus grandes acclamations. A la vue de la Belle-Poule, des transports de joie signalèrent l'enthousiasme patriotique de tous les Habitans. Les Aubergistes se distinguèrent en cette occasion; il n'y en eut pas un seul qui n'ambitionnât l'honneur de traiter gratuitement l'équipage victorieux. Lorsqu'on fut quelles récompenses flatteuses le Roi venoit accorder à ces braves Marins, (1)

1778.

Réception  
faite à la Belle-Poule, lors de sa rentrée dans le port de Brest.

(1) M. De Sartine, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département de la Marine, ayant rendu compte au Roi, du combat de sa frégate la *Belle-Poule*, Sa Majesté accorda au sieur de la Clocheterie, le brevet de Capitaine de Vaisseau; au sieur de la Roche-Kerandraon, enseigne de Vaisseau, la Croix de Saint-Louis & une pension; au sieur Bouvet, le brevet de Lieutenant de Frégate en pied. Elle pour-  
rut d'ailleurs au sort des veuves & des

1778.

toutes les Escadres de Brest montrèrent la plus grande ardeur pour le combat, & l'arrivée du Courier qui, à la nouvelle de cette action glorieuse, fut dépêché de Versailles avec des ordres pour faire appareiller la flotte, y causa des transports, dont l'augure favorable annonçoit la plus heureuse Campagne.

Ardeur de  
notre Armée  
navale; Keppel  
n'ose se  
mesurer avec  
elle.

Si le calme qui régnoit alors avoit permis à notre Armée navale de mettre à la voile, rien n'eût pu la retenir dans le port, tant elle étoit impatiente de mesurer ses forces avec celles de Keppel. Mais cet Amiral informé que l'infraction manifeste des Anglois avoit hâté les ordres expédiés à Brest d'appareiller au premier moment, ne crut pas devoir s'exposer, dans cette circonstance, au juste ressentiment d'un Ennemi d'ailleurs supérieur en

---

enfants des Officiers, Mariniers & Matelots tués dans l'action. La demoiselle *Gréen de Saint-Marteau*, Sœur de l'Officier de ce nom, tué dans le combat, obtint une pension sur les fonds des Invalides de la Marine.

ombre. L'Escadre angloise n'étoit  
 lors que de vingt-trois vaisseaux  
 de ligne, & l'on faisoit monter à  
 cente-deux, celle que devoit com-  
 mander M. d'Orvilliers. Keppel  
 regagna donc la rade de Saint-  
 Helen, le Samedi 27 Juin, & vint  
 attendre un renfort de vaisseaux, &  
 de nouveaux ordres pour reprendre  
 la croisiere avec des forces moins  
 inférieures. Ce mouvement rétro-  
 grade déplut à la Nation. On ne s'en  
 prit point à l'Amiral qui réunissoit  
 tous les suffrages en sa faveur ; mais  
 on demanda au Ministre ce qu'étoient  
 venues les promesses & cette su-  
 périeurité annoncée avec tant de  
 confiance.

1778.

L'Amiral Keppel avoit conduit  
 dans la rade de Saint-Helen deux  
 frégates françoises, la Licorne &  
 la Pallas, dont la saisie irréguliere  
 faite à l'époque du combat de la  
 Belle-Poule, ne laissoit aucune in-  
 certitude sur les intentions & les  
 procédés hostiles de l'Angleterre.  
 Dans trois Lettres adressées à l'A-  
 mirauté, Keppel présenta ces actes  
 d'agression & toute la violence qui  
 les caractérisoit, comme la juste

Saisie irréguliere des  
 frégates la Li-  
 corne & la  
 Pallas.

1778.

peine d'une infraction aux loix de la mer. Quelles étoient ces Loix fuivant Keppel ? d'amener pavillon à la premiere sommation d'un Capitaine Anglois. Quelle fut l'infraction des frégates françoises ? d'avoir méconnu ces Loix , d'avoir voulu s'y soustraire , & d'avoir répondu par une décharge de leur mousquetterie , à des ordres expédiés à coups de canon. Tel avoit été le procédé de la *Licorne* , & tel fut le motif du traitement fait à la *Pallas*.  
 » J'ai cru , dit Keppel , dans sa  
 » troisieme Lettre , d'après la conduite de la frégate françoise la  
 » *Licorne* , qu'il étoit de mon devoir  
 » de retenir aussi la *Pallas*. J'ai  
 » chargé le Capitaine Hood de  
 » prendre les Officiers à bord du  
 » *Robust* , de distribuer l'équipage  
 » sur d'autres vaisseaux & de signifier au Capitaine François , que  
 » la conduite extraordinaire du  
 » Capitaine de la *Licorne* , rendoit  
 » cette mesure nécessaire ».

De quelle  
 part ont commencé  
 les hostilités.

Pour décider de quelle part les hostilités avoient été commencées , il suffisoit de lire les Lettres de l'Amiral Keppel ; cependant quor-



qu'il fut prouvé, même en Angleterre, qu'avant le combat de la Belle-Poule, le Capitaine de l'Aréthuse avoit envoyé sa batterie à mitraille, au moment où l'on étoit encore en pour-parler, les Anglois affectoient de nous imputer une infraction, dont le reproche mieux fondé de notre part, les réduisoit à cette alternative, ou d'avouer leur déloyauté, ou d'afficher leur impudence. Pour établir contre nous la preuve d'agression, il falloit d'abord supposer, que même en faisant feu les premiers, on peut ne point être les agresseurs, & prétendre ensuite, qu'au lieu de toute la bordée, l'Aréthuse n'avoit tiré qu'un coup de canon contre la Belle-Poule. Mais le principe impliquoit contradiction, même dans les termes, & le rapport se trouvoit démenti par le témoignage même de plusieurs Anglois. N'importe; tenons nous-en, pour un moment, à cette double supposition & voyons comme la mauvaise-foi raisonne dans ces Papiers intitulés : *Hostilités commencées par la France.*

» Lorsqu'une Puissance est en

1778.

» guerre avec une autre , suivant  
» les loix des Nations, les Puissances  
» belligérantes ont droit d'interro-  
» ger tous les vaisseaux neutres  
» relativement à leur destination,  
» à leur chargement, &c. La raison  
» en est simple; les vaisseaux réputés  
» neutres peuvent ne l'être qu'au-  
» tant que leur Pavillon les annonce  
» comme tels; or, c'est un usage  
» général, qu'un vaisseau ennemi  
» se fournit des Pavillons de toutes  
» les Nations, pour mieux déguiser  
» ses desseins. Il y a plus; si le  
» Capitaine du vaisseau qui arrête  
» un vaisseau neutre n'est pas satis-  
» fait du rapport que lui font le  
» Capitaine & l'Equipage du vais-  
» seau arrêté, il a droit d'exiger  
» que le Capitaine neutre lui montre  
» ses instructions, & cette précau-  
» tion a été prise par plusieurs Com-  
» mandans Anglois. C'est unique-  
» ment sur ces détails, que l'Amiral  
» Keppel a demandé satisfaction au  
» Capitaine François; celui-ci n'a  
» pas voulu se rendre auprès de  
» l'Amiral pour répondre aux ques-  
» tions qu'il avoit à lui faire, on a  
» donc tiré un coup de canon sur

son vaisseau pour le forcer à se mettre en panne ; l'Officier François a pris pour une insulte , ce qui étoit conforme à l'usage , & il a riposté au coup de canon par sa bordée entière ; ce sont donc les François qui ont commencé la guerre , & l'Amiral Keppel a fait ce que la prudence & les loix des Nations lui permettoient de faire ».

1778.

Premiers  
effets des hos-  
tilités.

Nous laissons aux Lecteurs impartiaux le soin d'apprécier l'inculcation & l'apologie renfermées dans ce fragment du Pamphlet britannique , & nous nous contenterons d'indiquer les premiers effets de cette infraction , de quelque part qu'elle vienne. Un des plus sensibles en Angleterre , fut d'intimider une grande partie de la Nation , de faire baisser les fonds à la Bourse de Londres , & de jeter la consternation parmi les Négocians. Les hostilités produisirent en France des effets tout contraires. En justifiant des représailles jusqu'alors suspendues par la généreuse discrétion du Monarque , elles ouvrirent enfin une libre carrière à la

1778.

valeur nationale. Comme on l'a déjà vu, la flotte de Brest reçut ordre de mettre à la voile, & toute la Marine accueillit cette nouvelle comme le présage infaillible d'un triomphe décisif. Les Troupes de terre montroient la même ardeur & une égale confiance. Plusieurs Régimens furent désignés pour marcher aux premiers ordres du Maréchal de Broglie qui se disposoit à passer en Bretagne. Tout le Royaume se crut un moment à la veille de tenter une descente en Angleterre ; & cette invasion l'objet des terreurs de la Grande-Bretagne, devint pour la France un motif d'encouragement & d'enthousiasme ; il n'y avoit pas un Soldat qui n'ambitionnât l'honneur de participer à cette expédition.

Adhésion  
de l'Espagne  
au traité.  
Suite de l'in-  
fraction des  
Anglois.

Malgré les assertions prématurées de quelques Gazettes, l'Espagne n'avoit point encore adhéré publiquement au traité que la France venoit de conclure avec les Etats-Unis d'Amérique. Ses préparatifs de guerre & ses formidables armemens pouvoient n'être qu'une précaution, un acte de prévoyance que justifioient assez



assez le caractère ombrageux & le génie entreprenant de l'Angleterre. Mais ces mesures supposoient dans le Conseil de Madrid, une disposition réfléchie à nous seconder de toutes ses forces, & l'on ne peut trop répéter que le Pacte de famille garantissoit cette convention entre la France & l'Espagne. A la nouvelle du combat de la Belle-Poule & de la saisie des frégates la Licorne & la Pallas, les deux Puissances comprirent la nécessité de faire cause commune, & une Lettre de Louis XVI acheva de décider Sa Majesté Catholique. L'adhésion de l'Espagne au traité de commerce & d'amitié entre la France & les treize Provinces confédérées, fut donc une suite nécessaire & l'un des plus funestes effets des imprudentes hostilités de la Grande-Bretagne. La guerre fut désormais inévitable & forcée entre l'Angleterre & les trois Puissances alliées.

1778.

Cependant le Peuple de Londres commençoit à témoigner de l'inquiétude sur une *équipée* navale, dont il avoit reçu les premières

Les Ministres d'Angleterre essayent de calmer les inquiétudes du Peuple.

1778.

nouvelles avec transport; il envifageoit, en frémiſſant, les ſuites de cette *incartade* miniſtérielle. Pour calmer ſes allar mes, l'Adminiſtration fit répandre quelques Papiers, où ſans oſer le raſſurer tout-à-fait, elle affectoit le deſir & l'eſpérance de voir ce différend ſe terminer à l'amiable. » Tout dépend, eſt-il dit » dans ces nouveaux Pamphlets, de » la teneur des Commiſſions, dont » étoient pourvus les Capitaines de » la Licorne & de la Pallas; ſi elles » portoient de faiſir nos vaiſſeaux » marchands & de troubler notre » commerce, la guerre eſt indiſpenſable; mais ſi elles ne conte » noient point d'ordres de cette » eſpèce, il eſt aiſé d'arranger les » choſes; la France appréciera la » conduite de notre Amiral, elle » ſentira que nous n'avions point » d'hoſtilités en vue & que nous ſon » gions uniquement à notre propre » déſenſe ».

Les An-  
glois conti-  
nuent leurs  
inſultes.

Le reſſentiment de la France étoit fondé ſur des procédés manifeſtement injurieux; & de vaines paroles, de vagues diſcuſſions ne pouvoient pas en ſuſpendre les

effets; elle n'étoit plus disposée à perdre le tems en négociations; d'ailleurs, les Anglois continuoient leurs insultes. L'Amiral Keppel avoit laissé en chasse les deux vaisseaux de ligne le Vaillant & le Courageux; & la frégate françoise l'Iphigénie n'avoit échappé à leur poursuite, qu'à la faveur d'un calme. Trois autres vaisseaux, le Milford, la Proserpine & le Fox, étoient encore employés à cette guerre. Ce dernier venoit d'envoyer à Portsmouth deux brigantins françois la Sainte-Marthe & l'Aimable Victoire. Pour justifier ces violences que l'Amiral Keppel n'avoit osé se permettre jusqu'alors contre les vaisseaux marchands, on fit insérer dans les Papiers anglois, que les deux navires alloient en Amérique, ou qu'ils en revenoient chargés pour le compte des Rebelles, qu'en un mot, ils étoient censés Gallo-Américains. La seule réponse qu'il y avoit à faire à de pareilles allégations, étoit de hâter le départ de notre flotte; elle mit enfin à la voile le 8 Juillet sur les quatre heures du matin. Si le vent eût

Départ de  
la Flotte de  
Brest.

1778.

permis d'appareiller quelques jours plutôt, selon toutes les apparences, nous nous ferions emparés des deux vaisseaux détachés à la poursuite de l'Iphigénie. Dans sa retraite, elle avoit rencontré la frégate la *Lively*, l'avoit attaquée, &, après un combat assez vif, avoit forcé le bâtiment anglois d'amener son pavillon. Cette prise fut, pendant quelques jours, l'unique événement remarquable dans ces parages.

Forces respectives des Flottes Angloise & Française.

Quoique forte de trente-un vaisseaux de ligne, de six frégates, d'un sloop & de deux brulots, la flotte de Keppel n'avoit point sur la nôtre, cette supériorité marquée sans laquelle il n'y a pas d'exemple d'un combat naval où les Anglois aient eu l'avantage sur les François. La conduite timide de l'Amiral fit bien voir, en cette conjoncture, qu'il partageoit la défiance de la Nation; elle fut d'abord portée jusqu'au découragement, du moins parmi le Peuple de Londres. Durant plusieurs jours, une fausse allarme accrédita le bruit d'un combat général où la flotte angloise avoit été battue complètement.



Les Gazetiers affectoient d'appuyer cette nouvelle; mais l'Amiral Keppel n'étoit encore battu que par les vents qui, la nuit du Jeudi 23 Juillet, emportèrent la vergue de misaine de son vaisseau la Victoire. Pour remédier à cet accident, il fallut dépouiller de sa grande vergue le Thunderer qui rentra dans un des Ports d'Angleterre. La retraite de ce bâtiment réduisit la flotte angloise à trente vaisseaux de ligne. On portoit celle de France à trente-deux vaisseaux & dix frégates. (1) Les deux Nations s'attendoient à quelque coup d'éclat; mais toutes les manœuvres de Keppel annonçoient déjà qu'il ne hasarderait point une affaire générale. Cependant les deux Armées étoient en présence depuis cinq jours, à une distance l'une de l'autre d'en-

1778.

---

(1) Lors de l'action du 27 Juillet, plusieurs vaisseaux de ligne avoient été séparés de la flotte françoise; comme ils ne se trouvèrent point au combat, & que ceux de l'Amiral Keppel étoient supérieurs en artillerie, la gloire de M. d'Orvilliers fut de combattre & de maltraiter l'Ennemi avec des forces inférieures.

1778.

viron quatre milles. La flotte du Comte d'Orvilliers étoit au vent de l'angloise, & dans cette position favorable, elle ne pouvoit que désirer le combat ; mais la prudence des Chefs contint son ardeur jusqu'au 27 Juillet, que nous attirâmes l'Amiral Keppel dans un engagement où nous eûmes tout l'avantage qu'il s'attribue dans cette relation infidèle.

Relation  
infidèle du  
combat  
d'Ouessant.

» La flotte françoise étant tous-  
» jours au vent & gagnant le large,  
» j'employai tous les moyens pos-  
» sibles de la serrer de près, en  
» tenant rassemblés les vaisseaux du  
» Roi, autant que la nature d'une  
» poursuite le rendoit praticable.  
» La manœuvre timide des Fran-  
» çois & le peu d'inclination qu'ils  
» montroient à se laisser approcher,  
» rendoient cette précaution néces-  
» faire ; il étoit clair qu'ils se refu-  
» soient à un combat régulier. Cette  
» circonstance me fit saisir avec em-  
» pressement, l'occasion qui se pré-  
» senta dans la matinée du 27 Juillet.  
» Le vent permettoit à l'avant-garde  
» de la flotte que je commandois,  
» de gouverner de manière à serrer

» de près le centre & l'arrière-  
» garde de la flotte ennemie. Les  
» François commencèrent à faire  
» feu sur le vaisseau de la division  
» du Vice-Amiral *Sir Robert Har-*  
» *land*, qui se trouvoit le plus en  
» avant. Cette division ne tarda pas  
» à rendre feu pour feu à mesure  
» que les vaisseaux se trouvoient à  
» portée. La chasse avoit étendu  
» leur ligne ; mais ils se formèrent  
» promptement en ordre de bataille,  
» & comme les deux flottes sui-  
» voient un cours différent, elles  
» passèrent très-près l'une de l'au-  
» tre. L'objet des François, étoit  
» de désenparer les vaisseaux du  
» Roi de leurs mâts & de leurs  
» voiles, projet dans lequel ils  
» réussirent au point de mettre  
» plusieurs vaisseaux de ma flotte  
» hors d'état de me suivre, lorsque  
» je virai vent arrière à l'effet de  
» porter vers la flotte françoise. Je  
» me vis donc obligé de virer en-  
» core pour joindre ces vaisseaux ;  
» ce qui donna aux François, vers  
» le déclin du jour, le tems de  
» rallier leur flotte, & de la mettre  
» en ligne de bataille sous le vent

1778.

1778. » de la flotte du Roi ; je les laissai  
» se former , sans faire feu sur eux ,  
» pensant que leur intention étoit  
» de mesurer , le lendemain matin ,  
» leurs forces avec les nôtres ; mais  
» ils avoient été si battus pendant  
» le jour , qu'ils profitèrent de la  
» nuit pour se retirer. Le vent leur  
» étoit favorable , j'avois plusieurs  
» de mes vaisseaux désenparés , &  
» je ne songeai pas même à pour-  
» suivre la flotte françoise ».

Opposons à cette relation peu vraisemblable , le rapport du même fait , extrait du Journal de notre Armée , & convenons que l'Histoire , si féconde en contradictions , en offre peu d'aussi frappantes que celles de ces deux exposés. Celui qu'on va lire eût pu s'offrir sous une forme plus élégante ; mais on a craint d'en changer les termes , & qu'en leur substituant des expressions plus françoises , la relation ne perdît quelque chose de sa précision & de son exactitude. Comme presque tous les Arts , la Marine a ses termes techniques & ses locutions particulières , dont l'emploi est indispensable dans ces détails de



manœuvres, qui ne font jamais à la portée du commun des Lecteurs, & qui, pour être entendus des gens de l'Art, ont besoin d'être présentés, dans ce langage de convention qui leur est spécialement affecté.

1778.

» Le 27, à quatre heures du matin, les vents étoient passés à l'Ouest, & tout annonçoit un tems favorable; l'Armée ennemie restoit à l'Est-Nord-Est, à deux lieues & demie de distance de l'Armée françoise. Le Comte d'Orvilliers fit le signal de se rallier dans l'ordre de bataille naturel. L'Armée de Keppel tenoit toujours les amures à babord, ainsi que l'Armée du Roi; mais à neuf heures, notre Général observant que l'Amiral Anglois élevoit son arrière-garde au vent, & voulant s'approcher de lui, fit revirer lof pour lof par la contre-marche. A peine l'ordre de bataille étoit-il formé, que le Comte d'Orvilliers reconnut aux mouvemens de l'ennemi, que son projet étoit de tomber sur l'arrière-garde de l'Armée Françoise, & de prolonger sa ligne au

Extrait plus exact du journal de notre Armée navale.

---

1778.

» même bord. Pour le prévenir,  
» il fit revirer toute l'Armée en-  
» semble, & ordonna de se former  
» sur l'ordre de bataille renversé,  
» l'Escadre bleue faisant l'avant-  
» garde, l'Escadre blanche au corps  
» de bataille, & l'Escadre blanche  
» & bleue à l'arrière-garde. Par  
» cette manœuvre hardie, il se mit  
» à portée de rompre le dessein des  
» Anglois, de porter du secours à  
» l'Escadre bleue, & de prendre  
» sur l'Armée ennemie la position  
» que son Amiral vouloit prendre  
» sur l'Armée du Roi, qui se tint  
» en bon ordre sur cette ligne, à  
» dix quarts large. Lorsque la tête  
» de l'Armée angloise se présenta  
» pour combattre par derrière l'Es-  
» cadre bleue, elle la trouva à  
» l'autre bord en bataille, & com-  
» me en réserve pour le moment;  
» les Escadres blanche & bleue  
» couroient à dix quarts large,  
» & les vaisseaux se tenoient trop  
» ferrés au bord opposé, pour  
» craindre que la ligne ennemie ôsât  
» tenter de les traverser. L'Amiral  
» Anglois prit donc le parti forcé  
» de prolonger l'Armée François,

» & de combattre à bord opposé.  
» Le feu commença par l'Escadre  
» bleue, qui formoit l'avant-garde,  
» & continua successivement dans  
» toute la ligne, de maniere que  
» chaque vaisseau françois donna  
» sa bordée à chaque vaisseau en-  
» nemi, & reçut pareillement la  
» sienne. Le feu se soutint vive-  
» ment de part & d'autre pendant  
» trois heures ; mais il parut que  
» celui de l'Armée du Roi étoit  
» servi avec plus de vivacité que  
» le feu de l'Armée Angloise, dont  
» la position sous le vent, étoit plus  
» avantageuse pour pointer les ca-  
» nons & servir la premiere batte-  
» rie. Le Comte d'Orvilliers vou-  
» lant lui enlever cet avantage, fit  
» signal à l'Escadre bleue d'arriver  
» par un mouvement successif, &  
» ensuite à toute l'Armée de se  
» ranger à l'ordre de bataille, l'a-  
» mure à tribord. Ce mouvement,  
» quoique bien exécuté dans la sui-  
» te, fut trop retardé pour pou-  
» voir suivre le ferre-file, & pro-  
» longer sous le vent, de queue à  
» tête, l'Armée Angloise, comme  
» le Général se l'étoit proposé. II

17/8.

» n'est pas étonnant qu'un mouve-  
» ment que l'occasion fit naître ,  
» n'ait pas été parfaitement saisi  
» dans le premier instant ; mais le  
» Duc de Chartres ayant passé à  
» poupe du Général , pour lui de-  
» mander son intention , le Comte  
» d'Orvilliers lui répondit qu'elle  
» étoit de continuer l'ordre de ba-  
» taille de sa position , ce qui fut  
» promptement exécuté. Cette évo-  
» lution arrêta l'Amiral Anglois ,  
» dont l'Armée avoit déjà reviré  
» vent devant par la contre-mar-  
» che , & se portoit sur la queue  
» de l'Armée Françoisse , en cou-  
» rant en ligne à dix quarts large.  
» L'Amiral Keppel ayant rencon-  
» tré l'Armée du Roi en bataille &  
» opposée à sa route , se vit forcé à  
» un mouvement rétrograde , &  
» profita de sa position actuelle au  
» vent de l'Armée Françoisse , pour  
» rallier la sienne à l'ordre de ba-  
» taille sur stribord. L'Armée du  
» Roi poursuivit celle d'Angleterre ,  
» & lui présenta le combat dans le  
» meilleur ordre , sous le vent ,  
» depuis deux heures après midi ,  
» jusqu'au lendemain ; mais l'Ami-



ral Anglois ne crut pas sans dou-  
 te devoir l'accepter, & il profita  
 de l'obscurité de la nuit pour  
 faire sa retraite, en cachant soi-  
 gneusement ses feux, tandis que  
 les vaisseaux de l'Armée françoise  
 portoient les leurs, afin que sa  
 position put être clairement ap-  
 perçue de la flotte angloise. Le  
 28 au soir, l'Armée du Roi s'en-  
 tretenant par la latitude d'Oues-  
 fant, où elle avoit établi sa croi-  
 siere, l'étonnement fut général  
 lorsqu'on découvrit l'Isle d'Oues-  
 fant même, dont le Comte d'Or-  
 villiers s'estimoit distant de vingt-  
 cinq à trente lieues. Se voyant à  
 portée de Brest, il se détermina  
 à y faire entrer ses Escadres, tant  
 pour mettre à terre les blessés,  
 que pour y prendre les rechanges,  
 dont quelques vaisseaux pouvoient  
 avoir besoin pour continuer leur  
 croisiere ».

1778.

Cet extrait, dont on a supprimé  
 le commencement, présente jour  
 par jour, heure par heure, la suite  
 des manœuvres que le Comte d'Or-  
 villiers fit exécuter pour conserver  
 l'avantage du vent sur un ennemi

Réflexions  
 sur ces deux  
 exposés.

1778.

qui, de son côté manœuvroit pour le lui enlever. On auroit désiré que l'Amiral Keppel n'eût pas négligé de faire connoître ces manœuvres à l'Amirauté d'Angleterre ; mais il est étonnant qu'il en ait fait d'inutiles à la poursuite d'une Armée qui ne prenoit pas chasse, & dont aucun mouvement n'annonçoit qu'elle cherchât à éviter sa rencontre. Sans doute, lorsqu'il dit que cette Armée avoit gagné le large, il ne fit pas attention que le vent souffloit du large ; c'est aux Marins des deux Nations à décider si un vaisseau peut fuir du côté d'où vient le vent. Quoi qu'il en soit, les deux Commandans semblent s'être donné le mot, pour dire exactement la même chose : *Je cherchois à engager le combat ; mais mon adversaire a profité de l'obscurité de la nuit pour s'échapper....* Tel est le résumé de chaque relation en particulier. Que répondre à cela ? Féliciter les deux Nations de la bonne opinion qu'elles ont l'une & l'autre de leurs forces, de leur bravoure & de leur expérience. Ce qu'il y auroit à de-

rer, c'est que l'Angleterre se con-  
 ſtitua mieux en véritable gloire, &  
 qu'elle se persuadât, une fois pour  
 toutes, que ce n'est pas en dépré-  
 ciant la valeur de son ennemi, qu'on  
 ajoute du lustre à son propre cou-  
 rage. On voit avec peine que dans  
 les récits de cette dernière action,  
 elle a souvent donné lieu à ce re-  
 proche. Ses Feuilles publiques sont  
 remplies d'expressions peu mesu-  
 rées, peu généreuses. Est-ce qu'on  
 ne peut dire en Anglois que l'en-  
 nemi s'est retiré, sans employer le  
 verbe *fuir* ? D'ailleurs, n'y eut-il  
 pas une forfanterie indécente dans  
 l'éclat puéril que les Anglois, mal  
 informés, donnèrent à la première  
 nouvelle du combat d'Ouessant.  
 On n'avoit aucuns détails sur ce  
 combat, & l'on en parloit comme  
 d'une victoire complète ; à la  
 Ville, en Province, & dans les  
 Camps, on se livroit à une joie  
 immodérée. Il ne s'agissoit de rien  
 moins que de la défaite absolue de  
 la flotte françoise ; déjà les ban-  
 nieres flottoient sur les tours des  
 Eglises ; l'air retentissoit du bruit  
 des cloches, & peu s'en fallut que

Forfanterie des Anglois.

1778.

La conster-  
nation succède  
à l'ivresse.

le canon de la Tour de Londres n'annonçât ce grand événement.

Enfin le voile se déchire, & l'étonnement succède à l'ivresse ; la réflexion présente ce triomphe prématuré sous les traits les plus sombres ; on calcule, en un mot que dans le cours de la dernière guerre, aucune flotte angloise n'a perdu autant de monde dans un jour de combat, que la flotte de Keppel vient d'en perdre en ce faible choc. De l'aveu même de l'Amiral, le nombre de ses morts & de ses blessés, fut d'environ cinq cents hommes, & l'on pouvoit le porter au double sans craindre d'exagérer. (1) A ces considérations se joignoit l'inquiétude que faisoit naître le mauvais état de la flotte, dont plusieurs vaisseaux désemparés forcèrent Keppel d'aller se radoubier à Ports-Mouth. On se demandoit tout bas, si c'étoit des bassins de ce Port que la flotte

---

(1) Les Anglois avoient fait jeter à la mer un grand nombre de corps morts, dans l'espoir d'entévelir le secret de leur perte dans les abîmes de l'Océan.



Angloise se propoſoit de bloquer celle de France ; on demandoit ſur-tout en quoi conſiſtoit ce grand avantage , ſi fièrement conteſté par l'Ennemi. Mais ces queſtions ne ſe faiſoient que dans le ſecret des Comités particuliers ; & les gazetiers n'oſoient ſe les permettre dans leurs Papiers. L'Amiral Keppel étoit Whigt & l'un des plus braves de l'Angleterre ; dans cette circonſtance le parti de l'oppoſition devoit donc ſe réunir aux Torys , & il étoit naturel que tout le monde parût chanter victoire. Il ne falloit point ſur-tout attendre d'impartialité des Nouvelliftes Anglois. Cependant un des Périodiſtes de Londres eut le courage d'inſérer dans ſa Gazette, la Lettre d'un Officier de la flotte angloïſe, où, après avoir rendu compte des mouvemens reſpectifs des deux Armées Navales , l'Officier ajoute : « Le vent ayant changé & ceſſant de nous être contraire , l'ennemi , pour rendre l'action inévitable , abandonna ſa poſition , & gardant toujours l'avantage du vent , & toujours formé en ligne réguliè-

Aveux d'un  
Officier de la  
flotte de Keppel.

1778.

» re, passa de notre avant-garde  
» à l'arrière; ensuite frisant rapide-  
» ment notre ligne, & entretenant  
» un feu continuel, il fit tant par  
» cette manœuvre, que chacun de  
» nos vaisseaux reçut la bordée de  
» vingt vaisseaux françois : après  
» nous avoir ainsi passé en revue  
» conservant toujours le même or-  
» dre, il fit le tour de notre flott  
» & se forma en ligne de bataill  
» sous notre vent; il se montra prêt  
» à nous recevoir, & garda cette  
» position le reste du jour. Cepen-  
» dant sa canonnade avoit si bie  
» réussi à nous enlever nos mats  
» nos vergues, &, en général,  
» nous désemparer nos vaisseaux  
» que malgré la supériorité de no-  
» forces, il nous fut impossible de  
» renouveler le combat; nous em-  
» ployâmes le reste du jour à ré-  
» parer nos agrès. La flotte fran-  
» çoise paroissoit avoir peu souffert  
» (1) & lorsque sur les six ou sept

---

(1) On ne porta d'abord de notre côté le nombre des morts qu'à cent cinquante, & celui des blessés à quatre cents; mais il se trouva dans la suite que les premiers se

heures du soir , nous eûmes mis  
 nos vaisseaux en état de service ,  
 notre Amiral , sans doute pour de  
 bonnes raisons , ne crut pas de-  
 voir revenir à la charge , quoi-  
 que nous eussions le vent pour  
 nous. Aux manœuvres de la flotte  
 françoise , il jugea qu'elle étoit  
 disposée à nous livrer combat le  
 lendemain matin ; mais il se trom-  
 poit ; la nuit suivante elle reprit  
 la route de Brest. Cette flotte  
 n'étoit que de vingt - cinq ou  
 vingt-six vaisseaux de ligne , dont  
 plusieurs du dernier rang ; elle  
 n'avoit que trois vaisseaux à trois  
 ponts ; en sorte qu'à tous égards ,  
 elle nous étoit inférieure en for-  
 ces ».

1778.

On ne voit rien à rectifier dans  
 ces aveux non suspects de l'Offi-  
 cier Anglois , que le détail concer-  
 nant la rentrée du Comte d'Orvil-  
 liers. Je me contenterai d'ajouter ,  
 d'après des relations non moins im-  
 partiales , mais beaucoup plus dé-  
 taillées , que le Commandant en

Eloge des  
 Comman-  
 dans & des  
 Equipages de  
 la flotte fran-  
 çoise.

montoient à cent soixante-trois , & les  
 blessés à cinq cens dix-sept.

1778.

chef de notre Armée Navale, signala son habileté dans cette circonstance par des manœuvres approuvées de tous les gens de l'Art que M. le Duc de Chartres, commandant l'arrière-garde, soutint quelque tems, avec un courage froid & tranquille, l'attaque de plusieurs vaisseaux, acharnés contre le *Saint-Esprit*; & que l'intelligence & la bravoure si connues du Comte Duchaffault, commandant l'avant-garde, méritèrent à cet excellent Officier, les suffrages & l'admiration de toute l'Armée. Il fut d'ailleurs généreusement blessé dans le combat, (1) & vit tomber à ses côtés

---

(1) Il avoit reçu un coup de mitraille si considérable, qu'on trembla longtems pour sa vie. On parvint enfin à lui retirer de l'épaule un morceau de fer pesant environ cinq onces; & depuis cette opération, sa blessure prit un caractère plus consolant. La Reine allarmée de la situation inquiétante de cet Officier, dit à ce sujet: *Le pauvre M. Duchaffault, que je le plains! je voudrois être oiseau pour aller lui servir de garde.* Ces expressions admirables peignent à la fois la sensibilité de notre auguste Souveraine, & le mérite de l'Officier qui les inspira.



pour ainsi dire sous le même  
oup, un fils chéri, dont la blessure & le danger allarmèrent sa tendresse, & n'ébranlèrent point son courage. M. Duchaffault continua de donner ses ordres avec le même sang-froid & la même intrépidité. Si quelques Officiers se montrèrent peu jaloux d'imiter les grands exemples de ces illustres chefs, on peut dire qu'en général l'Armée Françoisise brûloit d'en venir à une affaire décisive avec les Anglois ; mais on a vu qu'ils refusèrent l'engagement avec une opiniâtre persévérance. La nuit même du 28 Juillet, ils forcèrent leurs voiles, éteignirent leurs feux, se retirèrent avec quatorze vaisseaux désespérés. Toute la journée du lendemain notre flotte resta sur le champ de bataille, & l'intention du Comte d'Orvilliers étoit de reprendre sa route sur Ouessant, & d'achever sa croisière à l'entrée de la Manche ; mais plusieurs vaisseaux lui ayant fait connoître que leurs mâtures étoient endommagées, il se détermina, le matin

1778. du 29, à venir mouiller dans la rade de Brest.

Trait de  
gaie : é fran-  
çoise.

Rien ne prouve mieux, ce me semble, les dispositions de nos braves Marins, que ce trait de gaieté françoise, exhalé même au fort de l'action : un vaisseau ennemi étoit venu par le travers du *Saint-Esprit* en présentant la proue. Dans cette position, il lâcha ses deux bordées à la fois, de manière que l'une frappa l'air, & l'autre alla tomber sur la flotte angloise. Des huées & de grands éclats de rire, partirent aussitôt de toutes nos Escadres, & l'Anglois se retira confus. On demande si une Nation qui conserve dans l'horreur des combats, une valeur si froide & si gaie, ne semble pas avoir des droits imprescriptibles à la victoire.

Nos Escadres remercièrent successivement à la voile,

Le Comte d'Orvilliers ne tint pas longtems ses Escadres oisives dans la rade de Brest. Le lendemain de sa rentrée, il fit sortir six vaisseaux sous le commandement du Chevalier de Monteil ; hâta le ravitaillement des autres, & donna des ordres si bien exécutés, qu'en

u de tems le dommage fut réparé. A quelques vaisseaux près, toute la flotte mit successivement à voile.

1778.

Cependant M. le Duc de Chartres étoit allé rendre compte au Roi de l'avantage remporté sur l'Amiral Jeppel. L'apparition de ce Prince dans la Capitale, porta la joie dans tous les cœurs françois ; elle se manifesta durant trois jours par une illumination générale des jardins du Palais Royal. Il y reçut publiquement les témoignages les moins équivoques de l'affection des Parisiens , & du prix qu'ils attachent à la conservation des augustes débris de la Maison de France. Le Roi lui fit un accueil flatteur & se peignoit toute la satisfaction de Sa Majesté ; elle éclata bientôt dans les graces & les récompenses, dont la distribution fut confiée à M. le Duc de Chartres. Enfin, ce Prince reparut à Brest , où l'on attendoit que lui pour juger en conseil de guerre , les Officiers dont la conduite avoit paru douteuse. Deux Capitaines étoient accusés d'avoir méconnu les signaux

Accueil fait  
à M. le Duc  
de Chartres ,  
tant à Paris  
qu'à Versailles.

1778.

de leur Commandant, & l'objet du Conseil de guerre étoit de prononcer sur cette déobéissance ; mais comme on le verra plus en détail il n'y eut point de Jugement, parce qu'il ne se trouva pas de coupables.

Les Anglois  
contestent  
l'importance  
du combat  
d'Ouessant.

A ces divers exposés, dont on prie le Lecteur d'excuser les redites souvent inévitables dans l'infirmité d'un pareil procès, on eût pu joindre d'autres pièces également victorieuses, & dont la réunion formeroit un nouveau corps de preuves contre les prétentions de l'Angleterre, relativement au combat d'Ouessant ; mais l'avantage des François dans cette première affaire générale, nous paroît suffisamment constaté. On a vu par les aveux de quelques Anglois, qu'ils nous cédoient la victoire d'assez bonne grace ; d'autres nous la disputèrent avec plus d'opiniâtreté que de bonne foi ; mais le grand nombre se voyant forcé d'y renoncer, prit le parti d'en contester l'importance. La plupart des Nouvellistes anglois, se persuadèrent que pour sauver l'honneur du Pavillon



villon britannique, il suffisoit de parodier le combat du 27 Juillet. Le caractère national se retrouve parfaitement dans ces faillies angloises, dont on a recueilli le trait suivant.

1778.

Parodie de  
ce combat.

« Vendredi soir, à *Ludgate-Hill*,  
 deux Cochers se dépouillèrent  
 jusqu'à la ceinture, pour décider  
 une querelle ; ils se battirent pen-  
 dant plus de trois quarts d'heu-  
 re, au grand plaisir d'un con-  
 cours immense de spectateurs ;  
 enfin, l'un & l'autre étant assez  
 bien battus, l'un d'eux reçut un  
 dernier coup qui le jeta dans le  
 ruisseau de la rue : là, cherchant  
 à tirer parti de sa situation, pour  
 recueillir ses forces, il resta tran-  
 quillement assis, jusqu'au moment  
 où quelqu'un de la foule cria à  
 son antagoniste : *Mort de ma vie !*  
*TOM, pourquoi ne rosses-tu pas*  
*ce Maraude ? Pourquoi ne l'obliges-*  
*tu pas à se lever, ou bien à recon-*  
*noître qu'il est rossé ?* Tom, qui  
 en avoit assez lui-même, & qui  
 avoit aussi besoin de reprendre  
 haleine, répondit : *Non, qu'il se*  
*leve & qu'il se batte GALAM-*

1778. *MENT.* Pendant ce tems , la  
 » nuit déployoit ses voiles ; le jour  
 » s'obscurcit de maniere qu'il ne  
 » fut plus possible de se battre ;  
 » chacun se retira donc au cabaret  
 » qui lui étoit le plus familier , &  
 » là , fit à la compagnie la relation  
 » de sa victoire. Après s'être ra-  
 » fraîchis l'un & l'autre , & s'être  
 » bien promis de mesurer encore  
 » leurs forces , sitôt qu'ils seroient  
 » un peu remis de leurs meurtris-  
 » sures , l'un gagna son logis par  
 » le chemin le plus court ; l'autre  
 » s'égara , & ne fut où il étoit ,  
 » qu'au moment où il se trouva à  
 » sa porte ».

Comment  
 il fut avanta-  
 geux aux An-  
 glois.

Ces plaisanteries n'ôtent rien à la gloire du Comte d'Orvilliers , & ne peuvent rien ajouter à celle de l'Amiral Keppel. Toute l'Europe avoue aujourd'hui que l'ascendant de la France sur la Grande-Bretagne , se manifesta dès le combat d'Ouessant : mais considéré sous un autre point de vue que celui de la gloire , ce combat fut avantageux à l'Angleterre , en ce qu'il favorisa la rentrée de sa flotte des Indes Orientales. Ce

onvoi composé de dix vaisseaux, dont la cargaison étoit évaluée à quinze cens mille livres sterling, fournit dans ses équipages une ressource précieuse à l'Amirauté, qui les employa sur le champ au service de la Marine Royale. Ce fut d'ailleurs un encouragement pour le Commerce, & dès le lendemain les Actions des Indes haussèrent de dix pour cent. Ces vaisseaux menacés de tomber entre les mains des François, qui croisoient à l'entrée de la Manche plusieurs jours avant l'affaire d'Ouessant, ne durent leur salut qu'à ce combat. Par l'événement, l'Amiral Keppel rendit un service signalé à sa Nation, & les Commerçans d'Angleterre lui furent bon gré d'avoir donné, dans cette circonstance, de l'occupation aux Escadres Françaises.

1778.

Cette nouvelle donna lieu en France aux murmures de quelques Politiques mal informés de la position de notre Armée Navale. Ils supposoient que M. d'Orvilliers auroit pu intercepter les dix vaisseaux Anglois, & le blâmoient d'avoir

Murmures  
de quelques  
Politiques  
François.

1778.

manqué, par sa retraite précipitée, l'occasion d'une si belle prise. Mais l'arrivée de la flotte des Indes, ne pouvoit se prévoir à telle époque donnée, & le mauvais état de quelques-uns de nos vaisseaux, les forçoit de suspendre leur croisière. Cette interruption nécessitée par les circonstances, fut un point que la fortune des Anglois saisit avec précision pour donner quelque relâche à leurs désastres. Notre flotte remit promptement à la voile, & quoiqu'un peu moins nombreuse, elle parut tout aussi formidable qu'auparavant, à cela près que M. Duchaffault ne devoit point y commander; les suites de sa blessure ne lui permettoient pas encore de tenir la mer. Sa division passa à M. le Duc de Chartres, & M. de Guichen fut choisi pour commander celle du Prince.

On ne doutoit pas que nos Escadres, remises en mer le 17 Août, ne cherchassent à combattre l'Amiral Keppel. La disposition des équipages & la haute opinion qu'on avoit de leurs Commandans, sembloient présager un nouveau combat bien



plus décisif que le premier. Le nombre des vaisseaux ennemis porté à trente deux, sans compter les frégates, n'effrayoit point nos braves Marins. Ils se rappelloient qu'à l'affaire d'Ouessant, la supériorité encore plus marquée des Anglois n'avoit pas empêché notre Armée d'en sortir victorieuse, & s'ils rendoient justice aux talens de l'Amiral Keppel, ils savoient par expérience, que la bravoure & l'activité de ses équipages l'avoient secondé foiblement dans cette occasion. C'étoit le sentiment général dans toute la France, & particulièrement à Paris. Les oisifs de cette Capitale offroient de parier trois contre un, que si les deux Armées venoient à se rencontrer, la flotte angloise seroit battue ; & il ne se trouvoit personne qui ôsât courir les risques d'une bagarre aussi avantageuse. Cette manière d'exprimer sa confiance à Paris, valoit bien les plaisanteries indécentes, dont on amusoit le peuple de Londres, soit qu'on y fût à l'encan la flotte de Brest, soit qu'on y affichât des hôtels à louer pour les Chefs de l'Armée

1778.

Confiance  
des François.

Fanfaron-  
nades des  
Anglois.

1778.

Que l'inté-  
rêt de l'Espa-  
gne est de  
temporiser.

Françoise; mais dans cette con-  
joncture le sentiment de la valeur  
nationale, n'étoit pas l'unique fon-  
dement de notre sécurité.

Le bruit s'étoit répandu que  
notre Armée Navale déjà redou-  
table par elle-même, alloit rece-  
voir un renfort de douze vaisseaux  
espagnols, détachés des armemens  
de Cadix. On raisonnoit sur cette  
nouvelle conformément à quelques  
articles du Pacte de famille, dont  
l'exécution étoit vivement sollici-  
tée à la Cour de Madrid; mais  
jusqu'à la rentrée de la flotte du  
Mexique, la politique de cette  
Cour étoit de temporiser. Si d'une  
part, le Marquis d'Almodavar,  
son nouvel Ambassadeur en An-  
gleterre, avoit enfin présenté ses  
Lettres de créance à Sa Majesté  
Britannique; si, dans l'opinion de  
quelques spéculateurs, il étoit char-  
gé de concerter des moyens de  
pacification, & de ménager un rac-  
commodement entre les Cours de  
Versailles & de Saint-James; d'un  
autre côté, cet Ambassadeur né-  
gligeoit de mettre son hôtel en  
état de le recevoir, & le bruit de

Londres étoit que, sommé de s'expliquer sur cette négligence, il avoit allégué le Pacte de famille, & s'étoit attiré par cette réponse, beaucoup de froideur de la part des Ministres de la Grande-Bretagne ; qu'il se disposoit en conséquence, à partir de Londres sans prendre congé du Roi d'Angleterre, & que le Comte de Gratham alloit quitter Madrid sans plus de formalités. Ces dernières suppositions acquéroient d'autant plus de faveur, que la flotte des galions qu'on a dit être retournée à la Havane, & dont le retard avoit causé de l'inquiétude aux commerçans de toute l'Europe, venoit enfin d'entrer dans la baie de Cadix, avec une cargaison d'environ vingt-trois millions de piastras fortes, & un chargement considérable des productions de l'Amérique méridionale.

Par ces conjectures plus ou moins accréditées chez les différens Peuples de l'Europe, on croyoit interpréter les dispositions secrètes du Gouvernement espagnol ; mais ses vues étoient encore impénétra-

Mistère dans  
ses opérations

1778.

bles , malgré la continuité de ses armemens , qui donnoient beaucoup à penser aux Politiques. L'ordre expédié à l'Entrepreneur général des vivres de la Marine , concernant l'approvisionnement de trente vaisseaux de ligne , fournit encore plus de matiere aux spéculations. Cet ordre annonçoit un projet d'entreprise , dont l'exécution pouvoit être l'ouvrage de six mois ; mais quel étoit ce projet , & quelle devoit-être cette expédition ? C'étoit le secret des Cours de France & d'Espagne. Ce qu'il y a de certain , c'est que la flotte de Brest resta dans une espèce d'inaction , jusqu'au moment où l'Espagne parut vouloir mettre un terme à la sienne ; Pendant tout ce tems , la seule Escadre de Toulon fit quelques tentatives heureuses sur l'Ennemi. A peine eût-elle appareillé , qu'elle s'empara de quatre bâtimens anglois , richement chargés en draperie , soierie , & bijouterie. Chacune de ces prises fut estimée cinquante mille livres sterling ; de sorte que M. de Fabry & ses équipages , eurent à partager près de

Riches prises faites par M. de Fabry.



trois millions de nos livres. Ils furent des premiers à se ressentir du bienfait de l'Ordonnance par laquelle Sa Majesté abandonnoit aux vaisseaux preneurs, la valeur entière des bâtimens de guerre, & les deux tiers du produit des navires marchands. Cette Ordonnance en faveur de la Marine Royale, fut bientôt suivie d'une Déclaration, qui donnoit le même encouragement aux Armateurs de nos différens Ports. Dès qu'elle fut enregistrée au Parlement, on vit paroître dans le Public des copies de cette Lettre du Roi à l'Amiral de France.

1778.

Ordonnance & Déclaration en faveur de la Marine.

» Mon Cousin,

» L'insulte faite à mon Pavillon,  
 » par un frégate du Roi d'Angle-  
 » terre, envers ma frégate la *Belle-*  
 » *Poule*; la saisie faite par une Es-  
 » cadre angloise, au mépris du  
 » droit des gens, de mes frégates  
 » la *Licorne* & la *Pallas*, & de  
 » mon lougre le *Coureur*; la con-  
 » fiscation des navires appartenans  
 » à mes Sujets, faite contre la foi  
 » des traités: le trouble continuel  
 » & le dommage que la Puissance

Lettre du  
 Roi à l'Amiral  
 de France.

R. 5

1778.

» Angloise apporte au commerce  
» maritime de mon Royaume & de  
» mes Colonies d'Amérique, soit  
» par les bâtimens de guerre, soit  
» par les corsaires, dont elle auto-  
» rise les déprédations ; tous ces  
» procédés injurieux & principale-  
» ment l'insulte faite à mon Pavillon,  
» m'ont forcé de mettre un terme  
» à la modération que je m'étois  
» proposée, & ne me permettent  
» pas de suspendre les effets de mon  
» ressentiment. La dignité de ma  
» Couronne & la protection que  
» je dois à mes Sujets, exigent que  
» j'use enfin de représailles, que  
» j'agisse hostilement contre l'An-  
» gleterre, & que mes vaisseaux  
» attaquent, prennent ou détruisent  
» les vaisseaux, frégates & autres  
» bâtimens appartenans au Roi  
» d'Angleterre ; qu'ils arrêtent &  
» se saisissent pareillement de tous  
» navires marchands anglois, dont  
» ils pourront avoir occasion de  
» s'emparer. Je vous fais donc cette  
» Lettre pour vous dire, qu'ayant  
» ordonné en conséquence aux  
» Commandans de mes Escadres &  
» de mes Ports, de prescrire aux

„ Capitaines de mes vaisseaux de  
 „ courre fus à ceux du Roi d'An-  
 „ gleterre, ainsi qu'aux navires ap-  
 „ partenans à ses Sujets; mon in-  
 „ tention est qu'en représailles des  
 „ prises faites sur mes Sujets par les  
 „ corsaires & armateurs anglois,  
 „ vous fassiez délivrer des Commis-  
 „ sions en course à ceux de mesdits  
 „ Sujets qui proposeront d'armer  
 „ des navires en guerre avec des  
 „ forces assez considérables pour  
 „ ne pas compromettre les équi-  
 „ pages qui seront employés sur  
 „ ces bâtimens, „ &c.

1778.

Cette Lettre datée de Versailles,  
 le 10 Juillet, & la Déclaration  
 concernant la course sur les Enne-  
 mis de l'Etat, eurent des effets non  
 moins prompts que décisifs. Quoi-  
 qu'à la même époque, le Conseil de  
 Saint-James eût autorisé les com-  
 missaires nommés aux fonctions de  
 Lord Grand-Amiral de la Grande-  
 Bretagne, à délivrer aux Sujets de  
 Sa Majesté Britannique, des Let-  
 tres de marque & de représailles  
 contre les navires françois; cepen-  
 dant les Armateurs anglois se trou-  
 vèrent en retard de plusieurs mois

Les Arma-  
 teurs Anglois  
 en retard à  
 l'égard de la  
 France.

1778.

à l'égard de la France. Leurs Constructeurs avoient beau travailler nuit & jour, nous eûmes d'abord trois cens Armateurs en mer, qu'ils n'en avoient pas cent cinquante. D'ailleurs, plus leur Marine Royale & Marchande, multiplioit ses vaisseaux, plus la disette de matelots se faisoit sentir. Rien n'égalait l'impatience avec laquelle ils attendoient les bâtimens de long cours, dont on supposoit le retour prochain. De tous côtés, on faisoit partir des pataches, avec ordre d'enlever les équipages de ces vaisseaux à mesure qu'ils approchoient des côtes britanniques. On étoit en de vives inquiétudes sur les flottes des Indes occidentales, lorsqu'on reçut, par la voie de la Hollande, des Lettres de Saint-Eustache qui annonçoient le départ de ces flottes, dont les cent voiles avoient mis en mer à l'arrivée de l'Amiral Barrington, qui lui-même s'étoit fait attendre pendant plus de deux mois. Enfin on apprit bientôt la rentrée de la plupart des vaisseaux, dont le retard avoit causé de si vives allarmes. La flotte de

Rentrée des  
flottes an-  
gloises.



la Jamaïque & celle des Isles sous le vent, arrivèrent presqu'en même-  
 tems, l'une à Bristol & l'autre à  
 Plimouth. Celles de Lisbonne,  
 d'Oporto & du Détroit les suivirent  
 d'assez près, & de tous les évé-  
 nemens possibles dans les circonf-  
 rances présentes, le retour des con-  
 vois fut le plus heureux pour l'An-  
 gleterre. A cette même époque,  
 parut la frégate le Montréal; elle  
 avoit à son bord Sir Guy Carleton  
 & la famille de ce Général, dont  
 le témoignage certifia les princi-  
 paux faits esquissés dans le tableau  
 des affaires présentes de l'Amérique.  
 Depuis sept ou huit mois, on ne  
 avoit que penser de la fidélité des  
 Canadiens; Carleton rassura la Mé-  
 tropole, & justifia, par son rapport,  
 la sincérité des protestations énon-  
 cées dans cette Adresse des Notables  
 de la ville de Québec à leur ancien  
 Gouverneur.

1778.

Arrivée de  
Carleton.

» Nous, les fidèles & loyaux  
 » Sujets anglois de Sa Majesté, les  
 » Gens vivant noblement, Négocians  
 » & Citoyens de la ville de Québec,  
 » justement & vivement pénétrés  
 » de l'équité & de la douceur de

Adresse des  
Notables de  
Québec à ce  
Gouverneur.

1778.

» votre Gouvernement, pendant  
» la longue résidence que vous  
» avez faite en cette Province  
» demandons qu'il nous soit permis  
» de vous assurer, que ni le tems  
» ni les circonstances n'effaceront  
» jamais en nous le souvenir des  
» biens solides & essentiels, que  
» nous avons éprouvés sous votre  
» Administration. Parmi tous les  
» ravages des commotions civiles  
» qui ont trop longtems & trop  
» malheureusement éclaté dans les  
» Provinces voisines, nous avons  
» le bonheur particulier de jouir  
» de la tranquillité & de la paix  
» qui naissent toujours d'une Ad-  
» ministration bien réglée. C'est avec  
» une satisfaction & une reconnois-  
» sance également vives que nous  
» devons toujours remonter à l'é-  
» poque, où, grace à votre sagesse,  
» à votre résolution & à votre per-  
» sévérance, cette Garnison, &  
» par une suite nécessaire, la Pro-  
» vince entière ont été heureuse-  
» ment préservées, lorsqu'elles fu-  
» rent envahies par les Sujets re-  
» belles de Sa Majesté. Tandis que  
» nous voyons votre départ avec

un regret sincere , nous goûtons  
 une fatisfaction pure de ce que  
 notre gracieux Souverain vous a  
 donné pour fucceffeur ( 1 ) un  
 homme dont le caractère aimable  
 & les talens diftingués , nous font  
 jouir par anticipation du bonheur  
 que nous devons en attendre.  
 Lorsque vous paroîtrez en pré-  
 fence du Roi , nous nous flattons,  
 Monsieur , que vous voudrez bien  
 nous repréfenter à notre Souve-  
 rain comme étant des Sujets tou-  
 jours prêts à foutenir , au prix  
 de notre fang & de nos fortunes,  
 fa Perfonne Royale , fa Famille  
 & fon Gouvernement ».

1778.

Carleton n'avoit que de fâcheufes  
 nouvelles à confirmer relativement  
 aux difpofitions des autres Pro-  
 vinces de l'Amérique feptentrionale.  
 Loin de fe rendre aux offres tou-  
 ours cenfées illufoires & infidieufes  
 des Commiffaires conciliateurs, dans  
 plufieurs Provinces , le Peuple  
 américain s'étoit foulevé contre les  
 Bills au point de les faire brûler

Il confirme  
 les nouvelles  
 venues d'A-  
 mérique.

( 1 ) Frédéric Haldimand.

1778.

par la main du bourreau. Il est vrai que dans le district de Providence, cet outrage fait à la Majesté Royale, avoit été provoqué par une Lettre impérieuse où le Général Pigot s'énonçoit en vrai dictateur ; il y disoit , en propres termes , que *les propositions faites aux Rebelles, étoient infiniment plus gracieuses, qu'ils n'avoient lieu de s'y attendre de la part de son Maître très-clément.* En général , les Anglois transplantés en Amérique se permettoient, contre les nouveaux Républicains, des expressions bien peu faites pour les ramener au giron de la Mere-Patrie. Ces indiscretions très-maladroites, à l'égard des Américains, devenoient une témérité punissable, lorsqu'elles s'adressoient à des François. Le Comte de Carlisle , l'un des Commissaires britanniques, manquant à son caractère de conciliateur, s'étoit oublié dans une Lettre, jusqu'à laisser échapper des termes injurieux à la France. Le Marquis de la Fayette crut devoir une vengeance éclatante à l'honneur de sa Patrie outragée, & il envoya, dit-on, ce Cartel au Ministre d'Angleterre.



„ J'avois cru jusqu'à ce jour,  
 „ Milord, n'avoir jamais affaire  
 „ qu'avec vos Généraux, & je n'es-  
 „ pérois l'honneur de les voir qu'à  
 „ la tête des Troupes qui nous sont  
 „ respectivement confiées. Votre  
 „ Lettre du 26 Août, au Congrès  
 „ des Etats-Unis, & la phrase in-  
 „ sultante pour ma Patrie, que  
 „ vous y avez signées, pouvoient  
 „ seules me donner quelque chose  
 „ à démêler avec vous. Je ne daigne  
 „ pas réfuter cette phrase, Milord,  
 „ mais je desire la punir. C'est vous,  
 „ comme Chef de la Commission,  
 „ que je somme de m'en donner  
 „ une réparation aussi publique que  
 „ l'a été l'offense, & que sera le  
 „ démenti qui la suit. Il n'auroit  
 „ pas autant tardé, si la Lettre me  
 „ fût parvenue plutôt ; obligé de  
 „ m'absenter quelques jours, j'es-  
 „ pere trouver en revenant votre  
 „ réponse. M. *Gimot*, Officier fran-  
 „ çois, prendra pour moi les arran-  
 „ gemens qui vous conviennent. Je  
 „ ne doute pas que, pour l'honneur  
 „ de son Compatriote, M. le Gé-  
 „ néral Clinton ne veuille bien  
 „ s'y prêter. Quant à moi, Milord,

1778.

Cartel du  
 Marquis de  
 la Fayette au  
 Comte de  
 Carlisle.

1778.

» tous me sont bons, pourvu qu'  
 » l'avantage glorieux d'être Fran-  
 » çois, je joigne celui de prouver  
 » à un homme de votre Nation,  
 » qu'on n'attaque jamais impuné-  
 » ment la mienne ».

(*Signé*) LA FAYETTE.

Le Comte de Carlisle fit valoir, en cette occasion, son titre d'homme public, & comme on le voit dans cette réponse, il n'oublia pas pour cette fois, son caractère de pacificateur.

Réponse du  
 Comte de  
 Carlisle.

» Monsieur, j'ai reçu votre Lettre  
 » qui m'a été transmise par M. Gimot,  
 » & j'avoue qu'il me paroît difficile  
 » de faire une réponse sérieuse à  
 » son contenu ; la seule qu'on peut  
 » attendre de moi, comme Com-  
 » missaire de Sa Majesté Britannique  
 » & que vous auriez dû prévoir,  
 » est que je me regarde & me re-  
 » garderai toujours comme n'ayant  
 » à répondre à aucun individu de  
 » ma conduite publique, & de ma  
 » façon de m'exprimer, mais seu-  
 » lement à mon pays & à mon Roi.  
 » A l'égard des expressions conte-  
 » nues dans les pièces publiées sous  
 » l'autorité de la Commission, dont

„ j'ai l'honneur d'être Membre,  
 „ à moins qu'elles ne soient publi-  
 „ quement rétractées, vous pouvez  
 „ être assuré, quelque changement  
 „ qui survienne dans ma situation,  
 „ que je ne serai jamais disposé à en  
 „ rendre compte, encore moins à  
 „ les désavouer en particulier. Je  
 „ dois vous rappeler que l'insulte  
 „ à laquelle vous faites allusion, se  
 „ trouvant dans la correspondance  
 „ qui a eu lieu entre les Commissaires  
 „ du Roi & le Congrès, n'est pas  
 „ d'une nature privée; or, je pense  
 „ que toutes les disputes nationales  
 „ seront mieux décidées, lorsque  
 „ l'Amiral *Byron* & le Comte  
 „ d'*Estaing* se rencontreront ».

1778.

(Signé) CARLISLE.

Aux procédés injurieux des An-  
 glois Royalistes, le Congrès oppo-  
 soit une fermeté décente & le refus  
 toujours plus motivé de se relâcher  
 de ses prétentions à l'indépendance.  
 Pour mieux convaincre les Com-  
 missaires de la sincérité de cette  
 résolution, il avoit fait un arrêté  
 contre les Bills conciliatoires, où  
 l'Amérique septentrionale étoit re-  
 présentée comme une Puissance

Arrêté du  
Congrès.

1778.

affranchie sans retour de la domination britannique. Cependant, comme les Agens de l'Angleterre s'obstinoient à poursuivre leur négociation, l'Assemblée de Philadelphie crut devoir signaler l'indépendance des Etats-Unis, par un acte de vigueur qui rompoit les derniers nœuds de la fraternité avec la Grande-Bretagne. Le Congrès informé de la signature des traités par lesquelles Sa Majesté Très-Chrétienne reconnoit la Souveraineté des treize Provinces, ordonna des prières publiques pour le Roi, la Reine & la Famille Royale de France, & renouvela les défenses déjà faites de prier pour le Roi d'Angleterre. La réception faite au sieur Gérard, notre Ambassadeur auprès des Etats-Unis, manifesta sur-tout la satisfaction du Congrès à la nouvelle des traités. Un Comité de cette Assemblée vint le recevoir aux portes de Philadelphie & lui servit de cortège jusqu'à la maison qu'on lui avoit préparée. Il fut salué dans sa marche par toute l'artillerie de la ville qu'il traversa au milieu d'un grand concours de

Il fait défense de prier pour le Roi d'Angleterre.

Réception faite à M. Gérard.



es Habitans. Des acclamations port-  
oient jusqu'au cieux l'auguste nom  
de Louis XVI ; *vive le Roi de*  
*France* , étoit le cri de joie de ce  
Peuple enchanté.

1778.

Cet éclat, dans les transports de  
leur allégresse , n'étoit point de  
la part des Américains , une bra-  
vade ridicule , un vain triomphe  
démenti par les succès des Roya-  
listes. Il est certain que Washington  
avoit eu l'avantage sur eux dans  
l'importante affaire de Monmouth,  
& qu'il fut résolu dans le Conseil  
Suprême de l'Amérique , qu'on  
feroit des remercimens à ce Gé-  
néral , sur l'activité avec laquelle il  
s'étoit porté du Camp de Valley-  
Forge à la poursuite de l'Ennemi,  
sur les talens qu'il avoit développés  
dans son ordre de bataille , & sur  
les sages mesures qui lui méri-  
èrent la victoire, lors de la retraite  
de Clinton à New-York. Dans sa  
relation , le Général Anglois s'étoit  
attribué l'honneur de cette jour-  
née. Suivant ce rapport infidèle en  
beaucoup d'endroits , Washington  
& Lée avoient passé la Délawarre  
dans l'unique intention d'escarmou-

Affaire de  
Monmouth.  
Faux exposé  
de Clinton.

---

---

1778.

cher avec les Troupes britanniques & de s'emparer de leurs bagages ; mais des Partis américains s'étant présentés à dessein de reconnoître l'Armée Royale , les Chasseurs de la Reine fondirent sur eux avec impétuosité & les dispersèrent dans les bois. Le 28 Juin sur les dix heures du matin , l'arrière-garde de Clinton & quelques détachemens provinciaux se canonnèrent dans la plaine de Freehold , tandis que d'autres Troupes marchaient en forces contre les deux flancs de l'Armée angloise ; par une manœuvre habile , Clinton s'étoit porté sur les colonnes qui harceloient son arrière-garde , & il sauva les bagages que Washington avoit uniquement en vue ; ce Général ne craignoit rien tant qu'une affaire décisive. Il donna ordre au Marquis de la Fayette de s'approcher avec sa Cavalerie ; elle fut repoussée vigoureusement par les Dragons de la Reine , & sans attendre le choc , se replia en confusion sur l'Infanterie. Cependant Clinton espéra quelque tems , d'engager l'Ennemi dans une bataille rangée ; il fit en

onférence les dispositions nécessaires pour l'attaquer dans la plaine ; mais Washington changea la position de son Armée & se saisit des hauteurs qui dominent Freehold-Court-House. La chaleur étoit excessive, & la situation de l'Armée Royale la forçoit au développement d'un effort vigoureux. Les Grenadiers anglois, ayant leur gauche appuyée sur le village, commencèrent l'attaque avec tant d'impétuosité, que la première ligne des Américains se vit forcée de lâcher pied à l'instant même. La seconde ligne avoit tenu bon quelque tems, elle finit également par une déroute complète ; ils essayèrent enfin d'une troisième position, dans laquelle ils avoient en front un marais qu'il étoit impossible de franchir. Les anglois venoient d'obtenir l'avantage qu'ils desiroient, & cette affaire ne fut pas poussée plus loin. Ils avoient eu la gloire de forcer un corps d'environ douze mille hommes & de les déloger successivement de deux postes avantageux, sans que l'extrême chaleur, dont ils étoient accablés, leur eût fait

---

 1778.

1778.

perdre courage un seul instant. Du côté de l'Armée Royale, le nombre des morts fut d'environ cent trente-quatre hommes, dont soixante périrent de fatigue; il y eut cent soixante-dix blessés & environ soixante-quatre Soldats qui s'égarèrent. La perte de l'Ennemi fut beaucoup plus considérable.

Le compte rendu par Washington au Président du Congrès, présente l'action du 28 sous un point de vue beaucoup moins favorable à l'Angleterre. L'extrait qu'on en va donner rapproché de l'exposé de Clinton, mettra le Lecteur en état de prononcer entre les deux Généraux.

Compte  
rendu par  
Washington.

Washington ayant su que l'Ennemi dirigeoit sa marche par le Jersey, détacha divers Corps de l'Armée continentale à la poursuite de Clinton qui suivoit la route de Monmouth-Court-House. Le Brigadier-Général Wayne & le Marquis de la Fayette qui les commandoient avoient ordre de saisir la première occasion favorable qui se présenteroit d'attaquer l'arrière-garde ennemie; & dans la soirée du 26 Juin

le



Le gros de l'Armée fit quelques mouvemens pour se mettre à portée de soutenir le Corps avancé. Elle arriva le lendemain matin à Cranberry, où elle fut arrêtée par un orage & par l'excès de la chaleur. Dans cette conjoncture, les Troupes mises en avant ne pouvant être protégées en cas d'attaque, le Marquis de la Fayette reçut ordre de filer sur sa gauche du côté d'English-Town; ce qu'il exécuta dans la matinée du 27. L'Ennemi venoit de changer sa disposition, & de placer ses meilleures Troupes à l'arrière-garde; ce changement exigeoit que de manière ou d'autre on renforcât le Corps avancé, & le Major-général Lée fut détaché avec deux Brigades, pour aller commander le Corps entier, que ce renfort portoit à cinq mille hommes. Le gros de l'Armée se mit en marche le même jour à trois milles d'English-Town. La position des Ennemis étoit alors naturellement très-forte; mais Washington prévoyant, que, s'ils gagnoient une fois les hauteurs de Middle-Town joignées de quatre ou cinq lieues,

1778.

1778.

il seroit impossible de rien entreprendre contre eux avec quelque apparence de succès, il forma la résolution d'attaquer l'arrière-garde de Clinton, au premier signe qu'il seroit de vouloir quitter son poste. Le 28 sur les cinq heures du matin, on apprit que le front de l'Armée Royale s'étoit mis en marche; Washington mit aussitôt la sienne en mouvement, & dépêcha un Aide-de-Camp au Major Lée, avec ordre de marcher en avant & d'attaquer l'Ennemi. Après avoir fait cinq milles, le Général Américain rencontra le Corps avancé qui formoit sa retraite, sans avoir opposé la moindre résistance; on lui dit, que c'étoit par les ordres du Major Lée. Cependant les Anglois commençoient à presser l'arrière-garde de ce Corps; Washington s'y porta avec célérité & donna ordre de ramener les Troupes qui se retiroient. Grace à la bravoure & à l'excellente conduite des Officiers, elles ralentirent les progrès de Clinton & ménagèrent le temps nécessaire pour faire prendre à l'Armée américaine une position

DE LA DERN. GUERRE. 411  
vantageuse. Lord Sterling qui  
ommandoit l'aîle gauche, fit usage  
de quelques batteries; elles jouèrent  
sur l'Ennemi avec beaucoup d'effet.  
Le Général Lée ayant été détaché  
avec le Corps avancé, le comman-  
dement de l'aîle droite fut donné  
en cette occasion, au Général  
Greene, & pour faire échouer de  
ce côté-là, toutes les tentatives de  
l'Armée Royale, il eut ordre de  
regagner la route de Monmouth. Il  
marcha en avant & prit sur la droite  
une position favorable. Il avoit  
placé un Corps de Troupes & de  
artillerie sur une éminence, d'où  
non-seulement il fit échouer le  
dessein qu'avoit Clinton de forcer  
l'Armée américaine, mais d'où il  
filoit le front de l'aîle gauche des  
ennemis qu'il maltraita beaucoup.  
De son côté, le Général Wayne  
entretenoit un feu si vif & si bien  
dirigé, qu'ils se virent forcés de  
reculer & de regagner le derrière  
d'un défilé qu'ils avoient occupé au  
commencement de l'attaque. Dans  
cette position, les Anglois avoient  
leurs deux flancs couverts par des  
bois & des marais, & il sembloit

1778.

Suite de  
l'affaire de  
Monmouth.

1778.

impossible de les y forcer. Washington osa le tenter, & le Général Poor eut ordre de tourner sur leur droite avec sa Brigade & celle de la Caroline, tandis que le Général Woodfort se porteroit sur leur gauche & que l'artillerie les batte roit en front; mais la nuit qui survint, força de renvoyer au lendemain l'exécution de ce projet. L'Armée américaine la passa sous les armes, afin d'être plutôt prête à soutenir les Corps avancés. Pendant ce tems, les Ennemis s'occupoient de leur retraite, qu'ils effectuèrent dans le plus grand silence; ils emportèrent tous leurs blessés à l'exception de quatre Officiers & d'environ quarante Soldats. La fatigue des Troupes, l'excessive chaleur du jour & l'avance que prenoit l'Ennemi, dont la fuite avoit commencé à minuit, rendoient pour Washington toute poursuite inutile; d'ailleurs ce Général ne vouloit pas trop s'éloigner de North-River & il se reposa sur quelques Troupes légères du soin de harceler Clinton dans sa retraite, de protéger ses déserteurs, & de troubler, autant



qu'il seroit possible, son embarquement à Sandy-Hook. Le premier Juillet, il mit ses Troupes en mouvement, & dirigea leur marche vers North-River.

1778.

Suivant cette relation, le nombre des morts ne fut que de soixante-huit hommes du côté des Américains, & celui des blessés d'environ cent soixante-trois. Cent trente-deux hommes s'étoient d'abord égarés; mais la plupart rejoignirent l'Armée, après s'être remis de leur extrême fatigue. Les morts que l'Ennemi laissa sur le champ de bataille & que Washington fit inhumer, se montoient à deux cens quarante-neuf tant Officiers que Soldats. Ce Général termine sa relation par un éloge de son Armée, dont il vante beaucoup le zèle & la bravoure; « mais, ajoute-t-il, la situation particuliere où se trouve dans ce moment-ci le Général Lée, me prescrit le silence sur sa conduite. Il est actuellement aux arrêts; on fera passer au Congrès les chefs d'accusation intentés contre lui, & la Sentence que prononcera le Conseil de guerre ».

Lée jugé  
dans un Con-  
seil de guerre

1778.

Il tâche  
d'affoiblir la  
victoire de  
Washington.

Cet exposé n'étoit point favorable au Major-Général Lée; il s'en plaignit comme d'une atrocité, dans une Lettre adressée aux Gazetiers américains, où il déclare que c'est à sa priere qu'on va tenir une Cour martiale. Il avoit intérêt d'affoiblir la victoire de Washington, aussi dit-il dans son *POST-SCRIPTUM*; *appeller l'affaire du 28 une victoire complete, seroit UNE GASCONNADE deshonorante; cette action ne fut qu'un simple échec.* Mais comme il vouloit se concilier l'Armée, & se ménager des suffrages dans le Conseil de Guerre, il ajouta:

» Les Américains n'ont point  
» encore eu d'affaire qui ait aussi  
» bien prouvé ce qu'ils sont capa-  
» bles de soutenir & d'entreprendre.  
» Une manœuvre rétrograde dans  
» une espace d'environ quatre milles,  
» a été faite sans qu'on ait pû remar-  
» quer la moindre confusion, ex-  
» cepté celle qui naissoit & qui  
» naîtra toujours d'un abus monf-  
» trueux, fait pour perdre la Ré-  
» publique, si on le tolère; je parle  
» du droit que s'arrogent des par-

» ticuliers sans autorité, de donner  
 » leur avis & d'indiquer ce qu'il  
 » faut faire. La conduite des Offi-  
 » ciers & des Soldats a d'ailleurs été  
 » si également louable, qu'il seroit  
 » injuste de faire des distinctions;  
 » j'avouerai cependant qu'il est diffi-  
 » cile de n'en pas accorder au  
 » Corps de l'Artillerie. .... Il n'est  
 » pas aisé de dire quel a été le  
 » point ou le moment décisif dans  
 » cette affaire; c'étoit une bataille  
 » en parcelles. A force de combattre  
 » en des lieux différens, dans la  
 » plaine & dans les bois, en avan-  
 » çant & en reculant, on est enfin  
 » venu à bout de repousser hono-  
 » rablement l'Ennemi ».

1778.

Ce rapport du Général accusé,  
 ne lui fit pas sans doute beaucoup  
 d'amis dans le Conseil; Lée ne  
 réussit point à se justifier, & cepen-  
 dant il conserva ses titres, au grand  
 étonnement des Américains qui  
 persistent à croire que s'il eût exé-  
 cuté les ordres de son Général,  
 l'Armée de Clinton auroit eu dans  
 sa retraite, le même sort que l'Ar-  
 mée de Burgoyne.

Il conserve  
 ses titres, au  
 grand éton-  
 nement des  
 Américains.

Quoi qu'il en soit, envisagée du

Dévastations

1778.

& rodomon-  
ades du Gé.  
néral Pigot.

côté de la gloire, l'affaire du 28 fut incomparablement supérieure aux dévastations du Major-Général Pigot ou plutôt du Lieutenant-Colonel Campbell, qui, profitant, à cette même époque, de l'absence des Américains, brûla dans la rivière Hickamuçt cent vingt-cinq de leurs bateaux, une galere montant six pièces de douze qu'il encloua, deux sloops, dont un étoit chargé de munitions de guerre, un pont & un moulin construits sur la même rivière. Après cette opération, la Troupe de Campbell qui étoit de cinq cens hommes, se porta à Waren, où un Parti anglois avoit déjà fait quelque ravage; ils y brûlèrent l'Eglise, la Maison de Ville & quelques maisons particulières. Ce détachement reprit son chemin par Bristol, où il fit les mêmes dégats qu'à Warren. Il les continua jusqu'à l'instant de son embarquement qu'un gros d'Américains, dépêchés à la hâte, auroit ensanglanté, s'ils avoient pu se rassembler assez-tôt. Le nombre des morts & des blessés ne fut considérable d'aucun côté; mais les



Anglois firent soixante-huit prison-  
 niers , dont la plupart, quoi qu'en  
 dise la relation du Général Pigot,  
 n'appartenoient point à la Milice  
 américaine. Le surlendemain de  
 cette expédition, le Major-Général  
 détacha de la Garnison de New-  
 Port , cent hommes sous le com-  
 mandement du Major Eyre, pour  
 aller brûler un moulin à scie le seul  
 qui existât dans le voisinage de  
 Fall-River. Cette nouvelle expédi-  
 tion ne couta que cinq ou six hom-  
 mes au Major-Commandant ; mais  
 les deux réunies n'étoient pas d'une  
 importance qui justifiât la forfante-  
 rie par laquelle il termine sa Lettre  
 à Sir Henri Clinton. » Je me flatte ,  
 » dit-il, que nos succès convaincront  
 » enfin les Rebelles qu'il est au pou-  
 » voir de la Garnison de Rhode-  
 » Island, toutes les fois qu'elle le  
 » jugera à propos , de ravager leur  
 » pays & de mettre en détresse  
 » leurs possessions & leurs person-  
 » nes ».

Mais le Général Sullivan médi-  
 toit une entreprise, dont l'exécu-  
 tion , quoi qu'imparfaite, dût sus-  
 pendre les menaçantes rodomon-

1778.

30 Mai.

1778.

tades du Général Pigot. Comme l'expédition de Rhode-Island fut en partie l'ouvrage du Comte d'Estaing, avant que d'en présenter l'esquisse, il nous paroît convenable de jeter un coup-d'œil sur l'Escadre du Vice-Amiral François.

Allarmes  
sur l'état de  
notre flotte,  
commandée  
par le Comte  
d'Estaing.

Mauvais  
état de l'Es-  
cadre de By-  
ron.

Depuis son départ de Toulon, on avoit absolument perdu de vue le Comte d'Estaing; & jusqu'à la fin de Juillet, on eut les plus vives allarmes sur la destinée de sa flotte, que de fausses nouvelles avoient fait arriver à Boston, mais qui toujours démenties, laissoient la France & l'Amérique en d'éternelles inquiétudes. On craignoit pour ce Commandant, le sort de l'Amiral Byron, qui longtems le jouet des tempêtes, avoit eu plusieurs de ses vaisseaux ou démâtés, ou privés de leur gouvernail, ou du moins fort maltraités dans leurs agrès. Des Lettres arrivées de Terre-Neuve, aggravoient & confirmoient ce désastre; elles portoient que l'Escadre angloise venoit d'être dispersée entièrement; que des onze vaisseaux qui la composoient, six avoient absolument disparu, & que

le vaisseau Amiral étoit de ce nombre; tout faisoit craindre que M. d'Estaing n'eût essuyé les mêmes coups de vent. Le retard des nouvelles justifioit, à cet égard, les conjectures les plus allarmantes, lorsque le Capitaine Marchais, qui venoit d'entrer dans le port de la Rochelle, déposa que le 24 Juin, il avoit rencontré notre flotte à trois cens lieues du continent de l'Amérique, & qu'à cette hauteur, elle étoit dans le meilleur état. Suivant d'autres rapports encore plus consolans, les quinze voiles du Vice-Amiral avoient jeté l'ancre le 8 Juillet à l'entrée de la Delaware, & le 11 du même mois, il se disposoit à l'attaque de Sandy-Hook. L'Amiral Byron ne paroissoit point encore; mais on attendoit à New-York l'Amiral Hyde-Parker, dont la division de six vaisseaux avoit été rencontrée à peu de distance de ce port; le Cornwall, le Raisonnable, & deux autres vaisseaux de cinquante canons venoient d'y rentrer & de fortifier l'Escadre de Lord Howe. Au moyen de ce renfort, il crut être

1778.

On est rassuré sur l'état de notre flotte.

1778.

en état de mettre à la voile & de donner chasse au Comte d'Estaing, dont la flotte avoit quitté Sandy-Hook le 22 Juillet; après avoir attiré dans ses eaux & forcé d'amener trente vaisseaux ennemis. Ces prises considérables par leur nombre, furent d'ailleurs très-préjudiciables aux Anglois; on y comptoit plusieurs transports chargés de munitions de guerre & d'environ seize cens hommes de recrue. Notre flotte prit d'abord sa route vers le Sud; mais le 27, elle changea de direction & on la vit gouverner au Nord vers Boston ou Hallifax.

Desseins  
contre New-  
York, abandonnés.

Avant que de quitter sa dernière station, le Comte d'Estaing avoit mandé tous les pilotes à bord de l'Amiral, pour délibérer avec eux sur la possibilité de faire entrer nos vaisseaux dans le port de New-York; & comme ceux du premier rang tiroient au moins vingt-sept pieds d'eau, l'entreprise fut jugée impraticable pour le moment. Les apparences avoient annoncé jusqu'alors, une attaque générale de cette place; mais le départ de la flotte & les renforts envoyés au



Général Sullivan ne laissèrent plus d'incertitude en Amérique sur la destination de l'Escadre françoise, dont les forces combinées avec celles de terre, ne pouvoient avoir d'autre objet qu'une expédition à Rhode - Island. Cinq Bataillons du Général Prescott & de nouveaux secours de la Marine, venoient de renforcer cette Isle, & les Anglois se rassuroient sur les fortifications ajoutées à sa défense, depuis qu'elle étoit en leur possession. On objectoit d'ailleurs contre la possibilité de cette entreprise, les mêmes difficultés qui avoient détourné notre Vice-Amiral de ses premiers desseins sur New-York; on prétendoit que les vaisseaux françois tiroient beaucoup trop d'eau, pour qu'il nous fut possible de remonter la rivière de Rhode-Island & de couvrir les Troupes provinciales destinées à la traverser; mais le Comte d'Estaing avoit combiné ses projets sur cette Isle, & il étoit au moment de l'attaquer de concert avec neuf mille Américains, dont trois mille s'étoient signalés à Saratoga & trois mille autres avoient pour Chef le

1778.

Projets contre Rhode Island. Etat de cette Isle.

1778.

Blocus de  
New-Port.

Marquis de la Fayette. Les Troupes françoises, en y comprenant celles de la Marine, formoient un Corps d'environ quatre mille hommes qui, réunis aux Troupes continentales & secondés par notre Escadre, devoient tenter, le 10 Août une attaque générale contre New-Port dans Rhode-Island. Déjà le Comte d'Estaing s'étoit emparé des trois passages qui conduisent dans ce port & y tenoit bloquées sept frégates angloises, un grand navire des Indes & des bâtimens de transport, dont le nombre étoit porté à quatre-vingt. On faisoit monter à cinq mille cinq cens hommes les Troupes investies par Sullivan, tant dans la ville que dans les ouvrages extérieurs : tel fut du moins le rapport d'un navire américain nouvellement arrivé d'Annapolis à la baie de Chesapeak.

Menaces du  
Comte d'Es-  
taing aux  
Habitans de  
cette Ville.

Dans cette position allarmante, les Anglois désespérèrent un moment de conserver Rhode-Island. Le Comte d'Estaing craignant de leur part un coup de désespoir, leur fit signifier que s'ils détrui-  
soient les fortifications de la

Ville, où qu'ils y missent le feu, il feroit passer les Habitans au fil de l'épée. Pendant qu'il formoit ce blocus, les Troupes de terre qu'il avoit débarquées, se dispofoient à l'attaque du port, & déjà elles s'étoient emparées des ouvrages construits à l'extrémité septentrionale de l'Isle. Le canon de la flotte secundoit puissamment leur mousqueterie, & l'Ennemi avoit évacué ces ouvrages sans ôser les endommager. Cependant l'Armée combinée se formoit en Corps de bataille, & toujours protégée de l'Escadre, marchoit sur trois lignes vers New - Port, lorsque Lord Howe, quoi qu'inférieur en forces, osa faire un mouvement vers les vaisseaux du Comte d'Estaing; la chasse commença & les deux flottes en feroient venues à une action, si une tempête favorable à l'Amiral Anglois, n'avoit forcé les deux Escadres séparées par un coup de vent, d'aller se réparer l'une à Sandy-Hook & l'autre à Boston. Quoique fort endommagé des suites de la tempête, quoique sans mât de beaupré & sans gouvernail, le Langue-

1778.

Les deux  
Escadres du  
Comte d'Es-  
taing & de  
l'Amiral  
Howe, sépa-  
rées par un  
coup de vent.

1778.

doc se vit attaqué dans sa retraite par un vaisseau de cinquante canons contre lequel il ne pouvoit faire usage que de sept ou huit des siens ; après un combat de trois ou quatre heures, l'Ennemi l'abandonna, sans ajouter d'autre dommage que de lui tuer un homme & d'en blesser trois.

Le Général Sullivan poursuit l'entreprise.

Ce coup de vent fut un contre-tems fâcheux, mais qui ne ralentit point l'ardeur du Général Sullivan. Comme il comptoit sur le retour de M. d'Estaing, il précipita la marche de ses Troupes vers New-Port, dans l'intention de tout disposer pour une expédition à laquelle la flotte devoit coopérer. Pendant quelques jours, il fit jouer ses batteries & parut le faire avec succès, parce que le feu des ouvrages extérieurs des Ennemis s'affoiblissoit visiblement, & qu'ils finirent par retirer leurs canons de presque tous ces ouvrages. La ville de New-Port est défendue par deux lignes soutenues de plusieurs redoutes qui en font partie ; elles sont d'ailleurs fortifiées de manière à rendre l'attaque de cette place ex-



trémement périlleuse du côté de la terre, à moins que cette attaque ne soit protégée par des forces navales. Cependant, Sullivan auroit tenté d'emporter ces lignes, si la désertion d'un grand nombre de Volontaires n'avoit affoibli son Armée au point de la rendre inférieure à celle des Anglois. Craignant d'ailleurs l'arrivée de leur flotte & de nouveaux renforts pour la Garnison de New-Port, il fit transporter sur le continent, tout ce dont l'Armée pouvoit absolument se passer, & il en détacha un parti considérable pour aller réparer les ouvrages au Nord de Rhode-Island, y faire des additions, remettre sur pied les batteries de Tiverton & de Bristol, & se ménager une retraite sûre en cas d'événement. Le 28, il fut décidé dans un Conseil de guerre, qu'on se retireroit à l'extrémité septentrionale de l'Isle, & dans la soirée du même jour, le Général vint s'y retrancher bien résolu de tenir ferme, jusqu'à ce qu'il put savoir si la flotte françoise reviendrait bientôt à son secours. Il avoit placé

1778.

sur les routes de l'Est & de l'Ouest des Corps avancés de Troupes légères, aux ordres des Colonels Livingston, Laurens, Fleury & du Major Talbot; derriere eux, étoit le piquet de l'Armée commandé par le Colonel Wade. L'Ennemi ayant eu connoissance de ce mouvement, se mit en marche le lendemain matin avec la majeure partie de ses forces, & s'avancant sur deux colonnes, vint attaquer les Troupes légères, qui, secondées du piquet, opposèrent une brave résistance. Pour les soutenir, Sullivan détacha deux Régimens avec ordre aux Colonels Livingston & Laurens de se replier sur l'Armée dans le meilleur ordre possible. En formant leur retraite, ils firent un feu très-vif sur l'Ennemi, qui s'étant approché de la gauche de Sullivan, fut repoussé par le Général Glover & contraint de se retirer sur Quakers-Hill. De ce poste, l'Armée Royale dominoit le front de la premiere ligne de l'Armée combinée, & sur les neuf heures du matin les Anglois commencèrent une canonnade, qu'on leur rendit avec

beaucoup de vigueur. Les Escarmouches, entre les Partis avancés, continuèrent jusqu'à près de dix heures; alors deux vaisseaux de guerre ennemis & quelques petits vaisseaux armés, s'étant mis à portée du flanc droit des Américains, firent feu sur l'Armée de Sullivan, & les Troupes de terre, couvertes par le feu de ces vaisseaux, tâchèrent d'entamer sa droite & de s'emparer de la redoute avancée de ce côté-là. Deux fois elles furent repoussées dans le plus grand désordre; mais elles mirent plus de vigueur dans une troisième tentative, qui, sans doute, auroit été plus heureuse, si l'on n'eût porté à tems, du secours en cet endroit. L'Ennemi fut encore mis en déroute; il gagna la montagne & s'y retrancha. La ruine entière de l'Armée angloise pouvoit s'en suivre; les Américains furent d'abord tentés de l'attaquer dans ses lignes; mais sa position avantageuse & la nécessité de laisser reposer les Troupes, firent abandonner ce dessein. L'Armée combinée rentra dans son Camp, &

1778. l'Ennemi employa toute la nuit à fortifier le sien.

Feinte de  
Sullivan. Sa  
retraite.

Cependant le Général Sullivan apprit dans la matinée du 30, que la flotte de Lord Howe avoit mis en mer, & que celle du Comte d'Estaing n'étoit point encore réparée. Comme il n'y avoit pas de succès à espérer d'une tentative contre New-Port, sans la coopération des forces navales, il fut résolu qu'on évacueroit Rhode-Island jusqu'au retour de l'Escadre françoise; mais effectuer une retraite & traverser la riviere en présence d'un Ennemi supérieur en nombre, étoit une entreprise, dont le Général ne pouvoit se dissimuler le danger. Il comprit la nécessité de recourir à la feinte, & pour dérober la connoissance de son projet au Général Pigot, il ordonna de porter en avant toutes les tentes, & les fit dresser à la vue des Anglois. D'une autre côté, la majeure partie de l'Armée étoit employée à fortifier le Camp, & pendant ce tems on transportoit sans bruit les gros bagages & les approvisionne-



mens militaires. Lorsque la nuit survint, on plia les tentes, & avant minuit, toutes les Troupes avoient traversé la baie, à l'insçu de l'Ennemi.

1778.

Sur ces entrefaites, le Marquis de la Fayette revint de Boston, où il s'étoit transporté, à la réquisition des Officiers Généraux, pour hâter le retour de la flotte françoise. Dans l'espérance d'arriver à tems & de partager le danger & la gloire de l'expédition de Rhode-Island, il avoit fait à cheval & en moins de six heures & demie, cette route d'environ soixante dix milles. Il se mit à la tête des Piquets & des autres partis destinés à couvrir la retraite qui s'exécuta dans le meilleur ordre, où l'on ne laissa pas un seul homme en arriere & qui mérita de la part du Congrès, de justes éloges au Général Sullivan. Le Président lui écrivit en ces termes : « Permettez - moi, Mon-

» sieur, de me féliciter avec vous,

» au sujet de l'affaire du 29 Août,

» & de la retraite honorable que

» vous avez effectuée si judicieuse-

» ment : ces circonstances feront

Le Marquis  
de la Fayette  
arrive à tems  
pour assurer  
le succès de  
cette belle  
retraite.

1778. » toujours partie de votre gloire,  
» elles feront l'objet de la conver-  
» sation, l'Histoire les recueillera ».

Le même Président fut chargé d'informer au nom de l'Assemblée, le Marquis de la Fayette, du prix qu'elle mettoit au sacrifice qu'il avoit fait de son inclination personnelle en se transportant à Boston pour le service des Etats, dans un moment où il y avoit des lauriers à cueillir au Champ de Mars; il exaltoit la bravoure de cet Officier Général, & l'intrépidité de sa rentrée dans l'Isle, tandis que l'Armée se retiroit; il finit par l'assurer que sa bonne conduite à la tête des piquets & des postes avancés, lui méritoit une approbation particulière du Congrès.

L'événement prouva que Sullivan s'étoit retiré fort à propos. Le lendemain de cette belle retraite, cent voiles ennemies entrèrent dans le port de Rhode-Island.

Le nombre des morts, des blessés & des prisonniers fut très-considérable du côté des Anglois; ils perdirent en outre sept frégates, trois galeres & plusieurs transports.

Quelques - uns de nos vaisseaux avoient beaucoup souffert de la tempête ; mais ils étoient en sûreté dans le port de Boston, quoique Lord Howe eût essayé d'en bloquer la baie. Cet Amiral avoit sur sa flotte trois mille Volontaires tirés de l'Infanterie & qui faisoient le service des Troupes de la Marine ; il ne put les garder, parce que l'Armée de Sullivan avoit pris le chemin de New-York, dont l'évacuation paroissoit devoir suivre de près, celle de Philadelphie.

Quoique l'expédition de Rhode-Island n'eût pas été aussi désastreuse qu'elle pouvoit l'être, si le Comte d'Estaing étoit arrivé quelques jours plutôt, où qu'il fût resté dans New-Port quarante-huit heures de plus, ce fut pourtant un événement très-fâcheux pour l'Angleterre, & que les petits succès du Major Général Grey à Bedford & à Fairhaven, n'étoient point capables de balancer. Après avoir brûlé quelque navires américains sur la rivière Accushnet, démentelé sur la rive orientale un Fort montant onze pièces d'artillerie, détruit quelques

1778.

Avantages  
des Anglois à  
Bedford, à  
Fairhaven,  
à Trapan & à  
Chesnut-  
Neck.

1778.

salines & enlevé sept mille bêtes à corne, les Anglois se rembarquèrent, essuyèrent un coup de vent & rentrèrent dans leurs ports, sans avoir reçu de dommages essentiels. Ce qu'on peut louer dans cette entreprise, c'est la célérité de l'expédition & la promptitude avec laquelle ils firent leur débarquement, dont la Milice de Bedford & de Fairhaven ne fut avertie qu'au moment de l'exécution.

Lord Cornwallis & le Capitaine Ferguson eurent aussi quelques avantages assez importants, & qui méritent de figurer dans cette Histoire.

Après l'expédition de Bedford, Clinton avoit formé le dessein d'une position avancée, tant pour faciliter à ses Troupes la communication des fourrages, que pour favoriser une entreprise contre Egg-Harbour, où l'Ennemi tenoit rassemblées diverses prises considérables, & possédoit quantité de salines. En conséquence d'un plan bien concerté, Lord Cornwallis reçut ordre le 22 Septembre de se porter entre New-Bridge & la  
rivière



rivière d'Hudson, ce qui fut exé-  
cuté si rapidement, qu'avec l'assis-  
tance des bateaux plats, on pou-  
voit assembler l'Armée de New-  
York en vingt-quatre heures,  
tandis que Washington, retranché  
sur les montagnes, ne pouvoit réu-  
nir ses Troupes en moins de dix  
jours. L'intention de ce Général  
n'étoit pas de tenter cette opéra-  
tion ; il avoit détaché dans le vil-  
lage de Trapan, un Corps de Mi-  
lice & un Régiment de Dragons  
légers, dont l'unique emploi étoit  
de harceler les fourrageurs ennemis.  
Le Major Général Grey fut char-  
gé d'aller envelopper le village ; & il  
conduisit sa marche avec tant de  
secret & fit de si bonnes disposi-  
tions, qu'il surprit le Régiment,  
dont les soldats, la plupart endor-  
mis, furent presque tous massacrés.  
Ce coup de main ne lui coûta qu'un  
seul homme.

En passant dans le Jersey, le Gé-  
néral Clinton avoit sur-tout en vue  
une entreprise sur Egg-Harbour ; &  
le Capitaine Ferguson eut le com-  
mandement des Troupes destinées  
pour cette expédition ; mais la

1778.

gloire en fut particulièrement due au Capitaine Collins. Après une navigation difficile dans l'intérieur des terres , cet Officier pénétra avec quelques galeres & un petit détachement de ces Troupes , jusqu'à Chesnut-Neck , où les Américains avoient élevé deux ouvrages , l'un à fleur d'eau avec des embrâsures pour six canons , placés de manière à balayer le Canal ; l'autre ouvrage étoit sur une éminence où l'on n'avoit pas eu le tems de mettre de l'artillerie. Pour gagner la rive , il falloit que les bateaux chargés de soldats passassent à la portée du fusil ; mais le Capitaine Collins s'étoit avancé avec les galeres dans l'intention de couvrir le débarquement , & leur feu bien dirigé , éteignit en peu de tems celui de l'Ennemi , qui s'enfonça dans les bois , dès que le détachement eut pris terre. Les gens de mer furent employés le soir même & toute la matinée du lendemain , à détruire les navires qui se trouvoient à Chesnut - Neck , tandis que les soldats brûloient ou démolissoient les magasins qui composoient le

village. L'intention des Capitaines Collins & Ferguson étoit de pousser plus avant dans les terres ; mais l'alarme s'étant répandue dans le pays , on y avoit fait passer de Philadelphie un détachement considérable , avec cinq pièces de campagne. Ils n'étoient point en état de faire tête à ce renfort , & ils dirigèrent leurs coups d'un autre côté. Ayant su que la Légion de Polaski s'étoit cantonnée près d'un Pont , dont il étoit aisé de s'emparer , le Capitaine Collins embarqua deux cens cinquante hommes qui , après avoir ramé l'espace de trois lieues , prirent terre le 15 Octobre , à un mille du défilé , dont ils se rendirent maîtres ; ils y laissèrent cinquante des leurs pour le défendre , & poussant en avant vers l'Infanterie de cette Légion , ils la surprirent & lui tuèrent , dans une attaque nocturne , environ soixante hommes.

Mais de tous ces échecs , le plus fâcheux pour les Américains , fut le désastre du Colonel Baylor , commandant du troisième Bataillon de Virginie , plus communément

Massacre du  
troisième ba-  
taillon de  
Virginie.

1778.

désigné sous le nom de Gardes de Washington. Ce Corps de Cavalerie, le plus distingué de l'Armée continentale, fut rencontré près de Trapan, par trois Régimens de l'Infanterie Royale, qui, la bayonnette au bout du fusil, firent un horrible massacre de cette belle Troupe. Les Anglois furent accusés d'avoir justifié dans toutes les circonstances de cette affaire, le reproche qu'on leur a souvent fait, de ne savoir pas concilier les droits de la guerre & ceux de l'humanité. On rapporte que le Capitaine Stith, se voyant enveloppé dans un gros d'Ennemis sans espoir de leur échapper, avoit pris sur lui de leur demander la vie ; mais que bien loin de la lui accorder, ils se mirent en devoir de lui répondre à coups de bayonnette ; ce procédé l'anime d'une indignation si courageuse, que s'ouvrant un passage au milieu d'eux, il franchit une palissade, se précipite dans un marais, & trouve ainsi le moyen de se soustraire à leur furie. Le Colonel Baylor fut mortellement blessé dans cette action, & ne survécut



que deux jours à la ruine du Bataillon qu'il commandoit.

1778.

Dessains sur  
New-Yorck.

Encore une fois, ces expéditions n'étoient point faites pour rien changer à la position respective des Puissances belligérantes, & le Congrès ne s'en crut pas moins en état de frapper quelques grands coups ; tous les préparatifs annonçoient une entreprise décisive. Le Comte d'Estaing, après avoir réparé sa flotte, offroit d'aller en personne à Rhode-Island, & d'assurer la conquête de cette Isle, en se chargeant à la fois du commandement des Troupes de terre & de celles de la marine ; mais ce n'étoit point de ce côté-là, que devoit tomber l'orage qui menaçoit les Royalistes, & toutes les dispositions préliminaires sembloient le diriger vers New-York. L'objet de cette entreprise étoit moins de chasser les Anglois de cette Ville, que de les y affoiblir ; leur mauvaise fortune en avoit épargné les frais aux Américains. Un incendie terrible, dont on n'accusa que le sort, venoit de faire un ravage affreux dans New-York.

Incendie de  
cette Ville.

1778.

Malgré les efforts réunis des Habitans & de la Garnison, plus de trois cens maisons y furent consumées par les flammes. Ce désastre porta la désolation dans plus de mille familles, dont il causa la ruine & le désespoir. L'expédition projetée dans le Conseil de Philadelphie, quel qu'en dût être le succès, n'eût jamais produit ces ravages, & il étoit de la politique du Congrès, sinon d'y renoncer, au moins d'en suspendre l'exécution ; mais un pareil événement devoit, ce semble, affermir Clinton dans la résolution d'évacuer cette Place ; on prétendoit même qu'il en avoit reçu l'ordre de sa Cour, & que l'intention du Gouvernement étoit de ne conserver dans l'Amérique septentrionale, d'autres Places d'armes qu'Hallifax & Rhode-Island.

Foiblesse  
de la Jamaïque,  
mécontentement de  
ses habitans.

Ce projet étoit d'autant plus vraisemblable, que les nouvelles des Indes occidentales ne laissoient plus de doute sur la foiblesse ou le mécontentement de quelques Isles angloises, & sur la nécessité de les fortifier, si l'on vouloit y prévenir les entreprises de l'Enne-

mi, & même arrêter ses progrès. Le Commerce de la Jamaïque souffroit infiniment, ou plutôt se trouvoit anéanti par la guerre qu'elle avoit à soutenir contre les Américains affranchis de la domination britannique. Les Negres de cette Isle, autrefois si fertile, périssoient faute de subsistances, & la culture languissoit dans un climat où la Nature pouvoit fournir, & sans beaucoup d'efforts, jusqu'à deux ou trois récoltes par année. Cette riche contrée désormais appauvrie, alloit manquer absolument des espèces, dont l'abondante circulation la rendoit autrefois si florissante. Les Armateurs Américains achevoient de l'épuiser, en lui prenant ses vaisseaux jusques dans ses Ports. Cependant les Habitans de la Jamaïque formoient des vœux pour leurs freres du Continent, & s'ils n'ôsoient lever l'étendard de la révolte, plusieurs d'entr'eux ôsoient manifester publiquement leurs dispositions à cet égard. Quelques Papiers ont fait mention d'une Lettre datée de Kingston, où les Habitans de cette Ville s'expri-

1778.

1778.

moient en ces termes : « Dieu veuille  
» que les Américains triomphent de  
» leurs oppresseurs altérés de sang,  
» & mettent d'un seul coup un terme  
» à la guerre, par une victoire sem-  
» blable à celle qu'ils ont rempor-  
» tée sur Burgoyne, cet homme  
» plein de vaine gloire ».

Allarmes  
des Négoc-  
cians de Lon-  
dres au sujet  
de la prise de  
la Domini-  
que.

Les Négocians de Londres étoient en de vives allarmes sur le sort de la Jamaïque & des autres Isles sous le Vent, où ils avoient des possessions pour la valeur de cinq millions sterling. La prise de la Dominique, dont la nouvelle arriva bientôt en Europe, ne laissa plus de bornes à leur inquiétude ; ils vinrent trouver les Lords North, Germaine & Sandwich, & mirent sous les yeux du Ministère le tableau de leur ruine prochaine, si l'on ne se hâtoit d'assurer la protection des autres Isles. Lord Sandwich leur répondit, que le Commerce ne cesseroit jamais d'être un des premiers objets de l'attention des Ministres ; mais que dans la circonstance présente, la défense de la Grande-Bretagne devoit surtout occuper l'Administration. Les



Négocians se retirèrent peu satisfaits, & vinrent consulter entr'eux sur les moyens de prévenir, s'il étoit possible, les suites d'une conquête, dont la célérité faisoit présumer en Angleterre d'effrayans progrès de la part du Marquis de Bouillé. Au commencement de Septembre, ce brave Gouverneur de la Martinique avoit formé le projet de s'emparer de la Dominique, située entre cette première Isle & celle de la Guadeloupe. Il s'embarqua le 6 de ce mois avec seize cens hommes de Troupes réglées, & environ deux cens Flibustiers & Mulâtres libres. Dix-huit corsaires & autres bâtimens furent employés à ce transport, sous l'escorte des trois frégates la *Tourterelle*, la *Diligente*, l'*Amphitrite*, & de la corvette l'*Etourdie*, commandées par Messieurs de la Laurencie, du Chilleau, de Jaffaud, & de Montas. Pour réussir dans cette attaque, il falloit éviter le feu des batteries qui défendent la côte dans la partie où devoit se faire la descente, & celui des forts de Cachacrou & de la Ville du Roseau. Ces feux

1778.

réunis formoient une défense trop considérable , pour espérer de les éteindre avec le feu des frégates. Afin de prendre l'Ennemi au dépourvu , le Marquis de Bouillé s'étoit proposé de commencer son expédition à la pointe du jour , & pour assurer le succès des attaques principales où toutes les Troupes devoient être employées entre les deux Forts , le sieur Fonteneau , Capitaine de corsaire , fut chargé de surprendre celui de Cachacrou avec cinquante Flibustiers & quelques Canonniers. Il partit une heure avant la flotte , en même tems que la Diligente , dont la mission étoit de protéger cette surprise.

Détails sur  
cette prise.

Suivant l'ordre donné pour le débarquement général , le Vicomte de Damas , Colonel du Régiment d'Auxerrois , devoit mettre à terre le premier avec ses Chasseurs , & s'emparer à la hâte de la batterie de Loubiere , qui pouvoit faire beaucoup de mal aux Troupes & aux bâtimens de transport. Le Marquis du Chilleau , Colonel du Régiment de Viennois , avoit ordre de faire débarquer ses Grenadiers après les

Chasseurs ; le plan du Marquis de Bouillé étoit de se joindre aux premiers , & de se faire suivre par tout le Régiment d'Auxerrois. La flotte mit à la voile sur les sept heures du soir ; la Diligente & l'Amphitrite formoient l'avant-garde , & précédoient les bâtimens que montoient les Flibustiers chargés d'exécuter une fausse attaque au nord de la Ville , sous la conduite du Comte de Tilly. La Tourterelle , sur laquelle étoit le Général , avoit la tête du convoi formée par les bâtimens qui portoient le Vicomte de Damas avec deux cens Chasseurs. Ceux que montoit le Régiment d'Auxerrois , suivoient ces derniers , & la corvette l'Etourdie formoit l'arrière-garde. La flotte ayant été contrariée par les vents , n'arriva qu'au point du jour à la vue de la Dominique , & le débarquement ne put s'effectuer que le 7 , à huit heures du matin. L'attaque du fort Cachacrou avoit réussi ; une partie de la Garnison fut tuée , & le reste fait prisonnier. La Diligente prit ou fit jeter à la côte sept bâtimens

1778.

1778.

anglois, dont la plupart étoient des corsaires. Le Vicomte de Damas ayant débarqué avec ses Chasseurs, en détacha trente pour aller se saisir de la batterie de Loubiere, qui faisoit un feu très-vif, ainsi que le fort du Roseau, sur nos frégates & sur le chemin étroit que nos Troupes avoient suivi. Le sieur de la Chaise commandoit ce petit détachement ; il se jeta dans les embrâsures de la batterie avec sa Troupe, & malgré le feu de l'artillerie, l'enleva sans perdre un seul homme. Dans ce même tems, le Vicomte de Damas se portoit sur les hauteurs qui dominant le fort du Roseau, & tandis qu'il s'en emparoit, le Marquis de Bouillé, secondé du Marquis du Chilleau, parvint au fauxbourg de la Ville, à trois cens pas du Fort, où il mit ses Grenadiers à couvert de l'artillerie, dont le feu se soutenoit avec beaucoup de vivacité, malgré celui de la frégate la Tourterelle. Le Général faisoit ses dispositions pour un assaut, lorsque l'Ennemi frappé de la vigueur de l'attaque arborâ Pavillon blanc, & fit de-



mander à capituler. Une plus longue défense n'eût pas sauvé la Dominique, & ses Habitans avoient supplié le Gouverneur Stewart de ne pas exposer plus longtems leurs vies & leurs propriétés. Cet Officier cédant aux mouvemens d'humanité, assembla un Conseil de guerre, où il n'y eut pas une voix contre la Capitulation. Elle y fut signée à cinq heures du soir, & une heure après, les Troupes angloises mirent bas les armes. Elles étoient au nombre de cinq cens hommes, y compris les Milices. Ces dernières furent licenciées, & tout le reste fait prisonnier de guerre. Le Commandant de la Dominique se vit forcé de capituler pour les autres Forts & batteries de la dépendance de l'Isle. On y trouva jusqu'à cent soixante-quatre pieces de canon, vingt-quatre mortiers de fonte, & une quantité considérable de munitions de guerre. Par cette Capitulation, les Loix, la Religion & les propriétés, furent conservées aux Habitans dans toute leur intégrité; il n'y eut ni désordres, ni pillage. Le Marquis du

1778.

Chilleau fut établi Gouverneur particulier de la Dominique. Cette expédition fit beaucoup d'honneur au Marquis de Bouillé, & ne coûta pas un seul homme à la France ; le succès en fut dû particulièrement à la justesse de ses mesures, & à la célérité des opérations dans l'exécution de ses ordres. L'Escadre de l'Amiral Barrington mouilloit alors à la Barbade ; les trois vaisseaux de ligne & les douze frégates qui la composoient, auroient sans doute fait échouer l'entreprise du Marquis de Bouillé, pour peu qu'on eut mis de lenteur dans les préparatifs, & de mollesse dans l'action.

On suppose à Londres, que les autres Isles angloises ont subi le sort de la Dominique.

Quoique les dernières réponses des Ministres fussent plus consolantes que les premières, qu'ils affectassent la plus grande confiance, & que, pour rassurer les Négocians anglois, ils fissent répandre de tous côtés, qu'une flotte considérable détachée de New-York, voloit à la défense des Isles occidentales, avec cinq mille hommes ; que le Commodore Hotham avoit conduit à l'Amiral Barrington un

renfort de quatre vaisseaux, dont un appelé l'*Izis*, venoit de forcer le *César* de rentrer à Boston dans le plus mauvais état, avec cinquante blessés, du nombre desquels étoit le Capitaine Bougainville ; (1) qu'on avoit expédié de nouveaux ordres de protéger les Isles, & pris de justes mesures pour les garantir du malheur de la Dominique ; cependant on ne doutoit point à Londres de la prise d'Antigues, de Nièves & de Tabago. On supposoit que des croiseurs, nouvellement arrivés de ces parages, attestoient avoir vu sept vaisseaux françois voler à la conquête de Saint-Christophe ; enfin, plusieurs Lettres affirmoient que le Comte d'Estaing s'étoit déjà rendu maître

1778.

---

(1) C'étoit M. de Broves, & non M. de Bougainville, qui commandoit le *César*. Ce Vaisseau de ligne s'étoit emparé de l'*Izis*, lorsque deux Vaisseaux ennemis, attirés par le bruit du canon, le forcèrent d'abandonner sa prise. Il est vrai que le Capitaine François eut le bras emporté dans le combat. Toutes les autres circonstances de cet événement, se trouvent plus ou moins altérées dans les Papiers anglois.

1778.

Le Comte  
d'Estaing ar-  
rend de pied-  
ferme l'Enne-  
mi à Boston.

de la Grenade. Cette nouvelle prématurée, n'étoit alors qu'un simple présage ; le Vice-Amiral françois, toujours à Boston, attendoit de pied ferme la flotte & l'Armée Britanniques, dont plusieurs détachemens s'étoient mis en marche, pour aller attaquer cette Capitale de la Nouvelle-Angleterre ; mais le Comte d'Estaing avoit tout disposé pour bien recevoir l'Ennemi par terre & par mer. Les ouvrages construits dans les Isles les plus voisines du Port, en rendoient l'accès impossible aux forces réunies de Howe & de Byron, qui, suivant les mêmes bruits, n'attendoit qu'un vent favorable pour faire voile d'Hallifax. Il étoit entré dans ce Port la nuit du 26 Août, après une traversée des plus malheureuses, & dont le Journal mérite de trouver place dans l'Histoire de la Navigation : en voici le Précis.

Navigation  
malheureuse  
de l'Amiral  
Byron.

En conséquence des ordres expédiés le 5 Juin, cet Amiral avoit appareillé dans la matinée du 9, de la Sonde de Plymouth. Il ne lui arriva rien d'extraordinaire jusqu'au 3 Juillet, époque à laquelle un



coup de vent du Nord extrêmement violent sépara son Escadre. Le lendemain à huit heures du soir, la tempête s'étant calmée, on ne découvrit de l'Escadre que le Prince-Royal, l'Invincible, le Culloden & le Guadeloupe. Le 6, ces deux derniers vaisseaux reçurent ordre d'aller à la découverte, l'un au Sud-Ouest & l'autre au Nord-Est. Le Guadeloupe rejoignit dans l'après-midi, & fit voile de conserve jusqu'au 21, qu'il se sépara de nouveau avec l'Invincible, par un brouillard épais qui surprit l'Escadre sur les bancs de Terre-Neuve. Le 5 Août on retrouva le Culloden, perdu depuis un mois, & qui s'égara pour la seconde fois, dans la nuit du 11. Cependant le Prince-Royal, demeuré seul, luttoit contre les vents pour gagner Sandy-Hook, lorsque le 18, sur les cinq heures du matin, il apperçut sous le vent douze vaisseaux à l'ancre, éloignés d'environ neuf ou dix milles. C'étoit l'Escadre du Comte d'Estaing, qui détacha deux vaisseaux de ligne pour donner la chasse au Prince-

---

1778.

1778.

Royal ; mais l'épaisseur des brouillards ne leur permit pas de l'atteindre , & ils reprirent le chemin de leur flotte. Cette rencontre fit changer de route à l'Amiral Byron ; comme l'Escadre ennemie lui coupoit celles de Rhode-Island & de Sandy-Hook , il dirigea sa marche vers Hallifax , où le Culloden l'avoit devancé en fort mauvais état. Byron y fit réparer les deux vaisseaux , & s'étant remis en mer au commencement de Septembre , il se hâta d'exécuter sa jonction avec l'Amiral Howe.

Tumulte  
à Boston.

Cependant le Comte d'Estaing continuoit sa station à Boston , où sa présence étoit d'autant plus nécessaire , que la paix de cette Ville venoit d'être troublée par une espèce de révolte , dont la prudence du Vice-Amiral arrêta les progrès. Plusieurs personnes avoient été blessées dans une émeute nocturne ; & comme on ignoroit les auteurs de ce désordre qu'il falloit réprimer , le Conseil de Massachusset-Bay , enjoignit aux Officiers Civils de faire les recherches nécessaires pour découvrir les coupables ; il

promit une récompense de trois cents dollars à toute personne qui dénonceroit quelqu'un d'entr'eux. Cette proclamation du Conseil , produisit un heureux effet , & l'on apprit que le tumulte avoit commencé par les déserteurs des équipages anglois , & par quelques soldats de l'Armée de Burgoyne. Dans la soirée du 13 Septembre , une troupe de bandits s'étoit jetée sur les Boulangers françois , employés à l'approvisionnement de notre flotte , & en avoit tué plusieurs à coups de massue. Des Officiers du Comte , avertis de ce qui se passoit , étoient accourus pour arrêter ce massacre ; ils ne furent pas traités avec plus de ménagement que les autres. Le Comte d'Estaing , quoique très-offensé de la violence exercée contre ses gens , n'en mit pas moins de calme & de modération dans la poursuite du délit ; mais les Habitans de Boston & les Officiers préposés au maintien de l'ordre dans cette Capitale , se montrèrent moins indulgens , & signèrent en cette occasion , par une sévérité bien entendue , la re-

1778.

Fête donnée  
à bord du  
Languedoc.

connoissance qu'ils devoient à leurs généreux protecteurs. Il n'est donc pas vrai, comme l'ont débité quelques Papiers infidèles, que ce tumulte eut son principe dans le mécontentement des Bostoniens, indignés contre notre Vice-Amiral, qui, en abandonnant Sullivan, avoit mis ce Général dans la nécessité de lever le siège de New-Port, & d'évacuer Rhode-Island. Les fêtes données à Boston, & l'accueil fait au Comte d'Estaing lors de sa rentrée dans le Port, démentent bien cette supposition extravagante. Les témoignages de la satisfaction publique avoient éclaté d'une manière si flatteuse pour le Général François, pendant son séjour dans cette Place, qu'avant d'appareiller une seconde fois, il crut devoir les reconnoître par une fête donnée à bord du *Languedoc*, où les Dames furent invitées, ainsi que tous les notables de la Ville. Rien de mieux entendu & de plus élégant que cette fête, dont le Général Washington eut les premiers honneurs. Le portrait de ce brave défenseur de l'Amé-



rique , occupoit le centre de la chambre d'assemblée , & pour ajouter à cette galanterie , le Comte d'Estaing l'avoit fait couronner de lauriers.

---

1778.

L'Escadre françoise , alors complètement réparée , offroit dans la rade de Nantasket un spectacle aussi noble qu'imposant ; elle attendoit le premier signal pour mettre à la voile , & le Comte d'Estaing ne tarda pas à le donner. L'intrépidité de ce Commandant souffroit d'autant plus de sa longue inaction , qu'on venoit de lui annoncer la prise des isles Saint-Pierre & Miquelon , & qu'il brûloit de venger ces pertes vraiment fâcheuses , en ce qu'elles nous fermoient l'entrée de tous les Bancs de Terre-Neuve , & qu'elles mettoient les Anglois en possession de la pêche exclusive de la morue. Une acquisition si importante ne leur coûta pas un seul homme. Le Vice-Amiral Montagu avoit détaché , pour cette expédition , le Commodore Evans à bord du Romney ; il avoit de plus sous ses ordres les frégates la Pallas , le Martin , la Surprise , & le sloop le

Prise des  
Isles Saint -  
Pierre & Mi-  
quelon.

1778.

Capitulation.

Bonavista, avec deux pièces de campagne, un parti d'artillerie, & deux cens hommes de Troupes de Marine, commandés par le Major Wemyss. Ces forces étoient plus que suffisantes pour réduire les deux Isles, où le Gouverneur, sans défense, & sans aucun avis de guerre, se reposoit sur la foi des traités, dont il ignoroit encore la rupture. A la premiere sommation du Commodore, le Baron de l'Espérance se vit donc forcé, le 14 Septembre, d'accepter une Capitulation, dont les principaux articles furent que sa petite garnison sortiroit avec tous les honneurs de la guerre, que les Officiers Civils & Militaires resteroient dans leurs maisons respectives, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de les faire passer en France; qu'on emploieroit un nombre de transports suffisant pour les tranquiliser sur le risque de leur passage & de celui des autres Habitans; qu'en attendant on veilleroit à ce qu'ils n'éprouvassent aucun mauvais traitement, & à ce qu'ils fussent protégés dans leur Religion. En considération de ces articles favo-

ables aux Colons, le Baron de l'Espérance s'engageoit sur son honneur à donner un état fidèle du nombre de ces Habitans, qui se montoit à deux ou trois mille, & dont la moitié s'embarqua pour la France avant le départ du Commodore. Trois Otages considérables répondoient de l'exactitude de cet état, & de celui des pièces d'artillerie, des munitions & approvisionnemens militaires, des navires, barques & marchandises qui se trouvèrent dans ces Isles, lors de la Capitulation.

1778.

Si, dans cette partie de l'Amérique, la fortune se montroit favorable au Vice-Amiral Montagu, elle ne se relâchoit point de ses rigueurs contre le malheureux Byron (1), qui, toujours le jouet des

Byron es-  
suye un nou-  
veau coup de  
vent,

(1) Il est peu d'Officiers de mer qui aient eu plus à souffrir des caprices de cet élément, que l'Amiral Byron. A peine entré dans la carrière, & dès son premier voyage à bord du *Wager*, vaisseau de vingt canons, faisant partie de l'Escadre de l'Amiral *Anson*, il fut jeté dans une île déserte, où il resta long-tems avec quelques hommes de son équipage ; il eut à

1778.

tempêtes, venoit d'effuyer un nouveau coup de vent bien funeste aux trois vaisseaux de guerre le Somerset, le Cornwall & le Bedford; les deux premiers avoient fait naufrage, & le troisième perdit tous ses mâts. Byron s'étoit donc vu forcé de renoncer à la poursuite du Comte d'Estaing, dont l'Escadre venoit d'appareiller dans le meilleur état. Tandis qu'il voguoit à pleines voiles vers les Indes occidentales, où sa présence devoit hâter nos progrès & les rendre plus décisifs, l'Amiral anglois rassembloit les débris de son Escadre à Rhode-Island, & employoit à la réparer un tems précieux, que notre Vice-Amiral consacroit à des exploits non moins utiles qu'honorables. Il étoit parti de Boston avec des vivres pour quatre mois, & l'on présumoit qu'il devoit toucher à Saint-Domingue & à la Martinique, où l'on tenoit préparés les rafraîchissemens, dont

---

soutenir dans cette situation, toutes les horreurs d'une disette absolue, & ne s'en tira que pour éprouver successivement de nouveaux périls & de nouveaux désastres.

sa



sa flotte pourroit avoir besoin. Ses dispositions ultérieures étoient encore un mystère ; on disoit vaguement qu'il avoit des vues sur les Indes occidentales, & les Anglois dirigeoient en conséquence leurs forces de ce côté-là. Le Commodore Hotham & le Général Grant firent voile de Sandy-Hook le 2 Novembre, dans l'intention de le devancer ; & pour ne point laisser prendre à l'Ennemi cet avantage, le Comte d'Estaing négligea dans sa traversée de s'emparer du Culloden, vaisseau de ligne, dont la prise n'eût pas ralenti d'une demi-heure la marche de notre Escadre. Quarante-vingt voiles sorties de New-York, avoient pris, disoit-on, le chemin de ces parages ; mais on varioit sur la destination des huit mille hommes à la tête desquels le Général Clinton devoit tenter une entreprise décisive. Dans les nouvelles spéculations, Boston n'étoit plus l'objet de cette expédition, projetée désormais contre les Indes occidentales. Elles parurent fixer, à cette époque, l'attention du Gouvernement Britannique, dans l'ancien &

1778.

Toutes les mesures de l'Angleterre semblent dirigées vers le Comte d'Estaing.

1778.

dans le nouveau continent ; toutes les mesures que peut suggérer la prudence ou la terreur, sembloient se diriger vers le redoutable Comte d'Estaing. Outre les forces déjà mises en mouvement contre lui en Amérique, on s'épuisoit en Europe pour lui susciter des obstacles invincibles. Le 9 Décembre, le Commodore Rowley reçut à Ports-Mouth l'ordre d'appareiller en toute diligence pour les mêmes Indes, avec huit vaisseaux de ligne, deux frégates, & plusieurs galiottes à bombes. Deux autres Escadres devoient mettre en mer incessamment, & réunies à celle du Commodore, protéger les trois cens navires marchands destinés pour les Isles. L'Amiral Shuldham alloit commander en chef ce formidable armement, où l'on comptoit jusqu'à dix-sept vaisseaux de ligne.

Constance  
des Améri-  
cains. Inflexi-  
bilité dépla-  
cée des An-  
glois.

Ces efforts surnaturels & presque désespérés, supposoient que l'Angleterre ne se dissimuloit plus la difficulté de faire tête aux deux Puissances liguées contre sa domination en Amérique. En prenant part à cette guerre, la France avoit

mis un poids énorme dans la balance. Les Américains jouissoient de cette influence, en devenoient plus constans dans la résolution de consommer l'ouvrage de leur liberté; les Anglois se montroient plus fiers que jamais, plus courageux, plus grands peut-être; mais point aussi modérés, aussi prévoyans, aussi flexibles que sembloit l'exiger leur position critique. Sous prétexte que c'eût été reconnoître la souveraineté des Etats-Unis, la Cour de Londres s'obstinoit à ne point ratifier la convention de Saratoga, en des termes convenables aux Représentans de ces Etats; & le Congrès de son côté, exigeoit cette satisfaction comme un préalable, sans lequel il ne pouvoit consentir à l'affranchissement de l'Armée de Burgoyne; il rejetoit toute ratification proposée en conséquence de pouvoirs qui, par la maniere de les interpréter, étoient de nature à soumettre les conventions faites sur ce point à l'approbation ou à l'improbation du Parlement d'Angleterre. Le Général Clinton avoit sollicité vingt fois, & toujours

1778.

Les plaintes  
de Clinton  
dégénèrent  
en menaces.

infructueusement, le renvoi des Troupes prisonnières; il se plaignit enfin d'une prétendue convention, en des termes peu mesurés, dont la hauteur contrastoit avec son caractère de suppliant. Dans une Lettre adressée au Président du Congrès, il reprocha impérieusement à cette Assemblée la négligence avec laquelle on avoit accueilli jusqu'alors les réquisitions déjà faites à ce sujet; il ôsa s'oublier jusqu'à des menaces ridicules, à force d'être déplacées; il finissoit sa Lettre en disant : » Je remplis mon » devoir, non seulement envers le » Roi aux ordres duquel j'obéis; » mais aussi envers le peuple mal- » heureux, dont les affaires vous » sont confiées, & qui, je l'espère, » aura assez de droiture pour ne » pas m'imputer les conséquences » qui doivent résulter du nouveau » système de guerre qu'il vous plaît » d'introduire ».

Réponse  
fière du Sec-  
rétaire  
Thomson.

Le Secrétaire, Charles Thomson, chargé de répondre au Général anglois, lui fit sentir en ces termes énergiques, qu'il convenoit d'écrire sur un autre ton aux représentans



d'une République, dont la souveraineté n'étoit plus contestée que par l'Angleterre. 1778.

» Monsieur, votre Lettre du 19  
 » Septembre a été mise sous les  
 » yeux de l'Assemblée, & je suis  
 » chargé de vous informer que le  
 » Congrès des Etats-Unis de l'A-  
 » mérique ne fait point de réponse  
 » à des Lettres insolentes ».

La politique des Ministres anglois se montra encore plus maladroite & non moins inconséquente dans le manifeste injurieux & menaçant que leurs Commissaires en Amérique publièrent à la même époque. Comme cette proclamation, ainsi que la réponse des Etats-Unis seront des titres souvent allégués de part & d'autre, pour motiver & justifier la prolongation des hostilités, on croit devoir soumettre au jugement du Lecteur, ces pièces essentielles au procès, dont cette Histoire présente l'instruction. Tel fut en substance le manifeste des Commissaires.

» Ayant amplement & à diver-  
 » ses reprises, informé le Congrès  
 » & les Habitans de l'Amérique

Manifeste  
des Commis-  
saires anglois  
en Amérique.

1778.

» septentrionale en général , des  
» ouvertures de la Grande-Breta-  
» gne , tendantes à se réconcilier  
» avec les Colonies, nous ne croyons  
» pas qu'il soit de la dignité de  
» notre caractère , de persister à  
» renouveler des offres qui nous  
» sembloient faites pour être ac-  
» ceptées avec gratitude. En  
» conséquence , à l'exception du  
» Commandant en chef , que des  
» services militaires retiendront en  
» Amérique , nous nous sommes  
» déterminés à repasser en Angle-  
» terre , peu de semaines après la  
» date de ce Manifeste & de cette  
» Proclamation. Cependant, avant  
» de faire ce pas décisif, une juste  
» sollicitude pour les grands objets  
» de notre mission , nous engage  
» à nous expliquer avec plus d'é-  
» tendue sur quelques articles qui  
» pourroient n'avoir pas été suffi-  
» samment saisis ; à récapituler à  
» nos concitoyens le nombre & la  
» nature des biens qu'il est en notre  
» pouvoir de répandre sur eux , à  
» mettre sous leurs yeux la chaîne  
» des maux auxquels ils s'exposent  
» aujourd'hui avec un aveuglement

» égal à leur obstination. Nous dé-  
» clarons donc , pour la dernière  
» fois , aux Membres du Congrès ,  
» que nous sommes prêts à concou-  
» rir dans tous les arrangemens jus-  
» tes & satisfaisans , qui peuvent  
» leur assurer , & à ceux qui les  
» ont respectivement constitués , le  
» rétablissement de la paix , une  
» exemption de toute espèce de  
» taxe de la part du Parlement de  
» la Grande-Bretagne , & la jouis-  
» sance irrévocable de tous les pri-  
» vilèges compatibles avec l'union  
» d'intérêts & de forces , dont dé-  
» pendent notre prospérité & notre  
» sûreté mutuelles , notre Religion  
» & notre liberté communes. Nous  
» posons encore en fait , que les  
» Membres du Congrès n'étoient  
» point autorisés par leur constitu-  
» tion à rejeter nos offres , avant  
» que les diverses assemblées &  
» conventions du Peuple qui les  
» constitue , les eussent prises en  
» considération , & en eussent ap-  
» prouvé le refus ; que de même ,  
» ils n'étoient point autorisés à nous  
» renvoyer à de prétendus traités  
» faits avec l'étranger , qu'ils savent

1778.

1778.

» d'une part avoir été illusoirement  
» concertés, & de l'autre, n'avoir  
» pas été ratifiés par le Peuple  
» de ce Continent. Nous rappel-  
» lons encore une fois aux Mem-  
» bres du Congrès qu'ils sont respon-  
» sables envers leurs Concitoyens,  
» envers le monde entier, envers  
» Dieu, de la continuation de cette  
» guerre & de toutes les calamités  
» qui en sont inséparables.

» Maintenant, c'est aux assemblées  
» générales, aux conventions des  
» diverses Colonies, Plantations &  
» Provinces ci-dessus mentionnées,  
» que nous faisons séparément les  
» offres par nous transmises au Con-  
» grès ; nous les pressons, nous les  
» sommons par les présentes de s'as-  
» sembler aux fins de considérer si  
» tout ce qu'il y a de motifs poli-  
» tiques & moraux, ne leur fait  
» pas une loi de saisir l'occasion  
» de cimenter une réconciliation  
» libre & permanente, avec la  
» Grande-Bretagne. Notre inten-  
» tion n'a jamais été de remplir les  
» objets de notre Commission, en  
» fomentant les divisions populai-  
» res, ou les cabales de partis ;



» mais notre devoir est d'encoura-  
» ger tout Particulier , ou tout  
» Corps politique à reconnoître  
» l'autorité de notre Souverain , à  
» rendre leur affection à nos Con-  
» citoyens. Nous nous adressons à  
» tous les Habitans libres de cet  
» Empire jadis fortuné. Ceux qui  
» portent les armes dans cette guer-  
» re, doivent se souvenir que les  
» griefs réels ou supposés qui les  
» ont entraînés dans la rébellion ,  
» viennent d'être supprimés pour  
» toujours ; qu'on leur offre l'oc-  
» casion de rentrer dans la classe  
» des Citoyens paisibles , ou s'ils  
» aspirent aux honneurs militaires ,  
» celle d'acquérir de la gloire sous  
» les drapeaux de leur Souverain lé-  
» gitime, en combattant pour l'Em-  
» pire Britannique réuni contre  
» l'Ennemi commun & naturel qui  
» s'est récemment armé contre nous.  
» Ceux qui par état exercent les  
» fonctions de la Religion, ne peu-  
» vent ignorer que la Puissance  
» étrangère avec laquelle le Con-  
» grès s'efforce de les unir, fut  
» toujours ennemie de la tolérance,  
» toujours opposée aux intérêts

1778.

» & à la liberté des lieux consacrés  
» au culte divin, dont ils font les  
» Ministres ; qu'au contraire, la  
» Grande-Bretagne, par les prin-  
» cipes de sa Constitution & du  
» Protestantisme, doit être dans  
» tous les tems la meilleure con-  
» servatrice de la liberté religieuse,  
» la Puissance la plus disposée à la  
» protéger & à l'étendre. Quant à  
» ceux qui savent apprécier les bé-  
» nédictions de la paix & son in-  
» fluence sur l'Agriculture, les Arts  
» & le Commerce, qui sont ani-  
» més d'une juste sollicitude pour  
» l'éducation & l'établissement de  
» leurs enfans, ou qui savent atta-  
» cher une juste valeur à la sécu-  
» rité domestique ; nous pensons  
» qu'il suffit de leur observer que  
» leurs Chefs continuent de les en-  
» velopper dans toutes les calami-  
» tés de la guerre, sans avoir d'ob-  
» jet qui la justifie, sans qu'il sub-  
» siste un seul grief qui ne puisse  
» être supprimé dans un instant.  
» Au surplus, s'il existe quelques  
» personnes qui, dépouillées de  
» ressentimens mal fondés, & dé-  
» gagées de l'influence de tout in-

» rêt personnel , pensent effective-  
» vement qu'il est avantageux aux  
» Colonies d'être séparées de la  
» Grande-Bretagne , qu'après cette  
» séparation elles jouiront d'une  
» Constitution plus douce , plus li-  
» bre , plus propre à assurer leur  
» prospérité , que celle dont elles  
» jouissoient ci - devant ; nous ne  
» devons point entrer avec ces  
» personnes dans la discussion d'une  
» proposition qui paroît être suffi-  
» samment contredite par l'expé-  
» rience qu'elles ont faite ; mais  
» nous croyons qu'il est bon de les  
» prévenir que cette proposition ,  
» soutenue avec opiniâtreté , doit  
» *aggraver* la nature de cette guer-  
» re , & la maniere de la conduire  
» à l'avenir , sur-tout lorsque la  
» prétendue alliance contractée avec  
» la Cour de France , est ajoutée  
» à cette proposition.

» La politique ainsi que la bien-  
» veillance de la Grande-Bretagne  
» l'ont empêchée jusqu'ici , de porter  
» la guerre à des extrémités qui  
» eussent réduit à la détresse , un  
» peuple que nous considérons  
» toujours comme faisant partie de

1778.

notre Empire, & de désoler un pays  
qui pouvoit encore nous ouvrir  
une source d'avantages mutuels ;  
mais, lorsque ce pays manifeste  
la résolution ouvertement dé-  
naturée, non-seulement de se sé-  
parer de nous, mais de se don-  
ner lui & ses ressources, en for-  
me d'hypothèque à nos Ennemis,  
alors la contestation change ab-  
solumment de nature, & il ne s'a-  
git plus pour la Grande-Breta-  
gne que de savoir jusqu'à quel  
point, en employant tous les  
moyens qui sont à son usage,  
elle pourra détruire ou rendre  
inutile une connexion formée  
pour sa ruine, & pour l'agran-  
dissement de la France. En de-  
pareilles circonstances, il est na-  
turel que les loix de sa *préser-*  
*vation* dirigent la conduite de la  
Grande-Bretagne, & si les Co-  
lonies britanniques doivent agran-  
dir l'Empire de la France, ces  
mêmes loix indiquent à l'Angle-  
terre qu'elle doit rendre ces objets  
d'agrandissement, le moins uti-  
les, qu'il sera possible, à son En-  
nemi. Si malgré ces raisonne-



» mens , quelqu'un se persuade  
» qu'elle finira par reconnoître l'In-  
» dépendance de l'Amérique, nous  
» déclarons , sans réserve , que  
» nous n'avons point & que nous  
» n'attendons point de pouvoirs à  
» cet effet ; que si la Grande-Bre-  
» tagne s'étoit abaissée à une pa-  
» reille mesure , nous ne serions  
» point les organes d'une conces-  
» sion , qui nous paroîtroit funeste  
» aux Colonies , & honteuse pour  
» l'Angleterre. C'est dans cet es-  
» prit & cette façon de penser que  
» nous avons constamment dressé  
» toutes nos dépêches.

» Il conviendrait maintenant que  
» les Colonies se ressouvinssent de  
» l'appel qu'elles firent à Dieu au  
» commencement de la contesta-  
» tion , en prenant le Ciel à té-  
» moin , qu'elles n'avoient recours  
» aux armes , que pour obtenir  
» justice sur leurs plaintes & griefs ;  
» que leur vœu ainsi que leur in-  
» térêt étoient de rester toujours  
» unies avec la Grande-Bretagne.  
» Nous persistons à soutenir que  
» nos offres ne laissent rien à desi-  
» rer à cet égard , soit d'une liberté

1778.

» immédiate , soit d'une sécurité  
» permanente. Si l'on rejete ac-  
» tuellement ces offres , nous ces-  
» sons d'exercer la Commission, dont  
» nous fûmes honorés ; la Grande-  
» Bretagne n'est plus tenue à don-  
» ner de pareilles marques de sa  
» libéralité ; la justice & la politi-  
» que ne permettent plus de les  
» attendre.

» Enfin , pour manifester plus  
» amplement encore nos dispositions  
» particulieres , & les vues gracieu-  
» ses de la Commission en vertu  
» de laquelle nous agissons , nous  
» accordons & proclamons pardon  
» pour toutes & toutes espèces de  
» trahisons , ou complicité de tra-  
» hison , commises par quelques  
» personnes que ce puisse être ,  
» habitant les Colonies , Planta-  
» tions & Provinces de New-Ham-  
» pshire , Massachusett's - Bay ,  
» Rhode - Island , Connecticut ,  
» New-York , New-Jersey , Pen-  
» sylvanie , les trois bas Comtés  
» sur la *Délaware* , Maryland , Vir-  
» ginie , Caroline septentrionale ,  
» Caroline méridionale , & Géor-  
» gie , pourvu que lescdites person-

» nes se conduisent à l'avenir com-  
» me de bons & fidèles Sujets de 1778.  
» Sa Majesté. Nous croyons con-  
» venable de déclarer que rien de  
» ce qui est contenu dans les pré-  
» sentes , ne pourra signifier qu'on  
» doive mettre en liberté les per-  
» sonnes actuellement emprisonnées  
» ou qui le seront pendant la durée  
» de cette rébellion.

» Nous offrons aux Colonies ,  
» en général ou séparément , une  
» paix générale ou séparée ; de  
» faire revivre leurs anciens gou-  
» vernemens , à l'abri de toute in-  
» fraction , & pour jamais exempts  
» de toute imposition de la part  
» de la Grande-Bretagne. A l'égard  
» des autres Réglemens Civils, Mi-  
» litaires ou de Commerce , qu'elles  
» desireroient de voir établir , nous  
» promettons d'y concourir & d'y  
» donner toute l'assistance que nous  
» avons pouvoir & autorité de  
» donner en vertu de la Commission  
» de Sa Majesté.

» Nous déclarons que ce Mani-  
» feste & cette proclamation con-  
» tinueront & seront en force pen-  
» dant quarante jours , c'est-à-dire,

---

1778.

» à dater du 3 Octobre jusqu'au  
» 11 Novembre , l'un & l'autre  
» jours y compris. . . . .

» Nous exhortons instamment  
» toutes les personnes qui, en ver-  
» tu des présentes , reçoivent le  
» pardon du Roi, à tirer sagement  
» parti de la situation dans laquelle  
» elles se trouvent placées par l'es-  
» fet de ce Manifeste & de cette  
» Proclamation , & non-seulement  
» à se rappeler que leur persévé-  
» rance dans la rébellion actuelle ,  
» ou leur adhérence à la connexion  
» traîtresse qu'on tente de former  
» avec une Puissance étrangère ,  
» après l'expiration du terme fixé  
» pour le pardon , seront regardées  
» comme des crimes de la plus  
» grave nature ; mais encore , à faire  
» à l'envi les uns des autres , les ef-  
» forts de l'empressement & de la  
» cordialité , pour assurer leur paix  
» personnelle , & contribuer à la  
» prospérité de leurs Concitoyens ,  
» ainsi qu'au bien général de l'Em-  
» pire.

» Conformément à l'esprit de la  
» Commission de Sa Majesté , nous  
» requérons par les présentes , tous



les Officiers Civils & Militaires ,  
 ainsi que tous les autres Sujets  
 affectionnés de Sa Majesté, quels  
 qu'ils soient, de nous aider &  
 assister dans l'exécution de ce  
 Manifeste, & de tous les objets  
 y contenus ».

1778.

*Donné à New-York, le 3 Octobre*  
 1778.

Signé, CARLISLE. H. CLINTON.  
 W. EDEN.

Le premier effet de cette Proclamation fut de consolider les résolutions du Congrès, & de fermer toutes les voies à la réconciliation. Pour arrêter ou prévenir les suites d'une invitation insidieuse, le Sénat américain fit renouveler d'abord l'Acte du 22 Avril, en vertu duquel tout Sujet de la nouvelle République, convaincu d'avoir traité séparément avec les Commissaires prétendus conciliateurs, étoit déclaré Ennemi de la Patrie ; & comme leur Manifeste parut renfermer la menace de brûler & de ravager les Villes & Cités dépendantes des Etats-Unis, il fut recommandé aux Habitans de ces Etats, qui résidoient en des lieux

Effets de  
 cette proclamation.

1778.

exposés aux insultes de l'Ennemi de construire des cabanes à la distance de trente milles de leur domicile actuel, d'y faire passer leurs femmes, leurs enfans & les vieillards, hors d'état de porter les armes, & de s'y transporter eux-mêmes en cas de besoin, avec leurs meubles & leurs bestiaux. Il fut en outre déclaré, qu'au moment où l'Ennemi mettroit le feu à une Ville & y porteroit la destruction le bon Peuple américain seroit autorisé à ravager, incendier & détruire les possessions des Torys ennemis de la Liberté & de l'Indépendance de l'Amérique, & de s'assurer de leur personne, sans toutefois exercer contr'eux ou contre leurs familles, aucun acte de cruauté inutile. Le Congrès jaloux de justifier aux yeux de l'Univers, la rigueur de ces résolutions provoquées par les menaces indiscrettes de la Commission britannique, crut devoir opposer ce Manifeste à celui des Commissaires.

Manifeste  
du Congrès.

» Entraînés à des actes d'hostilité  
» par les mesures oppressives de la  
» Grande - Bretagne ; réduits à

la nécessité de soumettre les droits de l'homme à la décision des armes ; forcés, en un mot, de secouer le joug d'une domination tyrannique, les Etats-Unis se sont déclarés libres & indépendants. Pleins de confiance dans la justice de leurs droits & dans celui qui dispose des événemens humains, ils ont, quoique foibles & dénués de ressources, défié la puissance de leurs Ennemis & soutenu les événemens divers de trois Campagnes meurtrières, sans que la barbarie angloise ait pu ni les intimider ni les soumettre. Les vertueux Citoyens de ces Etats n'ont point murmuré de la privation de plusieurs choses qui rendent la vie précieuse ; leurs braves soldats ont supporté patiemment & même bravé les fatigues de leur situation périlleuse. Le Congrès se croyant dans l'obligation d'aimer ses Ennemis, comme enfans de cet Etre qui est le pere commun de tous les hommes, & voulant du moins alléger les calamités d'une guerre qu'il ne pou-

---

---

1778.

» voit prévenir, s'est fait une étu-  
» de de ménager le sang des An-  
» glois armés contre lui, & de  
» rendre légères les chaînes de leur  
» captivité. A peu d'exceptions  
» près, la conduite de ceux qui  
» servent sous le Roi de la Grande-  
» Bretagne, a été diamétralement  
» opposée; ils ont ravagé les cam-  
» pagnes, brûlé les Villages sans  
» défense, massacré les Citoyens  
» de l'Amérique; leurs prisons &  
» leurs vaisseaux ont été les bou-  
» cheries des soldats & des mate-  
» lots du Congrès; ils ont aggra-  
» vé les traitemens les plus barba-  
» res par des insultes & des outrages.  
» Trompés dans l'attente vaine  
» de subjuguier l'esprit indomptable  
» de la liberté, ils ont lâchement  
» assailli les Représentants de la  
» République, en usant avec eux  
» de toutes les ruses de la cor-  
» ruption & de l'adulation servile;  
» ils se sont fait un jeu de l'humani-  
» té, en détruisant des humains  
» en pure perte; ils se sont fait un  
» jeu de la Religion, en attestant  
» le Dieu, dont ils violaient les  
» commandemens les plus sacrés



ils se sont fait un jeu de la raison  
même , en s'efforçant de prou-  
ver que la liberté & le bonheur  
de l'Amérique pouvoient être  
confiés sûrement à ceux qui, éga-  
lement sourds à la voix de l'hon-  
neur & de la honte, ont vendu  
leur bonheur & leur liberté !  
Traités par nous avec le mépris  
que méritoit une pareille con-  
duite, ils se sont adressés aux par-  
ticuliers ; ils les ont sollicités à  
briser les liens de l'allégeance, à  
souiller leur ame des crimes les  
plus atroces ; & craignant de ne  
pouvoir trouver dans ces Etats-  
Unis des hommes aussi noirs que  
le sont leurs desseins, pour exer-  
cer du moins sur les esprits foi-  
bles l'influence de la terreur, ils  
ont menacé de donner encore  
plus d'étendue à la dévastation.  
Tant qu'il est resté une ombre  
d'espoir que notre exemple ap-  
prendroit à nos Ennemis à res-  
pecter des loix faites pour l'être  
de toutes les Nations civilisées ,  
qu'ils se rendroient à la voix de  
la religion qu'ils prétendent nous  
être commune ; nous les avons

1778.

» laissés à l'influence de cette Re-  
» ligion & de cet exemple ; mais  
» puisque les ménagemens de la  
» compassion ne peuvent rien sur  
» leurs dispositions incorrigibles ; il  
» est enfin de notre devoir de re-  
» courir à d'autres moyens pour  
» venger les droits de l'humanité.

» En conséquence, nous, le Con-  
» grès des Etats-Unis de l'Améri-  
» que, déclarons solennellement &  
» proclamons que : si nos Ennemis  
» ôsent mettre leurs menaces à exé-  
» cution , si même ils persistent  
» dans la carrière de cruauté qu'ils  
» parcourent actuellement ; nous  
» en tirerons une vengeance si  
» exemplaire, qu'elle effrayera qui-  
» conque seroit tenté de les imiter.  
» Nous prenons à témoin de la  
» droiture de nos intentions , le  
» Dieu qui fouille dans le cœur  
» des hommes , & nous déclarons  
» en sa sainte présence , que n'étant  
» point mus par les suggestions  
» précipitées de la colere ou de la  
» vengeance , quelque révolution  
» qui puisse survenir dans notre sort,  
» on nous verra constamment ad-  
» hérer à cette résolution ».

Fait en Congrès d'un consentement unanime , le 30 Octobre 1778.

(Attesté) CHARLES THOMPSON,  
Secrétaire.

Les dispositions du Congrès étoient énoncées trop clairement dans cette pièce , pour qu'il restât aux Commissaires Anglois le moindre espoir de réussir dans leurs négociations. Bien convaincus de l'inutilité des nouvelles tentatives pour rétablir la paix ou plutôt la domination de la Grande-Bretagne en Amérique , le Comte de Castille & William Eden son collègue , se disposèrent à quitter New-York , & le 27 Novembre , ils s'embarquèrent sur le *Roebuck* , avec le Comte de Cornwallis , le Général Grey , & d'autres Officiers chargés de seconder , par la terreur des armes , les efforts des Négociateurs pacifiques.

Le retour des Commissaires à Londres , y donna lieu à des réflexions contradictoires suggérées par les fauteurs du Gouvernement & par ceux de l'opposition. Suivant les premiers , tout

Les Commissaires  
s'embarquent  
pour l'Angle-  
terre.

Opinions  
contradictoi-  
res sur les af-  
faires de l'A-  
mérique.

1778.

annonçoit une révolution favorable & prochaine dans les Colonies révoltées ; si l'on en croyoit les autres , tout étoit désespéré , l'union du Congrès se resserroit de plus en plus , les Américains s'affermissoient chaque jour dans la résolution de consommer l'ouvrage de leur Indépendance ; les Armées provinciales , & particulièrement celle de Washington , étoient nombreuses , bien disciplinées , bien vêtues , petillantes d'ardeur. Ces derniers rapports confirmoient ce qu'on savoit déjà ; & tout ce qu'on débita de nouveau , se réduisit à ce détail d'abord accredité dans les deux partis , qu'il y avoit eu une révolte dans la Caroline méridionale , que les Troupes détachées sous les ordres du Colonel Campbell , pour aller seconder les mécontents de cette Province , s'étoient vues forcées par un coup de vent de relâcher à New-York , & que les vaisseaux anglois avoient tellement souffert de la tempête , qu'il leur étoit impossible de continuer la traversée & de poursuivre l'expédition. Les dernières nouvelles n'étoient



n'étoient donc point faites pour arrêter les murmures du Parti anti-ministériel, qui, depuis le 26 Novembre, époque de la rentrée des Chambres, ne cessoit d'investiver contre les opérations du Gouvernement, tant en Europe qu'en Amérique. Le Manifeste des Commissaires conciliateurs avoit été dans la première séance de la Chambre des Pairs, le texte fécond de plusieurs débats où les mécontents n'avoient pas toujours respecté les loix de la modération & de la décence. Comme ces débats présentent des faits que l'Histoire ne doit pas négliger, il nous paroît convenable d'en extraire ici la substance.

1778.

Le Marquis de Rockingham fut le premier des Membres qui se chargea d'exprimer le déplaisir de la Chambre, au sujet de cette proclamation ; il demanda que Sa Majesté fût suppliée dans une humble Adresse, de vouloir bien désavouer publiquement la partie de ce Manifeste, qui contient une déclaration contraire aux droits de l'humanité, qui renverse les prin-

Débats à la  
Chambre des  
Pairs, au su-  
jet du mani-  
feste des  
Commissai-  
res.

Le Marquis  
de Rockin-  
gham im-  
prouve le  
Manifeste.

1778.

cipes établis chez tous les Peuples chrétiens & civilisés, qui tend à l'avilissement des courages, & à l'anéantissement de la discipline; qui expose les Sujets fidèles de Sa Majesté, dans toute l'étendue de ses Etats, à des représailles cruelles & ruineuses. Pour imprimer à cette motion un caractère plus important, le Marquis de Rockingham crut devoir l'appuyer d'un long discours, où relevant quelques expressions atroces du Manifeste, il osa le comparer à l'ordre barbare & sanguinaire, de massacrer les Innocens. Il prétendit que la raison spécieuse alléguée par les Commissaires, celle de la conservation personnelle, étoit moins fondée de leur part que de celle d'Hérode. Ce Prince étoit l'allié des Romains, il savoit que la puissance temporelle de ce Peuple, devoit cesser dans la Judée, au moment où le Messie paroîtroit; or, comme Hérode ne régnoit que sous la protection des Romains, comme il devoit cesser d'être Roi à l'instant où le Messie verroit le jour, il ordonna le massacre de

tout enfant mâle existant dans l'é-  
 tendue de ses États ; mais Hérode  
 n'étoit pas Chrétien. . . . . » J'ai  
 » donc pour moi, ajouta l'Orateur,  
 » la Religion & l'humanité ; que  
 » n'aurois-je point à dire au nom  
 » de la Politique ! . . . Si par cette  
 » nouvelle méthode de faire la  
 » guerre , on ne craint pas de se  
 » couvrir d'atrocités & d'opprobres,  
 » d'être un objet d'exécration pour  
 » l'Univers entier , du moins fau-  
 » droit-il craindre les représailles.  
 » La partie septentrionale du Royau-  
 » me, l'Ecosse entiere sans défense,  
 » est à la merci de nos Ennemis ;  
 » l'Irlande est également exposée.  
 » Le danger qui menace nos pos-  
 » sessions dans les Indes occiden-  
 » tales est plus effrayant encore ;  
 » c'est-là qu'on peut nous porter  
 » des coups décisifs & irréparables.  
 » A l'exception de la Jamaïque ,  
 » dont la ressource , en cas  
 » d'attaque , seroit d'offrir à ses  
 » Habitans une retraite dans les  
 » défilés des montagnes bleues ,  
 » toutes nos autres Isles sont hors  
 » d'état de faire tête aux premiers  
 » assauts de l'Ennemi , d'opposer

1778.

1778.

» une foible réfiftance à fes moin-  
» dres tentatives. Et c'eft en de pa-  
» reilles circonftances qu'on ôfe  
» publier un Manifefte, dont l'effet  
» néceffaire eft de précipiter l'inf-  
» tant de notre ruine ! Manifefte  
» infâme, infidieux, plein de fourbe,  
» de perfidie, de cruauté, où l'on  
» ne fait ce qui l'emporte de la  
» foibleffe ou de la noirceur ! Ma-  
» nifefte qui offre de la protection  
» au moment où l'on retire toute  
» protection ; qui invite à la fou-  
» miffion, fans donner la moindre  
» sûreté à ceux qui fe foumettent ;  
» qui tend un piège aux Sujets  
» fidèles, & qui détruit tout espoir  
» de ramener les Sujets révoltés.  
» Les moyens de conciliation nous  
» font désormais interdits, ceux de  
» la force font encore moins à  
» notre ufage, & pour s'en con-  
» vaincre, il fuffit de confidérer la  
» fîtuation de notre Armée en Amé-  
» rique. Loin de la fortifier en  
» faifant paffer à Sir Henri Clinton  
» les renforts confidérables qu'il  
» demandoit, on s'eft vu dans la  
» néceffité de l'affoiblir encore en  
» lui retirant cinq mille hommes



» pour la défense de nos Isles des  
 » Indes occidentales, deux mille  
 » pour Hallifax & quatre mille pour  
 » l'expédition à laquelle les mé-  
 » contens de la Caroline méridio-  
 » nale nous ont invités. Que peut  
 » entreprendre une Armée réduite  
 » à ce degré d'affoiblissement ? &  
 » que doit-on attendre d'un tel  
 » Manifeste publié dans ces cir-  
 » constances d'épuisement & d'a-  
 » bandon » ?

1778.

Le Comte de Suffolk se mit en  
 devoir d'interpréter & de justifier  
 l'acte contre lequel le Marquis de  
 Rockingham venoit d'exercer son  
 éloquence. Le résumé de son dis-  
 cours fut que l'objet de la procla-  
 mation dénoncée étoit de mettre  
 sous les yeux des Américains, les  
 conséquences naturelles d'une ré-  
 volte opiniâtre, les fléaux insépa-  
 rables de la guerre, & toutes les  
 violences qu'autorise en pareil cas  
 le droit des gens, & qu'entraîne  
 nécessairement une rupture entre  
 les Nations les mieux civilisées.  
 Il présenta ensuite un tableau bien  
 allarmant de la position de l'An-  
 gleterre, comparée à celle de la

Le Comte  
 de Suffolk le  
 justifie.

1778.

France , & d'où il résultoit que le système politique de cette Monarchie , n'étoit plus le même , qu'elle ambitionnoit à son tour , la souveraineté des mers , que son alliance avec l'Amérique septentrionale pouvoit l'élever sur les ruines de la Grande-Bretagne , que cette circonstance jointe à celle de la révolte des treize Provinces , formoit une époque nouvelle , dont ses annales ne fournissoient point d'exemple ; que dans les principes de la saine Politique , dans ceux de la conservation personnelle , elle ne devoit rien négliger pour rendre l'influence de l'Amérique sur les événemens de la guerre actuelle , aussi peu considérable que les loix établies pouvoient l'autoriser ; que l'Angleterre combattoit pour la conservation de son existence , & qu'il n'y avoit pour elle , de salut & d'espoir que dans la vigueur & l'unanimité. Il conclut , en disant que la motion du noble Marquis devoit être rejetée , & les suffrages de la Chambre se réunir en faveur du nouveau plan de conduite , dont la proclamation faisoit partie.

L'Evêque de Peterborough s'éleva au nom de la Religion & de l'humanité, contre un Manifeste qui lui paroissoit encourager les *extrêmes de la guerre* & mettre la *désolation* en système ; il établit qu'un Chrétien ne peut supporter l'idée de la guerre qu'en l'envisageant comme un moyen d'obtenir la paix, & il démontra que le Manifeste étoit contraire à ce principe sacré pour toutes les Nations civilisées, puisque les massacres & les dévastations y étoient annoncés au moment où l'on renonçoit à l'espoir de vaincre. « On nous » dit, ajouta le Prélat, qu'il ne faut » pas jeter les yeux sur le passé ; » cependant pour juger sainement » des nouvelles mesures qu'on veut » adopter, il me paroît indispen- » sable de rappeler les événemens » antérieurs. Pour avoir un pré- » texte de sévir contre les Amé- » ricains, devons-nous oublier les » pétitions multipliées & soumises » qu'il nous ont présentées ? Que » nous fumes sourds à leurs suppli- » cations, que par un excès de » rigueur & d'injustice nous les

1778.

L'Evêque  
de Peterbo-  
rough s'élève  
contre le Ma-  
nifeste.

1778. » avons réduits aux extrémités ,  
 » dont nous leur faisons un crime ,  
 » dont le Manifeste annonce que  
 » nous voulons les punir fans distinc-  
 » tion d'innocens & de coupables ?  
 » A-t-on pu se promettre , dit-il  
 » en finissant , que le Dieu des  
 » Armées seconderoit des efforts ,  
 » dont l'objet est de multiplier les  
 » massacres en pure perte » ?

Suite des  
 débats à la  
 même Cham-  
 bre.

Pour engager les autres Evêques à se déclarer en faveur de la motion , le Comte de Derby prit la parole , & dit que le Manifeste étoit un chef-d'œuvre d'irréligion , & que la question dont il s'agissoit , étoit particulièrement de leur compétence. Il se rabattit ensuite sur l'inconséquence des Ministres , qui , pour adopter un système de cruauté inouïe , attendoient le moment où l'épuisement des finances , le déclin du crédit public & particulier , toutes les circonstances en un mot , sembloient concourir à rendre la paix d'une nécessité absolue. Il fut puissamment secondé par le Comte d'Abingdon , qui n'envisageant plus le Manifeste comme l'ouvrage des Commissaires , mais comme une



émanation de la Puissance Royale,   
 faisit cette occasion de représenter   
 les Conseillers de Sa Majesté Bri-   
 tannique, comme des infâmes, dont   
 la corruption personnelle avoit   
 souillé le caractère national. Il   
 observa que cette proclamation de   
 massacres contre des Citoyens fi-   
 dèles imitateurs des anciens Héros   
 de la liberté, avant que d'être pro-   
 mulguée en Amérique, l'avoit sou-   
 vent été dans la Chambre des Pairs,   
 où des voix s'étoient élevées pour   
 justifier l'emploi du Tomahavok &   
 du Scalpel ; » proclamation révol-   
 » tante, s'écria-t-il, à ce sujet, &   
 » si révoltante pour mes oreilles,   
 » que j'ai rougi vingt fois d'être un   
 » des Pairs du Royaume. Telles sont,   
 » continua-t-il, les taches impri-   
 » mées sur l'honneur, la dignité &   
 » la justice de cette Assemblée jadis   
 » auguste, par ces *Marionnettes* en   
 » place, que font mouvoir les fils   
 » de l'obéissance mis en jeu derrière   
 » le rideau ; *Marionnettes* auxquelles   
 » on a donné le signal du meurtre   
 » & de la dévastation, en leur disant :   
 » *Nous avons passé le Rubicon ; il*   
 » *faut que nous massacrons les*

---

1778. » *Américains, ou les Américains*  
» *nous massacreront* ».

Après avoir exprimé toute l'exécration que lui inspiroient les principes avancés dans la Chambre & la proclamation qui dérhoit de ces principes, le Comte d'Abingdon envisagea le Manifeste sous un point de vue moins défavorable. Il finit par en adopter quelques articles, & entr'autres celui-ci : « Nous pouvons en fait que les Membres du » Congrès n'étoient point autorisés » par leur constitution à rejeter nos » offres avant que les diverses assemblées & conventions du Peuple qui les constitue, les eussent » prises en considération, & eussent » consenti à ce qu'elles fussent rejetées ». Mais il appliqua cette objection au Corps législatif de la Grande-Bretagne, dont il passa en revue les différentes usurpations. Il se mit en frais de prouver que la constitution de l'Angleterre étoit anéantie, si l'on ne changeoit le système actuel du Gouvernement, si l'on ne rendoit au Corps collectif de la Nation, les pouvoirs, dont abusoit depuis si longtems le Corps législatif.

Le Lord Président (Gower) réfuta sommairement les diverses objections du noble Comte , à-peu-près dans les mêmes termes & par les mêmes raisons que le Comte de Suffolk. Il motiva son opposition à la motion du Marquis de Rockingham en disant qu'elle tendoit à censurer la conduite des Commissaires qui, étant absens, ne pouvoient se défendre; qu'elle attachoit aux expressions employées dans le Manifeste, une signification qu'elles n'avoient pas; que l'objet de ce Manifeste n'étoit point d'aggraver les horreurs de la guerre, d'encourager les actes de cruauté, & de séparer pour toujours l'Amérique de la Mere-Contrée; mais de procurer à l'une & à l'autre une paix honorable, de les réunir par des nœuds plus indissolubles, & de punir la France de sa perfidie.

Dans un discours plein d'éloquence & de logique, le Duc de Richmond justifia l'interprétation donnée à quelques expressions du Manifeste, par le système de guerre adopté même avant la proclamation; & pour cet effet, il rappella les

---

1778.

Discours du  
Duc de Rich-  
mond.

1778.

incendies de Norfolk, de Charles-Town, d'Esopus & de plusieurs autres Villes; les Scalpels des Sauvages, leur barbare affociation, leur fraternité-d'armes avec les Soldats anglois, les brigandages des Hessois & des autres Allemands mercénaires, tous ces actes d'oppression & de barbarie, dont le Gazetier de Leyden n'avoit ôsé présenter le tableau, dans la crainte, disoit-il, de fouiller son papier. A cette conduite atroce qui ne laissoit pas un ami aux Anglois dans les Provinces où leurs Armées avoient séjourné, il opposa la modération & l'humanité de Washington, l'exacte discipline de ses Troupes toujours en garde contre la tentation du pillage, & jamais à charge aux Habitans qu'elles défendoient sans les mettre à contribution. L'Orateur montra la cause de tous ces excès dans le caractère du Secrétaire d'Etat au Département de l'Amérique, & prit de-là occasion de lui comparer M. Necker, dont il vanta le désintéressement, les talens & les lumieres. Dans l'examen de ses opérations ministerielles, l'emprunt

Eloge de  
M. Necker.



de quatre millions de rentes viagères, ne fut point oublié, & l'Orateur prouva que cette opération de finances n'étoit pas une *gasconnade* françoise, comme on le supposoit à Londres. Il tira ses meilleurs preuves du caractère d'économie & d'intégrité de M. Necker, qualités indispensables dans un Ministre, mais qu'il ôsa contester au premier Lord du trésor d'Angleterre.

Le discours de Lord Lyttelton, l'un des opposans à la motion, roula en grande partie sur la possibilité de recouvrer l'Amérique; il fonde son espoir à cet égard sur la prétendue monstruosité d'une alliance, dont il prédit la dissolution en ces termes : « Quoi ! des Citoyens libres, armés par l'esprit républicain, s'allieroient avec les Esclaves d'une Monarchie absolue ! Quoi, l'on verroit des Presbytériens unis avec des Papistes ! . . . Quel que soit l'aveuglement volontaire qui, pour le moment, empêche les fauteurs de cette union de sentir combien elle est contraire à la politique, à la raison, à la nature, il n'est pas

1778.

Déclamations de Lord Lyttelton contre l'alliance Gallo-Américaine, & en faveur du Manifeste.

1778.

» dans l'ordre des choses qu'elle  
» puisse subsister; les yeux peuvent  
» être fascinés quelque tems, mais  
» le prestige se dissipe enfin; &  
» la folie d'une pareille alliance ne  
» peut tarder à se faire sentir dans  
» tout le continent d'Amérique ».

A l'égard du Manifeste des Commissaires, Lord Lyttelton alla beaucoup plus loin que les autres Apologistes de la proclamation. Elle ne lui parut odieuse en aucun sens, dût-on admettre l'interprétation du Marquis de Rockingham; & pour justifier les cruautés annoncées dans cette pièce, il répéta qu'on ne pouvoit sévir avec trop de rigueur contre la rebellion & l'ingratitude liguées avec la duplicité & la perfidie. Il se jeta ensuite sur les récriminations, & prétendit que la modération des Anglois s'étoit signalée dans le cours de cette guerre, & que les Américains avoient les premiers donné l'exemple des atrocités reprochées aux Royalistes. Quant aux représailles de la part de la France, l'avis du noble Membre, fut qu'il en falloit courir les risques. « La guerre, ajouta-t-il, n'est qu'un échange de repré-

» failles; l'usage reçu chez toutes  
 » les Nations policées, est de faire  
 » à son Ennemi tout le mal qu'on  
 » est en état de lui faire.... Dans  
 » ce moment de crise où la France  
 » s'est unie à l'Amérique pour nous  
 » anéantir, & que d'autres Puissances  
 » vont peut-être se liguier contre  
 » nous, montrons à la France,  
 » montrons à l'Amérique ce que  
 » peut l'Angleterre abandonnée à  
 » ses propres forces; que l'Univers  
 » sache que nous sommes encore  
 » en état de punir la rebellion &  
 » la perfidie ».

1778.

Ces rodomontades terminèrent  
 le discours de Lord Lyttelton. Le  
 Duc de Grafton y répondit par  
 des lieux communs contre les  
 Ministres; mais il n'en fut pas moins  
 un des plus intéressans interlocu-  
 teurs de la séance, par son inter-  
 pellation au Vicomte de Stormont,  
 qu'il somma de répondre s'il avoit  
 eu connoissance des intentions de  
 la Cour de Versailles, avant que  
 le Marquis de Noailles eût pré-  
 senté le rescrit de cette Cour au  
 Ministre d'Angleterre. Quoique tout  
 Ambassadeur ait fait serment de

Interpella-  
 tion du Duc  
 de Grafton  
 au Vicomte  
 de Stormont.

1778.

garder le silence sur les affaires relatives à sa mission, Lord Stormont ne vit pas d'inconvénient à satisfaire la Chambre sur un fait purement historique & où il s'agissoit d'une affaire de notoriété. Il convint donc qu'il étoit instruit du traité entre les deux Puissances, avant qu'il fut notifié à la Cour de Londres; que le traité ostensible, dont le rescrit faisoit mention, étoit illusoire; qu'il en existoit un autre bien plus important, dont le commerce n'étoit pas l'unique objet, & qu'il en avoit informé l'Administration. Il ajouta qu'en s'unissant à l'Amérique, la France avoit surtout en vue la Grande-Bretagne, la conquête & le partage de ses possessions, & que pour s'en convaincre, il suffisoit de réfléchir un moment sur les ordres donnés au Comte d'Estaing & au sieur Gérard, & se rappeler la conduite du premier, lors de son arrivée à Philadelphie. Le Duc de Grafton faisoit cette occasion de mieux faire connoître ce qu'on appelle dans le langage de l'opposition, l'inconduite des Ministres; il avoua dans sa



réplique que Lord Stormont s'étoit suffisamment disculpé ; mais que sa justification ne faisoit qu'aggraver les torts du Ministre qui , solennellement interrogé , avoit gardé le silence sur les rapports de l'Ambassadeur , & laissé la Chambre dans une ignorance préjudiciable au bien de l'État.

1778.

Lord Weymouth alléguâ pour son excuse l'incertitude d'un fait , dont la conviction du Vicomte de Stormont ne prouvoit pas la réalité.

Excuse de  
Lord Wey-  
mouth.

» J'aurois commis , ajouta-t-il , une  
» indiscretion impardonnable en  
» répondant affirmativement à vos  
» questions sur un traité , dont l'exis-  
» tence étoit douteuse , malgré les  
» craintes & les informations de  
» notre Ambassadeur ». Lord Shelburne dit qu'une pareille défense n'étoit admissible dans aucun Tribunal , & qu'il plaignoit sincèrement le noble Lord , s'il n'avoit pas de meilleures raisons à faire valoir lors de l'enquête , dont il le menaça.

Le Chancelier s'éleva contre la motion , & Lord Camden parla en sa faveur ; telle fut la substance de

Fin de la  
séance du 7  
Décembre.

1778.

son discours : » On ne cesse de  
 » nous dire , désolez l'Amérique,  
 » afin d'ôter son assistance à la  
 » France ; & moi , je dis , désolez  
 » la France , afin d'ôter son assis-  
 » tance à l'Amérique ; désolez - la  
 » sur mer , vous êtes encore maî-  
 » tres de l'Océan. Bleffer l'Amé-  
 » rique , c'est bleffer le bras droit  
 » de la Grande-Bretagne ; bleffer  
 » la France , c'est ajouter aux forces  
 » de l'Angleterre ».

Séances de  
 la Chambre  
 des Commu-  
 nes.

Importance  
 de l'objet des  
 débats.

Ainsi fut terminée cette impor-  
 tante Séance de la Chambre des  
 Pairs. Celles de la Chambre des  
 Communes du vendredi 11 & du  
 lundi 14 du même mois , ne furent  
 pas moins intéressantes. Elle y prit  
 en considération la fameuse que-  
 relle entre l'Amiral Keppel &  
 son Vice-Amiral Sir Hugh Pal-  
 liser. Comme nous devons indiquer  
 ailleurs la naissance & les pro-  
 grès de cette affaire , nous nous  
 interdirons ici tout ce qui peut  
 avoir trait à ce fameux procès. Dans  
 les mêmes Assemblées , les Com-  
 munes s'occupèrent d'un autre objet  
 plus important encore & tel que  
 le Sénat de Rome ou d'Athènes ,

n'eut jamais à discuter un plus grand intérêt d'Etat. Les désastres de l'Angleterre en Amérique & ceux, dont elle étoit menacée en Europe, l'avoient enfin réduite à cette extrémité de supporter l'idée de l'affranchissement des Colonies. L'opinion de ses plus sages Politiques étoit, que pour retarder ou prévenir sa chute, il ne lui restoit peut-être qu'un seul moyen, celui de renoncer aux treize Provinces-Unies, de recueillir toutes ses forces en elle-même, de s'opposer toute entière à la France, de rendre, en un mot, la liberté aux Américains, pour ne point hasarder & compromettre l'existence des Anglois en Europe. Tel fut le projet tour-à-tour applaudi, combattu, admis & rejeté dans plusieurs Séances de la Chambre des Communes.

Quoique M. Buller eût voté pour la Campagne prochaine soixante-dix mille tant Matelots que Soldats de Marine, & que cette motion n'eût point éprouvé de contradictions; quoique le nouveau Ministre Charles Jenkinson à qui Lord Barrington venoit de résigner sa place

---

1778.

Forces de  
l'Angleterre  
exagérées.

---

1778.

de Secrétaire au Département de la Guerre, eût présenté l'état des forces de terre & de mer dispersées dans la Grande-Bretagne, l'Irlande, l'Amérique & l'Afrique, & que le résultat de ses calculs en portât la totalité à près de trois cens mille hommes; quoiqu'il eût fait observer aux Communes que, si l'on excepte la période la plus brillante du règne de Louis XIV, aucun empire dans les tems modernes, n'avoit élevé ses forces militaires à ce degré de puissance; quoiqu'il vît, ou qu'il affectât de voir dans l'ardeur de ces Troupes, dans leur nombre & dans leur discipline de quoi faire tête aux efforts réunis de la France, de l'Amérique & de l'Espagne; quoique Lord North, Lord Germaine, le Gouverneur Johnstone & plusieurs autres Membres appuyassent l'affirmation du nouveau Ministre & fussent tous d'avis que l'Angleterre persistât dans le dessein d'affermir sa domination sur les mers, & de ne point se désister de ses prétentions au recouvrement de l'Amérique; les voix les plus éloquantes de la



DE LA DERN. GUERRE. 501  
Chambre, s'élevèrent contre cette  
dernière résolution. Le Général  
Burgoyne soutint qu'il n'y avoit  
point de succès à espérer d'une  
guerre offensive dans le nouveau  
Monde, tant que Lord Germaine  
seroit chargé de la conduite de  
cette guerre; que Sir Henry Clin-  
ton avoit demandé son rappel,  
que le vœu de tous les Offi-  
ciers étoit de retourner en Eu-  
rope, & qu'il falloit écarter les  
Ministres, ou s'attendre au décou-  
ragement, au désespoir & peut-  
être à la désertion générale de  
l'Armée.

---

1778.

Méconten-  
tement des  
Officiers An-  
glois en A-  
mérique.

Lord Germaine étoit présent. Il  
répondit qu'il ne croyoit pas dé-  
plaître à la majorité de la Chambre  
& qu'il garderoit sa place tant qu'il  
auroit cette confiance. « Mais il  
est un hypothèse, ajouta-t il, où  
ma démission seroit un devoir; &  
je n'hésiterois pas à la donner,  
si l'on prenoit le parti de renoncer  
à la guerre d'Amérique ou de  
reconnoître son indépendance ».

Lord Ger-  
maine mena-  
ce de se reti-  
rer si l'on fait  
la paix avec  
les Améri-  
cains.

M. Fox parla avec son éloquence  
ordinaire contre le projet de conti-  
nuer cette guerre, qu'il compara

Selon M.  
Fox, retirer  
les troupes de  
l'Amérique

1778.

n'est pas  
reconnoître  
l'indépen-  
dance.

à celle de Xercès contre la Grèce  
Il remarqua dans l'une & dans  
l'autre une fatalité ennemie  
dont il montra l'origine dans le ca-  
ractere des Ministres Anglois &  
Persans. » *J'ai promis*, fait-il dire  
» à un de ces derniers, *de construire*  
» *un pont sur l'Hellespont*, je l'ai  
» *construit* : j'ai promis de faire  
» *passer vos vaisseaux sur le mont*  
» *Athos*, je les ai fait passer sur  
» *le mont Athos* ; j'ai promis de  
» *fournir à votre Armée toutes les*  
» *choses nécessaires*, votre Armée  
» *n'a manqué de rien*. Cependant  
» ajouta M. Fox, cette Armée d'en-  
» viron deux millions d'hommes se  
» consuma ; la Perse se vit dépeu-  
» plée, les ressources de cet Em-  
» pire furent épuisées, & la Grèce  
» conserva son indépendance ! En-  
» tretenir une Armée en Amé-  
» rique, c'est de propos délibéré,  
» laisser subsister un poids énorme,  
» un poids accablant pour la Na-  
» tion. On ne parviendra jamais à  
» subjuguier un Peuple enthousiaste  
» de son nouveau Gouvernement.  
» Ce n'est point en Amérique, mais  
» sur le territoire de la France, que

» nous pouvons réduire les Amé-  
 » ricains. Réunissons toutes nos  
 » forces contre cette Ennemie na-  
 » turelle de l'Angleterre. Ce moyen  
 » de vaincre est le seul qui nous  
 » reste ; & vaincre est pour nous  
 » l'unique moyen de conserver la  
 » liberté. Mais ne confondons pas  
 » les objets ; retirer nos Troupes  
 » de l'Amérique septentrionale , ce  
 » n'est pas reconnoître l'indépen-  
 » dance de l'Amérique ; au con-  
 » traire, en les employant sur un  
 » territoire étranger, on peut ren-  
 » verser les appuis de cette indé-  
 » pendance , dont les fondemens  
 » sont désormais inébranlables dans  
 » le nouveau Continent ».

---

 1778.

Il y avoit, il faut en convenir , plus de subtilité que de justesse dans cette distinction établie par Fox , entre l'évacuation de l'Amérique septentrionale & la reconnoissance de son indépendance absolue. Il est certain d'ailleurs que cette évacuation eût entraîné la perte de la Nouvelle-Ecosse, celle de Terre-Neuve, le pillage de la Floride & la défection du Canada. Dans ce cas, les possessions des Anglois dans les Indes

Qu'il y a plus de subtilité que de justesse dans la distinction de Fox.

1778.

occidentales, leur seroient devenues absolument inutiles, puisque les vaisseaux partis de ces Isles, ne pouvant éviter le Cap *Nichola Mole* (1) sans passer le Golfe de la Floride, & n'étant protégés d'aucune manière dans ces parages, tomboient nécessairement au pouvoir des Armateurs américains. Le Gouverneur Johnstone vit ces inconvéniens & les fit voir à la Chambre; mais il il eut tort d'en conclure qu'il falloit continuer la guerre d'Amérique, sous prétexte que le Gouvernement du Congrès commençoit à chanceler, qu'il avoit aliéné les Peuples par des usurpations tyranniques, & que le nombre des Torys égaloit au moins celui des Whigts dans la Pensylvanie. Ces suppositions étoient fausses & démenties par les faits. L'unanimité des treize Provinces étoit frappante dans l'accord même de ses Habitans considérés individuellement, & la réduction de l'Amérique envisagée sous

---

(1) Ce Cap est pour les François le Gibraltar des Indes occidentales.



ce rapport, devenoit chaque jour plus impraticable. Aux yeux des observateurs prévoyans, elle étoit perdue pour les Anglois dès la première année de cette guerre ; & depuis la malheureuse expédition du Général Burgoyne, les moins clair-voyans n'ôsoient se livrer à l'espérance. Encore une fois, la nécessité impofoit à l'Angleterre la loi de ce sacrifice pénible, mais indispensable en bonne politique. La majorité des Membres n'étoit point de cet avis, & le Gouverneur Johnstone conclut, selon leurs vues & leurs passions, qu'il falloit pourfuivre une guerre ruineuse en Amérique, parce qu'on alloit avoir une guerre destructive à soutenir en Europe ; qu'il valoit mieux risquer son existence avec les François & leurs alliés, que de renoncer à ses prétentions avec les Américains & leurs redoutables défenseurs. Telles furent du moins les inductions qu'on pouvoit tirer de son discours, & que M. Burke rendit sensibles dans sa réponse au Gouverneur : » Rien ne m'étonne » plus, dit-il, que d'entendre dis-

1778.

Que la perte de l'Amérique fut pour les Anglois un mal sans remède, dès le commencement de la guerre.

1778.

» cuter dans cette Chambre, si l'on  
» reconnoîtra l'Indépendance de  
» l'Amérique ; il semble que cette  
» question soit soumise à notre dé-  
» cision, que ce soit une affaire de  
» choix ; mais n'en doutons pas ,  
» elle est de pure nécessité ; on ne  
» peut la voir autrement ; je la vois  
» ainsi , & c'est ce qui me fait dire  
» qu'il n'y a rien de mieux à faire  
» pour la Grande-Bretagne que de  
» reconnoître immédiatement cette  
» Indépendance. Lorsque j'appris  
» pour la première fois, que les  
» Etats Américains y prétendoient ,  
» mon cœur fut douloureusement  
» blessé ; je sentoie que cette pré-  
» tention deviendroit funeste à  
» l'Angleterre. Voilà donc, conti-  
» nua-t-il, une partie perdue ; mais  
» lorsqu'un joueur a perdu beaucoup  
» d'argent, pour peu qu'il ait de pru-  
» dence, il conserve ce qui lui reste  
» avec le plus grand soin. Telle est  
» notre position ; ce que nous avons  
» perdu est sans doute bien précieux ;  
» mais l'existence même de notre  
» Empire l'est encore davantage ;  
» & nous avons la folie de le  
» risquer » !

On ne s'attendoit pas que dans cette conjoncture, un Orateur de la Chambre des Communes se permît l'apologie de la France; c'est pourtant ce qu'ôsa faire M. Burke à la fin de son discours. Non-seulement il exalta la politique du Gouvernement françois; il justifia notre alliance avec les Américains. » On parle beaucoup, s'écria-t-il, des torts de la France à notre égard; je ne fais si l'Histoire nous trompe; mais il me semble que dans tous les tems & chez toutes les Nations on trouve des exemples de cette prétendue perfidie; sans les chercher dans les Annales des autres Peuples, la Grande-Bretagne ne se ligua-t-elle pas contre les François pour empêcher les Pays-Bas de passer sous leur domination, & pour en assurer la souveraineté à la Maison d'Autriche? Je ne vois rien que de très-naturel dans la conduite de la France; on peut se permettre les représailles sans se montrer perfide. D'ailleurs toutes nos vaines déclamations contre cette

1778.

Apologie  
de la France.

1778.

„ Puissance, n'empêcheront pas que  
 „ la perte des Colonies ne fût déjà  
 „ pour nous un mal absolument sans  
 „ remede, lorsqu'elle répondit enfin  
 „ aux avances des Américains.  
 „ Convenons, Messieurs, qu'à sa  
 „ place, l'Angleterre ne se seroit pas  
 „ refusée à leurs offres avantageuses.  
 „ Mais, quoique très-naturelle, la  
 „ conduite des François à notre  
 „ égard, n'en est pas moins hostile,  
 „ & nous devons les traiter comme  
 „ Ennemis. Opposons leur toutes  
 „ les forces que notre état d'épui-  
 „ sement nous permet de recueillir;  
 „ mais employons-les par-tout ail-  
 „ leurs qu'en Amérique „.

Méfintelli-  
 gence des  
 Américains  
 gratuitement  
 supposée.

Rappeller les Troupes des Co-  
 lonies & reconnoître leur Indépen-  
 dance, étoient des mesures qui,  
 aux yeux de Lord North, devoient  
 entraîner la perte graduelle de  
 toutes les possessions de la Grande-  
 Bretagne en Amérique. Il répéta  
 à ce sujet, des lieux communs,  
 déjà réfutés par les Orateurs du  
 Parti de l'opposition; mais il mit  
 beaucoup d'énergie dans le tableau  
 de la prétendue méfintelligence des  
 Américains, de l'épuisement supposé



de leurs Armées & de leur dévouement imaginaire à l'Administration britannique. Ces assertions de Lord North donnèrent lieu à Sir William Merodith, de présenter, sous un nouveau point de vue, les deux propositions rejetées par la majorité.

1778.

» Si tout ce qu'on allégué est vrai,  
 » dit ce Membre, si la division réelle effectivement en Amérique,  
 » si la majeure partie des Habitans  
 » est disposée à renouer avec nous,  
 » la violence est désormais inutile:  
 » retirons nos Troupes; par cette  
 » démarche, nous forcerons le Congrès à licencier ses Armées. S'il  
 » différoit, les Peuples mécontents  
 » lui représenteroient que ces Armées devenues inutiles, achèvent  
 » d'épuiser le trésor public; & s'il  
 » ôsoit balancer encore, les esprits  
 » déjà prévenus s'échaufferoient; le  
 » Congrès seroit démasqué, le Peuple  
 » tourneroit les yeux vers la  
 » Grande-Bretagne; & l'on verroit  
 » s'effectuer une réconciliation,  
 » que les mesures hostiles doivent  
 » retarder, si elles ne la rendent  
 » pas impossible ».

Indépendamment de ces motifs. Motifs d'en-

1778.

couragement  
pour les An-  
glois mal in-  
formés.

allégués pour ou contre le rappel des Troupes d'Amérique, les deux Partis avoient à faire valoir des raisons ou des prétextes tirés des événemens d'Europe tant en France qu'en Angleterre. Ce qui pouvoit encore soutenir le courage des Anglois, c'étoit d'une part, un relevé nouvellement fait de leurs Armateurs en croisière ou prêts à l'être, & dont le nombre montoit à plus de trois-cens navires; celui des équipages, à quatre-vingts hommes par vaisseau, offroit un Corps de vingt-trois mille Matelots ou Soldats employés à ce service. Les Troupes de terre dispersées dans la Grande-Bretagne étoient au moins évaluées à quarante mille hommes, & la confiance des Ministres y voyoit un rempart inexpugnable contre toute espèce d'entreprise extérieure de la part de l'Ennemi. D'ailleurs les forces de la Marine royale étoient encore portées dans l'état vérifié par la Chambre des Communes à plus de soixante vaisseaux de ligne. On venoit d'y voter soixante dix mille hommes de

mer pour le service de 1779, & la motion faite à ce sujet, n'avoit pas trouvé la moindre opposition dans cette Chambre. Enfin Lord Sandwich ôsoit affirmer en présence de tous les Pairs du Royaume, qu'à dater du mois de Mars 1778, il porteroit en moins d'une année, la Marine angloise au même degré de puissance qu'en 1759, & l'on se rappelle qu'à cette époque, les Escadres réunies de la Grande-Bretagne, pouvoient composer une Armée de quatre-vingt dix-sept vaisseaux de ligne. A ces motifs d'encouragement se joignoit la liste des prises, où les avantages des Anglois étoient prodigieusement exagérés; mais rien ne motivoit la confiance apparente de ceux qui avoient intérêt d'en montrer, comme le bruit accrédité dans tous les Papiers de Londres, que l'Impératrice de Russie venoit de s'obliger par un traité, de fournir vingt mille hommes à l'Angleterre, & de lui prêter vingt vaisseaux pour escorter ses transports. On ajoutoit que le Roi de Prusse avoit aussi promis ses bons offices

1778.

Ils se flattent que l'Impératrice de Russie & le Roi de Prusse vont prendre parti pour eux.

1778.

à la Grande-Bretagne, & qu'avec l'assistance de ces deux puissans alliés, elle se verroit bientôt en état d'étouffer la rebellion en Amérique, & de châtier la perfidie de la France. Les Anglois convenoient qu'il falloit s'attendre dans ce cas, à voir l'Empire, la Suede & le Danemarck prendre parti contre eux dans cette guerre; mais l'avantage du nombre ne prouve rien, disoient-ils, & ils rappelloient à ce sujet, les batailles de Cressy, de Poitiers & d'Azincourt. D'ailleurs, si l'insulte faite au Pavillon danois par des Corsaires anglois, avoit d'abord indisposé le Danemarck contre le Ministère britannique, quoique lente & tardive, une satisfaction complete venoit de réparer ces griefs, & Sa Majesté Danoise avoit manifesté depuis, son impartialité entre les Puissances belligérantes. Quant à la Hollande, on se croyoit en droit de l'outrager impunément; elle avoit intérêt de rester neutre, & l'on étoit bien loin de supposer à cette République commerçante la généreuse disposition de sacrifier, s'il le falloit, une dette énorme à

Raisons  
pour ne pas  
craindre une  
rupture avec  
la Hollande.



la gloire de venger des insultes.

D'ailleurs la Cour de Londres redoutoit peu les inconvéniens d'une rupture avec les Hollandois, & peut-être y voyoit-elle un dédommagement supérieur aux frais d'une nouvelle guerre. Quoi qu'il en soit, elle reçut d'abord avec beaucoup de tranquillité, les plaintes & les menaces de Leurs Hautes-Puissances les Etats-Généraux.

1778.

Ses inquiétudes du côté de l'Espagne étoient moins faciles à dissimuler. Cependant les Ministres & ceux de leur parti affectoient de croire à la neutralité de cette Puissance, & fondoient leur espoir sur une indécision apparente qui, dans le génie de cette Nation, étoit la suite naturelle des combinaisons & de la prévoyance. Ils attribuoient les lenteurs de l'Espagne à son découragement, & débitoient avec ostentation, que les forteresses imprenables de Gibraltar & de Minorque avoient un moment éveillé l'ambition des Espagnols ; mais qu'un instant de réflexion feroit évanouir leurs projets chimériques, & que l'embarras de se désister sans

Les Ministres affectent de croire à la neutralité de l'Espagne.

1778.

honte, étoit l'unique raison qui les empêchoit de désarmer. Ils se reposoient d'ailleurs sur les douze Régimens, dont la valeur éprouvée secundoit les forces de la nature dans la défense de ces Places. Enfin, ils prétendoient avoir pleinement satisfait la Cour de Madrid, en accordant aux réclamations de son Ambassadeur, la restitution d'un vaisseau, dont la cargaison étoit estimée quatre millions.

Opinion  
différente du  
parti de l'op-  
position.

Le parti de l'opposition & tous ceux qui n'avoient point intérêt de s'aveugler, voyoient dans les lignes de Saint-Roch, & dans les autres préparatifs de l'Espagne, des mesures assez bien prises contre Gibraltar, pour faire trembler les quatre mille tant Anglois qu'Hanovriens qui défendoient cette forteresse. Ils ne pouvoient d'ailleurs se persuader que cette tentative fut l'unique objet des formidables Escadres, dont la réunion formoit une Armée Navale de trente-deux vaisseaux & de treize frégates, prêts à mettre à la voile. On ignoroit toujours la destination parti-

Forces de  
l'Espagne.

culiere de cette flotte ; mais elle supposoit de grands projets de guerre , & de tels apprêts ne devoient menacer que l'Angleterre. L'Escadre du Ferrol , aux ordres de Don Antoine de Arce , sembloit être au moment d'appareiller ; on la croyoit destinée pour les mers de l'Amérique , & l'opinion générale étoit qu'elle devoit toucher à la Floride , & peut-être à la Nouvelle - Angleterre. L'approvisionnement considérable des quatorze vaisseaux , des quatre frégates & des six paquebots qui la composoient , favorisoit cette conjecture. Enfin on travailloit dans tous les Ports du Royaume , avec une activité qui sembloit promettre à l'Espagne , la Marine Royale la plus respectable de l'Europe. Vers la fin du mois d'Octobre , elle étoit déjà forte de soixante vaisseaux de ligne , & d'environ cent autres bâtimens armés , qui réunis , montoient sept mille trois canons de différens calibres. Encore une fois ces redoutables apprêts annonçoient à qui vouloit ouvrir les yeux , que l'Espagne alloit figurer à son tour ,

---

1778.

1778.

sur les deux théâtres de la guerre. Ses dispositions n'étoient déjà plus équivoques en Amérique, & les Gouverneurs Espagnols des Indes occidentales avoient fait signifier au Commandant de l'Escadre Angloise aux Isles sous le Vent, que jusqu'à nouvel ordre, ils ne recevraient dans leurs Ports aucun vaisseau de la Grande-Bretagne. Cette nouvelle, d'abord négligée comme peu vraisemblable, venoit de se confirmer, & s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'éclairer enfin par sa notoriété, les dernières ténèbres où la confiance ministérielle cherchoit à s'envelopper.

Requêtes  
des Négocians  
Hollandois à Leurs  
Hautes Puissances.

Lors de la rentrée du Parlement, George III avoit insinué dans son discours d'ouverture, que la France n'étoit pas la seule Puissance de l'Europe, dont les armemens fussent dirigés vers la Grande-Bretagne; & cette observation désignoit en même tems l'Espagne & la Hollande, qui, lassée enfin des insultes faites à son Commerce, & de la fierté dédaigneuse & tyrannique des Anglois, venoit de prendre la résolution vigoureuse d'en repousser



les outrages. Les Négocians d'Amsterdam, de Dorth & de Rotterdam, s'étoient vus forcés de représenter à Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux, la nécessité des mesures les plus promptes, s'ils vouloient sauver d'une ruine totale le commerce & la navigation de la République. La requête de ceux d'Amsterdam offre un exposé des violences exercées contre plusieurs vaisseaux hollandois chargés pour la France, qui d'abord arrêtés dans leur marche sous de vains prétextes, s'étoient bientôt vus molestés par des vaisseaux de la Marine Royale d'Angleterre, puis emmenés & détenus dans ses Ports, malgré les réclamations du Comte de Welderen, Envoyé des Etats à cette Cour. Ces procédés contraires au droit des gens, étoient d'ailleurs présentés dans la requête comme une infraction au traité de la Marine, conclu le 11 Décembre 1674, entre la Cour de Londres & cette République. Ce traité porte qu'il ne sera fait aucun empêchement dans aucune branche de Commerce, à l'occasion ou

1778.

sous prétexte de guerre , & que cette liberté s'étendra sur toute espèce de marchandises , à la seule exception des objets compris sous la dénomination de contrebande. Après avoir montré l'injustice de la prise & de la détention des bâtimens hollandois , les Supplians demandoient à Leurs Hautes Puissances d'interposer leur médiation , & d'insister sur une réparation complete des violences , injures & dommages faits & à faire aux Négocians des Provinces-Unies. Ils exposoient les suites fâcheuses qui devoient résulter de pareilles entreprises : la saisie des vaisseaux , soit qu'elle entraînat la confiscation ou la simple détérioration des marchandises , étoit sujette aux plus grands inconvéniens pour l'Etat en général , en ce qu'elle pouvoit anéantir toute communication avec la France & rebuter les Nations qui commerçoient avec elle par la voie de la Hollande. Désormais ôseront-elles employer les vaisseaux , & braver de pareils accidens ? Les Négocians d'Amsterdam rappellerent à cette occasion , l'article pre-

mier du Règlement en date du 26  
Juillet, par lequel Sa Majesté Très-  
Chrétienne fait défense à tous ses  
Armateurs de saisir les navires des  
Puissances neutres, quoique char-  
gés de marchandises exportées de  
chez l'Ennemi, ou destinées pour  
ses Ports; mais comme Sa Majesté  
s'étoit réservée le droit de révo-  
quer la défense, dans le cas où  
les Puissances ennemies refuseroient  
de se conformer à ce Règlement,  
les Négocians observèrent que s'il  
plaisoit à Louis XVI de limiter, à  
cet égard, la franchise des vaisseaux  
hollandois, c'en étoit fait du Com-  
merce de la République avec la  
France & l'Angleterre; que sans  
prendre aucune part directe à cette  
guerre, elle pouvoit en supporter  
les suites les plus fâcheuses, & voir  
passer à d'autres Nations ce même  
négoce qui jusqu'alors, avoit fait  
la richesse & la splendeur des Pro-  
vinces-Unies. « Mille exemples,  
» ajoutèrent-ils, nous apprennent  
» qu'une branche de Commerce  
» une fois déplacée, ne reprend  
» jamais son ancien cours; qu'il  
» plaise donc à Vos Hautes Puissances

1778.

» de prévenir un malheur qui sans  
 » doute entraîneroit la ruine absolue  
 » de la République, soit en mettant  
 » sous les yeux de l'Angleterre  
 » l'injustice & le désordre d'une in-  
 » fraction aux traités les plus so-  
 » lemnels, soit en protégeant le  
 » Commerce & la navigation de  
 » ce pays, au moyen des vaisseaux  
 » de guerre, qui dans la constitu-  
 » tion de cet État, sont particuliè-  
 » rement destinés à la défense du  
 » Commerce ».

Représen-  
 tations in-  
 fructueuses  
 du Comte de  
 Welderen,

Le Corps des Négocians de  
 Rotterdam & celui de la Ville de  
 Dorth, avoient réitéré les mêmes  
 instances auprès des Etats - Géné-  
 raux, pour obtenir satisfaction sur  
 la saisie de leurs vaisseaux, dont les  
 Anglois continuoient de s'emparer.  
 Leurs Hautes Puissances accordè-  
 rent aux réclamans des Lettres  
 pour le Comte de Welderen, qui  
 fit au nom des Etats, de sérieuses  
 représentations aux Ministres de Sa  
 Majesté Britannique ; mais toutes  
 les plaintes de l'Envoyé de Hol-  
 lande ne produisirent d'autre effet  
 qu'une injonction à l'Amirauté  
 d'Angleterre, de relâcher les bâti-



mens qui ne seroient chargés ni  
 d'agrès, ni de bois de construc-  
 tion ; & sans accorder le moindre  
 dédommagement aux propriétaires  
 du petit nombre des vaisseaux mis  
 en liberté, on continua d'en con-  
 fiquer plusieurs autres, & de re-  
 tenir dans les Ports de la Grande-  
 Bretagne tous ceux dont la car-  
 gaison étoit en mâts, planches,  
 chanvres & autres effets suppo-  
 sés nécessaires & destinés à la  
 construction des vaisseaux françois.  
 La continuité de ces vexations  
 donna lieu à de nouvelles Adresses,  
 où la Ville d'Amsterdam implora  
 de rechef la protection souveraine  
 de Leurs Hautes Puissances, leur  
 peignit la conduite de l'Angleterre  
 comme un attentat contre l'indé-  
 pendance de la Hollande, & mit  
 en évidence l'ingratitude des An-  
 glois, qui devant à l'assistance de  
 la République, la sûreté & la con-  
 servation de leur liberté civile &  
 religieuse, ôsoient, contre tous les  
 principes d'équité naturelle, contre  
 les regles du droit adopté chez tous  
 les Peuples civilisés, contre la foi  
 des traités les plus saints, porter

1778.

Les Anglois  
 ingrats envers  
 la Hollande.

1778.

atteinte au Commerce, à la navigation, à la souveraineté d'une ancienne alliée leur bienfaitrice. Cette Requête des Négocians d'Amsterdam étoit accompagnée d'un long discours adressé à Son Altesse Sérénissime le Prince Stathouder. Les griefs de la Hollande y sont présentés avec autant de netteté que de précision, & l'extrait de ce discours est le meilleur exposé qu'on en puisse offrir au Lecteur.

Discours des  
Négocians  
d'Amsterdam  
au Stathou-  
der.

Monseigneur,

» Les Députés du Corps des  
» Négocians de la Ville d'Amster-  
» dam & des principales Villes com-  
» merçantes de la Hollande, se  
» voyent encore obligés de recou-  
» rir à Votre Altesse Sérénissime,  
» & de recommander, d'une maniè-  
» re plus spéciale, leurs intérêts à  
» sa bienveillance. Ils sont pénétrés  
» de la plus vive douleur, lorsqu'ils  
» songent à la conduite du Minis-  
» tère anglois, & particulièrement  
» à la réponse qu'il vient de faire aux  
» justes représentations du Comte  
» de *Welderen*, Envoyé extraordi-  
» naire de Leurs Hautes Puissan-

» ces. Ils prennent la liberté  
» d'observer que cette réponse est  
» contraire aux droits stipulés dans  
» les traités conclus anciennement  
» entre la République & la Gran-  
» de-Bretagne, & que les Anglois  
» opposent à ces traités un préten-  
» du droit de convenance qui, pu-  
» rement arbitraire, feroit dépen-  
» dre notre bien-être des idées  
» inconstantes d'un voisin capri-  
» cieux. A quels désastres les con-  
» séquences de ce prétendu droit  
» n'exposeroient-elles pas notre  
» Commerce, si l'on pouvoit impu-  
» nément violer des traités qui sont  
» la base sur laquelle les autres  
» Nations fondent leur confiance,  
» en abandonnant leurs marchan-  
» dises à la liberté de notre Pavil-  
» lon? Si cette base étoit ébranlée,  
» si cette confiance venoit à se per-  
» dre, notre Commerce ne tom-  
» beroit-il pas en décadence, no-  
» tre navigation tarderoit-elle à  
» s'anéantir? Nous avons d'autant  
» plus lieu de redouter ces consé-  
» quences, que les Ministres an-  
» glois usent de plus d'égards &  
» de condescendance pour d'autres

1778.

» Nations qui n'ont pas, il est vrai,  
» des traités aussi formels à leur  
» objecter ; mais qui savent , d'une  
» maniere efficace, faire valoir con-  
» tr'eux le droit de la Nature &  
» des Gens. Et nous, Hollandois,  
» avec plus de droit, craindrions-  
» nous de faire entendre un lan-  
» gage aussi ferme ? Non , sans  
» doute , & nous pouvons nous  
» flatter, qu'en réitérant nos repré-  
» sentations avec plus de vigueur,  
» nous obtiendrons des Anglois  
» sans délai frivole, & sans excep-  
» tions arbitraires, la restitution de  
» nos bâtimens enlevés, celle de  
» leurs chargemens & la réparation  
» des dommages qui ont pu résul-  
» ter de ces injustes saisies. Ainsi  
» la liberté du Pavillon hollandois  
» sera reconnue & assurée, con-  
» formément au sens & à la lettre  
» des traités.

» Nous conjurons Votre Altesse  
» Sérénissime de vouloir concourir  
» aux mesures que Leurs Hautes  
» Puissances voudront bien prendre,  
» afin de prévenir la ruine de  
» notre navigation , & de hâter  
» l'extrême lenteur des Anglois à



„ nous indemniser des pertes que  
 „ notre Commerce a essuyées. .... 1778.  
 „ Combien de vaisseaux, chargés  
 „ d'immenses richesses, ont été en-  
 „ levés aux Sujets de cette Répu-  
 „ blique, qui les croyoient en sû-  
 „ reté sous notre Pavillon ! Les  
 „ Ports de l'Angleterre sont rem-  
 „ plis de ces navires ; mais quand  
 „ bien même elle consentiroit à les  
 „ restituer, la prudence n'exige pas  
 „ moins qu'on se précautionne con-  
 „ tre des insultes ultérieures. Il  
 „ nous faut pour cela des vaisseaux de  
 „ guerre, il nous faut des Escadres.  
 „ Déjà une partie de ces vaisseaux  
 „ commis à la disposition de Votre  
 „ Altesse Sérénissime, comme Ami-  
 „ ral - Général, sont entièrement  
 „ équipés. Ils n'attendent que des  
 „ instructions fermes & adaptées  
 „ aux circonstances, pour faire res-  
 „ pecter dans peu de jours le Pa-  
 „ villon de notre République.

„ Nous supplions donc Votre  
 „ Altesse Sérénissime, que les con-  
 „ vois accordés ne soient plus re-  
 „ tardés. .... Verrions-nous d'un  
 „ œil sec & tranquille nos vaisseaux  
 „ attaqués & saisis de la manière la

1778.

» plus inique ? Non , Monseigneur ,  
» non , & Votre Altesse Sérénissime  
» ne trouvera pas mauvais que nous  
» attendions d'Elle , que nous exi-  
» gions même la défense de nos  
» droits & de nos privilèges atta-  
» qués & lésés. Encore une fois ,  
» nous supplions Votre Altesse Sé-  
» rénissime de se laisser émouvoir ,  
» par le danger auquel est exposée  
» la liberté de notre navigation.  
» Elle fait aussi bien que nous que  
» cette liberté est le nerf de l'Etat  
» & la source principale de sa prof-  
» périté. Nous ne dissimulons pas  
» que c'est notre intérêt actuel qui  
» nous fait prendre la liberté de  
» nous adresser à Votre Altesse Sé-  
» rénissime : Nous pouvons néan-  
» moins assurer qu'à notre intérêt  
» se trouve lié celui de notre pos-  
» térité. En parlant pour elle, nous  
» remplissons un devoir bien cher  
» à notre cœur. Si nous eussions  
» gardé le silence , lorsque le be-  
» soin , le tems , les circonstances  
» exigeoient que nous fissions en-  
» tendre notre voix , nos descen-  
» dans n'auroient-ils pas droit d'ac-  
» cuser notre mémoire ? Les re-

„ proches, hélas ! trop tardifs qu'ils  
 „ nous adresseroient sans fruit, fa-  
 „ tigueroient inutilement les oreil-  
 „ les des augustes rejettons de vo-  
 „ tre illustre famille. Voici juste-  
 „ ment l'époque où nous devons  
 „ nous précautionner pour toujours  
 „ contre les procédés impérieux &  
 „ arbitraires de la Nation angloise,  
 „ & rétablir sur une base inébran-  
 „ lable la liberté de notre Com-  
 „ merce.

1778.

„ Puissions-nous rendre grâces  
 „ un jour à Votre Altesse Sérénif-  
 „ sime, d'un bienfait si grand & si  
 „ glorieux „.

Ce discours annonce les mesures  
 qu'on verra prendre à la Hollande  
 pour venger l'honneur de son Pa-  
 villon. Il indique aussi le sujet des  
 Mémoires présentés à Sa Majesté  
 Britannique, au nom des Etats-  
 Généraux, & nous dispense d'en  
 extraire ici la substance. Ces diver-  
 ses représentations du Comte de  
 Welderen exigeoient quelque at-  
 tention de la part du Ministère  
 anglois, & le Comte de Suffolk y  
 fit cette réponse.

1778.

Réponse du  
Comte de  
Suffolk aux  
représenta-  
tions du  
Comte de  
Welderen.

» Monsieur, j'ai eu l'honneur de  
» mettre sous les yeux du Roi le  
» Mémoire adressé à Sa Majesté  
» par ordre de Leurs Hautes Puif-  
» sances, & je suis chargé de vous  
» informer, de sa part, que les  
» Etats-Généraux des Provinces-  
» Unies ont envisagé sous leur vrai  
» point de vue, les ordres qu'elle  
» a donnés pour l'élargissement des  
» vaisseaux spécifiés dans votre  
» Mémoire. Le Roi a ordonné que  
» tous ces vaisseaux, *non chargés*  
» *en contravention*, puissent être  
» mis en liberté, & que ses Offi-  
» ciers aient à ne causer aucun  
» obstacle & aucune interruption au  
» commerce *légitime* de Leurs Hau-  
» tes Puissances. Sa Majesté desire-  
» roit qu'il fût en son pouvoir  
» d'écarter jusqu'au plus léger su-  
» jet de plainte de la part des  
» Etats-Généraux ; mais ils con-  
» noissent trop bien les incidens  
» inévitables de la guerre, pour  
» croire qu'il lui soit possible d'en  
» prévenir tous les inconvéniens,  
» quelque soit le desir qui anime  
» Sa Majesté & dont Leurs Hautes  
» Puissances



» Puissances ont reçu des preuves  
» signalées ».

1778.

» Par une chaîne de procédés  
» insidieux de la part de la Fran-  
» ce, Sa Majesté se trouve enga-  
» gée en des hostilités contre le  
» Roi Très-Chrétien, qui malgré  
» les assurances formelles & sou-  
» vent répétées de la plus parfaite  
» amitié, a violé la foi publique &  
» les droits des Souverains, en dé-  
» clarant Etats indépendans, les  
» Sujets rebelles d'une autre Puif-  
» sance, & cela, parce qu'ils ont  
» jugé à propos de se dire indé-  
» pendans & d'inviter les Puissances  
» mal-intentionnées à entrer dans  
» leur confédération ».

» Cet acte d'agression injuste,  
» représenté par la Cour de France  
» comme une démarche naturelle  
» & avantageuse à son commerce,  
» a été suivi d'actes hostiles encore  
» plus violens; elle a envoyé une  
» flotte en Amérique pour y soute-  
» nir les Sujets rebelles de Sa Ma-  
» jesté, avant que le Roi de la  
» Grande-Bretagne se fut permis  
» d'autres démarches, que celle de  
» rappeler de Versailles son Am-

1778.

„ bassadeur ; mais le Roi animé par  
 „ des principes tout différens , &  
 „ voulant donner des preuves de  
 „ sa modération , de la droiture de  
 „ ses sentimens , & de ses intentions  
 „ pacifiques à l'égard de L. H. Puif-  
 „ sances , m'a ordonné de déclarer  
 „ en son nom , que dans le tems  
 „ même où les principes de la dé-  
 „ fense personnelle veulent qu'il  
 „ s'oppose à ce qu'il soit transporté  
 „ aucune espèce d'approvisionnement  
 „ mens militaires dans les ports de  
 „ France , il aura néanmoins tous  
 „ les égards possibles pour les droits  
 „ de Leurs Hautes Puissances , &  
 „ adhérera de la maniere la plus  
 „ forte , autant qu'il sera praticable ,  
 „ aux stipulations & à l'esprit des  
 „ traités qui subsistent entre lui &  
 „ les Etats-Généraux „ .

„ Il me reste à exécuter les ordres  
 „ du Roi , en vous informant , Mon-  
 „ sieur , que Sa Majesté Britannique  
 „ est disposée & prête à acheter ,  
 „ suivant l'estimation qui en sera  
 „ honnêtement faite , les approvision-  
 „ nemens relatifs au service de la  
 „ Marine , qui peuvent avoir été pris  
 „ & qui sont effectivement dans les

„ différens ports de la Grande-  
 „ Bretagne à bord des vaisseaux 1778.  
 „ appartenans aux Sujets de la  
 „ République ; qu'elle consent à  
 „ payer le fret des cargaisons, &  
 „ veut bien indemniser les proprié-  
 „ taires de tous les frais & dom-  
 „ mages occasionnés par la déten-  
 „ tion de leurs navires. Sa Majesté  
 „ donnera à son Ambassadeur des  
 „ instructions, pour qu'il entre en  
 „ négociation avec les Ministres de  
 „ la République, & qu'à l'avenir les  
 „ choses puissent être réglées, d'a-  
 „ près les principes d'équité & de  
 „ bienveillance qui conviennent à  
 „ de bons & anciens alliés ».

„ Sa Majesté se repose toujours  
 „ sur les assurances d'attachement  
 „ qu'elle a reçues, en tant d'occa-  
 „ sions, de la part de L.H. Puissances,  
 „ & ne peut se dispenser de leur  
 „ rappeler les engagemens réci-  
 „ proques contractés pendant le  
 „ cours d'un siècle, entre la Gran-  
 „ de-Bretagne & la République.  
 „ Les articles en sont positifs,  
 „ clairs & précis, & quoique la mo-  
 „ dération de Sa Majesté l'ait em-  
 „ pêchée, jusqu'au moment actuel,

1778.

» de demander que ces engagements  
» fussent remplis , elle ne les croit  
» pas moins obligatoires aujour-  
» d'hui , qu'ils l'étoient ancien-  
» nement , & n'admettra aucune  
» diminution dans l'intérêt res-  
» pectif qui a uni les deux Nations  
» pendant une si longue période de  
» tems ».

» Comme Sa Majesté n'a eu  
» connoissance d'aucunes plaintes  
» portées contre la conduite des  
» Commandans de ses vaisseaux ,  
» dans les territoires de Leurs  
» Hautes-Puissances en Amérique,  
» antérieurement à la date du Mé-  
» moire que j'ai eu l'honneur de  
» mettre sous ses yeux , elle m'a  
» ordonné de lui procurer les in-  
» formations les plus exactes rela-  
» tivement à ce qui est allégué dans  
» ledit Mémoire , & de vous assurer  
» qu'elle ne manquera pas de  
» punir les coupables d'une ma-  
» niere exemplaire ».

(Signé) SUFFOLK.

*Saint-James , 19 Octobre 1778.*

Le ton de cette Lettre n'étoit point celui de l'égalité, de la déférence & des égards que la circonf-



tance sembloit prescrire à la Grande-Bretagne ; elle se refusoit indirectement à la satisfaction si vivement sollicitée par les Etats-Généraux , & quoiqu'en termes couverts , faisoit assez entendre qu'elle se croyoit toujours en état de faire la loi à Leurs Hautes-Puissances. Les Hollandois sentoient leurs forces ou plutôt la foiblesse de l'Angleterre ; & la réponse du Comte de Suffolk leur parut ajouter aux insultes , dont ils songeoient sérieusement à poursuivre la réparation. En conséquence de cette résolution adoptée dans tous les Comités de commerce , les Etats-Généraux répondirent , à-peu-près en ces termes , aux propositions énoncées dans la Lettre du Ministre :

» Leurs Hautes-Puissances ont  
 » résolu de n'entrer dans aucune  
 » espèce de négociation avec l'Am-  
 » bassadeur d'Angleterre relative-  
 » ment aux points contestés ; mais  
 » elles continueront de mettre en  
 » usage tous les moyens qui sont à  
 » leur disposition , pour obtenir une  
 » satisfaction exemplaire & propor-  
 » tionnée aux insultes faites à leurs

Réponse des  
 Etats - Géné-  
 raux.

1778.

» Sujets contre l'esprit des traités  
 » subsistans ; elles prendront aussi  
 » toutes les mesures convenables,  
 » pour arrêter les progrès des  
 » mêmes violences & prévenir de  
 » nouveaux actes *vexatoires* de la  
 » part de la Marine angloise ».

Contribu-  
 tions offertes  
 par les villes  
 de Hollande.

Cette résolution des Etats-Géné-  
 raux fut approuvée , comme on  
 l'a déjà vu , par les Comités de  
 toutes les Villes. Il y eut en con-  
 séquence une députation générale ,  
 dont l'objet fut de remercier Leurs  
 Hautes-Puissances, & de leur offrir ,  
 au nom de tous les Commerçans de  
 la République , les contributions  
 nécessaires pour élever la Marine  
 hollandoise à un degré de puissance  
 qui fît respecter son Pavillon. Les  
 Etats-Généraux répondirent con-  
 formément au vœu des Députés &  
 du Corps respectable , dont ils  
 étoient les représentans , qu'on  
 avoit pris de justes mesures pour  
 assurer la protection du commerce ;  
 qu'indépendamment des vingt vais-  
 seaux de ligne , dont l'armement étoit  
 arrêté depuis quelques mois , on  
 alloit ordonner l'équipement de  
 douze autres vaisseaux & de vingt

frégates ; & qu'en attendant un plan de contribution répartie avec égalité pour la levée des deniers qu'exigeoit ce surcroît de dépense , le Trésorier des Etats venoit d'ouvrir un emprunt de quatre millions de florins , pour lequel on avoit souscrit plus que le double de la somme.

1778.

Il falloit sans doute des griefs bien forts pour mettre les Hollandois , cette Nation pacifique , dans un état de fermentation aussi violent ; mais la tyrannie des Anglois n'étoit pas l'unique motif de ces résolutions vigoureuses ; les Négociateurs de M. Francklin agissoient efficacement auprès de Leurs Hautes Puissances , & ses propositions relatives à certaines branches du commerce d'Amérique , avoient été favorablement accueillies. Dès le mois de Juillet de cette année , un armement de vingt-cinq vaisseaux de ligne , annonça les dispositions des Etats-Généraux ; & le comble de l'aveuglement , de la part des Ministres britanniques , fut d'ignorer le terme où la neutralité devoit cesser d'être un avantage même pour la Hollande.

Négociations de M. Franklin auprès des Etats Généraux.

1778.

Ils comblèrent la mesure des outrages, dans une conjoncture où tout rappelloit à cette République, que c'étoit le moment de les repousser.

Commen-  
cement des  
hostilités  
dans les In-  
des orienta-  
les.

On ne craint pas de répéter que les circonstances faisoient à la Grande-Bretagne une loi de la modération. Les provinces de l'Amérique, dont les Anglois poursuivoient inutilement la conquête, ne leur offroient dans l'avenir que la vaine gloire d'avoir persisté dans une entreprise chimérique. La France qu'ils avoient provoquée, déployoit contre eux des forces suffisantes pour inquiéter leur Politique, quand bien même ils n'auroient point eu d'autres Ennemis sur les bras. L'Espagne que son devoir d'alliée & ses griefs personnels devoient engager dans cette guerre, étoit au moment d'effectuer des menaces effrayantes. Les Hollandois troublés dans leur commerce & forcés de le suspendre pour mieux l'assurer, se dispoient à réparer des pertes en vengeant des injures; les Indes orientales, ce Perou de l'Angleterre, offroient à ses Enne-



mis une flatteuse perspective de lauriers & de richesses. Le fameux Ayder-Ally-Kent, ce nouveau Conquérant fuscité pour le malheur des Anglois, ambitionnoit d'unir ses drapeaux à ceux de la France; fier d'une association si glorieuse, il devoit nous seconder puissamment dans ces contrées lointaines, & favoriser des repréfailles légitimes contre un Peuple agresseur & jaloux de l'être dans toutes les parties du monde. Dès le mois d'Avril de cette année, les hostilités avoient commencé sur ce nouveau théâtre, & M. de Tronjolly, commandant le Brillant de soixante-quatorze canons, s'étoit vu attaqué par deux vaisseaux de guerre anglois, qu'il repoussa de manière à ne plus craindre leurs insultes. La nouvelle de ce combat hâta l'armement de huit vaisseaux françois destinés pour l'Inde. Cette division aux ordres du Chevalier de Ternay, fortifiée du Brillant, devoit opposer dans ces mers une puissance respectable & même supérieure à celle de l'Ennemi.

L'extrême détresse de l'Angleterre se faisoit particulièrement sentir en

1778.

Prises mar-  
chandises sur

1778.  
les Anglois  
en Europe.

Europe. On écrivoit de Ports-Mouth, le 8 Novembre, qu'une Escadre françoise bloquoit la Manche dans la vue d'intercepter les vaisseaux anglois destinés pour les Indes Occidentales ; ceux de l'Amiral Keppel qu'on attendoit pour nous donner la chasse , étoient dans le plus mauvais état , & demandoient beaucoup de tems encore pour se réparer ; on désespéroit même d'en compléter les équipages considérablement affoiblis par la maladie. Pendant ce tems , nos frégates en croisière faisoient des prises plus ou moins importantes ; la Belle-Poule continuoît à se signaler dans cette espèce de guerre ; & venoit de rentrer dans la rade de Brest , après avoir enlevé sept navires à l'Ennemi. Mais quoique très-préjudiciables au commerce de l'Angleterre , ces prises marchandes n'étoient rien pour la gloire de la Marine françoise , en comparaison des combats , dont on va présenter une esquisse rapide.

Combat du  
Triton & du  
Jupiter.

Le 20 Octobre, le Triton, vaisseau de soixante-quatre canons, eut à soutenir, dans le voisinage

de la Corogne, une action bien glorieuse contre le vaisseau de ligne le Jupiter & la frégate la Medée. Le Comte de Ligondès, Capitaine du Triton, quoique dangereusement blessé dès le commencement du combat, dirigea, pendant près de deux heures, le feu de ses batteries, avec une présence d'esprit, un sang-froid, une intrépidité, dont les terribles effets mirent bientôt la frégate hors d'état de manœuvrer; elle fut obligée de se retirer, & le Capitaine françois qui avoit eu le pouce de la main droite emporté & le bras gauche cassé en deux endroits, se vit contraint, par la violence de la douleur, de confier le commandement à M. de Rocard, son second. Cet Officier soutint le combat avec tant d'avantage, qu'il força le Jupiter à prendre chasse vers les sept heures du soir. Il le poursuivit à coups de canons, jusqu'à neuf heures; & le vaisseau anglois n'échappa qu'à la faveur de la nuit, & parce qu'il eut la précaution d'éteindre tous ses feux.

1778.

Le 11 Septembre, la frégate Combar de

1778.  
la Junon &  
du Fox.

la Junon avoit signalé plus heureusement encore, l'honneur du Pavillon françois. Ce bâtiment de vingt-six canons de douze, commandé par le Vicomte de Beaumont, étoit sorti de Brest avec le *Réfléchi*, pour aller joindre notre Armée navale dans sa dernière croisière; mais ayant été séparée par le vent & la brume, la Junon rencontra dans le Sud-Sud-Ouest d'Ouessant, à la distance d'environ quarante lieues de cette Isle, la frégate angloise le Fox, montée de vingt-huit canons du même calibre, & commandée par le Capitaine Windsor, qui avoit reçu ordre de l'Amiral Keppel, d'aller à la découverte de la flotte françoise. Après quelques manœuvres, dont l'objet étoit de se procurer réciproquement une position avantageuse, les deux frégates s'envoyèrent leurs bordées en courant à bord opposé, & presque au même instant, le Vicomte de Beaumont força de voiles pour gagner le travers de la frégate angloise & saisir l'avantage du vent. N'ayant pu y réussir, il prit le parti d'ar-



river pour se mettre sous le vent, & ordonna dans la batterie de tout disposer pour envoyer la bordée, lorsque la Junon seroit par la hanche du Fox. Le Capitaine Windsor craignant l'effet de cette manœuvre, arriva lui-même, & mit son perroquet de fougue à culer ; les deux frégates se trouvoient alors par le travers l'une de l'autre, à la portée du mousquet. Quoique très-vif des deux côtés, le feu de la Junon auroit pu l'être d'avantage ; mais le Vicomte avoit recommandé à ses Canonniers d'employer le tems nécessaire pour bien ajuster leurs coups. Graces à cet ordre fidèlement exécuté, il n'y eût pas un coup qui ne portât. La grande vergue du Fox fut coupée après une heure & demie de combat, & l'on vit tomber presque aussitôt son grand mât de hune ; la chute du petit mât suivit de près celle du grand. Cependant le feu de cette frégate se soutenoit encore ; pour démonter les canons du Fox, le Capitaine François ordonna de tirer en plein bois. Les volées ainsi dirigées produisirent beaucoup d'effet, & le

1778.

feu de l'Ennemi se ralentit sensiblement. Une dernière décharge de la Junon abattit le grand mât & le mât d'artimon de la frégate angloise. La chute de ce dernier mât avoit entraîné le Pavillon, & le Capitaine Windsor fit signe avec son chapeau qu'il étoit rendu. Le feu de notre frégate cessa au même instant, & tous les soins du Vicomte de Beaumont se portèrent vers l'Ennemi qui, privé de ses mâts & réduit à la plus affreuse détresse, n'avoit d'espoir & de ressource, que dans la générosité du Vainqueur. Dès le commencement de cette action, qui dura trois heures & demie, le Capitaine Windsor avoit eu l'os de l'avant-bras tellement fracassé, qu'on ne vit d'abord d'autre remède à sa blessure que l'amputation. Des cent quatre-vingt-dix hommes qui composoient l'équipage du Fox, il y en eut onze de tués & trente-huit de blessés. La frégate françoise fut beaucoup plus heureuse : le nombre de ses blessés se montoit tout au plus à quinze hommes ; elle n'en perdit que cinq, & M. d'Islet de la Mothe, Capitaine en second, fut malheureuse-

ment un de ces derniers. Si MM. de Beaumont & Windfor signalèrent également, dans cette action, leur bravoure & leur intrépidité, on ne doit pas dissimuler que l'Officier François y déploya de plus grands talens, & qu'il dut à cette supériorité l'honneur d'un combat qui, placé à la même époque, auroit eu, sans doute, le même éclat que celui de la Belle-Poule; mais Louis XVI, juste appréciateur du mérite de ses Officiers, crut devoir accorder la même récompense au Vainqueur du Fox & à celui de l'Aréthuse. Le Vicomte de Beaumont reçut avec les témoignages de la satisfaction de Sa Majesté, l'assurance de commander incessamment un vaisseau de ligne.

On se rappelle de quelle manière flatteuse notre auguste Monarque avoit annoncé la même grace au défenseur de la Belle-Poule. Ce brave Commandant faisoit une partie de Piquet chez le Comte de Maurepas; le Roi entra & ne voulut point qu'on se dérangeât. Alors quelqu'un des assistans ayant dit que M. de la Clocheterie avoit beau

1778.

M. le Vicomte de Beaumont est fait Capitaine de vaisseau.

De quelle manière flatteuse le Roi avoit accordé la même grace à M. de la Clocheterie.

1778. jeu, Sa Majesté prit la parole, & ajouta : *M. de la Clocheterie a beau jeu par-tout*. Un moment après, le Roi s'adressant à cet Officier, lui dit : J'ai des reproches à vous faire, M. de la Clocheterie, je ne vous croyois pas si inconstant ! — Comment, Sire, ai-je pu mériter ! — Oui, oui, je fais que vous êtes infidèle à la *Belle-Poule*. — Moi, Sire... — Ne cherchez pas à vous défendre, il est sûr que vous la quittez pour un vaisseau de soixante-quatre canons. A ces mots, M. de la Clocheterie se jette aux pieds du Roi, qui le relève avec bonté.

Accueil fait  
aux Com-  
mandans de  
la flotte de  
Brest.

D'autres Officiers ou Commandans de la flotte de Brest, étoient venus jouir un moment à Paris, des témoignages de la satisfaction publique. L'accueil gracieux que leur fit Sa Majesté, interprétoit à la fois, & d'une manière bien flatteuse pour le Comte d'Orvilliers, les sentimens du Monarque & ceux de la Nation. L'exposé précis & satisfaisant des opérations dans le Combat d'Ouessant, mérita à ce Général les applaudissemens de



toute la Cour ; il reprit le chemin de Brest comblé des bontés de Leurs Majestés. Les autres Commandans se disposèrent à le suivre, & de tous ses Chefs, l'Armée navale n'eût à regretter dans cette circonstance, que M. le Duc de Chartres, en faveur duquel Sa Majesté venoit de créer la place de Colonel-Général des Hussards, place incompatible avec le service de la Marine, dont elle fut la récompense.

M. le Duc de Chartres quitte le service de la Marine.

Toute la France attendoit alors l'issue du Conseil de Guerre ordonné sur la demande de MM. de Rochechouart & de Trémigon, commandans des vaisseaux séparés, qui ne s'étoient point trouvés à l'affaire du 27 Juillet. La tenue de ce Conseil n'avoit point souffert de retard, par l'absence du Comte d'Orvilliers, qui devoit y présider, M. de la Prévalaye remplit cette fonction à la place du Général ; & d'après l'instruction faite par M. Hector, Major de la Marine & du Port de Brest, il parut démontré que M. de Rochechouart n'avoit pu voir les signaux de revire-

MM. de Rochechouart & de Trémigon dispensés dans un Conseil de Guerre.

Novembre.

1778.

ment de bord, & qu'il n'étoit nullement coupable d'avoir perdu l'Armée pendant la nuit. M. de Trémigon fut averti de se tenir désormais à une distance moins considérable du vaisseau qui le précéderoit dans une ligne, & de se mettre ainsi plus à portée de voir les signaux; cette attention de sa part eût prévenu l'erreur où M. de Rochechouart étoit tombé.

Le Capitaine  
Bréretton cassé  
pour s'être  
enivré.

Tandis que les deux Officiers françois éprouvoient l'indulgence d'un Gouvernement juste & modéré, le Parlement d'Angleterre confirmoit la Sentence rigoureuse d'un Conseil de Guerre tenu sur mer, qui avoit cassé le Capitaine Bréretton, Commandant le *Duke*, vaisseau de quatre-vingt-dix canons. Cet Officier accusé de s'être enivré la nuit qui précéda le Combat d'Ouessant, s'étoit comporté dans l'action avec autant d'intelligence que de bravoure; il n'en fut pas moins condamné, & l'Amiral Keppel à qui il fit demander la permission de servir sur la flotte en qualité de Volontaire, crut devoir au bon ordre & au maintien

de la discipline, de lui refuser cette grace ; peut-être aussi que dans la circonstance présente, il s'imposa cette loi de rigueur par ménagemens pour Sir Robert Harland, Président du Conseil de Guerre, & pour les treize Capitaines qui avoient prononcé la Sentence.

1778.

Quoi qu'il en soit, l'Amiral parut un moment avoir besoin lui-même qu'on se relâchât à son égard de la sévérité, dont on avoit usé si durement envers le Capitaine Bréretton. Il s'étoit glissé dans un Papier-Nouvelle, un paragraphe injurieux à Sir Hugh Palliser, Commandant en second sur la flotte de Keppel. Ce paragraphe portoit, que le Vice-Amiral, par sa désobéissance aux signaux du Commandant en chef, avoit empêché de renouveler le combat à la journée d'Ouessant. Sir Hugh vivement piqué d'un tel reproche, publia dans un autre Papier une Lettre qu'il signa, & où il se disculpoit en recriminant : il accusoit l'Amiral d'avoir manqué, par sa négligence, l'occasion de battre la flotte françoise. Keppel indigné de voir

Commencement du  
Procès de  
Keppel & de  
Palliser.

1778.

Le 15 Dé-  
cembre.

le nom de Palliser son ancien ami, au bas d'une Lettre qui portoit à son honneur une cruelle atteinte, confirma hautement, dans la Chambre des Communes, la désobéissance du Vice-Amiral de l'Escadre bleue. Cette déclaration poussa Sir Hugh Palliser à dénoncer juridiquement le Commandant en chef; & sur le vu de la plainte, l'Amirauté ordonna une enquête & la tenue d'un Conseil de Guerre, malgré les réclamations de plusieurs Membres; en conséquence, on plaça des gardes à la porte de l'Amiral. L'usage & même la loi exigeoient que le Conseil se tint à bord d'un vaisseau, & déjà le *Victory* étoit désigné, lorsque l'Amiral Pigot représenta à la Chambre, que la santé dès longtems affoiblie de l'Amiral Keppel, demandoit que sur ce point, on dérogeât en sa faveur, à l'usage ordinaire. Cet acte d'indulgence fut accordé après quelques débats, où Lord Shelburne improuva publiquement la conduite de l'Amirauté, & particulièrement celle du premier Lord qu'il tâcha d'effrayer, en lui met-



tant sous les yeux les conséquences de cette étrange affaire, dont il se déclara responsable. Il le prévint que sa conduite étoit surveillée de près & toutes ses démarches observées, depuis qu'on avoit connoissance des noires manœuvres de l'accusation intentée contre l'Amiral. Il prit de-là occasion d'imputer au Ministre le dessein formé d'amuser & de distraire la Nation par le spectacle de ces Conseils de Guerre. « Le noble Lord, ajouta-t-il, nous annonce d'autres accusations : nous allons voir la réputation de l'élite de nos Officiers attaquée successivement. Quelle sera la première victime de la vengeance ministérielle ? Sera-ce le brave Lord Howe ? Ce grand Amiral sera-t-il accusé d'avoir sauvé l'Armée en paroissant devant Rhode-Island ? Donnera-t-on le pas à l'Amiral Barrington, parce qu'il a passé ses ordres en sauvant *Antigues* & les Indes occidentales ? L'unique vue du Ministère est de distraire l'attention du Public, tandis que la France profitera de nos divisions, tandis que

1778.

Observations  
de Lord Shel-  
burne.

1778.

» nous recevrons des affronts dans  
 » toutes les parties du Globe. C'est  
 » ainsi qu'on prétend dérober aux  
 » yeux la pusillanimité, l'irrésolu-  
 » tion, l'instabilité du système de  
 » nos Ministres. Qu'ils se tiennent  
 » sur leurs gardes ; très-certaine-  
 » ment l'affaire du 27 Juillet de-  
 » mande une enquête, mais cette  
 » enquête doit être générale».

Déclama-  
 tions violen-  
 tes de Wil-  
 kes.

Quelque violente que fut cette observation de Lord Shelburne, les déclamations incendiaires de M. Wilkes le furent encore davantage. Il avoit ôsé dire en présence de tous les Membres des Communes, que le discours de Sa Majesté Britannique à la rentrée du Parlement, offroit à peine deux ou trois phrases dignes de l'approbation de la Chambre ; & quant aux Ministres dont la conduite demandoit l'enquête la plus stricte, il ne craignoit pas de prononcer, comme on l'a dit ailleurs, que leurs têtes seroient un foible dédommagement des affreux désastres où ils précipitoient l'Angleterre.

Discours  
 incendiaire  
 de Lord Gor-  
 don.

Lord Gordon poussa l'irrévérence encore plus loin, en s'opposant

à la motion du Duc de Chandos, 1778.  
qui demandoit à la Chambre de  
présenter au Roi une humble Adres-  
se de remerciemens, relative au  
gracieux Discours de Sa Majesté.

« Les amis de la liberté, s'écria-  
t-il, ne doivent point de com-  
pliment à ce même Roi, sous le  
gouvernement duquel la Cour  
de la Grande-Bretagne a été  
rendue méprisante aux yeux de  
la France..... La détresse du  
Peuple au-dedans, ses possessions  
négligées au-dehors ne permet-  
tent à ses représentans ni de  
complimenter Sa Majesté, ni  
d'approuver sa conduite. Ce  
seroit donner à l'Univers un  
exemple trop avilissant de la  
*servilité* des Communes. Cette  
Chambre félicitera-t-elle George  
III sur son combat naval, sur  
ses combats de terre, sur la troi-  
sième année de l'indépendance de  
l'Amérique ? Le remerciera-t-elle  
des honneurs & des émolumens  
accumulés sur ses favoris, & par-  
ticulièrement sur le noble Lord  
au cordon bleu, (Lord North)  
qui préside au démembrement de

1778.

„ l'Empire ? Se réjouira-t-elle en  
 „ apprenant que les gracieuses in-  
 „ tentions de Sa Majesté sont de  
 „ continuer la guerre d'Amérique ?  
 „ Ses Membres déclareront-ils  
 „ qu'ils consentent d'imposer un  
 „ surcroît de taxes sur le Peu-  
 „ ple qui les constitue ? Enfin,  
 „ répondront-ils que ce même Peu-  
 „ ple payera les nouveaux impôts,  
 „ sans qu'il s'élève une révolte dans  
 „ nos propres foyers ? Toutes les  
 „ calamités se sont rassemblées sur  
 „ les trois Royaumes depuis l'avé-  
 „ nement du Roi actuel, & tout  
 „ nous dit que ce n'est pas le  
 „ moment d'applaudir à la sagesse  
 „ de son gouvernement, & d'accor-  
 „ der de l'appui à ceux qui le con-  
 „ seillent. On a beaucoup parlé des  
 „ Conseillers de Sa Majesté.... J'ai  
 „ de leurs talens publics une aussi  
 „ mauvaise opinion qu'aucun Mem-  
 „ bre de cette Chambre ; mais ce  
 „ sont des hommes selon le cœur  
 „ du Roi ; c'est conformément à ses  
 „ desirs qu'ils ont fait la guerre à  
 „ nos Colonies ; & l'Amérique est  
 „ à-peu-près perdue pour la Gran-  
 „ de-Bretagne ; leur malheureuse  
 „ conduite



» conduite les a rendus méprisa-  
 » bles aux yeux de leur Conci-  
 » toyens.... Et je ne vois pas de  
 » changement à espérer ; car Sa  
 » Majesté ne paroît point disposée à  
 » se montrer ingrate envers ses fi-  
 » dèles serviteurs ; & je n'entends  
 » pas dire que le Peuple songe à  
 » se choisir un Congrès, ni à pro-  
 » clamer un Protecteur ».

1778.

Si quelque chose pouvoit justi-  
 fier la violence de ces diatribes  
 Parlementaires, c'étoit l'obstination  
 des Ministres à poursuivre la guerre  
 d'Amérique. Une chaîne de disgrâ-  
 ces soutenues pendant quatre an-  
 nées consécutives, auroit dû les  
 convaincre de leur impuissance à  
 réduire les Colonies ; mais ils per-  
 sistoient dans ce projet chimérique,  
 contre le vœu de la plus saine par-  
 tie de la Nation, & s'il falloit en  
 croire l'opinion générale, contre  
 leurs propres lumières, & dans  
 l'unique vue de se rendre nécessai-  
 res. Cette opiniâtre persévérance, &  
 les motifs qu'on leur supposoit, ai-  
 grissoient les esprits dans les deux  
 Chambres du Parlement ; & sans  
 respect pour la Majesté Royale,

Réflexions  
à ce sujet.

1778.

leurs Orateurs s'emportoient souvent dans leurs déclamations contre les Ministres , jusqu'à l'oubli des égards dus au Monarque. Encore une fois , si de pareils excès pouvoient se tolérer , on en trouveroit l'excuse dans la malheureuse position de la Grande-Bretagne & dans le désespoir de ses meilleurs Citoyens.

MM. de Guichen & de Grasse sont au moment d'appareiller.

Les moins éclairés ne pouvoient se dissimuler que deux Puissances redoutables , l'Espagne & la Hollande , alloient embrasser la cause de l'Amérique , & les seuls armemens de la France , leur offroient dans la Campagne prochaine , une perspective effrayante d'humiliations & de désastres. On faisoit dans nos Ports les dispositions les mieux combinées pour réaliser ces présages. Déjà MM. de Guichen & de Grasse étoient au moment d'appareiller. Ce dernier venoit de reprendre le Commandement du *Robuste* , & de trois autres vaisseaux armés pour les Indes occidentales. Il emmenoit avec lui deux Bataillons destinés à remplacer la Garnison de la Domi-

nique, & le neveu de M. de Bouillé, qui, ayant apporté en France la nouvelle de cette prise, se rembarquoit pour l'Amérique, avec le brevet de Colonel. Cette Escadre devoit se fortifier dans nos Colonies, & tenter une expédition importante, dont l'objet ignoré des spéculateurs, étoit, comme les autres projets du Ministère, un secret entre le Commandant & le Cabinet de Versailles. M. de la Touche-Tréville avoit quitté la rade de Brest, avec une division de six vaisseaux de ligne, & de plusieurs autres bâtimens armés. Après une croisière longue & pénible dans le Nord de l'Angleterre, où les flots, les vents & la foudre sembloient s'être ligués contre M. de la Motte-Piquet, cet excellent Officier venoit enfin de rentrer dans le Port, accompagné ou suivi de onze bâtimens partis de New-York ou d'Hallifax, & dont on évaluoit la prise à douze cens prisonniers. Quoique la saison fut très-défavorable aux croisières des gros vaisseaux, il pressoit la réparation & l'approvisionnement de son Es-

1778.

1778.

cadre, & hâtoit le moment de braver de nouveaux périls, de voler à de nouveaux triomphes. On armoit dans le Port de Toulon onze vaisseaux de ligne, destinés à faire face à l'Amiral Rodney qui, disoit-on, étoit chargé de soutenir, contre le Chevalier de Fabry, l'honneur du Pavillon anglois dans la Méditerranée.

Le Prince de Nassau leve une Légion de douze cens hommes.

Quoique les Troupes de la Marine, bien aguerries & bien disciplinées, fussent portées à un nombre suffisant, pour effectuer les vastes projets de la Campagne de 1779, Sa Majesté venoit de permettre au Prince de Nassau de lever en son nom, une légion de douze cens hommes, destinés à monter six bâtimens armés en course. Tous les grands du Royaume brûloient du même zèle que ce Prince, & il n'y avoit pas un Gentilhomme françois qui n'ambitionnât le sort de nos illustres Marins. Ceux que le devoir enchaînoit dans une carrière non moins glorieuse, mais où le moment présent n'offroit pas les mêmes occasions de signaler leur valeur, regardoient comme

Toute la Noblesse de France ambitionne le sort de nos illustres Marins.



une fatalité malheureuse, la nécessité qui les affranchissoit des périls de la guerre actuelle. Tous les ordres de l'Etat s'empressoient de concourir, à leur manière, au succès de la Campagne prochaine, & l'émulation de plusieurs Corps se signala par des actes d'une générosité patriotique, dont les Etats d'Artois donnèrent le premier exemple. Cette Province fit construire & armer en course une frégate de trente - six canons, qui, par son échantillon & par leur calibre, étoit de force à soutenir l'attaque d'un vaisseau de ligne du troisième rang. On choisit pour la commander un Capitaine Artésien, dont le privilège fut d'entrer aux Etats de la Province, & d'y prendre séance comme l'un de ses représentans, pourvu toutefois, qu'il justifiât le choix qu'on avoit fait de lui, par quelque action glorieuse.

Les nouveaux efforts de l'Angleterre déjà à moitié épuisée & constamment désunie, opposés aux ressources de la France, au courage, à l'unanimité, au patriotisme de ses habitans, pouvoient bien

1778.

Les Etats  
d'Artois ar-  
ment à leurs  
frais une fré-  
gate de tren-  
te-six canons.

---

---

1778.

prolonger la guerre , mais ne devoient manifester la persévérance , et pour mieux dire , l'opiniâtreté des Anglois , qu'aux dépens de leur existence politique. La suite des événemens fera voir qu'indépendamment des autres Puissances , le concours des François dans cette guerre , suffisoit pour décider en faveur de l'Amérique , la fameuse querelle qui vient enfin de se terminer par l'affranchissement irrévocable des Colonies angloises.

*Fin du Tome premier.*

---

## ERRATA du Tome premier.

- P**AGE 93. ligne 1. sera le résultat,  
*lisez* : sera le complément.
- Pag. 318. lig.<sup>e</sup> 11. devoit se promettre,  
*lis.* elle devoit se promettre.
- Pag. 440. lig. 11. & des autres isles sous le  
vent, *lis.* & des autres Antilles.
- Pag. 442. lig. 10. entre, *lis.* contre.
- Pag. 446. lig. 27. des isles, *lis.* des Indes.
- Pag. 502. lig. 6. Persans, *lis.* Perses.





Cleaned & Oiled

February 1988







